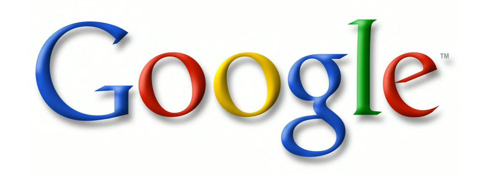
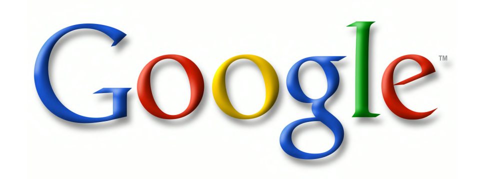






HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

PAR

CASIMIR MORAWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ

TRADUCTION

DE

P. RONGIER

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ.

VOL. II.

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
82, Rue Bonaparte 82.

CRACOVIE
G. GEBETHNER ET COMP.
23, Rynek główny 23.

1903.

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

LIVRE DEUXIÈME.

ZBIGNIEW OLEŚNICKI.

Au commencement du quinzième siècle, un poëte d'origine polonaise, enthousiasmé par l'éveil et le progrès de la civilisation dans son pays, s'écriait:

Cracovia civitas!
Te civium unitas,
Te cleri pluralitas.
Virorum maturitas,
Matronarum fecunditas,
Rerum ornat copia.

C'est la plume de Stanislas Ciołek qui a tracé ce panégyrique inspiré par le spectacle de grandeur et de félicité qui se déroulait alors dans tout le royaume, et par la reconnaissance pour Cracovie, brillant foyer d'où s'épandaient les lumières et les exemples. Depuis 1423, un homme domine la »cleri pluralitas« et la »virorum maturitas« célébrées par Ciołek. Cette puissante personnalité, l'une des plus éminentes de l'histoire de Pologne, par la supériorité de son intelligence, la vigueur de sa volonté, laissa son empreinte sur toutes les manifestations de l'esprit de son époque, et, pendant de longues années, dirigea l'essor de la pensée nationale. Si la »civium unitas« dont parle le poëte, régnait dans la société du moyen âge beaucoup plus que dans celle qui la remplaça, il n'en faut moins noter que des signes avant-coureurs des temps nouveaux s'y manifestaient déjà et que des idées hardies, des ferments de scission, des lueurs de renaissance venaient parfois en ébranler la paisible harmonie.

Si l'on a fréquemment dépeint Zbigniew Oleśnicki comme le représentant le plus prononcé, le plus caractéristique du moyen âge, l'incarnation du système de la suprématie de l'Eglise sur l'Etat, nous aurons à établir que cette conception n'est qu'à moitié exacte et diminue celui qui reste sans doute une haute personnification de son époque, mais qui fut aussi comme le sont tous les grands hommes un énergique semeur pour l'avenir. Le glaive d'une main pour attaquer ou se défendre, il jetait de l'autre les fondements des progrès futurs. Nous sortirions de notre sujet en racontant la vie de ce prélat. Nous n'en avons pas moins placé son nom en tête de ce livre, car, comme nous l'avons dit, c'est autour de lui et sous son influence que gravita le mouvement intellectuel de son temps. A ce titre il nous appartient et doit tenir une place considérable dans une histoire de l'université dont il fut le chancelier.

CHAPITRE I.

Nouveaux courants.

Oleśnicki. — Sa jeunesse. — Importance de sa cour épiscopale et de sa chancellerie. — Réveil des études historiques. — Le Cicéronianisme. — Entourage de l'évêque. — Jean Elgot et Długosz. — Penchants de ce dernier pour l' antiquité et l' humanisme. — Nicolas Lasocki, courtisan, diplomate et humaniste. — Guarino, son école et ses rapports avec Lasocki. — Un autre humaniste: Stanislas Ciołek. — Grégoire de Sanok, sa vie et la biographie de Callimaque. — François Philelphe à Cracovie. — Enéas Silvius Piccolomini. — Son influence sur la culture du Nord et de la Pologne, sa correspondance avec Oleśnicki. — L'oeuvre de Długosz, témoignage de la brillante activité de l'époque et des familiers d'Oleśnicki.

Zbigniew Oleśnicki fut élevé à Cracovie. Issu d'une famille modeste, il ne pouvait compter que sur ses efforts, son instruction, pour se mettre en vue, gagner les faveurs des grands de ce monde, s'ouvrir la route que lui traçaient ses nobles ambitions, et à laquelle sa naissance ne lui donnait pas accès [1]). Incrit à l'université en 1406, il ne tarda pas à être considéré comme le meilleur élève sorti de la jeune école. Długosz, dans la biographie de Zbigniew Oleśnicki [2]), est assez avare de détails sur les années sco-

[1]) Voir une lettre de Ciołek à Oleśnicki, dans le Cod. Vitoldi, p. 789: cum esses pauper et egenus (a rege) tot bona recepisti, etc.

[2]) Opera I, 553.

laires et sur la jeunesse de l'évêque. Il nous apprend cependant que le bouillant jeune homme ne dédaignait ni les femmes, ni le vin, et que son maître »in artibus liberalibus« était ce même Elie de Wawelnica qui fut chargé plus tard de l'éducation du prince de Brandebourg. Néanmoins, malgré les tentations et les séductions mondaines, Zbigniew ne se laissa jamais détourner d'un amour — qu'il garda du reste toute sa vie, — celui du travail, de l'étude. Długosz l'appelle »otiosorum maximus osor« l'implacable ennemi des oisifs, et c'est une particularité qu'il faut tout d'abord faire ressortir, c'est un trait saillant de l'évêque de Cracovie, rare exception à la mollesse, à l'indolence slave. Cette activité fiévreuse, cette mobilité d'aptitudes, embrassant tout, suffisant à tout, peut seule expliquer l'universalité, la variété des affaires où Oleśnicki exerça sans cesse sa merveilleuse énergie. Tout jeune, il passa quelque temps à l'étranger. Ce séjour à Breslau, ville que les sources médiévales [1]) nous peignent sous les plus flatteuses couleurs, ne contribua pas peu sans doute à élargir l'horizon de l'enfant. Non seulement il y apprit l'allemand, mais c'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer cette prédilection marquée que, pendant toute sa vie [2]), il eut pour les savants étrangers dont il se plut à s'entourer.

Il fut appelé à l'évêché de Cracovie en 1423. Ce fut le moment décisif de son existence. Une fois sur ce siège épiscopal, il ne voulut l'échanger contre aucun autre, et pendant 32 ans il fut le pasteur vigilant du diocèse qui lui avait été confié. Cracovie, capitale du royaume, était d'ailleurs un champ d'action fort vaste pour l'évêque de cette ville. Fort souvent il avait à y jouer un rôle politique, et fort souvent aussi un échec temporel avait contraint le titulaire de l'évêché de se démettre de son vivant même

---

[1]) Monum. Pol. VI, 240: florebat tum maxime omnibus humanis opibus Vratislaviensis civitas.

[2]) L. c. 253.

de fonctions auxquelles pour ainsi dire était attachée la charge de premier ministre. C'est ainsi que Pierre Wysz avait cédé la place à Albert Jastrzembiec, et celui-ci à Oleśnicki [1]).

Aussitôt promu, Oleśnicki se mit à l'oeuvre et avec une dévorante énergie se mêla à la politique, administra l'église, s'occupa des belles-lettres. C'est surtout à ce dernier point de vue que nous allons considérer cette cour épiscopale où prirent naissance tant de courants qui rayonnèrent au loin.

Ce fut un asile où se concentrèrent toutes les nouveautés de la pensée humaine, où furent accueillies toutes les hardiesses écloses à l'Occident ou au Midi de l'Europe, où l'on suivit d'un oeil attentif le grand mouvement qui venait de commencer, où l'on fut surtout épris de la forme dans les discours et dans les écrits, du culte de la beauté dont les adeptes devenaient plus nombreux de jour en jour. Ce souci du style et de la composition, dans les actes des chancelleries, né à Prague et en Allemagne [2]), et, de là, passé ailleurs, date chez nous d'Oleśnicki et des écrivains qu'il eut sous ses ordres. Ce que l'évêque aime avant tout, c'est la clarté dans l'expression des idées, contrairement au goût du moyen âge pour les longues phrases, se perdant en mille détours subtils, et méprisant la route large et droite. Au lieu de ces obscurités perverses, Oleśnicki préconise la limpidité des arguments; il réprouve »l'ambiguïté funeste« — probrosa nodositas — si prisée jusqu'alors par la plupart des gens [3]).

Sous l'inspiration de Zbigniew et à son exemple se produisit l'éveil du sens historique assoupi pendant le moyen âge. Cette époque avait montré un dédain presque absolu pour le passé, et s'était intéressée surtout au présent,

---

[1]) Bobrzyński et Smolka. Vie de Jean Długosz.

[2]) Burdach, Vom Mittelalter zur Reformation. Halle 1893, p. 73.

[3]) Codex epistolaris (Szujski) I, 2, 316.

prélude et passage à cette vie future, seule digne objet des préoccupations humaines. La philosophie était le guide le plus sûr dans cette voie. Tout à coup, au commencement du XV-e siècle, chez nous, comme ailleurs du reste, on cesse de s'absorber dans cette contemplation et on songe à l'histoire. L'homme, lui-même et en dehors de toute considération du salut de son âme, devient un sujet d'examen et de recherches. Długosz dit, dans la vie de Zbigniew: »Raro aliis studiis quam historiarum.... utebatur«; il affirme donc qu'Oleśnicki attachait à l'histoire une importance capitale. Nous savons d'un autre côté que, dans son jeune âge, il rédigea des impressions et des aperçus historiques[1]). Plus tard il se complut toujours à cette science, et c'est bien à lui que la Pologne est redevable du grand chroniqueur Długosz et de son magnifique ouvrage. Dans l'introduction de ses annales, Długosz s'élève contre toutes les opinions consacrées, en prétendant que l'histoire instruit l'homme bien mieux que la philosophie, en parlant de la douceur qu'on trouve à vivre avec les ancêtres (dulce est inter maiorum versari commercia), proclamant, sous l'inspiration d'Oleśnicki, qu'une forme soignée est indispensable à l'histoire. Il recherche le suffrage de »ces esprits délicats de notre temps qui n'approuvent que les écrits d'une grâce cicéronienne« (delicata nostrae aetatis ingenia, quae nihil probant, nisi quod Tullianam repraesentet venustatem). Il arbore donc l'étendard de ce cicéronianisme qui depuis Pétrarque avait été le mot d'ordre de tous les novateurs. Dans cette âme de Długosz qui, à tant d'autres égards, appartient au moyen âge, s'est glissé ce rayon de la nouvelle aurore. Dans son livre, il note expressément, à l'année 1322, la mort de Dante, »excellent et illustre poète italien« qui a écrit curieusement (curiosissime) sur le ciel, le purgatoire et l'enfer et dépeint dans son poëme les

[1]) Au sujet de cet essor des études historiques voir Zeissberg, Die poln. Geschichtsschreibung des Mittelalters, p. 177 et suiv.

hommes vertueux et les méchants. En même temps les manuscrits des oeuvres de Pétrarque et de Boccace se répandaient en Pologne, et mieux encore que ces livres, le Midi nous envoyait de vaillants pionniers pour préparer les voies à suivre.

C'est auprès de l'évêque de Cracovie que s'assemblaient tous ces esprits tourmentés du même zèle, nourrissant les mêmes espérances, partageant les mêmes goûts. Membres du chapitre ou de l'université, ils trouvaient en Oleśnicki un guide qui savait les intéresser à un but, et diriger leurs efforts communs. Nous avons déjà parlé de Jean Elgot. Il fut pendant longtemps, de 1433 à 1452, le bras droit de l'évêque, son official, son vicaire »in spiritualibus«, et l'étroite amitié qui les unissait ne fut rompue que par la mort, en 1452. Elgot rendait compte à son protecteur de tous les événements de quelque importance, en de fréquentes lettres d'une bonne latinité où il touche aux sujets les plus variés. Il y aborde toutes les questions avec ce talent dont parle Długosz à son sujet [1]); Elgot — latiali eloquentia redolens — dans cet art épistolaire créé par les humanistes et cultivé par eux de préférence, n'avait à redouter la comparaison avec personne, pas même avec les meilleurs modèles — in componendis ornatissimis et disertissimis litteris pro illa aetate nulli secundus.

La plus vive affection que fortifiait la communauté des armoiries, l'attachait à Długosz. Celui-ci, sans avoir le talent épistolaire de son ami intime, se mit, comme lui, et de tout son coeur, au service d'Oleśnicki. Administrateur habile des domaines et des intérêts pécuniers de son seigneur, il n'apporta pas moins de zèle à le seconder dans ses travaux intellectuels ou moraux. Son intérêt personnel allait ici de pair avec les intérêts de l'évêque, car Długosz fut, dans l'oeuvre de l'adoption et de la propagation des auteurs classiques, un véritable intermédiaire entre le Midi

---

[1]) Długosz, Hist. V, 117.

et le Nord, un semeur de la première heure. Sendziwoj Czechel lui écrivait en 1465: »Entre les maîtres (dictatores) de notre siècle vous occupez un des premiers rangs, vous qui au prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices avez acquis en Italie, cette terre où jaillit la source de la science, tant d'ouvrages précieux et continuez encore à en recueillir« [1]). Długosz en effet mit à profit dans ce but ses grands voyages à Rome et à Jérusalem; chercheur habile, il ne négligea rien pour se procurer des manuscrits qui vinrent enrichir les collections de sa patrie, y faire fleurir le savoir. En 1449, il écrivait à Martin de Przemyśl à Bude pour le prier de demander à l'évêque, Jean de Waradin, de lui prêter un manuscrit de Tite-Live pour Zbigniew Oleśnicki [2]). Ces manuscrits étaient rares au point qu'un humaniste comme Enéas Sylvius n'avait pas de Tite-Live dans sa bibliothèque. Au retour de son pélerinage à Jérusalem, Długosz s'arrêta, vers 1450, à Venise, et, grâce à l'obligeance de Baldo Quirini, put y copier on ne sait quel »codex singularis«, qu'il joignit à sa moisson littéraire [3]). Son biographe anonyme dit à propos de cette chasse aux livres [4]): »Partout où il le pouvait, il achetait ou se procurait des manuscrits; il en rapporta un grand nombre d'Italie et notamment des auteurs que personne ne possédait en Pologne. C'est ainsi que nous sont parvenus Curtius, Justin, Salluste, tout ce qu'on a de Tite-Live (quidquid in usu est), plusieurs ouvrages de Cicéron et beaucoup d'autres dus à des écrivains anciens ou modernes, théologiens ou historiens«. — Dans ce grand mouvement vers l'antiquité et ses trésors, notre historiographe national tient donc une place marquante. Si la corruption contemporaine et les

---

[1]) Voir Długosz, Opera omnia. Vol. I, p. 174. L'expression de Czechel: ubi Latina est ipsius seientiae scaturigo, est empruntée à Enéas Sylvius.

[2]) Voir Cod. epist. (Szujski) I, 2, 87 et 92.

[3]) Codex epist. I, 2, 132.

[4]) Długosz, Opera I, XV.

penchants subversifs d'alors arrachaient parfois à son coeur le regret des siècles écoulés, il ne déserta pas toutefois les rangs des bons ouvriers préparant l'avenir. L'engouement pour la littérature classique et la liberté imaginaire des républiques de l'antiquité, l'identification de la vie publique en Pologne avec celle de la Rome païenne, imputables aux humanistes et si funestes plus tard à notre pays, se font déjà jour chez Długosz, lorsque, au sujet des tentatives d'opposition de Zbigniew au roi Casimir, il ajoute cette réflexion si souvent répétée au seizième siècle, au détriment de la Pologne: visusque sum mihi senatui prisco Romano interesse [1]).

Il n'est peut-être aucun de ses contemporains à qui Długosz prodigue des éloges aussi chaleureux qu'à Nicolas Lasocki, mort en 1450; personne, dans notre pays, dit-il, n'eut pu rivaliser avec lui en vertus et en talents. C'était en effet un homme singulièrement doué. Lié à l'entourage d'Oleśnicki, et par de nombreuses amitiés, et par la similitude des goûts et des tendances, il passa néanmoins une grande partie de sa vie à l'étranger, occupé à des ambassades ou à des missions; et le puissant évêque de Cracovie, s'adresse à lui, non comme à un subordonné, un serviteur, mais bien comme à un égal, un collaborateur de ses travaux. De bonne heure, Lasocki prit part aux affaires publiques; en 1422, il est mêlé à la querelle polono-teutonique. En 1426, le roi Jagellon dont il avait su attirer l'attention et qui lui témoignait une bienveillance particulière, charge ce »secrétaire favori« d'une mission à Rome [2]). Il se trouve encore dans cette ville en 1427, toujours en qualité de représentant du roi qui lui renouvelle sa confiance à cause de l'urbanité des manières et des talents qu'il a montrés [3]). C'est cette »morum pulchri-

---

[1]) Długosz, Hist. Vol. V, 139.
[2]) Codex Vitoldi, p. 742.
[3]) Codex Vitoldi, p. 763.

tudo« qui explique et justifie la fortune constante de Lasocki. Nous le rencontrerons encore en différentes circonstances, soit comme ambassadeur au concile ou dans des cours étrangères, soit comme homme d'Etat et même pendant un certain temps inspirateur de la politique polonaise, soit surtout et toujours comme courtisan accompli, particulièrement bien vu de Jagellon, du puissant voyévode de Hongrie, Jean Hunyade, enfin du pape Nicolas V. Ce dernier l'honorait d'une faveur exceptionnelle et désirait vivement le faire passer de son canonicat à une dignité supérieure. Mais il fut un courtisan dans le sens élevé du mot. Si par son intelligence et son jugement éclairé il sut plaire à Jagellon et à Hunyade, ce fut sans doute par son savoir étendu qui perçait dans l'élégance de ses discours et de ses entretiens qu'il sut gagner la sympathie du grand protecteur de l'humanisme assis sur le trône pontifical, et l'amitié des plus fameux humanistes de son temps. C'est ainsi qu'il entretint de longues et cordiales relations avec le célèbre Véronais Guarino qu'il avait probablement connu au cours d'un de ses nombreux voyages en Italie, ou de ses missions à Rome, en 1426 et 1427. Plus tard, nous voyons un écho certain de ces affectueux rapports dans les lettres que Lasocki adresse à Guarino, à Ferrare, où sur ses vieux jours, celui-ci s'était fixé, après une existence des plus agitées [1]), dans le dessein d'y mettre en oeuvre, à l'université ou dans sa propre école, les rares aptitudes pédagogiques qui lui avaient valu, à côté de Vittorino de Feltre, le plus éclatant renom parmi les maîtres de cette époque. Les écoliers du monde entier se pressaient à Ferrare, au pied de la chaire de Guarino, où dans l'établissement qu'il avait ouvert pour y étudier non seulement le latin, mais le grec qu'il avait appris autrefois à Constantinople, ainsi que les nouvelles

---

[1]) Voir Sabbadini, Vita di Guarino Veronese, Genova, 1891, p. 88 et suiv.

règles de rhétorique et de poésie, créées et professées par les humanistes. Des lointaines contrées septentrionales, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, les jeunes gens accouraient en foule à ces leçons [1]). C'est à Guarino que les Hongrois sont redevables de leur meilleur poète latin, Jean Pannonius. Lasocki poussa alors plusieurs jeunes Polonais à se rendre à Ferrare, et s'intéressa ensuite par correspondance à leur sort et à leurs progrès. Les élèves particuliers de Guarino formaient pour ainsi dire une famille dont il était le père, le tuteur; ils travaillaient sous la surveillance du maître qui leur prodiguait les conseils et les indications [2]). Guarino, dans ses lettres à Lasocki, parle de deux Jean, sans doute parents de ce dernier; il les appelle tantôt »filii nostri« tantôt »nepotes«. Il aurait fallu, dit-il, avant tout leur apprendre l'italien. Ils sont une fois nommés Jean et Zawisza [3]). Ce Zawisza écrivant à Lasocki et l'entretenant de sa situation se qualifie d'Oporowski [4]). Il est aussi fort souvent question d'argent dans cette correspondance; Guarino gémit sur sa misérable position et implore des secours du ton habituel aux méridionaux parlant à des Crésus du Nord. Il ressort évidemment de cet échange épistolaire que Lasocki s'était mis autrefois sur un pied assez familier avec l'illustre Italien.

Il ne parvint jamais à de grands emplois. Son attitude au concile de Bâle, où il se prononça pour la suprématie des conciles sur le Saint-Siège, lui aliéna Eugène IV; plus tard Casimir Jagellon s'opposa au désir de Nicolas V qui voulait élever son diplomate préféré à un évêché, et pensait même à le revêtir de la pourpre cardinalice. Malgré ses capacités, malgré le rôle prépondérant qu'il avait

[1]) Voigt: Wiederbelebung des Alterthums 1, 558. Voir Sabbadini, La scuola e gli studi di Guarino (Catania, 1896) p. 26.

[2]) Sabbadini, Vita etc. p. 139, 140.

[3]) Voir Ms. Jag. 173, p. 482—484 et Ms. Jag. 1956, 965.

[4]) L. c. 967

joué dans son pays, avant l'expédition de Warna, il ne fut pas promu à l'épiscopat. Il mourut en 1450, entouré de respect et d'estime. Elgot écrit au sujet de Lasocki en 1439: »Il avait une bienveillance innée de pensée et de sentiments à l'égard des gens de bien [1]«. Son autre ami, Długosz, dans une chaleureuse commémoration, l'appelle: »vir mirae industriae et ingenii sublimis et praeclari... doctrinae et prudentiae cultor praecipuus [2]«.

Fort différent de Lasocki et de tout autres inclinations fut Stanislas Ciołek. Il n'appartient pas au cercle d'Oleśnicki; Długosz lui dénie capacité et intelligence, ce dont il est coutumier à l'égard de ceux que lui ou son auguste protecteur n'aimaient pas. Si néanmoins nous lui consacrons ici quelques lignes c'est que, dans le mouvement des esprits de son temps, il est bien, et par son caractère, et par sa féconde activité, de la génération avancée, et qu'il mérite de figurer au nombre des apôtres du progrès. Ce qui frappe en lui de prime abord ce sont les défauts communs à toute cette classe de lettrés. Remarquable comme styliste, ce que Długosz lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître, il se distingua de bonne heure par cette »dictandi peritia« dans la rédaction des documents officiels. Admis à la chancellerie royale, il contribua incontestablement à relever, à améliorer la manière d'y écrire les actes et attira bientôt sur lui l'attention de ses supérieurs. Il est plein d'ambition, d'ardeur à se faire un nom. Mais sa plume fut aussi intempérante qu'habile. Quand Jagellon convola en troisième noces avec Elisabeth Granowska, veuve et d'âge plus que mûr, le jeune secrétaire royal (1417 à 1420) se fit l'interprète du mécontentement public et donna libre cours à sa verve malicieuse

[1] Cod. epist. II, 401.
[2] Długosz, Hist. T. V, 79.

dans un pamphlet où, sous la fiction d'une fable mettant en scène des animaux, le roi et la reine étaient cruellement critiqués. Ciołek avait un certain talent poétique, des dispositions naturelles à la plaisanterie et à la satire; mais en cette circonstance il dépassa la mesure, et l'invective humaniste revet dans son libelle le caractêre d'une grossière trivialité. Il y décrit un conseil tenu par les bêtes, le lion étant devenu veuf, l'ambassade dépêchée à l'âne, enfin les fiançailles du lion avec... la truie. Dans ce monde d'animaux, il fait intervenir on ne sait pourquoi, Saint Paul et Saint Jean l'évangéliste. L'ensemble produit une pénible impression [1]. L'auteur reçut promptement le châtiment mérité de son impudence; il fut destitué de sa place à la chancellerie royale. Mais s'il avait la verve acerbe d'un humaniste et le talent de tourner les gens en ridicule, il avait aussi comme eux, l'art de se rendre indispensable, et de réoccuper le poste dont on l'avait chassé. Vice-chancelier en 1423, Ciołek va désormais marcher d'un pas ferme vers le but qu'il s'est assigné. En 1426, à la mort d'André Laskary, évêque de Posen, il projette d'en devenir le successeur. Il fait alors mouvoir tous les ressorts dans le pays, à Rome et contre Rome, qui soutenait un autre candidat et considérait Ciołek comme un homme compromis, entaché d'égoïsme et de simonie [2]. Toute une avalanche d'écrits sur cette affaire s'abattit sur le Saint-Siège. Jagellon, Sophie, sa quatrième femme, Witold essayent de circonvenir le pape, et c'est sans doute Ciołek qui tient la plume, car dans ces missives on sent la chaleur d'un plai-

[1] Codex epist. I, 1, 47. Voir le portrait de Ciołek dans Długosz, Catalogue des évêques de Posen. Opera I, 510. Il vaudrait la peine de réunir ses oeuvres, de les étudier, de rechercher la paternité des vers contenus dans le manuscrit de Koenigsberg n. 1555 (Caro, Liber Cancellariae, I, 8), de vérifier jusqu'à quel point il est exact qu'il ait rédigé beaucoup d'inscriptions, de publier ses ouvrages inédits, comme le poëme sur Cracovie du man. de l'univ. de Prague N. VI, A. 7 (Prochaska, Codex Vitoldi p. 1057).

[2] Theiner, Mon. Pol. II, 33. Codex Vitoldi 748, 768.

doyer personnel, et on y trouve parfois des comparaisons dignes d'un humaniste acerbe. La reine Sophie lui donna en ces circonstances le plus constant appui, et c'est sans doute grâce à elle que Jagellon voulut bien ne plus se souvenir des offenses anciennes et les pardonner. C'est encore la reine qui le fit nommer vice-chancelier. Aussi Ciołek lui consacra-t-il une pièce de vers où nous trouvons, à propos de l'âge de la princesse, cette belle image:

Ut ver tendens ad aestatem.

En 1427, malgré les menées d'une vive opposition, malgré Zbigniew Oleśnicki, il obtint le siège épiscopal de Posen. Nous ne nous attarderons pas au récit de sa carrière en cette ville. Notons seulement que ce remuant personnage qui rassembla une foule de documents historiques et de modèles d'actes de chancellerie, possédait une magnifique bibliothèque et qu'il »légua beaucoup d'ouvrages excellents à l'église de Posen« [1]).

Ciołek est une figure extrêmement curieuse, un type qui rappelle chez nous certains humanistes italiens, non sans analogie parfois avec les »Raubritter« du moyen âge en train de disparaître. Rempli de lui-même et de ses vues personnelles, il poursuit leur réalisation avec une impudence effrontée, et ne recule ni devant une calomnie,

---

[1]) Caro a publié un recueil de documents sous le titre de: Liber cancellariae St. Ciołek, composé expressément pour servir de modèle aux écrivains de chancellerie et en même temps dans un but historique. On y trouve deux compositions à demi-poétiques: les lettres de la rose et de mai, écrites dans un style excessivement fluide et imagé, fort maniérées, mais tout empreintes du sentiment de la nature (II, n. 76 et 77). Il est fort possible que l'épitre fleurie adressée en 1427 à Jagellon par la reine Sophie (Codex Vitoldi, p. 783), étrange spécimen de lettre d'amour, encombrée de figures et d'euphuïsme, soit due à Stanislas Ciołek. Ce serait l'une de ses compositions les mieux réussies. Elle est vraiment classique dans son excentricité et, dans ce genre, le XVIII-e siècle n'a rien imaginé de plus précieux.

ni devant une injure, lorsqu'on essaye de lui barrer le chemin[1]). Il est fort à l'aise sur le parquet glissant de la cour, et si le pied vient à lui manquer, il ne tarde pas à reconquérir la place perdue; ses chutes l'élèvent même. Sa jovialité lui assurait des bonnes grâces auxquelles venaient se joindre des honneurs dont il était moins digne. Nous aurons encore occasion d'en parler[2]).

Grégoire de Sanok fut un tout autre homme. Evêque, lui aussi, dans la seconde moitié de sa vie, il se tint éloigné de la politique, de ses froissements, de ses passions, et lui préféra les »mansuetiores Musae«. La biographie que nous en a laissé l'humaniste Callimaque lui tresse les plus pures et les plus belles couronnes: il est proposé en exemple comme l'idéal accompli de l'humaniste et la postérité a pris trop à la lettre cet éloge enthousiaste. Malgré que le portrait tracé par Callimaque soit visiblement flatté, nous n'en aurons pas moins recours à cet intéressant panégyrique, semé de traits individuels qui peignent sous les plus vives couleurs cet homme remarquable, à part dans son époque et dans son pays.

D'une valeur morale bien au dessus de celle de Ciołek, il se rapproche de Lasocki auquel l'avaient uni une affinité de moeurs et un commun séjour en Hongrie, où tous les deux passèrent quelques années. Dans sa jeunesse, il fut animé de cette ardeur qui distinguait alors les humanistes. »A douze ans il partit en voyage, au hasard de la fortune«, dit Callimaque. Après quelques études à Cracovie, il parcourut pendant cinq années l'Allemagne, »jusqu'au delà de l'Elbe«, s'assimilant »la langue étrangère «au point de la parler aussi bien que sa langue maternelle.

---

[1]) Voir sa lettre à Oleśnicki, en 1428. Codex Vitoldi, p. 788.

[2]) Caro dit sur compte, non sans quelque exagération, dans le Lib. cancell. II, 37: ... ist jeder Zoll an ihm ein Humanist. Der Geist des Klosters von San Spirito in Florenz und anderer witzelnder, disputirender, philosophirender, klatschender und reimender Conventikel in Italien, herrscht in diesem Manne gewaltig.

Il s'incrit en 1428 à l'université jagellonne, précisément en même temps que Jean Długosz. Bachelier ès arts en 1433, il devient maître en 1439 seulement. Il est peu probable qu'il ait suivi des cours pendant tout ce long intervalle. Cela n'eût été ni de son caractère, ni de son tempérament. Callimaque raconte que Grégoire, en attendant que le grade de maître lui fût conféré, lisait et commentait devant une foule d'auditeurs les Bucoliques de Virgile, et que ces leçons révélèrent alors à tous les yeux les beautés du monde antique et de la langue latine. Dans cette ville de Cracovie »adonnée jusqu'alors presque exclusivement à la théologie, venait luire une nouvelle aurore«, dit encore Callimaque Grégoire, ennemi d'Aristote, hostile à la grammaire en vogue d'Alexandre qu'il appelait un inextricable labyrinthe pour les élèves, aurait fait ce pas décisif et porté le coup mortel à la routine régnante. C'est lui qui »introduisit à Cracovie la grâce et la splendeur de la langue romaine«. Ces éloges sont excessifs sans aucun doute; cette biographie de Callimaque est un véritable manuel des vertus qu'un homme qui se respecte doit acquérir; chacune de ses pages est animée, pénétrée du culte du progrès, du mépris pour l'ignorance du moyen âge, et cette humanisto-pédie ne diffère guère sous le rapport de la concentration de toutes les qualités en un même individu, du prototype du genre, c'est-à-dire de la célèbre Cyropédie de Xénophon.

Il se peut néanmoins que la voix de Grégoire de Sanok ait dévoilé pour la première fois la beauté antique, dans l'enceinte de l'université jagellonienne [1]). Etait-ce comme simple bachelier et momentanément qu'il essaya ainsi ses forces? Oui, selon toute probabilité, car à cette époque il fit un voyage en Italie, pour solliciter d'Eugène IV la cure de Wieliczka; il arriva à Bologne et poussa jusqu'à Florence. Les sèches indications du biographe nous per-

[1]) Nous reviendrons là-dessus en parlant de l'université elle-même.

mettent pourtant de préciser les dates de ce voyage. Le pape Eugène IV fut chassé de Rome en 1434 et s'établit à Florence; il vint à Bologne en avril 1436 [1]), et y habita jusqu'en janvier 1438; de là il se transporta à Ferrare, puis, en janvier 1439, à Florence, où il resta jusqu'en 1443. Donc, si Grégoire se rendit à Bologne auprès de la curie, ce dut être en 1436 ou plutôt en 1437; mais lorsque son biographe ajoute qu'il »suivit le pape à Florence«, cette affirmation soulève quelques difficultés, car Eugène IV ne gagna Florence que le 16 janvier 1439, et Grégoire, au commencement de 1439, était à Cracovie, où il obtint le grade de maître »circa festum nativitatis Christi« [2]). En sorte que la mention de Bologne nous donne bien une indication pour fixer le moment du voyage; mais il nous est impossible d'en déterminer la durée, ni de préciser quand Grégoire a été et même s'il a été à Florence.

Les démarches de Grégoire eurent un heureux résultat, car nous le voyons, dès 1440, curé de Wieliczka. D'un autre côté, son esprit ouvert et si richement doué dut emporter d'Italie de profondes impressions. Il y avait alors à la cour d'Eugène IV une foule de savants qui, en de brillantes discussions, débattaient toutes les questions humanistes, et jamais ne s'était manifesté un tel enthousiasme pour les choses de l'intelligence [3]). Grégoire vraisemblablement vécut dans ce docte milieu, entendit l'harmonie retrouvée du latin, s'éprit de plus du noble idéal qui avait enivré sa jeunesse. C'est là qu'il reçut cette profonde empreinte des idées nouvelles qu'on retrouve dans tous les actes de sa vie; c'est de là qu'il rapporta maint

[1]) Hefele, Conciliengeschichte VII, 640. Voir aussi Pastor, Geschichte der Päpste I, p. 237.

[2]) Muczkowski. Liber Promot. p. 31.

[3]) Sabbadini. Vita di Guarino, p. 114: quegli anni, nei quali la corte pontificia si piantò a Firenze (1434—1436; 1439—1443), constituiscono uno dei momenti più fecondi e più felici dell'umanismo italiano.

livre précieux, comme cette magnifique généalogie des dieux de Boccace, une merveille dont s'enorgueillit la Bibliothèque jagellonienne[1]); c'est là qu'il contracta pour l'antiquité, pour les écrivains dédaignés ou peu connus, cette sympathie si ingénieuse et si constante. Son biographe raconte que parmi les ouvrages qu'on lui transmettait de tous côtés se trouvèrent »certaines comédies de Plaute« et que Grégoire en fut si ravi qu'il en fit sa lecture favorite et »se mit même à composer une comédie originale d'après cet ancien modèle«. Malgré que dans la biographie ce détail soit placé avant le récit du voyage en Italie, nous osons avancer qu'il y a ici une erreur chronologique[2]).

L'imitation des comédies anciennes fut fort en honneur chez les humanistes. Le premier essai de ce genre, la »Philologia« de Pétrarque n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais nous avons une foule de productions analogues, telles que le »Paulus« du fameux Vergerio, la Poliscène de Leonardo Bruni, enfin la célèbre »Chrisis« d'Enéas Piccolomini. Cet engouement pour les comédies de Plaute atteint à son apogée dans la première moitié du XV-me siècle, alors que Nicolas Cusanus apporte d'Allemagne à Rome le manuscrit de douze pièces inconnues du maître romain (1427). Cette grande découverte mit la comédie antique au premier plan des préoccupations des savants[3]). Grégoire de Sanok suivit donc le mouvement de son siècle, et ce simple trait atteste l'activité de son esprit auquel ne furent étrangères aucune des aspirations de sa génération.

En 1440 il fut arraché à ses calmes occupations, à sa tranquille retraite de Wieliczka. Ladislas, élu roi de Hongrie, l'emmena dans son nouveau royaume, à titre de cha-

[1]) Ms. Jag. n. 413. Voir Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 345.

[2]) La chronologie de cette biographie est très vague et très arbitraire. Chose caractéristique; il n'y a aucun manuscrit de Plaute à la bibliothèque jagellonienne.

[3]) Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, 572.

pelain. L'ami, le frère d'esprit et de goût de Grégoire, Nicolas Lasocki, occupait aussi auprès de ce prince d'importantes fonctions. Cependant nous retrouvons Grégoire en Pologne en 1444; de retour en Hongrie, encore avant la journée de Warna, où devait se décider le sort de son souverain, il s'y établit alors pour quelque temps. Lasocki l'imita. Peut-être celui-ci ne voulut-il plus affronter les reproches et la colère de ses compatriotes, tandis que des attaches intellectuelles retenaient Grégoire.

Lasocki et Grégoire furent particulièrement bien accueillis de Jean Hunyade qui, après Warna, devint le premier personnage de son pays, dont il ne tarda pas à être élu gouverneur (1446). Cet homme aussi éminent dans la paix que dans la guerre, sut par des moyens différents retenir auprès de lui les deux transfuges polonais: il chargea Lasocki d'une mission à Rome, en 1448 [1]), et confia à Grégoire l'éducation de ses deux fils, Ladislas et Matthias. Dans la magnifique résidence d'Hunyadvar que restauraient alors des architectes et des peintres italiens, Grégoire jeta les premières semences du savoir et de la civilisation dans l'âme du jeune homme qui devait plus tard, sous le nom de Matthias Corvin, être un modèle de toutes les vertus royales. Les rapports de Grégoire avec le chancelier de Hunyade, Jean Vitéz de Zredna, imitateur des anciens et vaillant pionnier de la renaissance [2]), agirent sans doute fortement sur le précepteur des enfants royaux. Cette influence dut grandir encore lorsque Jean Vitéz, nommé évêque de Gross-Waradyn, appela auprès de lui Grégoire, à titre de chanoine de son chapitre. Cette cour épiscopale devint un foyer de lumière, un asile de l'étude. Le fameux Paul Vergerio y passa ses derniers jours, et les »jeux oratoires«, où les humanistes faisaient assaut d'esprit et d'érudition étaient les passetemps habituels de

---

[1]) Szujski. Codex epist. I, 2, 51 et 314.

[2]) Fraknoi. Matthias Corvinus (1891), p. 291.

cette réunion d'élite. Zbigniew Oleśnicki lui-même fit de pressantes instances pour obtenir communication des trésors renfermés dans la bibliothèque du grand prélat, et dans le spectacle de cette ruche savante d'où s'épandaient les lumières puisa des encouragements et des exemples [1]).

En 1450, Grégoire revient en Pologne, où il semble enfin aborder au port, après une existence des plus agitées. Il est promu archevêque de Léopol en 1451, malgré l'opposition de Zbigniew Oleśnicki qui trouvait Grégoire trop imprégné de moeurs étrangères, (»veluti iam in externos mores degenerasset«). Etait-ce du séjour en Hongrie, ou de la culture humaniste que Zbigniew voulait parler? Probablement et de l'une et de l'autre.

S'il faut en croire Callimaque, les craintes de Zbigniew n'étaient pas sans fondement. Les opinions peu orthodoxes de Grégoire sur le divorce, les fêtes religieuses, étaient assez déplacées chez le pasteur d'un grand diocèse; d'un autre côté les conceptions progressistes de l'humaniste secouant le joug d'Aristote, sans parler de l'antipathie que Grégoire témoigne ouvertement aux Franciscains-observants, réformateurs zélés des règles monacales, protégés chaleureusement par Zbigniew, durent alarmer ce dernier.

Grégoire compensa ces défauts par de sérieuses qualités. Il introduisit l'ordre et la discipline dans son diocèse dévasté par de fréquentes incursions de Tartares, et fut un administrateur de premier ordre; il bâtit à Dunajow, petite ville où il se plaisait à résider, une forteresse militaire qui devint aussi une forteresse de l'esprit [2]).

Les dernières années de sa vie s'écoulèrent au milieu des occupations que lui imposait la direction de son diocèse, et des travaux intellectuels auxquels il ne cessa de s'adonner. Hospitalier pour les étrangers, il sut attirer Philippe Buonaccorsi qui, plus tard, devait jouer un si

[1]) Codex epist. I, 2, 87, 92.

[2]) Voir à ce sujet Finkel. Vita Gregorii... auctore Callimacho. Léopol, 1891, p. 10 et suiv.

grand rôle dans la vie intellectuelle de la Pologne. A la cour de l'archevêque s'épanouirent les traditions de Gross-Waradyn. Aux facéties pour lesquelles, comme tous les humanistes, il n'avait que trop de penchant, se mêlaient des discussions et des entretiens plus graves. Et c'est ainsi que se forma un asile des belles-lettres aux confins mêmes de cet Orient, qui émergeait à peine des flots de la barbarie. Nous comprenons l'irritation du prélat contre les ivrognes qui troublaient son repos et sa quiétude, blessaient son urbanité; nous comprenons aussi son impatience contre les prêtres qui accentuaient le latin, au mépris de toute règle, et offensaient ainsi sa délicatesse d'humaniste [1]).

Długosz, relatant la mort de Grégoire, en 1477, relève avec une insistance particulière les »studia humanitatis« de l'archevêque et l'appelle »amant des Muses«. Il fut en effet un des meilleurs poètes latins de sa génération en Pologne, un digne émule et successeur des Swinka et des Ciołek; et on ne saurait ne point regretter qu'il nous soit si peu parvenu de ses épigrammes, de ses épitaphes et de ses vers satiriques. Il nous apparaît isolé comme une belle plante exotique, au milieu d'une société incapable encore de l'apprécier et de l'imiter. C'est à son biographe qu'était réservé la gloire de populariser cette remarquable figure. Callimaque sans doute s'attacha à peindre son héros, mais il se peignit aussi lui-même et tout en embouchant la trompette à la gloire de son Mécène, il célèbre la sienne propre, et sonne un éclatant réveil à ses contemporains.

Avec Grégoire de Sanok nous sommes sorti un instant de notre sujet, c'est-à-dire de l'époque de Zbigniew Oleśnicki, pour empiéter sur celle qui la suivit. Cependant, comme nous l'avons vu, ces deux hommes ne furent pas étrangers l'un à l'autre; il est même probable que c'est

---

[1]) Vita Gregorii, ed. Finkel, p. 38. Voir maintenant la charmante édition de M. Miodoński. Cracovie 1900.

à la recommandation de Zbigniew que le roi Ladislas entraîna Grégoire en Hongrie. Plus tard. Zbigniew demandant à l'évêque Vitéz un exemplaire de Tite-Live, ajoute que Grégoire pourra porter de Hongrie en Pologne le manuscrit désiré. En dépit de certaines hardiesses de Grégoire, ces deux hommes furent liés par la communauté d'ardeur pour les nouveaux courants, pour la poétique, la rhétorique, qui prenaient alors une attitude aggressive envers la dialectique, cette dominatrice toute-puissante au moyen âge.

C'est par différentes voies que pénétrèrent au loin dans le Nord tous ces germes d'avenir. Les voyages hors du pays et la venue d'étrangers en Pologne jetèrent sans aucun doute plus d'une semence fertile qui peu à peu devait porter ses fruits. Citons le nom, illustre entre tous, d'un homme qui ne fit que passer en Pologne, et qui comptait parmi les plus brillants humanistes de l'époque. Lorsque Jagellon, en 1424, se maria pour la quatrième fois et épousa la princesse ruthène Sophie, on vit, sur la grande place de Cracovie, un jeune homme dont la gloire devait éclipser un jour celle de la plupart des princes et des magnats au milieu desquels il se trouvait dans le cortège royal. François Philelphe revenait précisément de Constantinople où il avait rempli une mission politique que lui avait confiée la république de Venise. De Bude, où il avait séjourné auprès du roi Sigismond, il était arrivé à Cracovie, sur l'invitation de Jagellon, et il releva l'éclat des solennités nuptiales en y prononçant un discours. Un abîme séparait sans aucun doute l'âme de l'orateur de celle à moitié barbare du royal époux, à peine échappé aux ténèbres de l'ignorance. Mais le semeur de paroles coudoya ici l'homme d'action qui allait introduire des milliers d'êtres dans la grande famille européenne. L'avenir allait effacer de plus en plus la distance qui s'étendait alors entre ces deux hommes. Malheureusement Philelphe n'a fait que men-

tionner ce séjour, sans nous faire part des impressions qui durent agiter son âme [1]).

Vingt ans après, un compatriote de Philelphe, non moins fameux que lui, s'exprimait avec dédain et mépris sur les Polonais et leur culture intellectuelle. Il est vrai que des passions politiques inspiraient ce dédain, démenti plus tard par l'auteur lui-même de cet injuste et malicieux pamphlet. Nous voulons parler d'Enéas Sylvius Piccolomini. En 1445, lorsque les relations se tendirent entre la cour de Vienne et la Pologne, à cause des compétitions pour la couronne de Hongrie, et qu'en Pologne on répandait à dessein la nouvelle que Ladislas avait échappé au désastre de Warna, Enéas Sylvius adressa au chancelier (qu'il ne nomme pas) de la reine Sophie, mère du héros de Warna, une lettre mordante, où il reproche au dit chancelier l'écrit adressé aux Hongrois et en persifle la latinité. Le grand humaniste tourne en ridicule les grades académiques de son correspondant (qui licenciatus es Cracoviae), se moque de son mauvais style et, en même temps, de la misère et de la pauvreté de la Pologne: »Car qu'avez-vous en Pologne, sauf des forêts et des racines; la bière est votre boisson, le boeuf votre nourriture«. Cet aliment grossier indignait le goût raffiné de l'Italien. Du reste toute cette épître est remplie d'ironie et de sarcasme [2]).

Enéas Sylvius (ou Silvius) qui, plus tard, fut le pape

---

[1]) Voir Pii Secundi Commentarii. Francofurti 1614. On y a ajouté les lettres de Jacobus cardinalis Papiensis. Voir p. 469, la lettre de Philelphe à ce Jacques Piccolomini (1464): Is Vladislaus rex admodum senex me oratorem imperatorium per nuntium invitat ad nuptias. Quare profectus Cracoviam non modo eis interfui nuptiis, sed orationem et huiusmodi (sic! sans doute: etiam habui) nuptialem in maxima regum principumque et variarum gentium multitudine. Voir encore Rosmini, Vita di Fr. Filelfo. Milano 1808. T. I, p. 13.

[2]) Elle a été reproduite par Voigt dans «Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen». T. 16, p. 374 et suiv. L'écrit du chancelier de la reine Sophie est publié dans le Cod. Epist. édition Szujski, I, 2, 4.

Pie II, n'aimait pas les Polonais. Dans les conflits de la Pologne avec l'Empire et l'Ordre teutonique il prit presque toujours parti pour les Allemands, sans ménager à la Pologne les plus sévères critiques, affirmant par exemple que le peuple polonais est menteur »Polonorum genus mendax est«[1]). Ce furent sans doute les faux bruits répandus sur Ladislas Warnenczyk qui lui inspirèrent ce cruel jugement[2]). Nous devons cependant reconnaître qu'il a exercé à beaucoup d'égards une vive influence sur la renaissance en Pologne. Si l'on a pu à juste titre affirmer qu'il fut un des premiers et meilleurs ouvriers de la civilisation de l'Allemagne, l'intermédiaire le plus actif entre le Midi et le Nord, on ne saurait contester non plus qu'il n'ait par ses écrits, ses conseils, ses ordres, poussé la Pologne dans la voie du progrès. Dans le Nord on le considérait comme le plus illustre des représentants des doctrines nouvelles, comme le légitime héritier de l'éloquence latine, et, vers 1450, on le considérait avec un étonnement presque égal à celui qu'excita parmi les hommes du commencement du XVI-e siècle, le grand Erasme de Rotterdam.

Enéas Sylvius passa de Bâle en Allemagne en 1442, et fut admis à la chancellerie de Frédéric III, sous le chancelier Gaspar Schlick. Cet acte eut des conséquences incalculables pour l'histoire intellectuelle des peuples du Nord. Souvent, il est vrai, le secrétaire italien murmurait contre son entourage, se trouvait à l'étroit, étouffait au milieu de ses collaborateurs; mais malgré ce mécontentement, ses écrits, ses mémoires, ses entretiens, si brillants de forme, si graves ou même si lestes de fond, semblaient à ces enfants des brumes septentrionales le chant d'une sirène, enivrant et séducteur. Cet apôtre de l'humanisme, à Vienne, en pleine scolastique, soutenait hardi-

---

[1]) Voigt, l. c. 368.

[2]) Il avait déjà dénigré précédemment Warnenczyk, s'efforçant de rabaisser les mérites des victoires de ce dernier sur les Turcs. Voir Długosz. Hist. IV. 691.

ment l'importance et les droits de la poésie et affirmait que la lecture des poètes était bien plus fructueuse que celle de tous les traités scolastiques. Ces audacieuses théories eurent peu d'écho à Vienne et en Autriche. Enéas se plaint des stériles spéculations des savants, de leur routine invétérée, des penchants grossiers des princes allemands qui mettent les chevaux et les chiens bien au-dessus des poètes, de l'ivrognerie et de l'ignorance des masses [1]).

N'ayant recueilli que l'indifférence ou le mauvais vouloir de ce côté, Enéas s'adressa alors à un Polonais qui bientôt conçut pour lui une admiration sans bornes. Et voilà qu'Enéas si hostile à la politique polonaise, si opposé aux visées de Zbigniew Oleśnicki et des Jagellons sur la Hongrie, trouve dans la sphère abstraite des choses de l'esprit de chaleureux accents pour rendre pleine justice à ses amis de Pologne, compare leur ton poli avec la rusticité des Allemands sourds à sa voix, avares des applaudissements qu'il recherche, obstinés à lui refuser la renommée qu'il convoite.

C'est de Francfort, qu'Enéas Sylvius écrivit pour la première fois à Zbigniew Oleśnicki en 1442. Il se présenta lui-même à l'évêque dans une de ces épîtres où les humanistes se complaisaient à leur propre éloge et forçaient ainsi souvent les portes de riches protecteurs. La lettre était alors un puissant instrument de rapports suivis entre les contemporains, un pas vers l'immortalité: elle courait le monde, le plus souvent dans des vues toutes matérielles, mais aussi avec le noble espoir, qu'elle ne resterait pas à jamais enfermée dans le cabinet de son destinataire, qu'elle survivrait, et à l'écrivain et à celui à qui il l'avait adressée. Enéas était passé maître dans cet art épistolaire, qui remporta à cette époque de si éclatants succès. De ce commerce lointain, et sans aucun autre rapprochement avec Oleśnicki, naquirent de durables relations.

---

[1]) Voigt: Die Wiederbelebung des klass. Alterthums (2) II, p. 281 et suiv. Le même: Enea Silvio T. I, 281 et suiv.

»Litterarum causa inter nos benevolentia nata est« écrivait encore en 1453 le célèbre Italien à Zbigniew. Celui-ci, flatté d'avoir un si brillant correspondant, éprouvait une joie toute particulière à recevoir ces lettres, qui lui apportaient des nouvelles et, avec le parfum d'une haute civilisation, des modèles de pure latinité. Pour un humaniste rien n'était plus à envier que cet échange d'écrits avec un grand dignitaire, qui pouvait au besoin joindre à ses louanges des témoignages de satisfaction beaucoup plus positifs. Enéas, lorsqu'il recevait une missive de l'évêque de Cracovie, en corrigeait les aspérités et souvent tirait vanité devant ses familiers de ses rapports avec le prélat.

Les premières lettres sont assez insignifiantes; mais à mesure que la confiance mutuelle grandit, Enéas, de jour en jour plus célèbre et plus connu, ouvre son âme à son illustre ami et lui montre ses ambitions humanistes. La plus ancienne lettre qui nous soit parvenue est courte et datée de 1443 [1]). Elle avait été précédée de cette de Francfort (1442) que nous ne possédons pas. Enéas y donne quelques informations politiques que lui avait demandées Zbigniew. La lettre de 1445 est toute politique [2]). La lutte des Jagellons avec la maison d'Autriche pour la couronne de Hongrie en est le sujet. La position d'Enéas est en ce moment des plus délicates; encore sans titre imposant, il veut faire la leçon à Zbigniew et le retenir, lui qui précisément poussait de toutes ses forces les Jagellons à occuper le trône de Hongrie et était l'initiateur de la politique expansive de la Pologne. Enéas qui naguère accablait de ses railleries le chancelier de la reine Sophie, parle, il est vrai, d'un tout autre ton à Zbigniew. Il fait valoir que le chancelier Gaspar Schlick ne marchande ni l'admiration

---

[1]) Aeneae Sylvii epistolae, ed. Norimb. 1486. Nr. 31. Voir Voigt, Archiv... etc. p. 370.

[2]) Cod. epist. (Szujski) 1, 2, 6.

ni les éloges à l'évêque de Cracovie, auquel incomberait le devoir d'accommoder, de conjurer les différends qui se sont élevés entre les deux états, au sujet du mariage d'Hedvige, de l'appui prêté aux Hussites par la Pologne, enfin de la question hongroise. Et la politique d'extension de Zbigniew est frappée par le blâme: »Dum alienum regnum quaerunt, suum negligunt ac gentibus ac pecunia exhauriunt«. La critique était juste, beaucoup plus juste et plus profonde qu'il ne semblait alors. Elle n'en était pas moins blessante en ce moment, venant surtout d'un milieu si hostile à la Pologne.

Długosz considère toujours Enéas comme un ennemi »In Polonos parum propitius«, écrit-il encore, lorsque celui-ci ceint la tiare pontificale [1]). Et cependant il avait connu le célèbre humaniste, et s'était laissé séduire aux charmes de ses discours, à l'éclat de sa renommée. Il ne le vit sans doute pas en 1448, au moment où allant à Rome, il s'arrêta à Neustadt, près de Vienne, pour remettre au chancelier Gaspar Schlick un mémoire de Zbigniew [2]). Piccolomini qui en 1447 avait obtenu le siège épiscopal de Trieste, était sans doute alors en mission politique. Mais en 1450, lorsque Długosz au cours de son voyage en Italie et à Jérusalem, s'arrêta à Wiener Neustadt, il y trouva Enéas [3]). Długosz en cette circonstance harangua l'empereur Frédéric III, en polonais et en latin. A l'audience était présent »l'évêque de Trieste, Enéas, homme de grand talent et de ferme jugement que l'on doit compter parmi les premiers écrivains de notre siècle; il est par

---

[1]) Hist. V, 278.

[2]) Cod. epist. (Szujski) I, 2, 55.

[3]) Voigt. Enea Silvio II, p. 17 et suiv. affirme qu'Enéas passa cette année-là en Italie. Il avoue cependant que l'on n'a que des renseignements peu précis sur cette même année de l'existence d'Enéas. Il est parfaitement admissible qu'Enéas ait interrompu sa mission diplomatique, pour retourner en Autriche. Voir Bobrzyński et Smolka: Jean Długosz, p. 60.

son éloquence la gloire de la cour impériale, et sa voix est souvent décisive dans les affaires les plus importantes«.

C'est donc à lui que Długosz et ses compagnons de route s'adressèrent et remirent l'écrit de Zbigniew. Enéas en fut ravi et commença à reprocher aux Allemands de la chancellerie de n'être pas capables d'écrire en si bon style, comparant les esprits »tarda et neglecta« des Allemands avec l'élégance des Polonais [1]). Ce que Długosz raconte au sujet des impressions d'Enéas trouva un écho dans la lettre que celui-ci envoya à Zbigniew [2]). Dans cette lettre il exprime son admiration pour le bon goût des Polonais (Polonorum munditiae), qui, puisant aux belles sources italiennes les pures formes du latin, devancent en ce point et les Allemands et les Hongrois; en même temps, il annonce qu'il va envoyer en Pologne un recueil de ses propres lettres. Le ton de cette épître est très élevé; l'écrivain avait d'ailleurs grandi en dignité et Zbigniew était déjà revêtu de la pourpre cardinalice.

On en vint à de plus longues confidences où les deux prélats échangèrent des vues plus profondes, en hommes enrolés sous le même drapeau, tendant au même but, celui de l'humanisme. Deux grandes lettres d'Enéas et de Zbigniew (1453) [3]) prennent les proportions de véritables traités, ont tous les caractères des épîtres humanistes. Ce n'était pas seulement pour sa dignité de cardinal que Zbigniew semblait alors à Enéas digne d'une longue dissertation.

La lettre de Zbigniew débute par les compliments, les réminiscences, les formules en honneur parmi les humanistes. Enéas y est appelé »nouveau Cicéron«. Il parle ensuite des »poètes«, de leur mission, de leur importance. Zbigniew répète ici l'opinion humaniste qui plaçait la

---

[1]) Codex epistol. I, 2, 107.
[2]) Ibid. p. 335.
[3]) Codex epist. I, 2, 315 et 320.

poétique et les poètes au-dessus de tout [1]. Puis il développe une apologie de la politique polonaise en Hongrie. Enéas s'étant montré l'adversaire de cette politique [2], Zbigniew en discute longuement. Elle est la sauvegarde de l'Europe contre les Turcs; et en cette année de la prise de Constantinople les paroles et les arguments de l'évêque de Cracovie ont une portée considérable.

Enéas lui répondit par un copieux mémoire, à la fin duquel, persistant dans ses idées, il répète que Ladislas n'aurait pas dû convoiter le royaume de Hongrie. L'épître elle-même n'est qu'un long panégyrique des poètes que le monde embourbé dans les vieilles routines ne sait pas apprécier à leur juste valeur. C'est une véritable profession de foi humaniste, où il retrace le rôle glorieux des poètes dans le passé, et où il combat les préventions des contemporains.

Il y a des traces de cette correspondance jusqu'en 1454 [3]. Un an après Zbigniew mourait, et Enéas Sylvius, sous le nom de Pie II, montait sur le trône pontifical en 1458.

Cet échange d'idées entre Enéas et Zbigniew, eut-il des résultats pour la Pologne; un écho de ces paroles tombées de si haut résonna-t-il au loin dans la société? Ces questions s'imposent en présence de toutes ces personnalités, de toutes ces manifestations de progrès, de toutes ces lueurs d'aurore qui signalent cette époque à notre attention. Il était trop tôt pour que la victoire de l'humanisme fût complète en Pologne; les états voisins du Nord n'étaient-ils pas encore à peine agités des premiers frissons du réveil des esprits? La vie intellectuelle en Pologne hasardait alors ses premiers pas; elle venait depuis peu d'être dotée d'un foyer et d'un asile,

---

[1] Voigt, Enea Silvio, I, 220.
[2] Voir à ce sujet Voigt, l. c. II, p. 12 et suiv.
[3] Codex epist. I, 2, 153.

et la nouvelle université toute pénétrée des traditions du moyen âge, reposait sur des fondements du moyen âge. Plus d'une des nouvelles aspirations put sans doute y agiter les âmes plus hardies et plus vives, et, comme nous le verrons, elles les y agitèrent en effet; mais il eût été impossible de songer au règne des directions nouvelles, là où celles qui avaient été en faveur jusqu'alors ne faisaient que de prendre corps et de recevoir leur confirmation, leur organisation. Si Długosz, dans les premières pages de son histoire, parle des »delicata nostrae aetatis hominum ingenia«, des intelligences policées de son temps, avides des beautés cicéroniennes, il faut rapporter ces louanges à une époque ultérieure. Długosz lui-même confesse qu'il n'a pu atteindre à tant de grâce et en accuse son inaptitude et son manque de savoir.

Or Długosz est précisément le plus bel épanouissement de ces courants exceptionnels qui, dès la première moitié du XV-e siècle, commencèrent à se faire jour en Pologne. Il se met à écrire son grand ouvrage historique en 1455, l'année même de la mort d'Oleśnicki; il paraît alors comme le glaneur chargé de recueillir les épis tombés de la main du grand semeur qui vient de s'éteindre. L'histoire de Długosz est le fruit magnifique des aspirations morales que provoqua et concentra autour de lui l'évêque de Cracovie. C'est le souffle de Zbigniew qui l'anime; elle est tout imprégnée des passions qui régnaient à la cour épiscopale.

On sait de quelle popularité parmi les auteurs de l'antiquité Tite-Live jouissait dans les cercles humanistes. A partir de Pétrarque, on tente cent fois de retrouver les livres perdus de son oeuvre; à chaque instant de prétendues découvertes viennent émouvoir les savants. Au commencement du XV-e siècle, ce culte pour Tite-Live était dans toute sa ferveur. En 1413, l'exhumation du tombeau présumé de l'historien remplit Padoue de joie. On entoure ces reliques d'une pieuse vénération, à tel point qu'en

1451 on envoie au roi Alphonse d'Aragon les restes d'un bras du grand écrivain romain. Sous le pontificat du pape Martin V, on fouille les bibliothèques à la recherche des livres manquants. Sous Nicolas V, en 1450, l'humaniste Enoche da Ascoli secoue la poussière des collections renfermées dans les couvents du Nord, espérant y recouvrer ces trésors égarés. Mais dans le Nord on était sous ce rapport moins bien partagé qu'en Italie. On n'y songeait pas en effet à retrouver les livres qui faisaient défaut, ayant assez de difficultés à se procurer ceux qui étaient connus. Un fameux humaniste comme Enéas Sylvius Piccolomini n'avait pas de Tite-Live et devait se contenter, comme beaucoup d'autres, des extraits copiés sur un manuscrit qui lui avait été prêté autrefois [1]). On comprend donc les instances pressantes de Zbigniew Oleśnicki, afin d'obtenir de Hongrie par l'entremise de Dlugosz, un exemplaire de Tite-Live (1449). Le succès de ces démarches devait se faire profondément sentir dans notre historiographie. Tite-Live introduisit Długosz dans le sanctuaire de l'histoire. On ne saurait, quant à la forme, comparer Dlugosz à son modèle latin: il a des inégalités, des aspérités qu'il est d'ailleurs le premier à reconnaître. Il ne brille pas, comme l'annaliste romain, par les splendeurs d'une savante rhétorique, quoique lui-même ne dédaignât pas l'art de bien dire et que, en qualité de précepteur des enfants royaux, il s'attachât à leur apprendre les règles de l'éloquence. Dans son histoire les discours tiennent moins de place que chez Tite-Live. Mais il doit à ce maître l'amour de la clarté et la limpidité du style. De plus il se rapproche encore de son modèle par sa grande honnêteté personnelle, sa grande honnêteté historique [2]). On trouve, il est vrai, des inexactitudes dans l'exposé des faits: elles vien-

---

[1]) Voigt. Enea Silvio, II. 256.

[2]) En ce qui concerne les imitations de Tite-Live, voir Semkowicz: Examen critique de l'histoire de Długosz. Cracovie 1887. p. 20 et suiv.

nent en grande partie de sa vive affection pour Oleśnicki, de son ardent et quelquefois aveugle amour de la patrie. »Quod si cetera displicebunt, dit Długosz, affectio certe mea et pietas in patriam non poterit culpari« (Praef. p. IX). Dlugosz, élève de l'académie de Cracovie en 1428, confiait à ses anciens maîtres le soin de revoir et de corriger son oeuvre. C'était trop d'humilité. Par son livre il devançait de beaucoup les docteurs et l'esprit de l'université où régnait cette inféodation à la scolastique, exclusive de tout sentiment et de toute compréhension de l'histoire.

CHAPITRE II.

Le concile de Bâle.

Convocation du concile. — Scission avec le pape Eugène IV. — En présence des manoeuvres des deux partis, la Pologne hésite à prendre part au concile. — Le gouvernement incline du côté de Rome.— Une entente intervient entre le concile et le pape, (1433—1434). — Envoi officiel d'une députation polonaise au concile (1434). — Les universités au concile. — Les professeurs de l'université au concile dès 1433. — Ils sont envoyés des évêques, ou viennent de leur propre initiative. — Leur présence en 1433, suscite un conflit entre l'université et le concile.

Députation officielle polonaise: Stanislas Ciołek, Lutek de Brzezie Nicolas Lasocki. — Service pour le repos de l'âme de Jagellon. — Nicolas Kozłowski prononce l'oraison funèbre.

L'humanisme au concile. — Personnalité de Lasocki. — Son action. — Thomas Strzempiński.

Rupture entre le pape et le concile qui, en 1438, suspend Eugène IV, le dépose en 1439 et élit l'antipape Félix V. Divisions et partis dans la chrétienté. — Attitude de l'université de Cracovie, de Zbigniew Oleśnicki, du roi, du gouvernement. — Ambassadeurs du concile en Pologne: Marc Bonfili, Derslaw de Borzynow, Stanislas de Sobniów. — Leur réception à l'université. — Mémoires des professeurs de Cracovie en faveur du concile. — Le synode de Lenczyca en 1441 penche pour le concile en faveur duquel se déclare surtout Zbigniew Oleśnicki. — Bonfili revient en 1441 de Bâle en Pologne. — Zbigniew Oleśnicki et l'archevêque de Gniezno reçoivent la pourpre des mains de Félix V. — Elgot se rend à Bâle pour remercier, au nom de Zbigniew, Félix V, et lui prêter le serment d'obédience. — Appréciation de cette démarche. — Lutte des deux partis et tergiversation de la Pologne. — Le roi Ladislas refrène l'ardeur des partisans du

3*

concile et réprimande l'université. — L'union de Florence et l'accueil qu'on lui fait en Pologne. — Désastre de Warna. — Interrègne. — Nicolas V succède à Eugène IV. — Casimir Jagellon reconnaît formellement le nouveau pape. — Zbigniew Oleśnicki rompt avec le passé et se range du côté de Nicolas V. — L'affaire du cardinalat d'Oleśnicki. — Pourparlers afin de lui obtenir la pourpre romaine, engagés par Lasocki, menés à bonne fin par Długosz. — L'université persiste à soutenir le concile. — Conflit avec le gouvernement en 1448. Elle sollicite l'avis des autres universités. — Correspondance à ce sujet. — L'université de Cracovie se soumet enfin au nouveau pape (1449). — Examen de la conduite de l'université pendant le concile. — De la part d'influence du concile de Bâle sur le développement de la civilisation.

L'année même de la mort de Jagellon, la Pologne allait de nouveau paraître sur une vaste scène, entrer en contact avec les hommes qui dirigeaient alors les intelligences et la politique, et, en prenant part à un congrès européen, prouver qu'elle appartenait bien à la famille européenne. Nous avons déjà parlé du conciliarisme et de l'importance des conciles au XV. siècle. Celui de Bâle est à bien des égards semblable aux précédents. En dehors de sa haute signification dans l'histoire de l'Eglise, cette assemblée tient une large place dans les annales de la civilisation. Ce fut une réunion de savants du monde chrétien où, toute question de dogme et de politique mise à part, les esprits en quête de nouveautés se groupèrent un instant en un même foyer, et gagnèrent à cette vie commune prolongée l'assurance et la vigueur indispensables au développement futur de leur idéal. Nous venons de voir jusqu'à quel point la Pologne était préparée à collaborer à une telle oeuvre; beaucoup de personnages qui ont défilé devant nos yeux figureront à Bâle comme représentants de la Pologne ou de ses dignitaires. Nombre d'impressions ressenties au concile devaient agir plus tard sur la pensée et la science polonaises.

Le concile de Bâle fut une conséquence des conci-

les antérieurs. En 1424, au concile de Sienne, on avait décidé que la nouvelle grande assemblée religieuse aurait lieu dans sept ans; aussi Eugène IV, intronisé en 1431, consentit-il immédiatement à la convocation du concile à Bâle et en nomma président Julien Cesarini. Ce concile avait surtout trois questions à résoudre: achever la réforme de l'Eglise à peine ébauchée à Constance; guérir la plaie du Hussitisme, encore saignante dans toute l'Europe centrale; réconcilier enfin les princes et les peuples en désaccord. Une théorie troublante préoccupait aussi tout le monde: celle de la supériorité du concile sur le pape, théorie proclamée au concile de Constance et qui depuis n'avait cessé d'exciter les controverses, sans avoir été pleinement acceptée. Au concile de Bâle où se trouvaient fort peu de cardinaux, quelques évêques, mais un grand nombre de membres inférieurs du clergé, des maîtres et docteurs des universités, elle rencontra de fermes adeptes qui résolûment tentèrent de la faire prévaloir et amenèrent un schisme plus redoutable peut-être que celui dont l'ébranlement durait encore. Notre tâche se bornera, tout en ne perdant pas de vue l'enchaînement des évènements qui se déroulèrent alors en Europe, à déterminer la part que la Pologne et l'université de Cracovie eurent dans ces luttes et ces violences.

Le concile, ouvert en 1431, procéda à ses travaux préliminaires, ne comptant d'abord qu'un fort petit nombre de membres. La première séance solennelle ne fut tenue que le 31 décembre de cette même année. Quelques jours après, une bulle de pape venait dissoudre l'assemblée. Cette bulle avait sans doute été inspirée par les pourparlers engagés pour arriver à une union avec l'Eglise grecque, (Bâle n'était réellement pas l'endroit à choisir pour de semblables négociations), par le peu de participants au concile, encore par beaucoup d'autres raisons [1]), telles que

[1]) Voir là-dessus Haller, Concilium Basileense. Bâle 1896, t. I, 118.

les appréhensions de Rome en présence des dispositions trop révolutionnaires de ce lointain congrès. A Bâle, on ne tint nullement compte de l'injonction pontificale; en sorte que tout aussitôt la scission éclata entre le concile et le pape: elle devait durer jusqu'à l'entente apparente et éphémère de 1434. Ainsi le monde chrétien retombait dans la discorde et l'incertitude. On commença à faire des concessions, tantôt à l'un, tantôt à l'autre parti, à chercher des moyens de conciliation. Le roi Sigismond appuyait le concile, parce qu'il espérait que l'intervention de cette assemblée aurait d'heureuses conséquences sur la tourmente hussite. Quelques autres princes envoyèrent aussi à Bâle des paroles d'encouragement; les universités, guidées par celle de Paris, presque unanimement approuvèrent le concile qui se mit alors à dépêcher des ambassades de tous côtés pour sommer les souverains et les dignitaires de l'Eglise de le reconnaître, de lui prêter main forte, de venir participer à ses travaux. Au milieu du désarroi général, on allait presque en arriver à demander au suffrage universel si l'organisation de l'Eglise, jusque-là monarchique, ne devait pas se transformer en démocratique, si la levée de boucliers de l'assemblée de Bâle était la légitime expression du droit et de la vérité.

Quelle était alors la situation de la Pologne? Le pays traversait une crise dangereuse, la maladie d'enfance, pourrait-on dire, de l'union de la Pologne avec la Lithuanie. A l'est, les Lithuaniens et les Ruthènes s'étaient révoltés contre la Pologne, sous la conduite de Swidrygiello, le plus jeune frère de Jagellon. Tandis que l'armée polonaise s'avançait contre les rebelles, les Teutoniques, rompant la paix de Melno, envahissaient inopinément la Pologne et ravageaient la Kujavie et le territoire de Dobrzyń (1431). C'est ainsi que des peuples récemment conquis à la foi et un Ordre fondé jadis pour la défendre conjuraient ensemble la perte du Royaume. En ces conjonctures, une alliance secrète fut conclue avec les Hussi-

tes (1432) qui fournirent à la Pologne des renforts pour châtier ses ennemis.

Sur ces entrefaites parvinrent au pays les appels de Bâle. Le 28 octobre 1431, Julien Cesarini adresse aux évêques polonais une pressante sollicitation de se rendre au concile [1]). Nous possédons la déclaration que fit parvenir Oleśnicki à Cesarini, en réponse à cette communication. Le 3 janvier 1432, l'évêque de Cracovie convoque une assemblée des prélats, du clergé séculier et régulier de son diocèse et, en même temps, des membres de l'université, à l'effet de prendre une décision. On y choisit trois abbés, trois maîtres en théologie et deux docteurs en droit canon qui, le cas échéant, devraient partir pour Bâle. Zbigniew Oleśnicki s'excuse lui-même, alléguant dans sa missive l'état politique de la Pologne, état qu'il expose en détail: il parle de la rébellion de Swidrygiello, des machinations de l'Ordre teutonique, du péril hussite: c'est au concile à lui indiquer ce qu'en ces circonstances il lui sied de faire; les délégués désignés ne se rendront pas à Bâle avant qu'il n'ait la réponse du concile. Il est vraisemblable que cette lettre fut écrite vers la fin de janvier 1432 [2]). En février 1432, le chapitre de Posen choisit ses procureurs au concile, mais le manque d'argent empêcha ce projet de représentation d'aboutir [3]).

Il y eut donc, comme nous le voyons, du côté de la Pologne certaines hésitations à assister au concile. Elles s'expliquent par des causes de différente nature. En 1432 éclata la rupture entre Bâle et le pape, Les membres du concile de Bâle jouissaient de la faveur du roi Sigismond qui, hostile aux Polonais, soutenait Swidrygiello et l'Ordre teutonique. Il ne restait à la Pologne qu'à se rapprocher

---

[1]) Ulanowski. Acta judicii ecclesiastici, p. 490. L'éditeur a gracieusement mis à notre disposition les bonnes feuilles imprimées jusqu'à ce jour.

[2]) Codex epist. II. 287.

[3]) Acta capituli dans les Monum. medii aevi XIII. p. 14.

du pape Eugène qui fut fort aise de s'attacher un pareil allié, de le détourner de participer à un concile dissous par lui [1]).

Les ambassades que le concile envoya en Pologne se proposaient de briser cette résistance, de dissiper ces préventions. C'est sans doute dans ce but que Gilles, évêque »Rosnensis«(?), séjourna en 1432 en Pologne. Ces tentatives se renouvelèrent l'année suivante. En janvier, le concile résolut de déléguer en Pologne Delfin, évêque de Parme, Jérôme, provincial des Carmes et Antoine de Besuntiis, docteur des décrets. Au mois d'avril de la même année, il envoie Jérôme de Prague qui connaissait le pays et avait été confesseur du roi Jagellon [2]). On multiplia donc les démarches pour entraîner la Pologne au concile; grandes furent les difficultés à surmonter pour réaliser ce dessein, car le pape apportait tous ses efforts à dissuader la Pologne d'aller au concile et ne lui ménageait ni les promesses, ni les concessions. Cependant le concile parvint enfin à obtenir une »adhésion« c'est-à-dire la reconnaissance de sa légitimité et l'engagement de dépêcher des représentants à Bâle [3]). Zbigniew Oleśnicki invita, en juin 1433, le clergé du diocèse de Cracovie à contribuer aux frais de la mission qui allait partir pour la Suisse. Dans son mandement, il parle des désordres et des irrégularités qui affligent l'Eglise et exalte le »consilium generale« comme l'unique tribunal compétent pour extirper le mal et remédier aux fautes commises [4]). Aussi, tandis que jusqu'alors il n'y avait presque pas eu de Polonais à Bâle [5]), voyons-nous incorporer à l'assemblée, le 17 octobre 1433;

---

[1]) Grossé: La Pologne et le concile de Bâle (1885) p. 27.

[2]) Haller, Concilium Basileense II, 302 et 389.

[3]) Voir là-dessus Jean de Ségovie, Historia synodi Basileensis. Vol. I. (Vienne) p. 414.

[4]) Voir Codex epist. (Lewicki) II. 318.

[5]) En 1432, le custode de Płock y prend plusieurs fois la parole, en qualité de procureur du chapitre de Płock et des ducs de Mazovie. Voir. Haller, Conc. Bas. II. 88, 90. 111.

Thomas de Strzempin, docteur des décrets et chanoine de Gniezno, comme représentant de l'archevêque de cette ville, Nicolas, sans doute Nicolas Lasocki, délégué de Zbigniew Oleśnicki, enfin Jean, abbé de Miechów [1]).

Néanmoins le gouvernement polonais se montrait beaucoup plus correct, beaucoup plus circonspect, beaucoup moins empressé à se prononcer. Depuis 1433 ne régnait-il pas en effet entre le pape et le concile un désaccord qui ne devait commencer à se dissiper que vers la fin de la même année? Aussi dans les documents officiels s'exprime-t-on avec plus de ménagement que ne l'avait fait Oleśnicki. Si l'évêque de Cracovie donne le titre de concile oecuménique à l'assemblée de Bâle, la chancellerie royale l'appelle »congrégation«, c'est-à-dire emploie la dénomination adoptée à Rome pour désigner ce congrès [2]). On décide en conseil royal de répondre aux propositions venues de Bâle par l'envoi d'ambassadeurs extraordinaires: maître Derslaw de Borzynow et Pierre de Chełm. Le roi toutefois, avant toute démarche définitive, voulut amener le pape à se réconcilier avec l'assemblée de Bâle. Il se proposait de lui députer une mission à cet effet, tandis qu'il chargeait les délégués à Bâle de recommander aux membres du concile la déférence à l'égard du souverain pontife »qui caput est ecclesiae« [3]). Nous ignorons si ces ambassades projetées aboutirent; il est permis pourtant d'en douter. En tous cas nous voyons que l' »adhésion« royale ne fut que conditionnelle et que le gouvernement se garda bien de s'avancer comme le firent certains évêques polonais en 1433.

D'ailleurs la conduite ultérieure du roi fut facilitée par ce qui se passait à Bâle. Après une année d'essais infructueux pour ramener la concorde, les représentations

---

[1]) Voir Haller l. c. II. 505.

[2]) Voir Cod. epist. (Lewicki) II, 315: congregationem, quam ipsi nuntii (Basileenses) sacrosanctum concilium appellant.

[3]) L. c. p. 315.

des princes et les embarras politiques dans lesquels se débattait la papauté inclinèrent Eugène IV à reconnaître enfin, dans les derniers mois de 1433, l'assemblèe de Bâle comme concile. Cette entente apparente et débile eut pourtant un résultat important: en avril 1434, on »incorpora« au concile les légats et les présidents désignés par le pape [1]).

La Pologne n'hésita plus alors: le roi se décida à se faire représenter officiellement au concile. C'était d'autant plus urgent que les mandataires des Teutoniques avaient déjà plusieurs fois saisi l'assemblée de leurs contestations avec la Pologne et réclamé l'intervention, la médiation du concile. Dans leur demande les Chevaliers présentaient Jagellon comme un soutien de l'hérésie hussite. La mort du roi mit obstacle à l'exécution de tous les projets, en cela du moins que le chef de la députation, Oleśnicki, dut rester à Cracovie. En revanche, on dépêcha à Rome, selon Dlugosz, comme »ambasiatores« du roi et du royaume, Stanislas Ciołek, évêque de Posen, le chanoine de Gniezno, Lutek de Brzezie, et Nicolas Lasocki [2]). La députation officielle polonaise ne partit pas ensemble. Lasocki, d'après toutes les probabilités, se trouvait à Bâle dès 1433, tandis que Stanislas Ciołek ne quitta Posen que le 28 avril 1434 [3]), pour arriver au concile à la fin de juillet, et Lutek de Brzezie ne vint à Bâle que vers la fin d'octobre, porteur d'une lettre de créance du nouveau roi [4]). Le 5 novembre la députation polonaise fut incorporée solennellement.

---

[1]) Hefele. Conciliengeschichte 7, 560 et suiv.

[2]) Voir Długosz. Hist. IV 551 et Cod. dipl. univ. Crac. II, 50.

[3]) Les acta judicii eccl. Poznan. (ed. Ulanowski) p. 500, sont péremptoires à cet égard.

[4]) Grossé, l. c. p. 41.

Nous nous en occuperons plus tard. Maintenant il faut examiner si l'université de Cracovie n'eut pas au concile son représentant particulier, si elle ne participa pas officiellement à cette assemblée; d'autant plus que les conciles furent à cette époque dominés et conduits par les maîtres des universités qui s'y pressaient comme en des champs clos où ils se livraient à leurs passes d'armes oratoires et où ils s'efforçaient de faire triompher leurs opinions. En outre, le concile de Bâle n'avait-il pas tout spécialement et par une adresse toute particulière, datée du 1 avril 1432, invité l'université à l'aider dans ses travaux [1]), et la reine des universités, celle de Paris, n'avait-elle pas dirigé par ses délégués les premières séances de l'assemblée? Il est certain que ces institutions scientifiques auraient volontiers député à Bâle leurs représentants: depuis 1431, ne s'étaient-elles pas, presque sans exception, prononcées en faveur du concile, ne l'avaient-elles pas soutenu, et par des écrits et par des actes? Mais l'envoi de délégués se heurtait à d'insurmontables obstacles, dont le principal était la pénurie d'argent. C'est pour cela que les universités mirent beaucoup de lenteur à envoyer à Bâle leurs mandataires; Heidelberg en envoya trois, en 1433 seulement, et encore ces professeurs reçurent-ils du prince (kurfürst) une partie de leur entretien [2]); Leipzig n'eut qu'un délégué commun avec l'évêché [3]); certaines universités, comme Rostock, ne furent pas représentées au concile, et d'autres n'y maintinrent leurs docteurs que fort peu de temps [4]). L'université de Cracovie, en cette occasion, n'agit pas autrement que les universités allemandes, Si Długosz [5]) parle en l'année 1434 de maître Nicolas

---

[1]) Hergenröther, Handbuch der Kirchengeschichte II, 705.

[2]) Thorbecke, Gechichte der Univ. Heidelberg, p. 33.

[3]) Kaufmann: Geschichte der deutschen Universitäten II, 450.

[4]) Ibid. p. 463; et surtout Bressler: Die Stellung der deutschen Universitäten zum Baseler Konzil, Leipzig 1885 p. 15 et 16.

[5]) Hist. IV, 551.

Kozłowski, comme »représentant de Zbigniew Oleśnicki au concile de Bâle«, nous ne croyons pas nous écarter de la vérité en affirmant que Nicolas représentait l'évêque, le chancelier de l'université et l'université de Cracovie elle-même. C'était d'ailleurs un usage général: les universités confièrent à leurs maîtres renommés qui se rendaient au concile au nom de quelque haut dignitaire, la mission de parler aussi au nom de l'institution à laquelle ils appartenaient [1]). C'est ainsi qu'au concile de Constance l'université de Cracovie n'eut pas ses délégués particuliers: Paul Vladamiri et les autres n'étaient en effet que des envoyés du roi, de l'Etat ou des évêques. Ce n'est qu'au concile de Pise, en 1409, que l'université eut sa députation propre [2]). Néanmoins, comme nous l'avons dit, cette abstention apparente ne faisait qu'éviter des frais à l'université, sans la priver d'avoir part aux délibérations: les maîtres représentaient le roi ou les évêques, il est vrai, mais aussi l'université.

Dès 1433, les évêques polonais avaient d'habiles délégués à Bâle; Thomas Strzempiński pouvait aussi passer pour un digne représentant de l'université. Ainsi s'expliquent les termes qu'un prédicateur employait dans l'oraison funèbre de Jean de Saccis, prononcée en 1433 ou au commencement de 1434, et dans laquelle il recommande aux prières de l'université toute »la congrégation« de Bâle et en particulier les maîtres et docteurs de notre royaume qui y travaillent pour le bien de tous« [3]). On pourrait, il est vrai, appliquer ces paroles à d'autres maîtres. N'y avait-il pas alors à Bâle nombre de membres de l'université qui y étaient venus soutenir, soit leurs propres intérêts, soit ceux de leurs protecteurs? Une assemblée qui excitait tant d'ambitions et d'espérances pouvait sans

---

[1]) Bressler, l. c. 19.

[2]) L'abbé Fiałek, Jacques de Paradis, I, 187.

[3]) Ms. Vratisl. (Univ.) I. Q. 381 f. I, 184.

doute attirer par elle-même des membres de l'université avides d'y produire leur savoir ou leur savoir-faire. Le concile de Bâle accueillait à bras ouverts tous les nouveaux venus, surtout s'ils sortaient d'un corps universitaire: ils faisaient nombre et ajoutaient à la splendeur de l'assemblée. Il ne faut pas non plus s'étonner que les universités aient souvent désavoué ces ambassadeurs improvisés qui, sans autorisation, sans mission définie, s'étaient rendus à Bâle où ils s'occupaient tout simplement de leurs affaires personnelles. Du vivant même de Jagellon, c'est-à-dire avant le mois de mai 1434, l'université en vint aux prises avec le concile à ce sujet. Il y avait à Bâle, en 1433, trois maîtres cracoviens qui, déclare le mémoire de l'université, n'y sont point venus pour le bien de la chose publique, mais dans un autre but (pro fovendis alienis litibus). Il s'agissait de Jean Puszka de Cracovie, Nicolas Morsztyn Spicymirz et Stanislas Sobniowski. Jean Puszka, maître en 1424, doyen des artistes pendant l'été de 1433 devint recteur en 1434—1435. C'est probablement vers la fin de 1433 qu'il était accouru à Bâle. Nicolas Spicymirz, pendant longtemps collecteur du denier de Saint-Pierre en Pologne, se fit remarquer plus tard comme décrétiste. Stanislas Sobniowski enfin, doyen des artistes en 1419/20, s'attacha de bonne heure à son mécène, Alexandre, duc de Mazovie, et c'est sans doute par délégation de ce dernier qu'il alla à Bâle [1]). L'université leur manda donc d'avoir à retourner en Pologne, leur reprochant de s'en être éloignés sans autorisation, et leur rappelant qu'ils appartiennent à l'université où ils touchent un traitement et où ils ont de pressants devoirs à remplir (ad certos actus dietim explendos obligari). L'université souffre de cette indiscipline, ou plutôt »Ladislas, notre bien aimé souverain,

---

[1]) Radyminski Ms. Jag. 226, p. 70 écrit en 1433: mittit rex Stanislaum de Sobnow cum altero professore Basileam. Cela manque de précision.

fondateur de l'université«. Il est probable, ajoute la lettre de rappel, »que si le roi ou sa baronie étaient informés de cette négligence dans nos travaux«, l'université s'attirerait de sévères réprimandes [1]). C'était, comme on le voit, un blâme catégorique. Mais le concile prit la défense de ses membres et demanda à l'université de révoquer l'ordre donné. Les maîtres cracoviens adressèrent alors à Zbigniew Oleśnicki un long mémoire où ils exposaient les raisons auxquelles ils avaient obéi en rappelant leurs collègues du concile pour lequel du reste ils protestaient de leur plus vive sympathie [2]). Nous ne savons au juste comment prit fin cet incident. Puszka ne dut pas tarder à rentrer à Cracovie, puisqu'il fut élu recteur pour l'hiver de 1434—35; Spicymirz l'avait aussi suivi probablement. Quant à Sobniowski, pour qui d'ailleurs l'université voulut se montrer indulgente, par ménagement pour son auguste protecteur, il resta à Bâle où nous le retrouverons bientôt.

Nous avons déjà rapporté les noms des membres de la députation officielle polonaise au concile. Nous connaissons aussi Stanislas Ciołek. Les penchants humanistes de ce prélat, son amour des belles-lettres, son expérience dans les choses de chancellerie et d'administration l'avaient préparé à ces nouvelles fonctions diplomatiques. Il paraît que, comme autrefois Tromba, il déploya à Bâle le plus grand luxe, afin d'y représenter ainsi dignement son souverain: les cotisations du clergé de Posen alimentaient ces splendeurs. Il écrivait en 1438 au roi Ladislas: »Votre Majesté sait combien j'ai travaillé à Bâle et quelles énormes dé-

[1]) Si huiuscemodi neglectus laborum coram rege et baronia sua exponeretur aut in ipsorum veniret nocionem, non dubitamus hoc ipsis admodum posse displicere et contra universitatem iusto indignationis nubilo celsitudinem regiam commoveri.

[2]) Nous connaissons toute cette querelle, d'après le mémoire même de l'université. Ms. Vratisl. (univ.) II. F. 23. p. 121.

penses j'ai dû m'y imposer« [1]). Parmi les familiers de Ciołek se trouvait peut-être le canoniste Nicolas de Błonie, ancien professeur de l'université: du moins il avait été choisi comme procureur du chapitre de Posen au concile de Bâle [2]). En tous cas, Stanislas Ciołek ne séjourna pas longtemps à Bâle, car en 1435 il est de retour à Posen où il ne devait plus vivre que quelques années. Son action au concile se borna à des somptuosités pour lesquelles il eut plus d'habileté que de ressources. Lutek de Brzezie, avant de partir pour la grande assemblée ecclésiastique, s'était distingué dans les chancelleries, d'abord auprès du grand-duc Witold, puis de Jagellon. Très versé dans les questions orientales, il était en mission en Lithuanie, lors de la rébellion de Swidrygiello; ses aptitudes diplomatiques le recommandaient à la confiance de ses supérieurs qui le chargèrent de leurs intérêts à l'étranger. Ce n'est qu'assez tard qu'il acquit ses grades universitaires. Il est vrai que le chapitre de Posen lui permet en 1435 »in aliquo studio generali standi« [3]). Toutefois, il n'obtient le titre de docteur utriusque juris que bien plus tard, à Rome, où il passe dans l'étude du droit les années 1450 et 1451 [4]). »La noblesse de sa naissance, non moins que celle de sa vie et de ses manières« le rapprochèrent alors du pape Nicolas V qui le créa auditeur »sacri palatii« [5]). A la diète de Ratisbonne (1454), il s'éleva avec vigueur contre les Turcs; d'ailleurs tous ceux qui avaient un nom à cette époque se croyaient obligés de prononcer leur harangue anti-ottomane. Vice-chancelier en 1455, il devient évêque de Kujavie en 1463, évêque de Cracovie en 1464. Il mourut dans cette dernière ville. Sa participation au con-

---

[1]) Codex epist. (Szujski) I. 2. 346.
[2]) Monumenta medii aevi XIII, 27.
[3]) Monumenta medii aevi XIII, 36.
[4]) Voir Ibid. 79. Korytkowski, Prélats et chanoines I, 95.
[5]) Theiner. Monumenta Pol. II, 84—85.

cile de Bâle, modeste et effacée, fut donc un des premiers pas de la carrière de ce parfait courtisan.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Nicolas Lasocki, l'humaniste consommé, et de Nicolas Kozłowski, professeur de théologie à l'université de Cracovie. Lasocki joua un rôle prépondérant dans la première députation polonaise: Lutek de Brzezie et Kozlowski n'en firent partie que passagèrement.

Lorsque ces envoyés, à l'exception de Lutek, arrivèrent à Bâle, au courant de l'été de 1434, ils apportèrent au concile la nouvelle officielle de la mort du roi, et dans les premiers jours de juillet, firent célébrer un imposant service funèbre pour le repos de l'âme du monarque défunt. On couvrit les murs de la cathédrale de magnifiques tentures aux armes du roi, le cardinal Branda Castiglione [1]), célébra la messe et Nicolas Kozlowski prononça un panégyrique de Jagellon, qui nous est parvenu [2]). Dans ce discours de forme remarquable, Kozlowski, à grand renfort de citations de Sénèque et des écrivains chrétiens, célèbre les vertus du roi, fait un tableau de sa vie si remplie, relève les mérites peu communs qu'il s'est acquis par son zèle à répandre les lumières et, à ce propos, rappelle tous ses bienfaits à l'égard de l'université. L'orateur s'adressant à un auditoire d'élite avait soigné sa composition; l'effet dut en être immense, puisque l'historien du concile,

[1]) Jean de Ségovie, Historia Synodi Basileensis Vol. I. 716. Le cardinal Branda avait été légat en Pologne, à deux reprises différentes: en 1411, puis en 1423—24. Ce fait explique sa présence au service funèbre. Les envoyés polonais connurent peut-être Cesarini qui avait séjourné dans le Nord en 1431, ils purent aussi rencontrer à Bâle l'aventurier Gilbert de Lannoy, véritable chevalier errant qui avait parcouru la Pologne en 1414 et en 1421. Voir Lelewel: Gilbert de L. Posen 1844. Cet infatigable voyageur vint à Bâle en 1433, en qualité d'ambassadeur du duc de Bourgogne. Voir Haller. Conc. Bas. II, 370; Dlugosz Hist. IV. 274 nous montre ce personnage touché de de la réception que lui fit Jagellon; usque im diem mortis suae gratiarum actiones in Vladislaum regem celebrabat.

[2]) Codex epist. T. II. 323. Ibid. 332.

Jean de Ségovie, en donne un résumé assez étendu et que, plus tard en 1435, Kozlowski fut chargé de prêcher devant les membres du concile de Bâle [1]).

Le concile de Bâle était en pleine activité et comptait déjà beaucoup de membres lorsqu'y parut la délégation polonaise. En avril 1434, après la réconcilation avec le pape, de 7 à 11 cardinaux, 90 à 100 évêques et abbés, un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques, représentants des princes ou de la science prenaient part aux délibérations de l'assemblée [2]). L'ardeur la plus vive animait tous les esprits; on discutait avec passion toutes les questions politico-religieuses, on sortait même souvent de ces larges limites pour s'intéresser à d'autres sujets, L'humanisme lui aussi préoccupait tous ces hommes de talent réunis en un congrès universel [3]). On parlait des découvertes récentes, on échangeait des vues, on se communiquait les manuscrits précieux qui, de là devaient se répandre ensuite sur toute la terre. En outre, et comme on l'a fait remarquer justement, là prit naissance en même temps la rhétorique, cette science du bien dire, conquête toute nouvelle de la civilisation. Cet art cultivé avec passion en Italie depuis le commencement du siècle faisait alors invasion sur une scène internationale, y recueillait des adeptes qui allaient le transplanter dans leur patrie [4]). L'excellente latinité qui retentissait dans l'enceinte de l'assemblée devait trouver un écho jusque dans les lointains parages du Nord.

Nicolas Lasocki, homme d'un caractère élevé et d'une valeur peu commune, dut briller au premier rang parmi

---

[1]) Voir le ms. de la bibl. Jag. n. 1614. Dans ces discours on lit un passage fort caractéristique sur l'éloquence de la chaire en général. Les citations des Péres et de l'Ecriture sainte s'y mêlent à celles de Pétrarque.

[2]) Voigt, Eneas Silvio 1. 67.

[3]) Sur la vie des humanistes à Bâle voir Voigt l. c. I. 143.

[4]) Voigt l. c. I. 212.

les membres du concile. Les grands problèmes qui occupaient alors le monde chrétien intéressaient sans doute au plus haut point ce profond penseur. Il prit résolument parti pour les Basiléens dans la question du conciliarisme, de la supériorité du concile sur le pape [1]). Aussi lorsqu'en 1438, après la mort de Stanislas Ciolek, le roi Ladislas Warneńczyk proposa Lasocki pour l'évêché de Posen, le pape Eugène IV écarta la candidature de ce maître, »quod partes concilii Basiliensis enixius promovisset«. Malgré la désignation du chapitre et les chaleureuses recommandations du roi louant la »legalitas morum« et l'expérience politique de Lasocki, André Bniński lui fut préféré. En vain Lasocki en appela de cette nomination au concile de Bâle; son rival fut maintenu [2]). L'amitié qui unissait Lasocki à Etienne de Caccia de Novare, avocat du concile et l'un des plus entêtés partisans du conciliarisme, témoigne surabondamment du penchant du maître polonais pour cette doctrine [3]). Etienne employait encore en 1442 les termes les plus affectueux en s'adressant à Lasocki (Nicolae mi suavissime) et lui rappelait leurs longs entretiens à Bâle [4]). Nous verrons que malgré ces liens, au moment critique de la rupture définitive entre le pape et le concile, Lasocki ne prit point part aux délibérations, peut-être parce que l'attitude radicale de l'assemblée blessait ses sentiments élevés.

En dehors de ces débats sur des questions de principe, Lasocki suivant les traces de ses compatriotes qui à Constance, avaient si vaillamment combattu pour la patrie, apporta tous ses efforts à défendre une cause chère à la

---

[1]) Lasocki semble avoir passé quelque temps à Rome en 1434, à titre d'ambassadeur du roi. Voir Dlugosz Opera I, 538.

[2]) Voir là-dessus Dlugosz Hist. IV, 603. La lettre du roi se trouve dans le Cod. epist. I, 1, 115. Au sujet de l'appel, voir Dlugosz Opera I, 511.

[3]) Voigt, Enea Silvio I, 239.

[4]) Codex epist. (Szujski) 1, 1. 130.

Pologne. Presque dès le début du concile, l'Ordre teutonique avait porté à Bâle ses doléances et s'était fait le détracteur de la Pologne et de ses souverains, essayant de faire suspecter la bonne foi de Jagellon, accusant la politique polonaise d'être de connivence avec le Hussitisme. C'était renouveler les attaques tant de fois répétées à Constance. Le concile passa à l'ordre du jour sur ces plaintes, se réservant d'y répondre à l'arrivée des Polonais. Cesarini lui-même et quelques autres membres durent plusieurs fois protester contre la violence de ces dénonciations. Mais en 1435, l'Ordre ayant tenté un nouvel assaut contre l'ennemi héréditaire, Lasocki défendit énergiquement la mémoire du feu roi et se fit fort de démontrer que »non seulement l'Ordre est inutile, mais qu'il est encore un scandale pour l'Eglise« [1]) et que par conséquent on devrait l'abolir. Ces paroles étaient un écho de celles que Paul Vladimiri, l'infatigable avocat de la Pologne, avait fait entendre à l'assemblée de Constance. Un autre fait atteste encore la considération dont jouissait Lasocki au concile: au mois de mai 1435, on le désigna pour faire partie d'une députation envoyée à Arras dans le but de mettre fin à la guerre sanglante qui depuis si longtemps désolait la France et l'Angleterre [2]).

A cette même époque, il y avait encore à Bâle un chaud partisan polonais du conciliarisme, Thomas de Strzempin, professeur de l'université de Cracovie. On sait qu'il parvint plus tard aux plus hautes dignités: plus heureux que Lasocki, il monta sur le siège épiscopal de Cracovie, où il succéda à Zbigniew Oleśnicki. Il avait fait ses études à l'université de Cracovie; maître en 1421 [3]), il devint

---

[1]) Jean de Ségovie. Vol. I. 782. Voir Ms. Vratisl. (univ.) II. F. 23 p. 157—158.

[2]) Jean de Ségovie, I, 796.

[3]) Muczkowski, lib. prom. 14.

docteur des décrets en 1431 [1]), et l'année suivante recteur de l'université jagellonienne. Il se rendit à Bâle en 1433, en qualité de représentant de l'archevêque de Gniezno [2]), il fut incorporé en 1435 [3]). Au concile, il remplit les fonctions d' »auditor causarum« en 1435 [4]), et fut rapporteur dans la question de la réforme du calendrier et dans quelques autres encore [5]). Thomas Strzempiński qui, plus tard, fut un des maîtres les plus éminents de l'université, se laissa gagner à Bâle à la cause du conciliarisme et ces idées se reflétèrent par la suite dans ses écrits et dans sa conduite. En 1436, le chapitre de Gniezno le délégua vers la curie romaine; il dut certainement prendre la parole le 9 janvier 1437, à Bologne, devant le pape Eugène IV, pour faire valoir le choix de Vincent Kot au siège épiscopal de Gniezno et en arracher la sanction au souverain pontife [6]). Il passa les années suivantes dans les études théologiques; en sorte qu'on peut le considérer comme le type du savant de cette époque, qui, après avoir parcouru les différents domaines de la science, s'arrête et se plonge dans la théologie, suprême couronnement des connaissances humaines.

A mesure que le concile se prolongeait, il devenait de plus en plus violent. Les membres du bas clergé avec lesquels s'étaient alliés les maîtres des universités formaient une majorité qui imprima aux délibérations un

[1]) Cod. Jag. N. 1210. Dans les Monum. Un. Prag. II, 430 on lit au bas de l'acte condamnant les livres de Wiclef, acte promulgué par une commision papale siégeant à Bologne, en 1410, la signature suivante: Thomas Jasconis de Sczrenpina presbyter Poznaniensis dioecesis. Si le futur évêque, Thomas Strzempiński, naquit en 1398, il n'est pas admissible qu'il figure sur ce document.

[2]) Haller Concil. Basil. II. 55.

[3]) Jean de Ségovie I, 829.

[4]) Haller. 1. 90.

[5]) Cod. jag. 4164.

[6]) Cod. epist. II. 353.

caractère démocratique toujours plus marqué et proposa des mesures toujours plus extrêmes. L'entente avec le pape ne fut qu'éphémère. En 1435, le conflit devint aigu à propos de la désignation de la ville où siégerait le concile pour l'union avec l'Eglise grecque. En 1437, les éléments révolutionnaires triomphaient si ouvertement, que l'honnête Cesarini quitta Bâle. Le pape convoqua, en 1438, un concile à Ferrare. Cette assemblée qui se transporta bientôt à Florence devait infirmer les résolutions de celle de Bâle; mais les conciliaristes tinrent ferme et restèrent dans cette dernière ville. Le 4 janvier 1438, on y prononça la suspension d'Eugène IV et, le 25 juin de la même année, fut proclamé un décret aux termes duquel le pape était déposé.

L'Eglise allait donc être encore déchirée par les divisions que le concile de Constance venait à peine de faire cesser. L'humanité se trouvait de nouveau ballotée entre deux puissances qui prétendaient avoir également droit à la direction de la nef de S. Pierre et qui réclamaient également la soumission et l'adhésion. L'élection d'Amédée de Savoie qui, le 5 novembre 1439, fut exalté pape, ou plutôt antipape, et prit le nom de Félix V, ne fit que rendre la situation plus périlleuse et plus tendue encore. Trois voies s'ouvraient devant les peuples qui s'y engagèrent. Une fraction peu nombreuse, mais très ardente, suivit l'antipape; elle comprenait la Suisse, l'Ordre teutonique, quelques universités comme Cologne, Paris, Erfurt, Vienne et enfin Cracovie. La plupart des princes et des Etats persistèrent dans l'obédience d'Eugène IV. Restait la troisième voie, celle de l'intervention conciliatrice entre le pape et le concile. Les deux plus grandes puissances de l'Occident, la France et l'Allemagne l'adoptèrent. Tout en reconnaissant toujours Eugène IV comme le chef de l'Eglise, ces deux pays se montrèrent pleins de déférence envers le concile, car pour les plans de réforme qu'ils projetaient, celui-ci leur semblait plus favorable que celui-

là. Et l'on vit alors se multiplier les interventions de la France et de l'Allemagne, interventions qui s'espacèrent en des dizaines d'années et prolongèrent simplement le schisme [1]). Les princes allemands proclamèrent, le 17 mars 1438, la neutralité, autrement dit »suspensio animorum«, par laquelle ils se déclaraient en dehors des deux partis belligérants. C'était un moyen commode d'éluder les difficultés; mais cette »suspensio« devait à la longue conduire à l'anarchie et, qui pis est, à l'anarchie approuvée. Enéas Sylvius déclara que cette »neutralitas« serait plus justement appelée »dualitas«. On n'admettait plus aucune ingérence, ni du pape, ni du concile, dans l'administration de l'Eglise. Toutefois lorsqu'il s'agissait d'une dispense, d'un bénéfice, d'une grâce, on s'adressait tantôt au pape, tantôt au concile, selon que le succès semblait plus assuré à Rome ou à Bâle [2]).

Quelle fut l'attitude de la Pologne dans cette crise de 1439? Beaucoup d'écrivains, entre autres Dlugosz, affirment que, comme en Allemagne, on s'en tint à la neutralité [3]). Cependant notre historien avoue qu'en ce qui concernait les bénéfices on sollicitait les décrets de Bâle. Il est donc permis d'affirmer qu'en Pologne, de même qu'en Allemagne, régna l'anarchie mitigée par une forte inclination pour le concile et ses doctrines. C'est alors que l'université de Cracovie et son illustre chancelier, Zbigniew Oleśnicki, prirent un rang marquant dans le mouvement conciliariste.

Faisons d'abord ressortir un fait des plus caractéristiques: en mai 1439, c'est-à-dire après la suspension d'Eugène IV et fort peu de temps avant sa détronisation, fut incorporé au concile de Bâle Derslaw de Borzynów

---

[1]) Hefele. Conciliengeschichte VII. 762.

[2]) Voir au sujet de cette neutralité Voigt Enea Silvio I, 165—256—308. Hefele l. c. 777.

[3]) Dlugosz. Hist. IV. 677. Il parle en ce passage du gouvernement et des évêques.

archidiacre de Cracovie, par conséquent membre du chapitre, et, à la fois, maître renommé de l'université de Cracovie, dont il avait été deux fois recteur, en 1431 et en 1438 [1]. Ce Derslaw ne tarda pas à être un personnage en vue au concile. En 1439, il est envoyé, avec quelques autres, aux états-géneraux tenus en France pour la conclusion de la paix entre ce royaume et l'Angleterre [2]. Il fut aussi un des trente-deux électeurs dont se composait le conclave choisi par le concile pour élire un pape. Il fait ensuite partie de la députation du concile envoyée vers le nouveau pontife [3].

Derslaw de Borzynów passait dans son pays pour une autorité en droit canon et en théologie. Il sut en outre s'attirer les coeurs des étrangers, non moins que de ses compatriotes, par sa politesse et son esprit. »Conversatione suavis«, dit de lui Eneas Sylvius [4]. Cet enjouement ne l'abandonna pas même au sein du conclave. D'après les règlements de ce conclave, les électeurs ne devaient faire que de très frugals repas: une seule viande leur était permise et l'on tenait la main à ce que cette prescription fut strictement observée. Le famulus de Derslaw lui apporte un jour un plat de volaille et de mouton, en recommandant que ce mets fut remis à qui de droit: il espérait qu'il lui en reviendrait au moins un bon morceau de mouton. Mais voilà que les gardes impitoyables confisquent un des deux aliments; notre Derslaw se lamente et déclare que depuis qu'il est prêtre il n'a jamais passé plus mauvaise journée. On lui fait remarquer qu'un cardinal français a subi le même sort que lui. Et Derslaw de riposter: »Eh quoi! vous osez me comparer à un car-

[1] Avec lui se trouvait aussi à Bâle un autre décrétiste cracovien, Michel de Szydlow. Voir Fialek, Jacques de Paradis I, 184.

[2] Jean de Ségovie. Vol. II, 269 et 270.

[3] Jean de Ségovie II, 424 et 449.

[4] Eneas Sylvio Commentarii de concilio Basileensi. Helmstadt 1700, p. 94.

dinal français, un avare qui n'a pas d'estomac et qui, pour ainsi dire, n'est presque pas un homme. Que lui importe sa nourriture? Tandis que moi, je n'ai rien de commun avec lui. Je suis Polonais, il est Français; mon estomac crie famine, le sien sommeille; pour lui rien n'est plus sain que le jeûne; pour moi c'est mortel... Que les Français pratiquent l'abstinence, mais que les Polonais mangent à leur appétit!« Cette saillie de Derslaw excita une grande hilarité parmi les pères du concile, nous rapporte Eneas Sylvius [1]).

Les intérêts du concile allaient bientôt l'appeler en Pologne. Le zèle de l'université pour ce concile n'avait pas besoin d'être réchauffé et ranimé; car, tout d'abord la grande école avait penché pour Bâle, et arboré ouvertement l'étendard du concile. Le document que l'université rédigea le 7 décembre 1439, porte cette formule caractéristique: »Sacro Concilio Basileensi praesidente« [2]). Donc pour elle, la déposition d'Eugène IV était un fait accompli et reconnu.

Diverses causes dictèrent aux universités cette manière d'agir. C'était d'elles qu'étaient parties les demandes de la réforme de l'église, réforme que seul, disaient-elles, le concile pouvait opérer. De plus, les conciles de Constance et de Bâle étaient en majeure partie composés de maîtres des universités ou d'ecclésiastiques possédant des grades universitaires. Cette masse tout entière était animée des mêmes idées. Elle se proposait d'améliorer l'état de l'Eglise, mais elle ne négligeait pas non plus ses propres intérêts matériels. Un décret du concile de Bâle (24 janvier 1438) [3]) décide que le tiers des fonctions dans les églises cathédrales et collégiales seront réservées aux prêtres ayant

---

[1]) Ibid. p. 103.
[2]) Codex univ. Crac. I. 193.
[3]) Hefele 7. 662.

des grades universitaires. et que dans la distribution des cures ces mêmes grades auront la préférence. En France, conformément aux doctrines du concile de Bâle, fut promulgüée, en 1438, une pragmatique assurant à l'université de Paris la haute main sur l'administration de l'Eglise, lui permettant d'appuyer partout ses élèves, ses membres actuels ou passés [1]). Les universités poussaient à la décentralisation au détriment du pape et à leur profit. Il est nécessaire de tenir compte de cette particularité toute temporelle, quand on étudie le rôle conciliariste des grandes écoles de cette période historique.

Il faut aussi en tenir compte en Pologne. L'université de Cracovie accompagna toujours de ses voeux et de son aide ceux qu'elle avait élevés. Nous n'en donnerons pour preuve que la requête adressée par les maîtres cracoviens à Eugène IV, en 1437. Ils citaient parmi les titres de Vincent Kot à l'archevêché de Gniezno, sa qualité d'ancien élève de l'université »in gremio universitatis nostrae fotus« [2]). Cet exemple est éloquent, et l'université de Cracovie tint d'autant plus le parti du concile de Bâle, que celui-ci sut être l'interprète des intentions et des espérances de cette institution et de toutes les institutions du même genre.

La situation de l'évêque de Cracovie, Zbigniew Oleśnicki, était beaucoup plus délicate. Il n'eut eu simplement qu'à rester dans l'obédience d'Eugène IV, légitime chef de l'Eglise. C'est d'ailleurs ce que fit le clergé français, malgré ses convictions conciliaristes et gallicanes. Le sage et noble cardinal Cesarini, lors de la crise de 1437, n'hésita pas non plus à suivre son pontife. Les évêques polonais n'imitèrent pas cette ferme conduite. Ils usèrent de réticences, d'atermoiements, comme en Allemagne, et le plus éminent peut-être des membres de l'épiscopat, An-

---

[1]) Voigt. Enea Silvio, III, 182—183.

[2]) Codex epist. I. 1, 80.

dré Bninski, évêque de Posen, qui s'acquit plus tard le renom de défenseur du pape, s'abrita parfois sous le manteau commode de la neutralité [1]). Pour Oleśnicki les circonstances étaient plus difficiles peut-être que pour tout autre. Ses propres convictions, la pression de son entourage, la raison d'Etat, la politique, tout cela agitait son âme. Il désirait ardemment la réforme de l'Eglise [2]) et croyait trouver dans le concile l'instrument nécessaire pour la réaliser; aussi applaudit-il à plus d'une mesure de l'assemblée de Bâle. Du reste, tous ses amis, tous ceux qui l'approchaient étaient plus ou moins fervents conciliaristes; l'université tout entière le poussait vers ces doctrines, tandis que, d'un autre côté, des considérations politiques et religieuses le retenaient sur cette pente et l'empêchaient de se prononcer catégoriquement. Il luttait avec lui même; on luttait pour le décider. En décembre 1439, le pape Eugène IV le créa cardinal de l'Eglise romaine. C'était un grand mais périlleux honneur: il se crut tenu de le refuser, obéissant, dit-il plus tard, à la volonté royale. Mais n'écouta-t-il pas plutôt ses inclinations conciliaristes? A cette date de 1440, en effet, le gouvernement polonais était favorable à Eugène IV. C'était alors que commençait cette grande campagne hongroise, concertée surtout par Zbigniew Oleśnicki, qui se proposait de placer la dynastie des Jagellons sur le trône de Hongrie. L'empereur Albrecht venait de mourir en 1439, laissant sa femme enceinte: bientôt elle mit au monde un prince connu sous le nom de Ladislas le Posthume. La division éclate en Hongrie; on s'y prépare aux combats. Le parti des Jagellons est sans contredit le plus fort; mais Elisabeth veut aussi faire valoir ses droits et ceux de son fils. Les discordes religieuses viennent alors se confondre avec les discordes civiles. Tandis que le roi

---

[1]) Monum. medii aevii XIII, 52 (année 1442).

[2]) D'après Jean de Ségovie, il écrivait en 1440 à Derslaw de Borzynow (II. 470): nihil ita carum, ita decorum, quam ut reformatio in ecclesia dei habere posset executionem.

Ladislas est appuyé par le pape Eugène IV qui considère ce prince comme le chef tout désigné d'une croisade contre les Turcs, la reine Elisabeth demande appui au concile et reconnaît Félix V. L'affaire de Hongrie compliquait singulièrement les dissensions religieuses [1]. Forcée de négocier avec le pape et avec le concile, la Pologne devait nécessairement pencher pour celui qui reconnaîtrait Jagellon comme roi de Hongrie: aussi cette situation amena-t-elle la neutralité, la »suspensio animorum« du gouvernement qui, il est vrai, ne ménagea pas à Eugène IV les témoignages de soumission, et soutint en somme les revendications du pontife romain. Oleśnicki resta quelque temps indécis entre les deux adversaires; mais enfin rompant avec son souverain, il épousa franchement la querelle du concile. Cette opposition à la politique que Ladislas Warneńczyk suivit jusqu'à sa mort semble, de la part d'Oleśnicki, une concession à l'opinion publique, à la majorité du clergé, aux intimes de la cour épiscopale.

Le concile ne négligeait rien pour gagner la Pologne, d'autant plus qu'il s'était convaincu du peu d'empressement que les nations de l'occident de l'Europe, malgré leurs sympathies affichées pour les principes préconisés à Bâle, avait mis à se séparer d'Eugène IV et à se soumettre à l'antipape [2]. Il s'agissait d'amener la Pologne à une adhésion absolue au concile et à son élu. Derslaw de Borzynów, qui était en correspondance avec Zbigniew et avec Lasocki, fomentait ces espérances en entretenant l'assemblée des sentiments bienveillants de la Pologne, en faisant ressortir ce refus de la pourpre offerte par Eugène IV à Oleśnicki [3].

Dans les premiers mois de 1440, Guillaume de Balma, légat de Félix V, arriva en Pologne pour notifier l'élec-

---

[1] Voir là-dessus Grossé: La Pologne et le concile de Bâle, p. 65 et suiv.

[2] Grossé. p. 74.

[3] Jean de Ségovie, II, 470.

tion de ce pontife; il rejoignit le roi en Hongrie, mais ne put en obtenir aucune réponse satisfaisante [1]). En revanche l'archevêque Kot et l'université de Cracovie se rangèrent immédiatement sous la houlette du pasteur choisi à Bâle.

La Pologne semblait donc un terrain tout particulièrement favorable aux doctrines du concile. Il fallait seulement déployer encore de l'énergie et agir promptement, pour triompher des dernières hésitations commandées par l'intérêt politique: on décida donc qu'une délégation se rendrait dans le Nord, pendant l'été de 1440.

Cette mission fut confiée à trois diplomates: l'un, Espagnol, d'une habileté éprouvée, les deux autres, Polonais. Ils s'appelaient Marco Bonfili, Derslaw de Borzynów et Stanislas de Sobniów. Ils n'arrivèrent pas ensemble en Pologne. Derslaw se trouve déjà le 3 juin 1440, à Cracovie, à la séance du chapitre [2]). Les lettres de créance des trois envoyés sont délivrées à Bâle, le 17 septembre de la même année [3]); le 22 octobre, Bonfili et Stanislas de Sobniów sont à Posen [4]), le 12 novembre, à Gniezno [5]). Ils y distribuent des indulgences, y accordent des concessions, mettent tout en oeuvre pour gagner les coeurs.

Marco Bonfili, maître en théologie, s'était distingué au concile de Bâle par sa brillante élocution et par ses aptitudes diplomatiques. En une des circonstances les plus graves du concile, à la veille de l'élection de Felix V, c'est lui qui avait été chargé de réchauffer le zèle des

[1]) Dlugosz. Hist. IV, 630. Jean de Ségovie II, 497.

[2]) Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 3.

[3]) Monum. med. aevi XIII. p. 371.

[4]) Acta judicii (ecclesiae posn.) ed. Ulanowski p. 519.

[5]) Monum. med. aevi XIII, 371. Ces dates avaient été jusqu'ici faussement indiquées.

électeurs [1]). On eut souvent recours à ses talents de négociateur et il fut envoyé plusieurs fois en Pologne où il sut s'acquérir de solides amitiés, tout en s'initiant parfaitement aux affaires de ce pays. Nous le retrouvons plus tard à Rome représentant, pour ainsi dire, de l'évêque de Cracovie. C'est par son entremise qu' Oleśnicki communique avec le Saint-Siège, traite toutes ses affaires [2]). Dans la période qui comprend les années 1440 à 1449, Bonfili est mêlé à toutes les questions concernant la Pologne portées devant le concile de Bâle, et sa science, sa parole facilitent les négociations engagées entre ce pays et la grande assemblée.

Derslaw de Borzynów nous est déjà connu. Le troisième délegué, Stanislas de Sobniów, est un personnage de moindre envergure. Aprés avoir obtenu la maîtrise des arts à l'université de Cracovie, en 1411, il exerça, en 1419, les fonctions de doyen à la même faculté [3]). S'il ne fût recteur qu'en 1446, c'est probablement parce qu'il fit de longues absences à l'étranger et que, d'un autre côté, il ne conquit pas de grade plus élevé que celui de maître des arts. Chanoine de S. Florian en 1427, [4]) par la suite il porte constamment le titre de curé de Trente. C'est sans doute à Alexandre de Mazovie qu'il était redevable de cette dignité. Ce prince, neveu de Ladislas Jagellon, fut comme nous l'avons vu, recteur de l'université en 1422. S'étant ensuite rendu en Allemagne, il devint, en 1424, évêque de Trente. Comme tel, il fit partie du concile de Bâle dont il fut un des plus chauds partisans. De plus, son illustre origine lui attira les bonnes grâces de Felix V qui, en 1440, le créa cardinal. Ce prélat, d'intelligence médiocre, dut son élévation bien plus à sa naissance qu'à

---

1) Jean de Ségovie II, 417.
2) Voir Cod. epist. I, 2 101 et 122.
3) Muczkowski. Lib. Promot. 7 et 13.
4) Cod. univ. Crac. I, 157.

ses mérites. Eloigné de son pays, il s'efforça sans doute d'attirer auprès de lui des Polonais, et c'est ainsi que maître Stanislas de Sobniów obtint la cure de Trente. C'est probablement en qualité de représentant de l'évêque de Trente que Stanislas de Sobniów vint à Bâle en 1433 [1]).

Bonfili et Stanislas se trouvaient donc à Posen et à Gniezno, dans l'autoume de 1440. L'évêque de Posen, André Bninski, promit évasivement de soutenir le concile, autant que le lui permettrait sa propre »honestas«. On fut plus encourageant à Gniezno, mais on posa aussi des conditions à l'obédience du diocèse: le roi Ladislas serait reconnu souverain de la Hongrie, et les sommes recueillies pour le concile resteraient en Pologne [2]). Satisfaits de ce résultat, les délégués partirent pour Cracovie. Derslaw leur avait déjà préparé le terrain dans cette ville où d'ailleurs l'université s'était depuis longtemps prononcée pour le concile.

La réception fut enthousiaste et solennelle. Les maîtres de l'université répandirent à profusion des fleurs de rhétorique, ne ménagèrent ni les éloges ni les approbations [3]). Un des orateurs, vraisemblablement Jacques de Paradis, chargé de souhaiter la bienvenue aux envoyés du concile en termes pathétiques, implora la réforme de l' Eglise, et, entrainé sans doute par sa passion pour la restauration des bonnes moeurs parmi le clergé, proposa

[1]) On s'attendait à recevoir ces envoyés épiscopaux, dès 1432. Voir Haller, Concilium Basil. II, 151—152.

[2]) Jean de Ségovie II, 956.

[3]) Au sujet des actes de cette délégation à Cracovie, nous nous en tenons absolument au consciencieux et excellent travail de M. l'abbé Fialek: Jacques de Paradis, Cracovie 1890. I, p. 196 et suivantes.

l'abrogation du célibat ecclésiastique. Tout enflammé par son zèle à épurer le monde, il se répand en menaces et en sombres prophéties; il fait appel à la colère de Dieu et aux châtiments célestes; nouvel Isaïe, il tonne contre la corruption avec une violence qui rappelle les prophètes d'Israël et, parfois, le poëme de Dante. Le discours se termine par un éclatant hommage au concile et à son élu, Félix V.

Après ces sybilliques imprécations, les muses gracieuses de la renaissance, à peine acclimatées dans le Nord, entonnèrent leur chant mélodieux. Le concile, l'antipape, leurs envoyés furent couverts de fleurs. On répandit devant eux des flots de réminiscences classiques; l'orateur qui succéda à Jacques de Paradis arbora l'étendard de l'humanitas, de la nouvelle esthétique désormais adoptée à Cracovie. Sa harangue respire l'influence italienne; selon toute probabilité elle fut prononcée par Jean de Ludzisko[1]), qui avait fait ses études à Padoue.

Mais ce n'était là que le prélude à l'action. Dans cette lutte des âmes et des esprits en faveur du pape ou du concile, il s'agissait avant tout de gagner des partisans puissants et les universités étaient l'objet des plus vives sollicitations, des circonventions les plus pressantes. C'étaient des institutions influentes, presque religieuses, et leur opinion avait un très grand poids dans les contestations qui déchiraient alors la chrétienté. A elles s'adressaient les princes, les hauts dignitaires de l'Eglise, pour en obtenir des conseils, des règles de conduite, des décisions au sujet des dissentiments qui bouleversaient l'humanité. En 1440, notamment, on se tourna de différents cotés vers les universités, leur demandant d'indiquer la bonne voie, de servir de guides aux nations. En Allemagne, trois universités répondirent à cet appel: Erfurt d'abord, puis Cologne, en octobre 1440, enfin Vienne. Elles publièrent de longs mé-

---

[1]) Voir Fialek l. c. 231.

moires consultatifs sur les questions du jour et leur solution, à l'instigation de leurs métropolitains, les évêques de Mayence, de Cologne et de Salzbourg[1]). Qui invita alors l'université de Cracovie à une semblable manifestation? On a fait observer avec raison que l'évêque de Cracovie ne souffla mot lors du premier séjour de la délégation en Pologne. Loin d'imposer ses vues à l'école dont il était le chancelier, le gardien vigilant, Oleśnicki attend d'elle un jugement, un plan à adopter. C'était la plus haute instance scientifique; à elle de prononcer en dernier ressort[2]). Sans doute Zbigniew suivait d'un oeil attentif et bienveillant les évènements qui se déroulaient sous l'impulsion de l'université; mais l'initiative vint des envoyés seuls. Ceux-ci s'adressèrent à l'université pour en obtenir une déclaration catégorique, un témoignage en faveur du droit et de la vérité. Ils prévoyaient bien quelle serait la sentence de la grande école et l'attendaient avec confiance.

La relation que Bonfili, de retour à Bâle, soumit à l'assemblée nous apprend ce qui se passa alors à l'université. Il rapporte que l'université se réunit d'abord tout entière, afin de préparer une déclaration formelle de tout le corps enseignant. On désigna ensuite une commission de vingt membres, composée de dix théologiens, huit décrétistes et deux médecins, chargée de rédiger des projets »préparatoires«; puis on créa une sous-commission de six théologiens et décrétistes; enfin le rapport définitif fut confié à Jacques de Paradis et à Thomas Strzempiński[3]).

Le chroniqueur du concile n'en dit pas plus long. Joignons quelques éclaircissement à cette sèche relation. Nous possédons sur la matière cinq copieux mémoires dus à des maîtres de l'université jagellonienne: ceux de Be-

---

[1]) Bressler: die Stellung der deutschen Universitäten zum Basler Koncil. p. 45.

[2]) Fialek l. c. 226.

[3]) Jean de Ségovie. II, 956.

noit Hesse, Laurent de Ratibor et Jacques de Paradis théologiens, des décrétistes Jean Elgot et Thomas Strzempiński. Comparons ces divers écrits et faisons en ressortir les traits principaux [1]).

Le mémoire de Benoît Hesse précéda sans doute ceux de ses collègues. Il fut transmis au concile de Bâle ainsi que le mémoire de l'université. Le chroniqueur du concile en cite en effet les principaux points et l'appelle »secundus tractatus et brevior... universitatis Cracoviensis« [2]). Cette distinction serait étrange s'il avait paru en même temps et s'il avait eu la même importance que les autres mémoires. Il est donc vraisemblable qu'il fut écrit plus tôt, dès le printemps même de 1440, peut-être pendant la première mission de Guillaume de Balma, alors que les autres universités firent parvenir au concile des déclarations analogues. Ce n'était cependant pas le mémoire de l'école elle même, car il n'avait reçu ni la sanction de l'université, ni celle du chancelier en ce moment absent du pays. Pour le concile ce n'en était pas moins un document précieux, car il avait été sans nul doute approuvé par les autorités universitaires, quoiqu'il n'eût aucunement la valeur d'une pièce officielle. Ce factum de Hesse est une lourde dissertation scolastique: il est tout imprégné de conciliarisme et s'égare parfois jusqu'aux hardiesses préconisées par l'université d'Erfurt. L'auteur y soutient la légitimité de l'élection de Félix V, la suprématie du concile sur le pape. En cas de conflit, c'est au concile qu'il faut obéir, car le pape n'est pas infaillible. Il justifie la déposition d'Eugène IV par des précédents historiques: autrefois des conciles et des princes mêmes ont plus d'une fois détronisé des souverains pontifes. Il blâme enfin l'abstention des princes, leur négligence à assister aux saints conciles, et les

1) J'emprunte mon résumé à l'analyse fort consciencieuse de l'abbé Fialek.

2) Monum. Concil. gener. III, 2. 535.

menace de toutes les foudres du ciel pour leur tiédeur à s'intéresser au bien de l'Eglise.

Ce mémoire de Hesse fut donc une sorte d'avant-propos de celui des maîtres cracoviens, dont il révélait d'ailleurs les tendances. Ceux d'Elgot et de Laurent de Ratibor furent peut-être le fruit des délibérations de cette commission de six membres, dont nous avons parlé. On pourrait supposer que puisqu'on publia deux mémoires, il y eut deux partis et deux opinions différentes dans cette commission; mais ce ne serait-là qu'une pure hypothèse. Ces deux mémoires, l'un du théologien Laurent de Ratibor, l'autre du canoniste Jean Elgot, parurent donc en même temps, expression, tous deux, non des opinions particulières de leurs auteurs, mais de celles de l'université, tous deux écrits à la demande de l'université et ambitionnant, chacun, l'honneur être envoyé au concile de Bâle par le chancelier de l'université, évêque de Cracovie, Zbigniew Oleśnicki [1]). Le mémoire de Laurent de Ratibor est encore à la manière scolastique; il se perd dans les détails sans donner un aperçu général de la question; il n'a en vue que le concile de Bâle et se borne à vouloir prouver que l'Eglise et le concile sont au-dessus du pape. Le mémoire d'Elgot au contraire »avant de parler de l'obédience de l'université sollicitée pour Félix V, définit magnifiquement le rôle de l'Eglise, son essence, ses qualités, son pouvoir. Toute la seconde partie du mémoire, en six articles, n'est qu'une conclusion tirée de l'exposé doctrinaire qui la précède. Elle a surtout en vue de réfuter des arguments juridiques, puisés dans le droit canon, contre la légitimité fondamentale du conciliarisme, de la supériorité du concile sur le pape. Cette dissertation purement canonique met tout à fait à part le mémoire d'Elgot« [2]).

---

[1]) Fialek l. c. 294.
[2]) Fialek l. c. 295.

En définitive l'université ne voulut reconnaître en aucun de ces deux traités l'expression de son opinion. Nous ignorons le motif de cette improbation. Peut-être les conciliaristes décidés se trouvèrent-ils blessés de ce que Ratibor, et bien plus encore Elgot, soutenaient que la Curie romaine était l'équivalent du concile oecuménique, en d'autres termes que le Sacré Collège et le pape, en l'absence du concile, représentent l'Eglise catholique et la gouvernent [1]). C'était se ranger à l'opinion modérée que le pouvoir de Pierre, tout aussi bien que celui de l'Eglise, venait directement de Jésus-Christ. Tandis que les théologiens radicaux, comme Benoît Hesse, prétendaient que le Christ avait donné plein pouvoir à Pierre, in persona ecclesiae, c'est-à-dire non à la personne de Pierre, mais à l'Eglise entière, dont Pierre était le réprésentant, lorsque le Sauveur lui adressa ces paroles: »Tibi dabo claves etc.« [2]).

D'ailleurs Ratibor et Elgot avaient formellement reconnu que, malgré la provenance divine de ces deux pouvoirs, celui du concile et de l'Eglise primait celui du pape.

Les maîtres cracoviens appuyaient leurs conclusions sur l'autorité des conciliaristes comme Pierre d'Ailly, Zabarella, Etienne Palecz, Maurice Rvacka, Escobar, et leurs déductions, à la manière d'Aristote, s'émaillaient de citations de l'Ecriture et des Pères. Depuis le concile de Constance, le décret »Frequens« rendu par cette assemblée était devenu le code des conciliaristes, la charte au nom de laquelle ils revendiquaient la suprématie du concile sur le pape, proclamaient l'infaillibilité de l'assemblée oecuménique.

Les mémoires d'Elgot et de Laurent de Ratibor ne furent donc pas envoyés à Bâle [3]). On y fit parvenir un

[1]) Fialek l. c. 296. Ibid. 305.

[2]) l. c. 327.

[3]) Il dut y avoir des compétitions entre les facultés et entre les professeurs. Nous n'avons aucun renseignement précis là-dessus. M. Fialek suppose que le mémoire de Benoît Hesse est l'écho des opinions des théologiens et des artistes du Collegium maius l. c. 310). Voir ibid. p. 294. 295.

autre mémoire moins individuel et, par conséquent, répondant mieux aux désirs de la corporation. Bonfili, esquissant brièvement devant le concile les incidents de toute cette affaire à l'université de Cracovie, termine ainsi sa relation: »enfin on délégua Jacques de Paradis et Thomas de Strzempin«.

Ce fut donc eux qu'on chargea de rédiger le document définitif, puisqu'on n'avait pas été satisfait des mémoires proposés. Jacques de Paradis, professeur de théologie et le maître le plus versé dans les Livres Saints à l'université de Cracovie, prit la plume à son tour. »Il a plu à l'université, écrit-il au début de son travail, de me demander à moi aussi de démontrer une vérité claire comme le jour et qu'ont déjà fait ressortir chez nous des théologiens, des canonistes, hommes illustres par leur rang, leur savoir et leur expérience; il ne devrait plus subsister aucun doute après que ces maîtres éminents ont parlé; mais il a plu, dis-je, à l'université que moi, frère Jacques, professeur de théologie à l'université de Cracovie, je prisse la défense des principes de notre foi et du concile de Bâle, représentant de l'autorité de l'Eglise catholique«.

Le mémoire de Jacques de Paradis est avant tout théologique: il est basé sur la Bible, l'exégèse des deux Testaments et les Pères de l'Eglise. Comme son collègue, le théologien Hesse, Jacques pousse ses conclusions conciliaristes beaucoup plus loin qu'Elgot; il refuse au pape le pouvoir absolu, il ne l'appelle ni »caput ecelesiae«, ni »vicarius Christi«; il le considère seulement comme le chef administratif de la chrétienté (instrumentale, ministeriale), l'intermédiaire entre les membres de l'Eglise et Jésus-Christ. D'après lui, le pape est à la tête de tous les membres de la cité chrétienne, à la tête de toutes les églises particulières, mais non le chef de l'Eglise catholique. Il ne lui a pas été délégué la pleine puissance du Christ sur l'Eglise, parce que s'il en était ainsi, il devrait avoir et la sainteté et l'infaillibilité du Christ, et l'on sait que

plusieurs papes furent abandonnés de l'Esprit-Saint. L'Eglise, au contraire, est infaillible dans tous les articles de foi, tandis que le pape est peccabilis, fallibilis, obliquabilis. C'est ainsi que Paradis expose sa doctrine, la suprême expression du conciliarisme, l'affirmation du pouvoir du concile sur l'Eglise [1]). Ce théologien qui naguère avait proposé l'abolition du célibat ecclésiastique, allait maintenant jusqu'aux dernières limites de ses théories et en tirait les conséquences les plus extrêmes. Pour lui, le pouvoir n'appartient qu'à l'Eglise universelle, et le pape n'est qu'un médiateur entre le Christ et son Eglise.

Il n'est pas étonnant que ces assertions aient fait reculer la généralité des maîtres de Cracovie. Elgot, conciliariste décidé pourtant, n'avait-il pas avancé que le Christ avait transmis son pouvoir à Pierre et à ses successeurs aussi bien qu'à l' Eglise? Elgot et Laurent de Ratibor n'avaient-ils pas reconnu que l'autorité de Pierre, non moins que celle de l'Eglise, venait directement de Jesus-Christ, avec cette restriction ultérieure toutefois, que leur pouvoir n'est pas égal, parce que l'Eglise est éternelle, tandis que le pape n'est qu'un souverain temporaire et peut par conséquent errer (temporaliter et deviabiliter)? Le mémoire de Jacques refusant au pape le titre de vicaire de Jesus-Christ, allait évidemment trop loin. Pour calmer l'agitation qu'il avait soulevée, on chargea Thomas Strzempiński, docteur des décrets et bachelier en théologie, de formuler la doctrine de l'université. Il lui fut prescrit d'éviter toute violence ostentatoire, d'adoucir le ton de cet écrit, d'échapper à Charybde sans tomber en Scylla. C'était faire un choix heureux, non à cause

[1]) D'après M. Fialek, Jacques de Paradis puisa son argumentation dans l'instruction que les envoyés de Bâle, avant de se mettre en route, avaient, selon toute probabilité, reçue du théologien parisien Denis Sabrenays (l. c. 331. 332); il connaissait d'ailleurs toute la littérature conciliariste; les sermons et les écrits de Mathieu de Cracovie, de Gerson, de Palecz, n'avaient pas peu contribué à déterminer ses opinions (l. c. 342—343).

de la science étendue de Strzempiński, mais parce qu'il était souple, connaissait bien des pays et bien des gens, enfin avait siégé au concile. »Non sunt enim patres Cracoviensis universitatis parvuli fluctuantes, qui circumferuntur omni vento doctrinae«, écrivait plus tard le concile, rendant hommage à la fermeté des opinions de l'université. Le mémoire de Strzempiński, mémoire officiel de l'université, est aussi expressément conciliariste; mais s'il affirme la primauté du concile sur le pape, il est mesuré dans ses conclusions, bien éloigné de la véhémence habituelle à la plupart des combattants de cette époque. C'est une compilation des traités qui avaient été composés précédemment, c'est-à-dire de ceux d'Elgot et de Jacques de Paradis; Benoît Hesse et Laurent de Ratibor lui avaient aussi fourni des arguments. Il était avant tout fort difficile de concilier »les principes conciliaristes avec le pouvoir absolu de la papauté, pouvoir reconnu par les sources juridiques, par les Saints de l'Eglise«. Malgré leurs efforts, les conciliaristes ne parvinrent pas à infirmer ces autorités. Strzempinski confesse, conformément à la tradition des Pères, que Jésus-Christ délégua son pouvoir à Pierre et à ses successeurs; mais il ajoute, au nom des conciliaristes, que l'Eglise, et non le pape, détient ce pouvoir »principaliter«. Il répète cet argument: Jésus-Christ donna les clefs à Pierre, en tant que représentant de l'Eglise, par conséquent, comme il le dit, »figurative sed non proprie«. Toutefois, il s'écarte en ce point de l'intransigeance de Jacques de Paradis et accorde formellement au pape le titre de »vicarius Christi«. Dans ce mémoire s'enchevêtrent des preuves théologiques, historiques et philosophiques. Mais, comme il invoque contre la suprématie papale des décisions votées à Constance ou à Bâle même, on trouve ici une certaine »petitio principii«, coutumière d'ailleurs aux conciliaristes, et affaiblissant la portée de leur thèse. Strzempiński ne dit rien de très original, car il ne fait que suivre une ligne tracée d'avance. Au surplus, toute

la littérature conciliariste qui s'épanouit à Cracovie ne présente non plus rien de bien particulier. Cependant ce mémoire a le grand mérite d'être clair, bien composé, bien écrit. Aussi l'a-t-on nommé, non sans raison, le manuel de la doctrine du conciliarisme au XVe siècle [1]).

C'est à ses rares qualités qu'il dut l'approbation du concile et son immense popularité dans le monde savant et universitaire.

Il avait néanmoins tous les caractères d'une déclaration officielle. C'était le manifeste, non seulement »du recteur, des docteurs et des maîtres de l'université«, mais encore de l'évêque de Cracovie, chancelier de cette université. Ecrit à l'instigation des envoyés du concile, il se proposait de venir en aide à la cause que le concile avait embrassée. Dans tous les manuscrits que nous en possédons, c'est à Zbigniew Oleśnicki qu'il est dédié [2]); sans aucun doute il y en eut d'autres copies avec dédicace au roi Ladislas [3]). Il prétendait en effet exercer une action politique locale, entraîner le gouvernement polonais dans le camp de Bâle en le faisant sortir de la neutralité. Nous y lisons: »Non est ergo neutralizandum in hac re cum sit res fidei, hoc est enim claudicare in utramque partem« [4]). Sans examiner si l'ardeur conciliariste de l'université était plausible ou non, il faut avouer que cette comparaison de la neutralité à une claudication ne manquait, ni de justesse, ni de bon sens.

Elgot, Ratibor et Paradis écrivirent leurs mémoires pendant l'hiver de 1440—1441; Strzempiński composa le sien dans les premiers mois de 1441 [5]). Il nous reste à considérer les résulats de cette démonstration bruyante et remarquée de l'université de Cracovie.

---

[1]) Fialek l. c. 384.

[2]) Par exemple dans le Ms. Vratisl. (univ.) I. Q 90, et dans beaucoup d'autres manuscrits.

[3]) Il porte cette dédidace dans Bulaeus, Hist. univ. Paris V. 479.

[4]) Bulaeus l. c. 517.

[5]) Fialek, l. c. 344.

Le clergé devait se prononcer catégoriquement au synode de Lenczyca, en 1441. Le chapitre de Cracovie se déclara ouvertement, le 30 avril 1441, pour le conciliarisme, c'est-à-dire qu'on y désigna des délégués au synode de Lenczyca, avec mission d'y affirmer cette doctrine, de se ranger sous l'obédience du saint concile de Bâle [1]). On ne pouvait s'attendre à une décision contraire d'une assemblée où siégeaient Derslaw de Borzynów, Stanislas de Sobniow et Elgot. Cependant la résolution votée par le chapitre ne faisait aucune mention de Félix V; le point le plus délicat de la situation était ainsi passé sous silence. Bien plus, le chapitre enjoignait à ses délégués à Lenczyca de consentir à tous les moyens dilatoires que le synode trouverait bon de mettre en oeuvre avant de signer l'acte d'obédience. Les choses prirent une tournure pleinement conforme à ces prévisions. Zbigniew Oleśnicki se déclara »pro voto nostro«, en faveur du concile, »pro ecclesia universali«, mais, en égard à l'intérêt de la république, l'adresse d'obédience fut ajournée; en sorte qu'on restait de fait dans la neutralité [2]).

Bonfili rapportait donc à Bâle l'assurance de la plus nette sympathie, des meilleures intentions, le souvenir de la chaleureuse réception qui lui avait été faite et le mémoire de l'université. L'éloquent et délié Espagnol comparaissant devant le concile, y peignit ce triomphe sous les plus riantes couleurs: son rapport occupa trois longues séances [3]); il y fait l'éloge de la grandeur d'âme, de l'affabilité de la reine; il rappelle les réunions auxquelles il a assisté, réunions que »sapientes convivium nominarunt«, les repas qu'on lui a souvent donnés, somptueux, incomparables. La lecture du mémoire cracovien prit quatre journées: il recueillit le suffrage de tous les pères du concile.

---

[1]) Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 3.
[2]) Cod. epist. 1, 2, 352.
[3]) Jean de Ségovie II, 956, Cod. epist 1, 1, 124.

L'envoyé du roi d'Aragon, dans une lettre à l'université de Paris, en loue la profondeur et la composition. Etienne de Caccia s'empresse d'écrire à Lasocki: »toutes les universités allemandes et beaucoup d'autres encore se sont prononcées pour le saint concile oecuménique de Bâle et son élu, mais aucune n'a confirmé son adhésion par des arguments aussi clairs, aussi irréfutables que ceux du mémoire de votre illustre école de Cracovie« [1]).

Tout cela pourtant n'était que de vaines phrases. Seul, l'archevêque de Léopol fit acte solennel d'obédience. En somme Bonfili n'apporta au concile que des promesses, ne lui notifia que les conditions auxquelles on consentait à signer l'obédience, entre autres la reconnaissance de Ladislas comme roi de Hongrie. Le zèle de l'université ne compensait nullement ces hésitations; vers le milieu de 1441, arriva à Bâle et s'incorpora au concile Jacques de Szadek, jeune maître à l'université jagellonienne [2]). Etait-ce pour y remplacer Derslaw de Borzynów et Stanislas de Sobniow restés au pays?

A la fin de l'année 1441, le concile envoie derechef Bonfili en Pologne. Par une lettre du 8 novembre 1441 Félix V recommande cet envoyé à l'université, de laquelle il loue la fidélité témoignée, et par des écrits et par des actes, l'empressement qui ne cache pas la lumière sous le boisseau [3]). Aussi cette mission de Bonfili eut-elle des résultats considérables. Lors du premier séjour de ce personnage en Pologne, Félix V avait fait offrir la dignité de cardinal à Vincent Kot, archevêque de Gniezno, et à Zbigniew Oleśnicki. Les deux prélats avaient évasiment répondu à ces avances captieuses [4]).

---

[1]) Cod. epist. 1. 1. 123 et 130.

[2]) Jean de Ségovie, II, 952.

[3]) Cod. univ. Crac. II. 8.

[4]) Voir là-dessus Grossé: La Pologne et le concile de Bâle, p. 79 et 171.

Néanmoins on continua de négocier à ce sujet, tandis que les évêques continuèrent à user de réponses dilatoires. La balance pencha enfin du côté du concile. Il est évident que lorsque le concile, le 1 novembre 1441, confirmait Zbigniew dans toutes ses dignités ecclésiastiques et y ajoutait le cardinalat, celui-ci avait formellement accepté la pourpre. En tout cas, d'après Jean de Ségovie, la lettre de créance remise à Elgot, envoyé à Bâle par Oleśnicki, porte la date du 4 octobre[1]; en sorte que Bonfili, venant en Pologne pour y régler nombre de questions et celle des cardinaux en premier lieu, n'eut plus à s'occuper de cette dernière.

Wincent Kot et Zbigniew Oleśnicki recevant la pourpre des mains de Félix V, c'était là un évènement gros de conséquences. Par ce fait, la neutralité où s'était jusqu'alors abritée la Pologne, la neutralité affirmée en tant de circonstances, cessait d'exister, et on s'engageait dans une voie opposée à celle qu'on avait suivie, à celle où se tenait la politique royale, favorable à Eugène IV. Zbigniew Oleśnicki, qui sans doute entraîna l'archevêque, ne s'était décidé à cette démarche révolutionnaire probablement qu'après de longues tergiversations. Il avait cédé à la poussée de son entourage ouvertement conciliariste. Peut-être obéit-il aussi à des considérations politiques; peut-être à des motifs secrets, à des susceptibilités froissées, à des désirs personnels, à des mécomptes qu'il est malaisé de discerner. Quoi qu'il en soit, cette adhésion du plus puissant des évêques polonais à l'antipape, cet abandon du pape romain furent, tout à la fois, une témérité et un faux pas. Ils suscitèrent dans la suite les plus cruels embarras à Oleśnicki; cependant leur effet fut surtout funeste à l'Eglise de Pologne touchant à la fin d'une lutte religieuse dans laquelle, pour revendiquer ses droits, elle avait besoin d'être appuyée sur de solides assises, et où

---

[1]) Jean de Ségovie II. 970.

enfin la main du monarque s'entremit pour réparer le mal causé par les princes de l'Eglise, mais pour peser aussi désormais sur cette Eglise et sur ses dignitaires.

Les conciliaristes en Pologne et à Bâle exultèrent. Oleśnicki dépêcha vers cette dernière ville Elgot, maître à l'université et écolâtre du chapitre de Cracovie. Auteur d'un des mémoires conciliaristes de l'université, ce théologien s'était tout particulièrement signalé dans la campagne en faveur des doctrines préconisées à Bâle. D'origine silésienne, il s'était cru appelé à s'occuper de l'Eglise de Silésie. Conrad, évêque de Breslau, s'étant prononcé pour Eugène IV, Elgot, au commencement de 1441, écrivit au prince d'Oleśnica, frère du prélat, une lettre où il défendait la cause du concile [1]. Elgot arriva à Bâle vers la fin de 1441, et, en janvier 1442, transmit au pape Félix V et au concile l'hommage d'Oleśnicki. Les discours qu'il adressa à Félix V en cette circonstance, pleins d'assurance, abondent en pompeuses tirades. Il jure obédience au pape de Bâle »ut vero et unico summo pontifici«. Il appelle Eugène IV, Gabriel, sobriquet que les membres du concile avaient donné au pape bafoué. Il remercie spécialement les cardinaux pour la pourpre accordée à Oleśnicki qui, après bien des débats, s'est enfin décidé à l'accepter, non sans appréhension (tremebundus tandem consensit [2]). Quand on lit ces déclarations catégoriques, véhémentes même, on est porté à se demander qui était la main, qui était l'instrument dans toute cette affaire. Zbigniew avait-il créé l'atmosphère qui l'entourait, ou s'était-il laissé diriger par ses familiers? Nous pensons que cette seconde hypothèse est plus fondée que la première. L'université en effet avait adopté les théories des autres institutions du même genre, des universités allemandes et de celle de Paris. Elle entraîna Zbigniew à sa suite et le poussa à

---

[1] Cod. epist. II, (Lewicki), XLII et p. 422.

[2] Voir ces discours l. c. p. 428—432.

cette radicale démarche de 1441, dont auraient dû le détourner, et la volonté royale, et la saine compréhension des choses. L'université de Cracovie resta encore pendant longtemps la forteresse du conciliarisme; en 1442, elle en est félicitée par l'université de Paris [1]), et le concile ne lui ménage ni les éloges, ni les encouragements à persister dans la fidélité à ces doctrines.

Cette fidélité devenait de jour en jour plus précieuse: malgré d'éphémères triomphes, Félix V voyait des partisans se détacher de lui pour se tourner vers le pape légitime. A partir de 1442, le probe et intelligent Cesarini [2]) vint combattre dans le Nord l'influence du concile de Bâle, et le cardinal de Félix V, Alexandre, prince de Mazovie, que le concile avait délégué auprès de Frédéric III et du roi Ladislas, n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire et à le vaincre. Peu de temps après son arrivée à Vienne, en mai 1443, Alexandre s'adresse à l'université de Cracovie, fait l'éloge de la conduite qu'elle a tenue jusqu'à ce jour, annonce qu'il va bientôt se mesurer avec Cesarini, ce Julien l'Apostat, dit-il, transfuge du saint concile; il excite l'université à agir sur Ladislas qu'il appelle roi de Pologne et de Hongrie, pour que ce prince se range sous l'obédience de Bâle [3]). Le pape Eugène IV venait précisement, le 20 février de la même année, d'enjoindre aux amis du concile en Pologne d'avoir à rompre avec Bâle et les menaçait des peines les plus terribles, en cas de désobéissance. Simultanément, Cesarini envoyait à Zbigniew et à l'université de Cracovie divers mémoires en faveur d'Eugène et de la papauté, entre autres une dissertation de Jean Palomar

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 21.
[2]) Voigt. Enea Silvio I, 323.
[3]) Ms. des archives de l'univ. de Crac. fasc. 491. n. 16187.

et une autre qu'il avait composée lui-même, afin de les opposer aux écrits prodigués par Bâle à la Pologne [1]). En réponse à ces tentatives, Marc Bonfili, encore une fois délégué en Pologne en 1444, y répandit quantité de factums conciliaristes réfutant avec violence les arguments de Cesarini et de Palomar [2]).

Mais le Hussitisme fut l'épouvantail efficace qu'on agita devant l'université de Cracovie. Dès 1431, le concile de Bâle avait négocié avec les Tchèques; après bien des discussions on en était venu, en 1433, au compromis de Prague, et en 1436—37, à celui d'Iglau qui, entre autres concessions, permettait à la Bohème la communion sous les deux espèces. Les maîtres cracoviens s'indignèrent alors de cette faiblesse. Et voilà qu'en 1444, on écrit de Bâle à l'université que Jules Cesarini et Palomar avaient été les principaux instigateurs de ces transactions, que Cesarini avait proclamé la même liberté pour les Polonais. On s'imagine la sainte colère des champions cracoviens de l'Eglise [3]). Au cours de ces luttes de plume, le roi Ladislas envoya de Hongrie en Pologne de vives réprimandes et même des ordres mettant un frein à l'ardeur des conciliaristes. Sous l'inspiration de Cesarini, il adressait à l'université de sévères admonitions, et il est même probable qu'il défendit à Zbigniew et à Vincent Kot de faire usage

---

1) Voir là-dessus Grossé l. c. pag. 117 et suiv. Les Mss. où ces mémoires ont été conservés y sont énumérés.

2) Ibid. p. 120—121.

3) Adresse du concile de Bâle dans le Cod. jag. 418 f. 72—97. Nous ne savons pas si Cesarini voulut étendre cette autorisation à la Pologne. Le fait est qu'Oleśnicki, dans une lettre au concile, sans date, (Cod. Univ. Vratisl. II, F. 13 f. 119) mais écrite vraisemblablement vers 1434 (l'auteur ignore où se tiendra le concile pro reductione Graecorum), dit en parlant des Hussites: Emergentibus nonnullis in regno hoc et dioecesi mea, qui quantum possent, vellent istorum hereticorum et praesertim in ritu communionis sub utraque specie fieri imitatores, asserentes id ipsum non minus ipsis, quam bohemis licere debere.

des insignes cardinalices. Nous savons en effet qu'en 1444 l'université traversa une crise pénible, qu'elle se justifia auprès du roi des décisions qu'elle avait prises, qu'elle supplia ce monarque de ne pas s'écarter »de la voie où marchent les savants experts en droit divin«, de daigner, avant de prendre des résolutions définitives, attendre ce que décideront les autres princes catholiques [1]). Il est donc évident que les soutiens enthousiastes du concile avaient été vertement blâmés par le roi, sans qu'il soit toutefois possible de préciser le genre et la portée de ce blâme. Mais bientôt après, en mars 1444, par l'entremise de Jean d'Inowroclaw, »scriptor« de la sacrée pénitencerie du concile et curé de Krobia, le concile envoya à l'université un écrit où les maîtres de Cracovie, »ces vaillants athlètes et défenseurs du christianisme« que venait »d'attaquer avec tant de fureur l'ennemi du genre humain«, étaient comblés de louanges et de bénédictions [2]).

Le roi se contenta-t-il de vouloir maintenir l'université dans cette neutralité adoptée au synode de Lenczyca; exigea-t-il qu'elle reconnût le pape auquel, lui, était soumis? Il serait difficile de se prononcer là-dessus. Au milieu de l'indécision qui régnait à ce moment en Pologne, il est probable que Ladislas ne demanda que la neutralité. Il avait alors les yeux tournés vers l'Orient où il allait bientôt trouver une mort prématurée.

Les Turcs étaient devenus de plus en plus menaçants pour l'Europe. Devant l'imminence du péril, la chrétienté songea à grouper ses forces; les papes reprirent l'ancien projet de réunir l'Eglise d'Orient à celle d'Occident, et Eugène IV opéra à Florence (1439) cette fusion qui mettait l'Europe religieuse sous l'autorité du souverain

---

[1]) Cod. un. Crac. II, 32.

[2]) Cet écrit se trouve dans le Cod. Univ. Crac. II. 31. Nous y lisons: Non nescii sumus, quanta adversum vos procuraverit superioribus diebus hostis humani generis.

pontife romain. Cette union fut tout de suite un levain de discorde entre le concile et le pape. Le concile en effet avait voulu en faire son oeuvre, tandis que le pape prétendait se la réserver. On discuta longtemps sur le mode de convocation et sur le choix de la ville où se tiendrait l'assemblée des représentants des deux confessions. Les deux partis envoyèrent des ambassades en Orient et reçurent des délégués grecs [1]). Les opinions étaient très partagées au concile à ce sujet (1437). La majorité désirait voir conclure cette union à Bâle. Une minorité s'était prononcée pour Florence, Udine, ou toute autre ville agréée par le pape et les Grecs. Les esprits s'échauffèrent à tel point que les partisans de Bâle prirent une série de décisions qui aboutirent à la détronisation d'Eugène IV.

Le pape néanmoins courait au but qu'il s'était assigné, et le concile tenu sous sa direction, d'abord à Ferrare, puis à Florence (1438—1439), établissait l'union avec les Grecs. Les Basiléens ne se firent point faute de dénigrer l'alliance conclue, et leurs fidèles en Pologne répétèrent leurs appréciations malveillantes. L'oeuvre de la papauté fut aussi attaquée pour d'autres motifs. »Zbigniew Ole-

---

[1]) Isidore, abbé de S. Demètre, plus tard métropolite de Kiew se rendant à Bâle pour la première fois, s'arrêta à Cracovie. Nous ne saurions citer la date précise de ce séjour. Nous savons toutefois qu'Isidore arriva à Bâle au milieu de l'été de 1434 (Hefele Conciliengeschichte VII, 586/7). Zbigniew Oleśnicki (Cod. univ. Vratisl. II. F. 23. f. 119) écrit qu'il n'a pas pu apprendre où se tiendrait le concile pro reductione Graecorum, d'Isidore abbas s. Demetrii, qui pro tempore patriarchae et imperatoris Constantinopolitani ambasiator huc... circa festa natalis domini in Cracoviam cum notabili comitiva advenerat. Il ajoute plus bas, au sujet d'Isidore: Puto, notiora habebit cum etiam ad sacrum concilium dicitur venisse ibique moram fecisse in facto reductionis praedictae. Cela ne saurait se rapporter à l'ambassade de 1434, si nous considérons comme exactes la date du départ de Constantinople (vers le 1 janvier) et celles que donne Hefele, 7. 586, d'après lesquelles la mission, qui se trouvait vers la Pentecôte en Hongrie, arriva à Bâle fin juillet ou commencement août.

śnicki et l'université de Cracovie trouvaient le pacte de Florence maladroit, car les concessions trop larges qu'on y faisait aux Grecs devaient nécessairement entraver l'essor du catholicisme romain en Lithuanie et en Russie« [1]. Cette union avec les Grecs fut, comme on le voit, assez mal accueillie en Pologne; on en mettait en doute le succès; on en redoutait même les conséquences. Elle ne fut point admise en Lithuanie, et les événements vinrent bientôt justifier en grande partie les craintes et l'opposition qu'elle avait suscitées.

L'union devait être suivie d'une croisade contre les Turcs. Rome avait choisi Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, pour diriger cette campagne. Le désastre de Warna (novembre 1444) mit à néant tous ces projets, amena la chute de Ladislas et du cardinal Jules Cesarini, l'infatigable adversaire des Ottomans. Ce fut une défaite pour le christianisme et pour la Pologne; une défaite pour la politique du pape Eugène et, en même temps, pour le conciliariste Zbigniew Oleśnicki qui avait poussé le roi en Hongrie et l'avait en quelque sorte engagé dans ces lointaines et trop vastes entreprises.

L'absence du roi qui, depuis 1440, ne résidait plus en Pologne, n'avait pas peu contribué à accroître le désordre de l'Eglise et du pays: sa mort ne fit que rendre encore l'avenir plus incertain. Il semblait que les conciliaristes dont le souverain défunt avait réprimé les tendances, allaient maintenant jeter la Pologne dans le parti du concile. Il n'en fut pourtant pas ainsi: la neutralité survécut à Ladislas Warneńczyk; les synodes la proclamèrent, en firent une question de principe pour l'Eglise de Pologne. Cependant, en Allemagne, le roi Frédéric III se rapprochait d'Eugène IV (1446); des négociations étaient entamées qui devaient en définitive faire sortir

[1] Fialek l. c. 443.

ce pays de la neutralité. Le 7 février 1447, Enéas Sylvius lut au pape Eugène IV expirant la déclaration d'obédience de Fréderic III et des princes allemands. Le 6 mars 1447, le conclave donna comme successeur à Eugène, sur le Siège apostolique, Thomas Parentucelli qui prit le nom de Nicolas V. Cette même année, après un long interrègne, Casimir Jagellon monta sur le trône de Pologne. La situation était complètement changée. Eugène IV avait emporté dans sa tombe une grande partie de l'animosité des conciliaristes, hostiles surtout à sa personne et prêts à s'entendre avec le nouveau pontife. Celui-ci, plein de vivacité et d'humeur accueillante, ami de l'humanisme et de la science, formait un heureux contraste avec son prédécesseur sombre et grave. Une réaction s'annonçait; le retour vers Rome, fin de tous les troubles de conscience, devenait possible et aisé. De même, avec le souverain, l'homme énergique et ferme qui était appelé à présider aux destinées de la Pologne, un souffle régénérateur et calmant allait vivifier le pays, balloté jusque-là dans les intrigues et l'incertitude du lendemain. C'étaient avant tout les affaires religieuses qui exigeaient une prompte solution.

Le prince héritier Casimir, n'étant encore que grand duc de Lithuanie, tenait pour le concile: il lui avait même juré obédience en 1441, par son envoyé, le franciscain Nicolas; l'évêque de Wilna, Matthias, s'était aussi ouvertement prononcé pour Bâle. Le concile était donc en droit de s'attendre à la coopération du roi. Aussi, vers la fin d'avril 1447, envoya-t-il au nouvel élu une adresse demandant l'appui et le secours du monarque et des fils fidèles à une commune mère. Il réclamait en même temps d'Oleśnicki protection et bienveillance. Dans les deux écrits qu'on fit tenir au roi et à l'évêque, on remarque le ton larmoyant d'une cause compromise. On choisit trois délégués pour porter à Casimir les voeux et les prières du concile. Ce furent encore Marc Bonfili, Stanislas de Sobniow, alors protonotaire apostolique, et Derslaw de

Borzynow [1]). Il est probable que ces trois personnages se trouvaient déjà en Pologne, et qu'on ne fit que leur transmettre de nouveaux pleins-pouvoirs. Nous savons en effet que le premier y était en 1446; quant à Stanislas de Sobniow, il avait rempli les fonctions de recteur de l'université pendant l'été de 1446, tandis qu'en cette même année Derslaw de Borzynów avait pris part aux séances du chapitre de Cracovie [2]).

Cette démarche du concile n'en eut pas moins aucun succès. Le couronnement du nouveau roi eut lieu le 25 juin; peu de temps après, ce prince fit un pas décisif. Dans le conseil royal s'élevaient des voix en faveur de la temporisation, c'est-à-dire de la neutralité. Dlugosz nous apprend que cette opinion était soutenue par quelques prélats et barons »les mieux intentionnés pour le bien de la République« [3]). C'était vouloir prolonger pendant le nouveau règne une situation fausse, périlleuse, indigne d'un grand pays et d'un grand souverain. Lorsque Ladislas Warnenczyk était en Hongrie, on avait remis la décision à prendre à son retour et, ce monarque étant mort, à l'élection de son successeur. Il venait d'être élu, ce successeur, et l'on proposait toujours de prolonger la »suspensio animorum«, l'expectative pernicieuse. Le roi Casimir n'écouta pas ces conseils et se mit délibérément à l'oeuvre. Le 6 juillet 1447, il reconnaissait Nicolas V comme l'unique héritier de S. Pierre.

Il fallait maintenant régler les rapports de l'Eglise de Pologne avec le Saint-Siège; le moment était venu pour les évêques de rendre compte de leurs actes, de reconnaître leurs fautes et d'en implorer le pardon. Les prélats s'acquittèrent de ce pénible devoir de plusieurs manières. Zbigniew Oleśnicki fut le premier à faire amende honorable. Il s'était sans doute aperçu que le conciliarisme

---

[1]) Cod. epist. I, 2, 17 et III, 8.
[2]) Voir Collectanea ex archivo Coll. histor. VI. 5.
[3]) Dlugosz, Hist. V, 34.

qu'il avait embrassé n'était qu'une source de troubles pour le pays et les consciences, et le nouveau pape était pour lui la colonne lumineuse qui allait lui servir de guide. A ces impulsions secrètes qui avaient agité son âme se joignaient encore de sérieuses considérations ecclésiastico-politiques. Pendant l'interrègne, en présence des hésitations de Casimir à accepter la couronne, Zbigniew, pendant quelque temps, avait mis en avant Frédéric, margrave de Brandebourg, ce Frédéric élevé en Pologne et que Jagellon sans postérité avait songé à adopter. L'évêque croyait que les princes allemands relèveraient la Pologne, comme ils avaient, estimait-il, relevé (nobilitare) la Bohème. Ses convictions anti-hussites lui dictaient sans doute cette opinion optimiste. Cependant cette candidature n'était guère soutenable; et Zbigniew qui avait certaines préventions contre Casimir, qui craignait la fermeté de ce prince, ne put cependant en empêcher l'élection. Il dut donc en prendre son parti et se faire au nouvel état de choses. Si le roi s'immisçait dans les questions ecclésiastiques et, sous le prétexte d'y ramener l'ordre, en prétendait prendre la direction, l'indépendance de l'Eglise, cette indépendance dont Oleśnicki s'était toujours montré si jaloux, se trouverait désormais atteinte, et, dans les négociations à intervenir, le pouvoir et les droits de l'évêque céderaient à ceux du roi. Cette perspective effrayait Zbigniew. Aussi pour s'assurer la prépondérance dans les discussions qui nécessairement allaient naître, l'évêque s'empressa-t-il de faire sa soumission à Nicolas V, rompant ainsi avec le passé, pour sauvegarder l'avenir. Peut-être eût-il préféré en toute sincérité le maintien de la neutralité; mais le roi ayant abandonné cette politique, l'intelligence si ouverte d'Oleśnicki vit tout d'un coup le péril que l'obstination opiniâtre eût fait courir aux personnalités indécises, écartées des délibérations, et à la question, objet des débats.

Ces mobiles et d'autres encore déterminèrent Ole-

śnicki à rendre hommage à Nicolas V, et à rentrer sous l'obédience de ce pontife. L'intérêt de l'Eglise, la confiance en le nouveau pasteur pour lequel Zbigniew professait le plus grand respect se joignirent ici pour peser sur son esprit. Il n'est pas non plus téméraire d'admettre que l'exemple donné par Enéas Sylvius acheva de dissiper les derniers scrupules de Zbigniew. Dès 1446 en effet, Enéas s'était rallié à Rome et, en 1447, il commença à publier ses »Rétractations«. L'évêque de Cracovie écrivit et envoya la sienne le 6 juillet 1447, c'est-à-dire le jour même où le conseil royal votait l'obédience [1]. Oleśnicki visiblement se hâtait de prendre date.

Il avait sans doute en vue de prévenir les conventions qu'on pourrait faire avec le roi et de s'entendre préalablement avec le Saint-Siège, non moins que d'obtenir la pourpre que lui avaient offerte, et Eugène IV, et l'antipape Félix V. Il entra immédiatement en pourparlers; mais les choses traînèrent en longueur, car Zbigniew avait à se reprocher bien des offenses envers la papauté, et les nombreux ennemis du prélat ne manquèrent pas de faire valoir contre lui, à Rome, ce passé frondeur. La Grande Pologne se montrait très opposée à l'élévation de Zbigniew au cardinalat. Cette distinction eût rabaissé le primat de Pologne devant l'évêque de Cracovie, et Vincent Kot, surtout André Bninski, évêque de Posen, que Zbigniew regardait comme son mortel ennemi [2], firent jouer tous les ressorts pour porter obstacle à Oleśnicki. Le roi lui-même enfin ne vit pas d'un bon oeil toute cette affaire qui pouvait susciter dans le pays des mécontentements et des désordres.

Oleśnicki mit de grandes espérances en l'entremise de Nicolas Lasocki qui partit pour Rome en 1448, en qualité d'envoyé de Jean Hunyade. L'appui de cet habile

---

[1]) Cod. Epist. I, 2. 21.

[2]) Voir Cod. epistol. I. 2, 32.

diplomate, d'un caractère si élevé et si noble, qui avait su gagner tous les coeurs, aussi bien en Hongrie qu'en Pologne, et qui ne tarda pas, malgré son passé conciliariste, à conquérir la faveur de Nicolas V, praecipuum locum amoris, comme s'exprime Oleśnicki [1]), cet appui, disons-nous, pouvait aplanir bien des difficultés. Le Souverain Pontife appréciait tout particulièrement cet homme si exceptionnellement doué sous tous les rapports et voulait l'élever au siège de primat de Pologne, ou tout au moins à un évêché; il s'apprêtait même, dit-on, d'accord avec le Sacré-Collège, à lui offrir le cardinalat [2]). La mort frappa Lasocki avant qu'il eût obtenu ces distinctions; il s'éteignit en 1450, alors qu'il venait de quitter Rome pour prendre possession de l'évêché de Włoclavek qui lui avait été concédé par le pape. Il mourut simple doyen de Cracovie, et Dlugosz célébrant sa mémoire ajoute: »Il s'écoulera beau temps avant que la Pologne enfante encore un tel doyen«.

C'est donc à Lasocki qu'Oleśnicki confia sa cause à Rome, en 1448. A la fin de la même année, il envoya à Rome un émissaire qui parvint à mener à bonne fin cette affaire du Chapeau. Elgot avait du être écarté, à cause de son voyage à Bâle en 1442, et ce fut Dlugosz dont le passé était sans tâche qu'on chargea de cette délicate mission. Le pape Nicolas V se laissa enfin fléchir et, le premier août 1449, remit à Dlugosz la promotion de Zbigniew au cardinalat. Le premier octobre suivant, dans la cathédrale du Wawel, Długosz apporta solennellement à Oleśnicki les insignes cardinalices, et en présence d'une foule de peuple, de dignitaires, »de docteurs, de magistrats, d'écoliers de l'université de Cracovie«, prononça un discours approprié à la circonstance. A la fin de la grand'messe

---

[1]) Cod. epistol. I, 2, 57.

[2]) Dlugosz. Opera I. 539—40.

l'université, par la bouche de son recteur, Matthias de Labiszyn, exprima ses voeux au nouveau cardinal[1]).

Oleśnicki avait donc fait volte face de bonne heure et s'était, non seulement réconcilié avec le pape, mais avait vu couronner ses ambitions. Tandis que le chancelier agissait ainsi, comment se comportaient ses doctes ouailles, les maîtres de l'université de Cracovie?

On peut affirmer qu'à partir de 1442 le renom et l'éclat du concile de Bâle commencèrent à pâlir. Vers la fin de cette année, l'antipape Félix V, voyant les pays et les princes se détacher de lui chaque jour, quitta Bâle pour se transporter à Lausanne. L'année suivante, Eugène IV, après une longue persécution, passait de Florence à Rome. Dès lors toute action sembla cesser à Bâle[2]); les questions d'attributions de bénéfices reléguèrent au second plan les grandes questions générales, et les appels réitérés à la fidélité et à la persévérance ne firent qu'accuser l'impuissance grandissante de l'assemblée. L'accession de Frédéric, roi d'Allemagne, à l'obédience d'Eugène IV, en 1446, les concordats conclus entre l'Allemagne et Rome, en 1447, enfin la soumission de la Pologne à Nicolas V, précipitèrent la chute du conciliarisme.

En 1444, comme nous l'avons rapporté, le concile avait adressé ses félicitations et ses louanges à l'université de Cracovie. C'était récompenser le passé, engager l'avenir. La théorie du conciliarisme professée par l'université, proclamée dans les mémoires de 1440/41, avait si bien pénétré les esprits, si étroitement uni l'université au concile, que rien n'était parvenu à rompre ce lien. Cet esprit était soigneusement entretenu dans les murs de l'école par les maîtres qui la dirigeaient. Encore en 1447, ils dressaient tous leurs documents sous les auspices du

---

[1]) Dlugosz. Hist. V. 63. Toute cette affaire du cardinalat est exposée longuement dans Grossé, p. 134 et suiv.

[2]) Hefele. Concilengeschichte. VII. 809.

concile[1]). En 1446, Derslaw de Borzynów, en qualité de commissaire délégué du concile, juge à Cracovie le procès du curé de S. Nicolas[2]). Toujours en 1446, lors du rectorat de Stanislas de Sobniow, maître Marc Bonfili, le plénipotentiaire favori du concile, s'inscrit dans le registre matricule des écoliers cracoviens; Jean d'Inowroclaw, curé de Krobia, »scriptor« de la pénitencerie du concile et de Félix V, ce même Jean qui, en 1444, avait porté à l'université le message des Basiléens, s'inscrit aussi à côté de Bonfili. Cette admission à l'inscription était une marque de déférence de la part de l'université. On l'accordait à des personnes qui n'étaient ni professeurs ni élèves de l'université, quand on voulait les honorer tout particulièrement ou bien quand on en attendait des bienfaits[3]). En accueillant ces deux noms dans l'»Album studiosorum«, l'université prétendait donc rendre hommage au concile.

D'ailleurs des rapports incessants ne faisaient que resserrer ces noeuds si solides. De Bâle à Cracovie et de Cracovie à Bâle, les envoyés du concile et de l'université se succédaient sans interruption. Les maîtres cracoviens, Kozlowski, Derslaw de Borzynów, Sobniowski Jacques de Szadek viennent assister aux délibérations du concile; et l'assemblée peut à juste titre écrire à l'université en 1448: »Toujours jusqu'aujourd'hui le saint synode a compté l'un de vous parmi ses membres«[4]).

L'université tenta, en 1447, de retenir le nouveau roi Les maîtres de l'école de Jagellon prièrent le souverain d'observer encore pendant un an la neutralité (ut non praecipitaret in obedientiam, sed in suspenso maneret ad unum annum)[5]). Ils échouèrent.

---

[1]) Sacro concilio Basil. durante — par exemple, 19 août 1447. Cod. univ. Crac. II. 70.

[2]) Cod. univ. Crac. II. 58.

[3]) Toepke. Matrikel der Universität Heidelberg T. I. p. XLII.

[4]) Cod. dipl. univ. Crac. II. 82.

[5]) Cod. epistol. I. 2. 20.

C'est alors que l'ère des difficultés s'ouvrit pour l'université. Le roi Casimir ayant juré obédience à Nicolas V, le 6 juillet 1447, les conciliaristes et les »neutralistes« se hâtèrent de se disculper aux yeux de Rome, afin de conserver ce qu'ils avaient précédemment acquis, grâce à la confusion générale, et si possible, de retirer encore quelque profit de leur prompte adhésion. Le roi et les évêques envoyèrent dans ce but leurs représentants à Rome. Mais l'université, immuable dans ses doctrines, continua sa résistance au Saint-Siège. Un conflit était imminent. Il éclata en juin 1448, lors de l'arrivée à Cracovie du légat Jean Baptiste Enrici, évêque de Camerino, accompagné des délégués royaux, revenant de Rome en Pologne. La ville fit à l'envoyé du Souverain Pontife une réception magnifique: plus de mille citoyens à cheval allèrent au devant du nonce, tandis que le clergé tout entier, régulier, et séculier, l'attendait aux portes de la ville. Seuls, les maîtres de l'université s'abstinrent avec ostentation de prendre part à ces fêtes[1]). La population fut loin d'approuver cette réserve hostile des professeurs qui avouèrent plus tard avoir agi »magno cum scandalo populi, cum magna etiam infamia nominis nostri« [2]).

L'année précédente Vienne avait été le théâtre d'un pareil spectacle; mais tandis qu'à Vienne, l'opposition n'avait groupé qu'une fraction de mécontents, à Cracovie, ce fut la grande majorité de l'université qui protesta. A Vienne les facultés supérieures, dociles à la pression royale, s'étaient montrées prêtes à jurer obédience; seule la faculté des artistes, la plus nombreuse, il est vrai, composée des maîtres qui n'avaient presque rien à perdre, et, par conséquent, pouvaient tout oser, afficha la résistance. Le roi ayant ordonné à l'université de se rendre »processionaliter« au devant du légat, les artistes refusèrent d'abord

---

[1]) Dlugosz, Hist. V. 50.
[2]) Cod. univ. Crac. II, 75.

d'obéir; puis se rendirent à la cérémonie, mais »sine habitibus magistrorum« [1]. Frédéric, irrité de cette rébellion, menaça les dissidents de la suppression des bénéfices, des allocations, et d'autres peines sévères [2]).

Les mêmes scènes allaient se renouveler à Cracovie. Le roi cita les professeurs devant lui et leur demanda pourquoi ils se séparaient ainsi ostensiblement de toute la nation. Vaines instances; les maîtres, entendus en présence du légat, persistèrent dans leur résolution. Le légat leur ayant déclaré que tous les souverains, toutes les universités, y compris celle de Paris, avaient fait leur soumission au pape, les maîtres prièrent que pour le moment on les laissât en repos, afin qu'ils pussent écrire à l'université de Paris et aux autres pour en obtenir des renseignements. Au cas où les réponses qui leur parviendraient confirmeraient l'obédience et contiendraient des arguments convaincants, ils suivraient l'exemple de leurs confrères. Il fut en outre décidé en conseil royal que le légat rendrait compte au pape de tout ce qui s'était passé, afin que le monarque se conformât à la sentence que rendrait le Souverain Pontife. Il paraît que le légat exigea que les mutins fussent emprisonnés et déchus de toutes leurs dignités ecclésiastiques et universitaires; le roi refusa de se porter à ces rigueurs, et le pape luimême désavoua plus tard la sévérité de son représentant [3]).

L'université adressa aussitôt des messages à Lausanne, à l'université de Paris et à quatre universités allemandes, celles de Vienne, de Leipzig, d'Erfurt et de Cologne. Ces écrits, identiques de pensée, furent confiés aux délé-

---

[1]) Kink, Geschichte der Universität Wien I, 2, 76—82.

[2]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 458.

[3]) Voir Cod. epistol. 1. 2. 20. Cod. univ. Crac. II, 75. D'après une lettre anonyme (Cod. epist. 1. 2. 313) il semblerait que les professeurs étaient alors prêts à signer l'acte d'obédience, mais qu'ils demandaient un délai pour atténuer la contradiction avec ce qu'ils avaient jusqu'à ce moment soutenu.

gués, Nicolas de Dzialoszyn et Jacques de Cracovie. Ces deux mandataires se rendirent d'abord à Lausanne; puis Jacques se dirigea seul vers Cologne, tandis que Nicolas gagnait Paris. Le concile transféré à Lausanne approuva la fermeté des professeurs cracoviens qui brillent »sicut luminaria in mundo«, et ne leur dit presque rien en des flots de paroles; toutefois il déclara qu'on était en négociations avec Rome [1]). Les réponses des universités allemandes, celle d'Erfurt exceptée, sont assez évasives: elles avouent l'obédience, en circonlocutions timides, exaltent la vaillance des »Machabées« de Cracovie, leur conseillant toutefois de rentrer sous la tente. Cologne insinue qu'il est impossible de nager contre le courant [2]). Leipzig conseille de suivre une route moins escarpée, plus sûre dans les situations douteuses, »humaniorem viam quae semper in dubiis eligenda est« [3]). Tous ces actes décèlent le manque de résolution et un certain embarras. Erfurt au contraire arbore encore hautement l'étendard du concile. Parmi toutes les réponses parvenues à Cracovie dans la seconde moitié de l'année 1448, on trouve encore deux lettres qui se distinguent par l'exposition claire et nette de l'opinion de leurs auteurs et des motifs qui la déterminent. L'une de ces lettres est écrite par Sébastien, appariteur de l'université de Cologne, à l'appariteur de Cracovie. Les appariteurs ou bedeaux de l'université tenaient alors un rang bien plus élevé que la domesticité universitaire de nos jours. Par leurs fonctions, ils se rapprochaient des secrétaires actuels, et le surnom de »Sapientia« qu'on leur donnait, à Prague et à Cracovie, par exemple, montre assez la considération qu'on leur témoignait. Cette situation de l'auteur explique le ton tranchant et familier de son épître. Ce Sébastien est fort irrité de la tournure que les choses ont prise à Cologne. Conciliariste convaincu,

[1]) Cod. univ. Crac. II. 83.
[2]) Ibid. p. 89.
[3]) Ibid. p. 95.

ennemi de toute neutralité, il veut rester tel jusqu'au bout. Il entremêle de citations de l'Ecriture ses critiques acerbes. Il se sent à l'aise avec les Cracoviens: ils ont même âme et mêmes idées que lui; mais il s'emporte contre les universités renégates dont les maîtres ne visent qu'au cardinalat ou aux évêchés, (magistri quorum studium est cardinalari, episcopari) contre les moines professeurs qui »mendicantes vellent manducantes fieri«. Le tout est sur ce ton fougueux. L'université de Cologne rédigea ses explications souples et retorses le 17 septembre; le 19, monsieur Sébastien y ajoutait ce singulier commentaire [1]).

La réponse de l'université de Paris ne fut transmise que le 3 octobre. C'était celle qu'on attendait, qu'on désirait, à laquelle on attachait le plus d'importance. L'université de Cracovie en effet s'était adressée aux autres grandes écoles, comme à des soeurs; mais à celle de Paris, comme à une mère, une maîtresse vénérée, dépositaire du vrai savoir. L'écrit de Paris est simple et catégorique. Il y est dit que l'université avait reconnu Eugène IV et a juré obédience à Nicolas V, avec d'autant plus d'empressement que cet éminent professeur de théologie, ce savant occupe fort dignement la chaire de Saint Pierre. Au surplus, les maîtres parisiens assurent qu'ils ne manqueront pas d'intercéder auprès du roi de Pologne en faveur de leurs confrères de Cracovie.

Oleśnicki resta presque neutre dans toute cette querelle; il sembla même compatir aux épreuves de l'université. On se serait sans doute attendu à ce qu'après avoir signé l'obédience, lui qui savait être si autoritaire, exigerait que les maîtres de la grande école le suivissent dans sa rétractation. Il n'en fut pas ainsi, et Zbigniew, après s'être d'abord appliqué à calmer le courroux du légat [2]),

---

[1]) Voir cette lettre dans le Cod. univ. Crac. II, 144, où se trouvent d'ailleurs toutes les pièces relatives à ce procès.

[2]) Dlugosz, Hist. V. 50.

suivit d'un oeil attentif et sympathique le débat qui se déroulait devant lui, se fit communiquer les réponses des universités étrangères et, en ayant pris connaissance, reconnut avec tristesse que ces institutions »sequuntur tractum fluminis« et n'apportent aux doctrinaires de Cracovie ni aide ni réconfort [1]). Le vieil homme subsistait toujours en lui; les vieilles opinions pour lesquelles il avait si longtemps combattu et ceux qui les défendaient encore attiraient toute sa sollicitude. Peut-être était-ce parce que sa nomination au cardinalat était encore en suspens et qu'en cette même année 1448 ses ennemis lui suscitaient mille entraves.

Lorsque Zbigniew témoignait ainsi sa bienveillance aux maîtres de Cracovie, la réponse de Paris n'était pas encore arrivée: elle dut faire sur lui une profonde impression. Les Cracoviens ne voulaient pas, disaient-ils, »imiter la vile multitude« [2]); mais voilà que la première université du monde, la source de sagesse, le foyer de théologie venait de se déclarer.

L'ardeur des maîtres de Cracovie en fut aussitôt modérée; et vers la fin de 1448, lorsque Oleśnicki délégua Dlugosz à Rome, il le chargea de rendre hommage au nouveau pape au nom de l'université [3]). Il est vrai que cette mission orale n'eut aucun caractère officiel. On hésitait toujours à brûler ce qu'on avait adoré.

Ce n'est qu'en 1449 que la situation s'éclaircit tout à fait. Le 7 avril, Félix V dépose la tiare, et, le 16 le concile rapporte toutes les censures édictées contre ses adversaires. Enfin, le 25 avril, le concile se sépare et, ce même jour, charge Nicolas de Dzialoszyn de remettre, en même temps que la collection de ses décrets, une dernière adresse à l'université de Cracovie [4]). L'acte suprême de

---

[1]) Cod. epist. I, 2, 47.
[2]) Cod. univ. Crac. II. 74.
[3]) Cod. univ. Crac. II, 119.
[4]) Ibid. p. 101—102.

soumission de l'université ne fut pourtant accompli que le 3 juillet: puisque l'accord régnait dans tout l'Occident, il n'y avait plus à tergiverser, et les maîtres envoyèrent à Dlugosz, alors à Rome, le serment d'obédience à Nicolas V[1]).

Ainsi prit fin cet épisode mouvementé de l'histoire de l'université. Pendant le concile de Bâle, la Pologne s'était signalée par son radicalisme: une fois engagée dans la voie des réformes, elle était allée beaucoup plus loin que les peuples voisins, avec cette intempérance propre aux sociétés adolescentes. Elle ne se crut pas tenue à ce respect que la France, malgré tout, avait conservé pour Rome, et cette neutralité dont elle se targuait, cette neutralité empruntée à l'Allemagne, elle la rompit mainte fois. Il serait aisé de déterminer la genèse de cette crise, à partir du »traité des Annates« de Paul Vladimiri, jusqu'au mémoire universitaire de 1441, d'André de Goslawice à Constance, jusqu'à Oleśnicki, en 1441 et 1442. On lutta pour la décentralisation, l'autonomie de l'Eglise, et si l'on eût réussi, on en serait arrivé à la séparation d'avec le Saint-Siège, à la création d'une Eglise polonaise nationale. Les évènements qui se déroulaient alors en Europe firent échouer ces visées; les pensées se détournèrent de ces projets, et, même sous le pontificat de Nicolas V, les théories conciliaristes furent abandonnées.

Si l'université persista si longtemps à tenir pour le concile, c'est que les doctrines de Bâle avaient eu surtout pour marraines les universités et que les louanges décernées aux maîtres cracoviens les avaient enivrés; en outre, on se montra plus tenace que partout ailleurs, parce qu'on avait cette opiniâtreté des éléments jeunes qui ne sacrifient pas volontiers leurs principes aux exigences de la politique et de la vie. Et puis, les ébranlements intérieurs, promptement calmés dans l'Occident, se prolongèrent

---

[1]) Ibid. p. 118.

en Pologne; à l'étranger on s'aperçut vite qu'on faisait fausse route, et du reste l'autorité des princes eût bientôt étouffé les discordes et dissipé les illusions; tandis qu'en Pologne, il fallut attendre pour cela l'avènement de Casimir Jagellon.

Mais en dehors de tous ces motifs, la soif ardente de réforme, de suppression des abus, de régénération de l'Eglise, poussait l'université au conciliarisme. Quelques-uns des maîtres de Cracovie, entre autres Jacques de Paradis, avaient fait de ces réformes l'idée conductrice de leur existence, et ils croyaient que les conciles uniquement étaient aptes à les imposer.

Pour la seconde fois l'université de Cracovie venait de paraître devant l'Europe et de faire entendre sa voix. D'un autre côté, sous l'influence des relations qui se nouèrent alors, le trésor scientifique de Cracovie se trouva considérablement accru. Une foule d'ouvrages enrichirent les collections nationales. Dlugosz, d'après son biographe anonyme, transporta à Cracovie une quantité d'ouvrages classiques et théologiques. Ce même biographe nous apprend que Dlugosz passa quelque temps au concile de Bâle [1]). Stanislas Ciolek fonda la bibliothèque de Posen. La bibliothèque Jagellonienne reçut à mainte reprise des livres de Bâle, des manuscrits qui en sont encore aujourd'hui l'ornement. Stanislas de Sobniow se montra tout particulièrement généreux; c'est lui qui fit don à la bibliothèque de divers »Commentaires d'Aristote« et de quelques ouvrages de philosophie, vraisemblablement acquis à Bâle [2]) C'est encore à Bâle que Thomas Strzempiński acheta nombre de manuscrits, et parmi eux le fameux commentaire de l'Ecriture Sainte par Valafrid Strabon, auteur

---

[1]) Voir Opera I, XI.

[2]) Catalogue des ms. Jag. n. 625, 650, 762, 2660.

du IXe siècle. Tous ces livres précieux devaient être légués à la bibliothèque [1]). A cette époque le concile était la grande préoccupation de tous les esprits. Certains manuscrits des bibliothèques cracoviennes sont couverts de notes sur Bâle, d'extraits de mémoires, de discours sur les questions en litige, prononcés au concile [2]). S. Jean Kanty fut un des plus zélés à recueillir tout ce qui concernait le concile, à transcrire de sa propre main et en détail toutes les informations qu'il pouvait se procurer sur les délibérations de la grande assemblée [3]). Ces échanges d'idées et de livres, ces communications sans doute apportaient souvent des ferments de polémique; mais elles laissaient aussi dans les esprits des empreintes fécondes.

Il nous reste à parler d'un fait qui, sans avoir eu des conséquences immédiates, n'en est pas moins remarquable. Depuis le commencement du XV-e siècle, les humanistes italiens s'étaient fort intéressés à la langue grecque. Il n'était pas de vrai savant, sans la connaissance plus ou moins étendue de cette langue. Les fameux humanistes italiens de cette période, Philelphe, Guarino, Bruni lisaient et comprenaient les auteurs grecs. Le séjour en Italie, vers la fin du XIV-e siècle, du savant grec Chrysoloras qui résida successivement à Florence, à Venise, à Pavie, à Rome, avait donné naissance à ce philhellénisme. Ce Manuel Chrysoloras fut aussi appelé au concile de Constance; mais, déjà fort âgé, il y mourut en 1415. L'amour du grec s'accentua encore par suite du concile convoqué à Ferrare en 1438, et transféré à Florence en 1439, pour conclure l'union avec l'Eglise grecque. A cette assemblée vinrent de Byzance l'empereur lui-même, avec une suite de Grecs, parmi lesquels on voyait le fameux admirateur de

---

[1]) Ibid. n. 316, 1454, 1371. Voir l'introduction de Wislocki p. IX.

[2]) Manusc. du chapitre de Crac. N. 102 (Propriété de Paul de Zator).

[3]) Voir entre autres le ms. n. 414, contenant une énorme série d'actes, de mémoires, de sermons conciliaires.

Platon, Gemistos Pléthon, et le futur cardinal Bessarion, de Rome une foule d'humanistes attirés par la présence de la cour pontificale; ils devaient aussi servir d'interprètes. On grécisa avec passion alors; et bientôt après, Nicolas V ayant favorisé de sa haute protection cet engouement hellénique, les esprits s'éprirent de ces études [1]).

Dans le Nord, il ne pouvait être question d'imiter en cela l'Italie. D'ailleurs, si quelqu'un eût voulu apprendre le grec, il n'aurait pu y parvenir, faute de livres. D'un autre côté, il eût été prématuré d'introduire la culture grecque dans un domaine où venaient à peine de pénétrer quelques rayons de la vieille civilisation romaine.

Le concile pour l'union grecque passa à peu près inaperçu en Pologne, et n'éveilla presque aucun écho, ni dans l'Eglise, ni dans le pays. Les actes et documents du temps en font à peine mention. Il nous est permis de supposer que Nicolas Lasocki séjourna alors quelque temps à Ferrare, auprès de son ami Guarino, et que Grégoire de Sanok, à la recherche d'Eugène IV, vint aussi de Bologne à Ferrare; mais ce ne sont là que de simples hypothèses. Nous ne connaissons avec certitude qu'un Polonais qui ait pris part à l'assemblée de Ferrare: c'est Sendziwoj de Czechel, personnalité fort intéressante à tous égards.

Comme nous le retrouverons plus tard, nous ne lui consacrerons ici que quelques lignes. Sendziwoj Czechel, reçu maître à l'université de Cracovie en 1428 y professe aussitôt après à la faculté des artistes. En 1430, son cours roule sur la »Perspectiva Communis«; ces leçons manuscrites sont conservées à la bibliothèque Jagellonienne [2]). Cet esprit délié et avide de savoir ne se contenta pas des connaissances qu'il avait acquises dans son pays; nous verrons qu'il fréquenta par la suite les écoles

---

[1]) Voir Voigt. Wiederbelebung d. class. Alterthums, II, 117 et Enea Silvio, II, 254.

[2]) Cod. bibl. Jag. n. 1929.

étrangères. Mais auparavant, et tout jeune encore, il quitte la Pologne et vient assister au célèbre concile de Ferrare (1438). C'est le seul Polonais dont la présence à ce concile soit incontestablement constatée. Dans une lettre postérieure, Sendziwoj rappelle son séjour à Ferrare, rapporte des entretiens qu'il y eut avec un certain Kosmas »inter graecos nominatissimus doctor«[1]). Ces entretiens roulaient sur les divergences qui séparaient l'Eglise d'Orient de celle d'Occident, sur les amendements à apporter aux moeurs ecclésiastiques, constant objet des préoccupations de Sendziwoj qui, conciliariste convaincu, combattit toute sa vie pour les réformes qu'il souhaitait.

L'union conclue à Ferrare et à Florence demeura sans effets appréciables. La mission en Pologne, en Lithuanie et en Ruthénie d'Isidore, métropolite de Kiew, qu'Eugène IV avait créé cardinal, fut presque complètement infructueuse. Ce Grec[2]), passa par Cracovie en 1440 et fut hospitalièrement accueilli par Oleśnicki. Il est aussi probable que l'université reçut l'ambassade grecque dans ses murs; Jean Elgot la harangua au nom des maîtres cracoviens, et par des arguments philosophico-scolastiques démontra la nécessité de l'unité, vers laquelle tout tend dans la nature. Ce discours assez vide, prononcé par un conciliariste, qui lui-même combattait l'unité avec le Saint-Siège, ne pouvait guère toucher l'auditoire grec[3]).

Vers la même époque, arriva en Pologne un autre

---

[1]) Cod. epist. I, 2. 264.

[2]) Ce Grec aussi sans doute joua un rôle dans la renaissance des études grecques en Italie. Il possédait en effet des manuscrits précieux, entre autres un Strabon. Voir Sabbadini. La scuola . . . di Guarino (1896) p. 127. Le successeur de Nicolas V, Callixte III, lui fit don, plus tard, de quantité de manuscrits grecs. Voigt, die Wiederbelebung . . . II, 209.

[3]) Ce discours se trouve dans le Cod. Jagel. n. 2232, 94—97. L'Eglise a pour chef »Christum dominum«; le pape n'y est même pas mentionné.

Grec dont la présence eût eu de tout autres résultats, si l'on avait su la mettre à profit. On sait que le concile de Bâle avait mis l'union avec l'Eglise grecque au nombre des questions, qu'il se proposait de résoudre, et s'en était occupé dès ses premières séances. Sur ce point aussi il y eut des froissements avec le pape, car celui-ci prétendait avoir la haute main sur ces négociations. On vit en 1434 une ambasade de l'empereur grec paraître à Bâle. Les pourparlers s'engagèrent, le conflit avec le pape affaiblit auprès de l'ambassade l'autorité du concile. Les Basiléens cependant ne perdaient pas de vue cette affaire et ils publièrent en 1436 une bulle aux termes de laquelle indulgence plénière était accordée à quiconque contribuerait par un don à la réunion d'un concile chargé d'amener l'union, au nom du concile de Bâle. Vains efforts: le pape Eugène IV triompha du concile dans cette question grecque. Les sommes recueillies à la suite de la bulle, furent ultérieurement l'objet de contestations entre les pays donateurs et le concile, qui respectivement s'en attribuaient la propriété [1]). A la dix-neuvième séance du concile de l'année 1434, pendant qu'on discutait la question grecque, on rendit un décret contre les Juifs que le concile projetait de convertir. Pour atteindre ce but, on décida de créer dans chaque université des chaires de langue hébraïque, arabe, grecque et chaldéenne [2]). Tout cela resta sur le papier, mais n'en eut pas moins pour conséquence indirecte l'envoi en Pologne (1439) du Grec Démétrius de Constantinople, chargé d'une lettre

---

[1]) Dans un écrit de la même époque (Cod. Vrat. II. F. 23, f. 119) nous lisons au sujet des malentendus entre les maîtres cracoviens: dissensio inter doctores in facto indulgentiarum Sacri Concilii. Nous n'avons pu découvrir les causes de cette «dissensio» qui dut être vive, s'il faut en juger par ce qui suit: Si saltem modo scolastico libris et scripturis decertarent, tolerabile foret . . Nunc autem indecens et statui doctorali adversum armis et pugnis velle defendere opiniones.

[2]) Hefele Conciliengeschichte VII, 589.

de créance du concile, où ce personnage assistait peut-être depuis 1434, et où il avait donné mainte preuve de son dévouement à l'Eglise catholique. D'après la lettre du concile, Démétrius possédait à fond le latin et le grec »et il pourrait parfaitement enseigner cette dernière langue, si on lui confiait une chaire dans une université. Il nous a semblé, écrivent les pères du concile, qu'il ne saurait être mieux placé qu'en Pologne, pays voisin des contrées grecques, notamment à l'université de Cracovie«. Conjointement, le concile sollicitait l'intervention du roi Ladislas pour faire obtenir des émoluments pour ce maître [1]).

Ce fait si caractéristique marquerait une date importante dans l'histoire de la restauration des études grecques, si cette mission avait été suivie d'effet. Malheureusement ce ne fut qu'un pas prématuré, et la connaissance du grec ne commença à se répandre dans le Nord que de très longues années plus tard. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce Démétrius vint en Pologne, mais nous ignorons quelles y furent ses fonctions, et même s'il y donna un enseignement quelconque.

Après le concile de Florence, la Pologne exigea des Basiléens. que l'argent des indulgences amassé jadis, pour établir l'union fût restitué au pays et aux princes [2]). Zbigniew désigna alors sur ces fonds une somme pour l'entretien de Démétrius, ainsi qu'il ressort clairement de la déclaration que ce prélat fit au synode de Lenczyca [3]).

Nous ne savons point ce que devint ce Grec. Néanmoins dans l'histoire des influences que les conciles du XV siècle eurent sur la civilisation du monde, ce détail mérite d'être conservé. Comme beaucoup d'autres semences trop hatives, celle-là aussi périt étouffée dans le terrain mal préparé du Nord.

[1]) Le message à l'université se trouve aux arch. un. f. 491, n. 16782. Voir Wiszniewski, Histoire de la littérature polonaise III, IV.

[2]) Voir Jean de Ségovie II, 957.

[3]) Cod. epist. 1. 2. 352.

CHAPITRE III.

Le développement de l'organisation de l'université, depuis la mort de Jagellon jusqu'à celle d'Oleśnicki.

Le roi Ladislas Warneńczyk et sa mère Sophie. — Les facultés. — La faculté de medecine. — Médecins contemporains; Martin Król de Zorawica. — Sa vie; ses connaissances en astronomie et en mathématiques.

La faculté des décrets. — Sa mission; ses travaux. — Jean Elgot, Strzempiński et quelques autres canonistes. — Jacques, fils de Parkosz. — Défectuosités de cette faculté.

La faculté de théologie. — Sa dotation. — Les théologiens du temps, en majeure partie conciliaristes. — Benoît Hesse. — Jacques de Paradis et sa brillante activité. — Saint Jean Kanty. — Autres maîtres de cette faculté. — Jean Dombrowka, factotum de la faculté.

La faculté des artistes. — Les auteurs étudiés au moyen âge. — Premières lueurs d'humanisme. — Grégoire de Sanok, Jean de Ludzisko, André Grzymala.

Nouvelles chaires et fondations. — Création du Collegium minus. — Sa destination; son importance.

A la mort de Ladislas Jagellon, son fondateur, l'université prit le deuil (1434). Les maîtres, tout aussi bien à Bâle qu'à Cracovie, célébrèrent à l'envi les vertus du défunt, rappelèrent les bienfaits prodigués par sa main généreuse à la jeune institution. Nous avons suivi l'université sur la vaste scène du concile; nous l'avons vue tenir un rang en Europe. Il nous reste à pénétrer chez elle, à

étudier ses travaux, son développement intérieur jusqu'en 1455, date de la mort du grand chancelier de l'université, Zbigniew Oleśnicki, évêque de Cracovie.

Le successeur de Jagellon, Ladislas Warnenczyk, ne se signala dans l'histoire de l'université par aucun acte marquant. Le règne si court de ce jeune prince aux vues larges et aux visées les plus étendues, au »vastus animus« comme le qualifia Enéas Sylvius, s'écoula loin de la Pologne, et fut tranché par la catastrophe de Warna. Nous avons vu, lors du concile de Bâle, s'envenimer le conflit entre le souverain et l'université; nous avons entendu les admonitions, les blâmes pleuvoir sur les maîtres, et trouver un écho à Bâle même, où ces fermes confesseurs du conciliarisme semblaient parés de l'auréole du martyre. L'université prêta le secours de ses prières au vaillant souverain armé contre le Croissant, et le 8 janvier 1444, célébra en l'église de Notre-Dame de Cracovie, un service d'actions de grâces pour les victoires remportées sur les infidèles. Le recteur Strzempiński officia. On était alors rempli d'espérances sur l'issue de la campagne; on croyait à la défaite du sultan [1]. En somme le roi ne tient que fort peu de place dans la vie de l'université.

Il n'en fut pas de même de sa mère Sophie, cousine de Witold, que Jagellon déjà âgé avait épousée en 1422, et que l'université entoura de la plus pieuse reconnaissance. Cette princesse ruthène, dans tout le cours de sa longue existence — elle ne mourut qu'en 1461 — se signala par une libéralité infatigable. Elle prodigua ses largesses aux églises, aux institutions religieuses, aux pauvres: son zèle de néophite, passée de l'Eglise grecque au catholicisme romain, se manifestait surtout par le culte des reliques: souvent elle en fit apporter de Rome. Reine mère, sous Ladislas Warnenczyk, reine douairière, sous Casimir Jagellon, elle prend

[1]) Acta Officialia Crac. VI, 8 janv. 1444.

une part active à la politique, s'occupe de la Hongrie, échange une fréquente correspondance avec les papes Martin V, Nicolas V, Callixte III, Pie II, se dévoue entièrement à ceux qu'elle aime. Dans le registre matricule de l'université [1]), il est rapporté tout au commencement que, sous le rectorat d'André de Buk, c'est-à-dire en 1430, ou plus vraisemblablement en 1435, la reine Sophie s'incrivit dans ce registre »pro participatione orationum et aliorum bonorum quae fiunt in universitate«. Aussi l'université recommanda-t-elle cette »benefactrix singularissima» aux prières de ses membres. Dans les discours où é aient glorifiés les bienfaiteurs de l'université, elle avait une place à part, comme »singularis promotor« de l'école cracovienne [2]). Il est donc certain que cette princesse à laquelle Dlugosz prête un caractère irritable et versatile, mais aussi un »cor altum et magnificum« [3]), dut combler l'université et ses maîtres de faveurs toutes particulières. Nous aurons par la suite à nous occuper de son second fils, Casimir Jagellon. Entrons maintenant à l'université et retraçons son histoire à cette époque.

Deux traits saillants caractérisent toute cette période. Si jusqu'en 1434, les fondations au profit de l'université se multiplient sans cesse, se renouvellent chaque année presque, à partir de cette date elles deviennent plus rares et l'institution doit compter sur les ressources dont elle dispose. Elles sont d'ailleurs suffisantes pour assurer son libre fonctionnement. Au temps de Jagellon, la majorité des professeurs portaient des noms allemands. Les fils de la bourgeoisie cracovienne, les Stadtschreiber, les Wigand, les Isner, après avoir conquis leurs grades universitaires à Prague, revenaient enseigner dans leur ville natale. Sous les successeurs de Jagellon ces noms allemands

---

[1]) Album studiosorum (Crac. 1883) p. 9.
[2]) Codex epist. I. 2, 337.
[3]) Hist. V, 328.

font place à des noms polonais; à côté de la bourgeoisie, la noblesse fournit son contingent de professeurs. Ce simple fait montre que les nationaux, élèves de l'école, y sont devenus maîtres à leur tour.

Commençons par la faculté de médecine. Cette faculté, fort peu active sous Jagellon, ne le fut guère davantage, pendant les vingt années suivantes. Nous avons déjà rapporté, qu'en 1441 l'université décida de ménager au »collegium medicum«, une vaste salle (stuba maior) pour les cours de médecine, et, au rez-de-chaussée du même bâtiment, des logements pour les professeurs. La femme du médecin universitaire devait aussi habiter dans cette maison [1]. Néanmoins ce projet ne fut pas mis à exécution, car en 1450, l'université décrète encore une fois qu'on réparera le »collegium medicum« et que provisoirement le professeur de médecine fera ses cours au collège des artistes: ce professeur avait refusé d'habiter le collegium medicum, sans doute fort incommode et peu approprié à sa destination [2]. Ce collège fut la proie d'un incendie en 1455. Nous ne connaissons que quelques professeurs de médecine de ce temps. Polonais d'origine, ils avaient tous acquis leur doctorat à l'étranger, car la première promotion en médecine à Cracovie, n'eut lieu qu'au XVI-e siècle. D'ailleurs ces médecins ne jouèrent jamais un rôle marquant à l'université. Parmi eux, seul Jean de Dobra fut élu recteur en 1440. Ce Jean »lector ordinarius in medicinis« mourut en 1447 et légua sa bibliothèque à l'université [3]. Les »conclusiones« de l'université citent encore, en 1441, Jean de Ludzisko, docteur en médecine. Cet homme, jeune encore, était né en Kujawie, près d'Inowroclaw; après avoir terminé ses études de philosophie

[1]) Conclus. univ. (1441).

[2]) Ibid. (1450).

[3]) Voir Cod. bib. jag. n. 602: 1447 obiit Joh. de Dobra, dr medicinae, lector ordinarius in medicinis, qui multorum librorum copia glorificavit librariam in Collegio.

à Cracovie, il obtint la maîtrise en 1422; plus tard, s'étant rendu en Italie il fut promu docteur, à Padoue en 1433, précisément à l'époque où, sous l'inspiration de Jean de Saccis, l'université de Cracovie introduisait des réformes dans sa faculté de médecine. Jean de Ludzisko était en outre assez versé en astronomie [1]); de plus il s'était imbu en Italie des idées de la renaissance et il se mit aussitôt à les répandre en Pologne.

A la date de 1449, les conclusions mentionnent encore Jean Świetlik, médecin de l'université; c'est du reste l'unique renseignement que nous possédions sur le compte de ce maître. Le docteur Bernard Hesse occupe la chaire de médecine à partir de 1450. En 1458, il figure à titre d'altariste de l'autel de S. Barthélémy au chateau dans un procès qui lui fut intenté afin de le dépouiller de ce bénéfice. C'était, comme on l'a vu, une fondation des Szafraniec, et l'altariste était tenu d'enseigner la théologie ou la philosophie. Si l'on accorda ce bénéfice à un médecin, ce fut par suite de l'étroite communauté, qui attachait la faculté des arts à celle de la médecine, communauté que nous avons déjà constatée. Bernard Hesse mourut vers 1465 [2]).

Tous les médecins dont nous venons de parler n'étaient que de minces personnages [3]); mais le docteur Martin de Zorawica, près de Przemyśl, homme d'une instruction fort étendue et très variée, mérite de retenir notre attention. C'est de lui que date le renom de l'université en astro-

---

[1]) Tabulae Johannis de Lineriis scriptae per mag. Joh. de Ludzisko a. 1424, se trouvent d'après M. Karliński, à la bibliothèque de l'observatoire de Pulkawa. (cf. Karl. Les instituts universitaires de Cracovie (1864) p. 71.

[2]) Voir Conclus. univ. (1465).

[3]) Dans un sermon prononcé vers. 1460, il est encore parlé de Nicolas d'Ostrow et d'Herman de Przeworsk, docteurs in medicinis de l'univ. de Cracovie (Cod. Epist. I, 2. 338). Les livres de médecine d'Herman de Przeworsk se trouvent au département des manuscrits de la bibliothèque Jagellonienne, n. 800 et 813.

nomie et en mathématiques. Nous avons déjà dit qu'une des plus anciennes fondations de l'université, favorisait spécialement ce genre d'études. Si dans les universités du moyen âge le défaut le plus apparent, le plus nuisible aux progrès du savoir était le manque de chaires stables destinées à un seul objet et de maîtres spécialistes, ne passant pas indifféremment de tel enseignement à tel autre, la fondation de Jean Stobner à l'université de Cracovie tranchait heureusement sur ces funestes pratiques, en créant, au commencement du XV-e siècle, une chaire d'astronomie et de mathématiques. Cette disposition exceptionnelle était d'un bon augure pour le développement de ces sciences en Pologne.

Néanmoins nous ne trouverions que fort peu de noms de mathématiciens et d'astronomes de valeur à citer dans la première moitié du siècle, si ce n'est peut-être Pierre de Swanow ou Zwanow, bachelier en 1431, et maître à la faculté des arts à Cracovie, en 1434. Dès 1433, il avait fait un cours sur les »Theorica Planetarum«, et les propositions d'Euclide [1]; il explique les tables du roi Alphonse, en 1440 [2]. Il professe encore en 1441, en qualité de magister artium [3]. Dans sa bibliothèque il possédait beaucoup d'ouvrages astronomiques et plusieurs manuscrits d'auteurs classiques. Il fut élu doyen de la faculté des arts en 1443; mais il ne tarda pas à se tourner vers la Théologie, et à enrichir sa bibliothèque de traités religieux qu'il légua à sa mort à la faculté de Théologie. Il avait obtenu le grade de bachelier à cette faculté [4].

Martin de Zorawica se présente à nous avec un talent et des services beaucoup plus méritoires [5]. Nous al-

---

[1] Liber Promot. CXLIV.

[2] Cod. bibl. Jag. n. 550.

[3] Jean de Ségovie, Historia Synodi Basil. II, 957.

[4] Voir Cod. bibl. Jag. n. 1544 et 1709.

[5] Grâce à la monographie de Birkenmajer: Martin Bylica d'Olkus. Cracovie, 1892. Voir du même l'édition de la »Géométrie de

lons pénétrer avec lui dans le domaine des sciences mathématiques et astronomiques; remarquons à ce propos que, chez nous, tous les progrès accomplis en astronomie à cette époque sont dus à des médecins [1]).

Une partie de la vie de ce savant laborieux se passa dans des voyages à la conquête du savoir qu'il devait ensuite dispenser à ses élèves de Cracovie. L'humanisme ne fut pas étranger à ces pérégrinations. Martin commença ses études à Cracovie en 1438; bachelier en 1444, il devient maître l'année suivante. Il se met immédiatement à l'oeuvre et, en 1445, commente un de ses ouvrages, nouvelle »compilation«, sous le titre d'Algorismus Minutiarum, c'est-à-dire Arithmétique des nombres fractionnaires. Ce cours eut un grand succès; nous n'en donnerons pour preuve que le fait suivant: en 1447, Adalbert d'Opatowiec prit pour thème de ses leçons le traîté de Martin de Zórawica, et l'université de Cracovie, si conservatrice pourtant, ne s'opposa pas à cette innovation par laquelle était mis de côté l'Algorismus de Jean de Sacro Busto, seul en usage au moyen âge [2]).

Martin de Zorawica était alors absent de Cracovie. Il était parti en 1445 pour l'étranger d'où il rapporta dans sa patrie toute une série de titres académiques. Dans le manuscrit n 587 de la bibliothèque de Cracovie se trouve l'éloquente mention suivante: liber Martini de Premislia, Poloni, magistri universitatum Cracoviensis, Lipsiensis, Pragensis, Padovensis, Bononiensis ac doctoris medicinae. Cela signifie que le titre de maître à Cracovie lui fut confirmé, nostrifié, comme nous disons aujourd'hui, dans ces universités étrangères, c'est à dire qu'il fut incorporé au nombre des magistri de ces écoles, d'après l'expres-

---

Martin de Przemyśl«. Varsovie 1895. Nous sommes en outre redevables à l'obligeance de l'auteur, de fort précieuses indications.

[1]) Birkenmajer, Martin de Bylica, p. 19.

[2]) Cet Adalbert d'Opatowiec, docteur en médecine, sollicite en 1465, les bénéfices vacants après la mort de Bernard Hesse (Conclus. univ.).

sion du moyen âge. Martin quitta donc le pays en 1445, et visita successivement Prague, Leipzig, Padoue et Bologne. Mais le séjour en Italie où il s'initia aux nouvelles méthodes astronomiques et mathématiques et où il fut fait docteur en médecine lui fut sans aucun doute le plus fructueux. A Padoue, il rencontra probablement Georges Peuerbach qui professa l'astronomie dans cette ville de 1446 à 1448 [1]). Peuerbach étendit les connaissances géométriques de Martin et inspira peut-être au savant polonais le désir de réformer la science astronomique croulante, surannée, dépourvue de méthode et ne répondant pas à la réalité des choses. De ces relations hypothétiques, mais probables, entre le maître allemand et Martin naquit par la suite une émulation de travaux identiques, avec les mêmes procédés et vers le même but. Martin de Zorawica professa l'astronomie à l'université de Bologne en 1448 [2]) et fut reçu docteur en médecine à cette même université en 1449.

Le pays était impatient de voir revenir ce maître remarquable. Il était attendu par l'université qui lui réservait la charge vacante »ordinarium locum« en médecine et, pour ce motif, s'abstenait d'y nommer un autre candidat; il était attendu par Zbigniew Oleśnicki dont il avait été autrefois le médecin particulier, et qui, en proie aux infirmités de l'âge, réclamait les soins de Martin, de jour en jour plus nécessaires. Dlugosz qui se rendit en mission à Rome en 1449, devait à son retour ramener en Pologne Martin qui venait d'obtenir le grade docteur à Bologne [3]). Tous ces espoirs furent déçus. Quand Dlugosz arriva à Bologne, Martin avait quitté cette ville et

[1]) Voir Birkenmajer, Géométrie de Martin, de Przemysl p. 81. Nous ne faisons ici que suivre en tout ce guide compétent. Voir Favaro, Gli matematichi dello studio di Padova, p. 31—32.

[2]) Birkenmajer. Martin Bylica p. 114, d'après Dallari. I Rotuli dello studio Bolognese 1888, p. 26.

[3]) Cod. epist. I, 2, 92.

se trouvait alors en Hongrie. L'envoyé de l'évêque de Cracovie court à Bude [1]); il n'y trouve plus celui qu'il cherchait, mais il y apprend que, malgré ses promesses, celui-ci s'était engagé pour un an, chez le gouverneur de la Hongrie, Jean Hunyade. A ce sujet, Dlugosz dit amèrement que Martin de Przemyśl avait préféré un palais en Hongrie, à une chaumière en Pologne. C'est pendant ce séjour à la cour de Hunyade que Martin de Zorawica contracta amitié avec Jean Vitez, évêque de Waradyn depuis 1447, et hôte assidu de cette cour, foyer de lumières où des savants comme Paul Vergerius, le Grec Podachaterus et notre Grégoire de Sanok avaient trouvé un opulent asile. Dans ce cercle savant, Martin puisa des inspirations pour l'avenir et sut répondre aux questions de son bienfaiteur, l'éminent évêque, qui s'intéressait beaucoup à l'astronomie et correspondait avec Georges Peuerbach: celui-ci, sur la demande de Vitez, avait dressé les fameuses »Tabulae Varadienses«, pour le calcul des éclipses du soleil et de la lune [2]).

Il n'était pas aisé d'arracher le maître polonais à un milieu si attachant et si agréable. Cependant cédant aux instances réitérées d'Oleśnicki, il finit par se rendre à Cracovie, vers 1450. Le mit-on immédiatement en possession de la chaire qu'on lui avait assignée, lui en donna-t-on une autre? Nous l'ignorons. Nous n'avons aussi que des renseignements fort sobres sur ses travaux médicaux, et nous ne savons pas si, en dehors de ses fonctions auprès d'Oleśnicki, il fit des cours de médecine à l'université [3]).

[1]) Martin, parait-il, s'était engagé à revenir au pays, ainsi qu'il ressort de ce passage de Dlugosz. Cod. epist. I, 2, 86: ut darem veritatem conclusioni in balneis philippensibus mutuo firmatae.

[2]) Voir Fraknoi, Mathias Corvinus, p. 292. Ces »Tabulae« sont conservées à la bibliothèque de la Hofburg à Vienne (Cod. lat n. 5291); le ms. bibl. Jag. n. 606 contient sans doute les mêmes calculs.

[3]) Il était médecin de l'évêché. Voir Birkenmajer, Géométrie de Martin Król p. III.

En revanche, il se signale par des ouvrages remarquables en astronomie et en mathématiques. A peine arrivé à Cracovie, il publie un traité »véritable attentat contre une des autorités sacrées du moyen âge: les théoriques et les tables d'Alphonse, qui, depuis deux cents ans, passaient pour le dernier mot de la science astronomique«. Ces tables avaient été composées à Tolède en 1251, par une quinzaine d'astronomes arabes et juifs, à l'instigation d'Alphonse X, roi de Castille. »Les canons et les tables établies sur cette base, tendent à faire concorder toute l'astronomie antique avec les observations et les découvertes opérées pendant la période arabe«. On ne tarda pas cependant à s'apercevoir que ces tables étaient en désaccord avec le ciel, qu'elles contenaient des erreurs; mais ce ne fut qu'au XV-e siècle qu'on se décida à des travaux »quo possent salvari apparentia astrorum«[1]). Le traité de Martin de Zorawica, portant probablement le titre de »Correctiones tabularum Alphonsi«, était un essai devançant, paraît-il, le fameux ouvrage de Georges Peuerbach, qui eut tant de retentissement dans la seconde moitié du XV-e siècle[2]). Le livre de Martin diffère assez de celui du savant viennois; nous ne prétendons cependant pas nier que la fréquentation de ce dernier à Padoue n'ait eu beaucoup d'influence sur le plan et les idées scientifiques de l'écrivain polonais. Martin de Zorawica sentait parfaitement l'insuffisance de la science astronomique de son temps. Il se mit donc résolument à la rectification des erreurs et créa une théorie en vertu de la quelle le calcul des phénomènes astronomiques devait exactement correspondre au cours des planètes, de la lune,

---

[1]) Voir là-dessus Birkenmajer. Martin Bylica, p. 25, 115.

[2]) Voir Aschbach, Geschichte der Wiener Universität (1865) p. 488. Peuerbach écrivit aussi des »Tabulae eclipsium »(ibid. 489). Martin de Zorawica composa de même un traité« de eclipsibus«. Voir Birkenmajer, Martin Bylica p. 24. Les rapports entre ces deux savants ne sont pas encore suffisamment éclaircis.

à l'apparition des éclipses, des solstices et des équinoxes. C'était redresser les procédés défectueux jusqu'alors en usage, relever une science en péril, et l'année 1543 devait enfin mettre le sceau à tous ces vains efforts libérateurs.

Martin composa pour 1451 et 1452, peut-être même pour les années suivantes, des almanachs, appelés judicia où étaient consignés les pronostics des phénomènes célestes, calculés astronomiquement une année à l'avance [1]). Son ouvrage sur la géométrie, ou plutôt sur l'arpentage, quoique moins original au point de vue mathématique et inspiré par Georges Peuerbach, présentait une valeur beaucoup plus considérable [2]). Le dernier enfin »des écrits aujourd'hui connus de Martin de Zorawica porte le titre de »Canones super Calendarium«. Il fut composé en 1456, visiblement dans le but d'établir les principes d'un calendrier perpétuel. L'auteur avait sans doute été poussé à ce travail par le mémoire du concile de Bâle sur le projet de réforme du calendrier Julien, proposé par le cardinal Nicolas de Cuse, mémoire que Strzempinski avait communiqué à l'université de Cracovie«. Martin mourut vers 1460, après une existence des plus remplies. En dehors des ouvrages dont nous venons de parler, il a encore laissé des commentaires sur le »Quadripartitum« de Ptolémée; il étudia aussi l'»Almagest« l'unique canon scientifique que nous ait légué l'antiquité en astronomie.

Son érudit biographe le considère comme une personnalité d'un mérite bien supérieur à celui de beaucoup

---

[1]) Voir Birkenmajer, Martin Bylica, p. 24 et 116. L'obligation de composer le calendrier annuel incombait à la chaire Stobner: Almanach quoque singulis annis universitati praesentabit, lisons-nous à la date de 1476 dans le Cod. dipl. univ. Crac. III, 47. Nous ne saurions pourtant en inférer que Martin de Zorawica, détenait cette chaire en 1450—52.

[2]) Voir Birkenmajer au sujet des rapports entre ce traité et les ouvrages du mathématicien padouan Beldomandi, ainsi que les théories de Peuerbach. Géométrie de Martin Król p. 79/80.

de savants universellement célèbres. C'est sans doute à lui que l'académie cracovienne fut redevable d'être considérée à partir de cette époque, comme un brillant foyer des études mathématiques. Dans son »Historia Bohemica«, écrite vers 1458, Eneas Sylvius parle de Cracovie en ces termes: »Cracovia in qua artium liberalium schola floret, arte mathematica celebris«. La gloire de l'astronome viennois, Georges Peuerbach, relégua dans l'ombre les mérites de Martin de Zorawica. Tous les deux moururent fort jeunes, à peu près vers la même époque; Peuerbach en effet expira en 1461; mais il laissait un éleve, le fameux Regiomontanus, qui avec une piété filiale honora la mémoire de son maitre et s'attacha à en accroître le renom.

Le nom de Martin de Zorawica franchit certainement les frontières de la Pologne. Au commencement de son ouvrage sur les tables d'Alphonse, il exprimait le désir »ut almae universitati Cracoviensi honor augeatur diutine«: ce voeu fut exaucé. Le souvenir de ses travaux resta vivant à Cracovie, non seulement pendant tout le XV-e, mais encore au XVI-e siècle: le célèbre Brudzewski le citait dans ses leçons mathématiques [1]). Il perpétua d'ailleurs son nom à l'université par la fondation d'une chaire d'»astrologie«, c'est à-dire d'astronomie [2]). En un mot, il fut le vrai créateur de cette étude dans notre pays, et l'avenir devait récompenser ses efforts. La chaire de Martin Krol — c'est sous ce nom qu'il est désigné par la postérité [3]) — exista dès lors à l'université, et chaque titulaire fut tenu d'expliquer les ouvrages de Ptolomée et des

---

[1]) Birkenmajer, Martin Bylica, p. 113.

[2]) Liber Prom. p. 35. Voir Cod. epist. I, 2, 338: qui in hac universitate suis laboribus mathematicam et astronomiam notabiliter ampliavit et collegiaturam pro astronomia et astrologia suis sumptibus erexit.

[3]) Au Lib. Prom. p. 35. année 1444, on fait suivre son nom de ces mots: iste fuit doctor Rex in medicinis. Il sortait sans doute d'une famille de Przemyśl appelée Król (soit Rex, en latin).

autres astronomes; il devait en outre, à l'exemple du fondateur, composer annuellement un »judicium« autrement dit des pronostics dont il ferait offrande à l'université [1].

Cette personnalité annonce les nouvelles méthodes, les nouveaux essors: »Martin est tout moderne par son esprit critique et investigateur; il semble pressentir la révolution qui va s'accomplir dans les études, prévoir l'idéal qu'on poursuivra dans les arts et dans les sciences en général, dans les sciences exactes en particulier«. Nous le quittons sur ce jugement de son très compétent historien [2].

A la suite de Martin de Zorawica, nous nous sommes écartés de la médecine pour l'astronomie. Ce maître fut cependant mis au nombre des médecins par les générations qui vinrent après lui [3]: ses fonctions à l'université autorisaient d'ailleurs cette appellation. Malgré les brillantes leçons de Martin, la faculté de médecine à cette époque ne déploya aucune activité extraordinaire: elle était en progrès pourtant, puisqu'en 1441, elle comptait deux maîtres: Jean de Dobra et Jean de Ludzisko [4].

Passons à la faculté des décrets. Nous avons déjà précédemment fait ressortir son importance ainsi que l'oeuvre scientifique et politique de ses maîtres, pendant les années qui suivirent la fondation de l'université. Après la mort de Jagellon, elle ne se maintint pas à la même hauteur, sans toutefois qu'elle manquât de talents remarquables. Nous retrouverons, en parlant de la théologie quelques décrétistes connus: on sait que la plupart des

[1]) Voir Cod. univ. Crac. III, p. 47. an. 1476.

[2]) Birkenmajer. La géométrie de Martin Król. p. IV.

[3]) Oraisons funèbres dans le Cod. epist. I. 2, 337.

[4]) Jean de Ségovie cite aussi deux médecins à cette époque. Hist. syn. Basil. II. 956.

maîtres de la faculté dont nous nous occupons, tâchaient de passer à celle de théologie.

En parlant des mémoires de l'université, Jean de Ségovie nomme huit décrétistes. Il serait difficile aujourd'hui de savoir combien parmi eux étaient chargés de cours, et comment ils s'étaient partagé les matières a enseigner. En effet Jacques Zaborowski, constituant une fondation en 1441, décide qu'après sa mort le droit de disposer de cette fondation reviendra aux »doctores juris canonici actu legentes«, et dénomme comme tels »ordinarius cum aliis tribus« [1]).

Il serait ici question du professeur »institutionum juris canonici«, de celui qui était pourvu du bénéfice de Sainte-Madeleine, et pour cela appelé »Magdalenisticus«, d'un troisième dit »de Luborzyca«, et enfin du maître titulaire d'un canonicat au château. Ce dernier n'était pas surchargé de besogne: en considération de son âge, ordinairement fort avancé, de ses devoirs à la cathédrale ou de ses services passés, il était totalement dispensé de l'enseignement, ou avait au plus une heure de cours par semaine; encore lui était-il loisible de se faire remplacer. Quelques-uns des huit décrétistes cités par Bonfili ne professaient plus ou étaient entrés à la faculté de théologie.

Nous avons déjà fait connaître les dotations des décrétistes. En 1451, Jean Elgot lègue à l'université sa maison sise rue Grodzka, entre le »collegium juridicum« et l'église de S. Marie-Madeleine, pour y loger le premier professeur des décrets. Les décrétistes d'ailleurs habitaient, les uns, en qualité de chanoines de S. Florian, au collège du roi Ladislas, les autres, à leur propre collège, rue Grodzka, où résidaient aussi, à coté des »juris canonici lectores«, d'autres professeurs et même des personnes n'appartenant pas à l'université, et ce, moyennant rétribution (cameralia) [2]).

---

[1]) Codex univers. Crac. II. 4.

[2]) Voir là-dessus Conclusiones universitatis, aux années 1449, 1451, 1454. Nous lisons à la première de ces dates: Quod doctores

Pendant le concile de Bâle où, sans compter les questions théologiques, on discuta tant de points juridico-ecclésiastiques, la faculté des décrets dut assumer l'étude de ces problèmes de droit et dicter les décisions sur l'attitude à prendre par l'université dans toutes ces luttes, dans tous ces débats. Les canonistes de cette époque élevaient aussi la voix en ce qui touchait à l'économie politique, sévères gardiens des vieilles conceptions canoniques, et adversaires des nouvelles formules, des nouveaux courants commerciaux, des chercheurs de sources inconnues de richesses, de spéculations non tentées jusqu'à ce jour.

Les canonistes considéraient comme un devoir de défendre la moralité contre l'égoïsme du capitalisme romain, et l'opposaient, cette moralité, aux tendances intéressées de la société [1]. C'était combattre pour une noble cause, mais une cause perdue d'avance en présence d l'évolution économique et des besoins du temps. On vit alors paraître cette multitude de traités qui encombrent les manuscrits du moyen âge, sur les contrats, les ventes et achats, l'usure. Henri de Langenstein, Henri de Oyta, secondés par Mathieu de Cracovie [2] et, plus tard, par le théologien décrétiste Benoit Hesse [3], rivalisèrent d'ardeur à fulminer contre ces pratiques avides. Jean Gerson, à son tour, vint se joindre à eux, et, vers le milieu du siècle, l'infatigable Jean Capistran déclara une guerre acharnée aux pratiques commerciales en faveur [4].

---

juris canonici lectores ordinarii per se habitantes in Collegio a solutione censuum sint absoluti, alii vero dres et cuiuscumque status sint inhabitantes censum solvere tenebuntur.

[1]) Voir Stintzing: Geschichte der populären Litteratur des röm. Kanon. Rechtes (1867) p. 490—491. Burdach. Vom Mittelalter zur Reformation p. 40, appelle cela ironiquement: Beichtstuhljurisprudenz, die das Grenzgebiet zwischen Recht und Moral casuistisch nach der Methode des canonischen Rechts behandelt.

[2]) Cod. Jag. 1309.

[3]) Cod. Jag. 2392; de usuris, emptionibus, etc.

[4]) Stinzing. l. c. p. 544.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs trois décrétistes fameux, mis en lumière au moment du concile de Bâle, par leur talent et leur doctrine conciliariste: Elgot, Derslaw de Borzynow, Thomas Strzempiński. La haute situation ecclésiastique qu'occupait Elgot lui assurait d'ailleurs un rôle prépondérant. Il fut pendant de longues années le bras droit d'Oleśnicki, et ses opinions lui valurent de l'antipape Amédée le titre d'auditeur papal [1]). Il mourut en 1452. Derslaw finit aussi ses jours cette même année, après avoir passé les derniers mois de sa vie dans la retraite, au couvent des chanoines réguliers auxquels il légua d'opulentes dotations.

Au retour du concile, Strzempiński, après avoir franchi les facultés inférieures se consacra à la théologie et, en 1443, y devint maître. Ce personnage, à la plume facile et à la vaste érudition, »silentium amans«, rapporte un contemporain [2]), sut attirer sur lui l'attention et prit une place en vue, d'abord dans l'université, puis, comme évêque de Cracovie, dans le clergé de Pologne. A côté de ces décrétistes nous devons encore citer, sans nous arrêter aux noms insignifiants, Nicolas Spiczmer ou Spiczymir, chantre du chapitre de Cracovie, doyen de Posen, et, pendant de longues années, collecteur du denier de Saint-Pierre en Pologne [3]); Jacques Zaborowski, cinq fois recteur de l'université, entre 1420 et 1447, signataire d'une protestation des professeurs contre le couronnement projeté de Witold [4]), décédé en 1449, après avoir créé une fondation en faveur de la bourse des canonistes et de la nouvelle collégiature de la faculté des artistes; Nicolas de Kalisz, professeur de droit canon à la cathédrale de Gnie-

---

[1]) Cod. epist. saec XV, III, 73.

[2]) Mon. Pol. III, 376.

[3]) Voir Cod. un. Crac. II, 143 et le Catalogue des ms. Jag. n. 2415.

[4]) Codex epist. II, 252.

zno[1]) et à l'université de Cracovie où, lector ordinarius, il est élu recteur en 1453; plus tard, pendant l'épiscopat de Thomas Strzempinski et de Lutek de Bzezie, il jouit au chapitre d'une très grande considération.

Jacques, fils de Parkosz, au blason Godziemba, né à Zorawice, près de Sandomir, fut aussi l'un des membres remarquables de la faculté des décrets. Elevé à Cracovie, il devint maître à l'université, en même temps que curé de Saint-Stanislas, à la Skalka[2]). Lié avec Oleśnicki, Jacques dédia à ce prélat un traité théologique de Mathieu de Cracovie, auquel il avait composé une préface[3]). Il fut recteur en 1439, 40 et 41. Au cours de ce troisième rectorat, il accomplit plusieurs réformes au sein de l'école cracovienne. Ce n'est pourtant pas à ses qualités administratives qu'il dut son renom, mais à un petit ouvrage qui se répandit bien au delà de la sphère à laquelle il était destiné. Dans un précédent chapitre nous avons déjà montré combien l'université s'était attachée à propager à côté de la langue scientifique, le latin, la langue polonaise. L'obstacle le plus nuisible à l'extension de cette dernière, était l'incertitude, la variabilité de l'orthographe. En Bohème, l'homme qui s'était mis à la tête du mouvement national, n'avait pas dédaigné de s'intéresser à ce détail, condition indispensable d'ailleurs du développement de la littérature et même, jusqu'à un certain point, de la formation des idées. Jean Huss écrivit, en 1411, une »Orthographe bohème«, à l'usage des écoliers et, par là, rendit un service signalé à la langue tchèque. Afin de simplifier l'écriture des mots, au lieu d'assembler et de combiner quelques lettres latines pour figurer des sons tchèques, il fit usage de signes diacritiques, et à l'aide de divers accents placés sur les lettres latines, leur fit exprimer les

[1]) Acta iudicii eccles. gnesn. (Ulanowski) p. 181, année 1452.
[2]) Cod. univ. Crac. II. 11.
[3]) Catal. des ms. Jag. n. 2140. Au sujet de ces relations, voir Cod. epist. I. 2, 43.

sons de sa langue natale. L'ingénieuse audace de Huss ne trouva d'écho en Pologne que vers 1440. A cette date l'»Orthographe« de Huss tomba entre les mains de Parkosz, et celui-ci résolut aussitôt de suivre l'exemple du réformateur et d'imaginer aussi un »obecado« pour les Polonais [1]). Il est à regretter qu'il n'ait pas complètement adopté le procédé de son prédécesseur, car, tandis que Huss avait surtout voulu simplifier l'écriture, Parkosz, plus timide, conserva en beaucoup de cas les anciennes combinaisons, en y adjoignant des signes empruntés à la musique et devant reproduire les diverses consonnances polonaises. Ce système hybride et compliqué ne pouvait être généralement admis et ne remplissait point les conditions qui l'eussent rendu durable. Il n'en est pas moins vrai que Jacques a mérité la reconnaissance de la postérité pour avoir, le premier, montré le mal à réparer, et ouvert la route à de plus heureuses innovations.

Il est probable que Jacques Parkosz ne se fit guère remarquer comme décrétiste, car on n'a de lui aucun mémoire, pendant la féconde époque du concile de Bâle.

Cette faculté des décrets, peut-être en raison de ce que ses membres étaient détournés de leurs devoirs pédagogiques par la politique et les affaires, à plusieurs reprises menaça ruine. Elle traversa sans doute une de ces crises vers 1451, puisque cette année-là, l'université prit à l'égard des décrétistes des mesures rigoureuses [2]). Le professeur négligent, après trois avertissements, serait privé du »salarium« qu'il touchait, soit en espèces, soit en dîmes, et même destitué. »En outre, ajoutait le décret, puisque le »lector ordinarius« est le maître principal de la faculté, c'est à lui de veiller à la ponctualité de ses collègues et

---

[1]) Voir Wislocki. L'enseignement du polonais dans les écoles. Léopol 1868, p. 8.

[2]) Conclus. univ. année 1451, et archives de l'un. Jag. fasc. 487, n. 14362.

de les inciter au travail. D'après les statuts, il doit lire une heure et demie, organiser des répétitions et des exercices pratiques pour les écoliers; les jours de cours (dies legibiles), il doit s'acquitter consciencieusement de sa tâche, ne pas s'accorder de congé sous les plus futiles prétextes, et ne pas profiter de la première occasion venue pour se dispenser de ses leçons«. Cet acte accuse des errements fâcheux à cette faculté; il prouve que vers le milieu du siècle l'étude des décrets ne se maintint pas à la hauteur où nous l'avons vue aussitôt après la fondation de l'université.

La théologie, au contraire, était toujours cultivée avec ardeur. André de Kokorzyn, maximus artista, comme l'appela plus tard Galka, mourut vers 1434 [1]). Nicolas Kozlowski, vieilli, quitta ce monde en 1443. Mais ces deux maîtres eurent des contemporains et des successeurs, comme eux actifs et éclairés.

Quant à la dotation de cette faculté, nous avons dit qu'elle était principalement tirée des bénéfices de S. Florian. L'université choisissait, parmi les chanoines, des professeurs qu'elle chargeait de la »lectura ordinaria« de théologie, poste regardé comme supérieur; de là, le théologien passait au chapitre du château [2]). Les places et les charges à la collégiale s'étaient multipliées avec le temps. Jagellon avait attribué à l'université le décanat, la chantrerie, quatre canonicats et les revenus de trois chancelleries. Nous avons noté que la custodie passa en 1427

---

[1]) Il est encore vivant en 1432, et vient une dernière fois au «Collegium», ce que constatent les conclusiones domus maioris.

[2]) Voir Conclus. domus majoris, à la date de 1497. En 1491, le doyen du chapitre de S. Florian est appelé à la »lectura ordinaria«, à cause de son grand âge et pour lui assurer plus de repos (Conclus. un. 1491). Le »lector ordinarius« recevait, paraît-il, une rétrbiution de 40 florins. (Conclus. univ. 1493).

sous le patronat de l'université et que, cette même année, Zbigniew Oleśnicki érigea un nouveau canonicat sur les revenus de cette custodie. Dlugosz, qui écrivit son „Liber Beneficiorum“ en 1470, compte encore les canonicats formés des chancelleries de Sieradz, Lenczyca et Posen. Il y aurait donc eu, avec le décanat, la custodie et la chantrerie, huit prébendes, soit, en tout, onze bénéfices réservés aux professeurs de l'université. Les documents du temps dénombrent, en 1439, huit professeurs chanoines; neuf, à un autre moment [1]), dix, en 1447 [2]). Comme on le voit, le chiffre varie: certaines collégiatures n'étaient pas fixes, en sorte que, plus tard, on ne cite généralement que huit chanoines maîtres [3]). La cure de S. Florian fut, dès l'origine, en dehors du chapitre. Dans celui-ci, le décanat était la prélature la plus élevée; venaient ensuite la custodie et la chantrerie. Cette dernière était assez mal dotée; il semble même qu'elle était inférieure sous ce rapport aux autres canonicats, puisque les »collegiati« royaux admis au chapitre de S. Florian, occupaient en premier lieu la chantrerie [4]). Aussi ne trouvait-on pas facilement de titulaire pour ce bénéfice qui était »cum egressu« et nécessitait des séjours temporaires à Olkusz; Venaient ensuite les autres canonicats. Les professeurs étaient exemptés de la »cura animarum«, dévolue à sept vicaires; cependant les prébendiers devaient prendre part aux offices religieux, pour lesquels d'ailleurs il leur était alloué des fonds. Aussi les professeurs ne se faisaient-ils pas faute de se plaindre de ces obligations qui les contraignaient à quitter si souvent le »collegium«. Chaque bénéfice avait ses re-

[1]) Cod. univ. Crac. I, 191, 193.

[2]) Ibid. II, 41—42.

[3]) Nous lisons dans les Conclusiones maioris domus, à la date de 1453: Cancellaria posnaniensis fuit olim collegiatura, ce qui signifie que ce bénéfice avait cessé d'être attaché aux fonctions de professeur à l'université. Nous verrons plus tard qu'il n'avait pas absolument cessé d'exister.

[4]) Conclus. domus mai. 1440.

venus particuliers, provenant en majeure partie des dîmes; en outre, les prélats et chanoines possédaient en commun des propriétés comme la terre de Czaple et quelques maisons à Kleparz [1]). Primitivement, le doyen devait avoir la gérence de tous les biens des professeurs chanoines. Mais cet usage tomba promptement en désuétude: au cours même du XV-e siècle, l'administrateur ou proviseur est élu par le chapitre.

A côté de cette dotation principale, les théologiens avaient encore d'autres revenus et bénéfices. Il ne leur était pas nécessaire d'être docteurs pour être pourvus de ces prébendes. Ce titre, le plus élevé de la hiérarchie universitaire, était fort difficile et fort coûteux à obtenir. Aussi voyons-nous parmi les prébendiers de S. Florian beaucoup de bacheliers, de licenciés en théologie, professeurs extraordinaires, comme nous dirions aujourd'hui.

Parmi les théologiens fameux de cette époque citons: Jean de Radochonce, un des plus anciens membres de l'université où il fut recteur une première fois en 1424, puis en 1431. La bibliothèque possède un grand nombre de manuscrits philosophiques et théologiques, dons de ce maître [2]); Laurent de Ratibor, recteur en 1428, quoique simple bachelier en théologie. Plus remuant que le précédent, il écrivit un des mémoires conciliaristes cracoviens; Barthélémy de Radom, recteur en 1444 et 1445, un des anciens aussi de la faculté. Il mourut, de même que Jean de Radochonce, vers 1450. Jean Elgot, annonçant leur décès à Dlugosz, s'exprime en termes élogieux au sujet de Barthélémy de Radom: »valens et supra alios erat in facultate theologiae« [3]).

Benoît Hesse, de Cracovie, frère de Bernard qui pendant la même période se distinguait à la faculté de mé-

---

[1]) Dlugosz. Liber Benef. I. 497.

[2]) Voir N. N. 442, 736, 1408, 1449, 1721, 1938, 2041, 2148, 2185, 2223, 2341.

[3]) Cod. epist. I, 2. 100.

decine, était bien supérieur à ceux que nous avons dénommés plus haut. Après avoir terminé ses études à Cracovie, Benoît, maître en 1415, fut doyen des artistes en 1421, et recteur de l'université en 1427. Sa carrière se prolongea jusqu'en 1455, où nous le retrouvons encore enseignant, en qualité de théologien et de décrétiste. Il y a de lui, à la bibliothèque Jagellonienne, des ouvrages sur Aristote, l'Ecriture Sainte et la théologie. Il était aussi versé en droit canon, comme d'ailleurs la plupart des théologiens de ce temps [1]). Conciliariste passionné, il composa, en 1440, un mémoire en faveur de la suprématie du concile. Il fut, après François de Brzeg et l'éminent Jacques de Paradis, le théologien cracovien le plus écouté de son époque [2]). C'est grâce à cette popularité, non moins qu'à ses aptitudes administratives, qu'il fut élu six fois recteur, la dernière fois en 1455. Il mourut peu de temps après.

Sorti de la même école, élève, comme Hesse, de François de Brzeg, de Stanislas de Skalmierz et de Paul Wladimiri, Jacques de Paradis fut sans contredit un des meilleurs maîtres de l'université de Cracovie au XV-e siècle. Après Mathieu de Cracovie, il tient la première place parmi les théologiens. Tout enflammé de zèle réformiste, il contribua puissamment à pousser l'académie dans le parti conciliariste, et soutint en Pologne le concile sur lequel il comptait pour la réalisation de ses vues. Sa renommée ne resta pas confinée à son pays: elle se répandit dans toute l'Europe où sa parole éloquente trouva mille échos. De basse extraction, probablement d'origine allemande, il naquit cependant en Pologne et en-

---

[1]) Cod. Jag. 2392: De usuris, emptionibus, etc. Leçons sur Aristote, cod. 1367 et 1901, commentaires de l'Ecriture-Sainte, cod. 1366 (achevé en 1448) et cod. 1368. Le Cod. 1369 renferme divers traités ayant rapport au concile de Bâle, par Hesse et d'autres auteurs.

[2]) L'abbé Fijalek: Etudes sur l'hist. de l'univ. p. 148, où se trouvent beaucoup de détails sur Hesse.

tra d'abord au monastère des cisterciens de Paradis, puis à celui de Mogila. Lorsque le concile de Constance precrivit aux cisterciens de l'Orient de fréquenter l'université de Cracovie, Jacques était certainement chez ces religieux. En 1420, quelques-uns de ces moines s'inscrivent à l'université, et parmi eux, »Jacobus frater de Paradiso«. A partir de ce moment, et pendant vingt ans, sa vie se partage entre Mogila et l'université. Bachelier en 1421, il devient maître ès arts en 1423. Quelques années après, il s'adonne à la théologie et devient maître à cette faculté en 1432. Comment remplit-il ses fonctions, comment put-il concilier ses devoirs à Mogila avec ceux de professeur? Il serait difficile de s'en rendre compte. Toujours est-il qu'il commença de fort bonne heure à réfléchir et à écrire sur la réorganisation de la vie monastique, l'amélioration des esprits et des moeurs. C'est en Pologne que parurent ses premiers ouvrages sur ce sujet: De temptacione et consolacione religiosorum, De tribus substancialibus, c'est-à-dire, Des voeux monastiques, tractatus super esum carnium. En 1431, on le trouve au nombre des maîtres qui disputent avec les Hussites. Pendant le concile de Bâle, il est un des plus vaillants partisans de l'assemblée, un des plus hardis promoteurs de la réforme de l'Eglise, à tel point que ses discours virulents blessaient parfois ceux-là mêmes qui étaient de son opinion. Mais sa sincérité n'était pas douteuse; c'est du fond de son coeur ardent, hautement épris du bien, qu'il parlait, tandis que sa vie exemplaire donnait de la force à ses discours et les inspirait. Jacques de Paradis fut donc un des champions les plus convaincus du conciliarisme, parce qu'il croyait les conciles capables de conduire l'Eglise vers l'idéal qu'il rêvait. Il quitta plus tard l'ordre de Citeaux et Cracovie pour devenir chartreux à Erfurt. Ayant échoué dans ses tentatives d'amendement de l'Eglise et des ordres religieux, il voulut se réformer lui-même et s'imposa la règle austère de S. Bruno. Mais de nombreux écrits avaient

rendu fameux le nom de l'humble cénobite. La plupart de ces ouvrages traitaient des problèmes de morale, tendaient à l'épuration des moeurs ecclésiastiques et conventuelles. Cette préoccupation absorba toute sa vie. Il est probable qu'il adressa au concile de Bâle un mémoire où il exposait ses vastes idées régénératrices. Après la dissolution de cette assemblée, il écrivit sur le même sujet au pape Nicolas V. »Frère Jacques avait un esprit pénétrant et élevé; il connaissait tous les vices de son époque et ne désirait rien tant que d'y porter remède, de les déraciner«. Sa parole hardie fouaillait sans pitié les travers et les bassesses. En conciliariste irréductible, il ana thématisait »ceux qui non seulement s'efforcent d'étouf fer la fille sainte du concile, la réforme, mais ont encore tué la mère, c'est-à-dire le pouvoir et l'apostolat des conciles eux-mêmes« [1]. Dans son écrit »De negligentia praelatorum«, il s'élève avec colère contre les richesses des couvents, richesses contraires aux règles; il traite de voleurs, de brigands, les moines qui se sont laissés séduire par l'appât de l'opulence; il invite les princes à châtier cette corruption par la confiscation des revenus. Dans sa lettre à Nicolas V, intitulée »Avisamentum ad papam pro reformatione ecclesiae«, il attaque les collations romaines, les provisions qui empiétaient sur la liberté électorale des chapitres. Nicolas V, loin de s'offenser de ces intempérances de langage, fut toujours plein d'estime pour leur auteur et même alla jusqu'à faire l'éloge de plusieurs boutades de l'écrivain. Jacques de Paradis cependant n'avait pas hésité à écrire que le pape est la norme de l'Eglise, mais que sa norme, à lui, c'est la volonté de Dieu et.... les décisions des conciles oecuméniques. L'ancien basiléen osait jusqu'au bout affirmer ses convictions.

Dans la littérature réformiste du XV-e siècle, Jacques de Paradis occupe un rang supérieur, et par le nombre et

---

[1]) Kampschulte, die Universität Erfurt. Trèves 1858, I. p. 15.

par la valeur de ses écrits. Beaucoup d'entre eux furent popularisés plus tard par l'impression et pendant longtemps ils ne perdirent rien de la faveur qui les avait accueillis. Les théologiens de Cracovie, subjugués par l'audace et la chaleur de la parole de Jacques, le prirent pour guide, et c'est bien à l'assurance impétueuse des théories conciliaristes de ce maître que l'université dut de s'engager si avant dans le parti du concile, d'y persévérer même alors que tout le monde l'avait abandonné.

Jacques de Paradis ne paraît plus en Pologne après 1441. Il quitta Cracovie pour se retirer, comme nous l'avons dit, chez les chartreux où l'attirait sa soif d'austérité et de mortification. Au surplus, son rôle lui paraissait peut-être fini en Pologne; et qui sait si la violence de ses opinions ne lui avait pas fermé les portes de Mogila et ne l'avait pas chassé du pays? En tout cas son esprit y demeura; les flammes qu'il avait allumées à Cracovie ne s'éteignirent point, et bien des âmes vinrent se réchauffer à ce feu sacré [1]).

Près de ces maîtres fameux, de ces bruyants lutteurs théologiques, vivait alors à Cracovie, dans l'ombre solitaire de sa cellule, un studieux personnage qui s'était proposé d'édifier son prochain par des exemples et des préceptes, et qui, loin du monde, écoutait le bruit du siècle et observait le mouvement des esprits et des âmes autour de lui. Ce n'était pas un savant; il ne parvint pas à la gloire scientifique, il n'en apporta point à l'université; mais il fit mieux: il la décora de l'auréole de ses vertus et de sa sainteté. Le plus humble, le plus simple des hommes, il se tient à l'écart de toutes les manifestations publiques de l'université. Enfermé dans sa retraite, il prie sans doute pendant que les autres s'agitent, ou bien avec son zèle

---

[1]) Les sources ont été citées par Kessel dans: Wetzer und Weltes Kirchenlexikon, et surtout par M. l'abbé Fijalek dans sa belle monographie de Jacques de Paradis (1900).

accoutumé, il transcrit les ouvrages et les pensées d'autrui sur ces énormes in folio qui font notre étonnement et témoignent de l'infatigable labeur de sa plume. Et tandis que ses collègues sont ensevelis dans l'oubli, l'Eglise célèbre ce modeste serviteur de l'université et de Dieu, et chante en l'honneur de Jean Kanty:

Gentis Polonae gloria
Clerique splendor nobilis
Decus Lycei et patriae
Pater, Joannes, inclyte.

Il s'inscrivit à l'université de Cracovie en 1413. En 1415 il était bachelier et, en 1418, maître ès arts. Il se rendit bientôt après à Miechów, envoyé par l'université pour y diriger l'école du monastère du S. Sépulcre. De retour à Cracovie, en 1429, il commença à professer à la faculté des artistes, dont il fut doyen en 1432, 1437 et 1438. Il faisait alors des leçons sur Aristote et se préparait à subir ses examens de théologie. En 1439, il devient bachelier; en 1443, maître en théologie et lector ordinarius. A partir de ce moment, il est attaché à l'université pendant une longue suite d'années, jusqu'à sa mort, survenue en 1473 [1]); et, particularité caractéristique, malgré ces longs services, il ne fut point appelé à la tête de l'école à laquelle il consacrait sa vie.

Cette vie ne fut qu'un continuel travail. Il écrit sans cesse, aussi bien dans sa petite chambre de Miechów (in stubella scholae Mechoviensis) que dans sa cellule du collège du roi Ladislas; il écrit pour lui-même, pour les autres, pour s'occuper, pour chasser l'ennui (pro taedii et otii évitatione [2]), pour la gloire de Dieu. A la fin de ses manuscrits nous voyons la formule ordinaire d'actions de

---

[1]) M. Wislocki a établi la chronologie de S. Jean Kanty. Voir Comptes rendus de l'académie des sciences de Cracovie en 1890. Classe d'histoire, p. 17, Cracovie, 1891.

[2]) Ms. bibl. Jag. 2603.

grâces à Dieu pour l'ouvrage mené à bon terme, et quelquefois un mot sur sa personne qu'il dévoile timidement par les expressions (per Joannem quendam) [1], sur son mauvais style dont, il faut l'avouer, il n'avait guère lieu d'être fier [2]. C'est ainsi qu'il transcrivit tout ou partie des oeuvres de S. Augustin, de S. Thomas, les commentaires d'Holkot sur les Livres Saints, et plusieurs traités de théologie; souvent, pour plus de sûreté, il compare deux exemplaires d'un même ouvrage [3]; le concile de Bâle et la lutte de l'Eglise avec le hussitisme l'intéressent au plus haut point. Le manuscrit n. 414 de la bibliothèque jagellonienne contient quantité de notes sur toutes les questions dont eurent à s'occuper les conciles du XV-e siècle. C'est un volumineux recueil auquel Jean Kanty adjoignit plusieurs discours prononcés à Bâle. Le codex n. 1690 a trait à la polémique avec les Hussites. Il existe encore aujourd'hui à la bibliothèque quinze gros manuscrits de la main de ce laborieux copiste [4]; et ce n'est pas là tout; beaucoup d'autres codex ont été perdus ou ont été envoyés à Rome. En présence de cet écrasant labeur, de cette obscure besogne de manoeuvre, si impersonnelle et si remplie d'abnégation, les paroles du Christ à ses disciples viennent à la pensée: »Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum coelorum«.

Et malgré cette indigence d'esprit, on est frappé d'autre part d'une certaine largeur de vues, fruit de la bonté, de l'indulgence de son coeur. Si Jean Kanty transcrivit des traités mettant le concile au dessus du pape, il le fit parce qu'à Cracovie tout le monde était conciliariste, que tout ce qu'il y avait alors d'honnête et d'élevé dans le pays et à l'université réclamait à grands cris des ré-

---

[1] Ms. bibl. Jag. 2375.
[2] Cod. n. 1691: Heu male finivi, quia non bene scribere scivi.
[3] Cod. Jag. n. 1216.
[4] Wislocki. Catalogue des mscr. de la bibl. Jag. p. II.

formes, et croyait que le concile était l'instrument providentiel qui les exécuterait. D'autres traits nous frappent davantage. Dans un manuscrit du moyen âge, on trouve la solution de certains cas de conscience d'après les maîtres de l'université de Cracovie. Ce livre, curieux surtout pour les canonistes, n'est cependant pas dépourvu d'intérêt au point de vue de la civilisation en général [1]). Une question étant posée, les théologiens cracoviens, et entre autres Jean Kanty, y font des réponses. On demande un jour, par exemple, à maître Jean son avis sur le cas suivant: la femme d'un gentilhomme a fait voeu d'aller avec sa fille en pélerinage au sanctuaire de Saint Léonard, et cela en marchant sur les genoux et tenant une palme en main, sur une distance d'un mille et demi (environ deux lieues et demie de France). Notre saint réprouve cette atroce manière de se traîner sur les genoux. Autre question: peut-on faire usage à l'église d'un manteau pris comme butin de guerre sur le cadavre d'un païen? Michel Kozlowski répond négativement, parce que, dit-il, les païens étant anathèmes, les objets leur appartenant le sont aussi. Moins intransigeant, Jean Kanty en appelle à l'opinion des juristes, et croit que la chose est admissible, car les temples païens eux-mêmes ont été transformés en églises, à preuve l'église de Rome, Sancta Maria Rotunda.

Nous avons cité ces deux sentences de Jean Kanty pour montrer que l'excellent homme qui, à l'université, luttait avec les aspérités de la langue, dans la vie, s'attachait aussi à tout adoucir, à calmer tout, à repandre autour de lui la sérénité, la charité de son âme. A côté de Jacques de Paradis, c'est un second type

---

[1]) Manuscrit de la collect Ossoliński n. 3297. Ce codex fut signalé et décrit par Brückner dans les Comptes-rendus des séances de l'Acad. de Cracovie, classe de philologie. 25, 277. C'est quelque chose d'analogue aux Casus pulchri de Gniezno. J'emprunte les détails ci-dessus à M. Brückner. Tout cela a été publié dernièrement par M. Fijalek, dans les Etudes sur l'histoire de l'université. 151.

d'ascète, d'une vie de renoncememt et d'édification, et la parole de Jacques, qui fut probablement le maître de théologie de Jean, jeta sans doute dans l'âme de ce dernier les germes des sentiments qui s'épanouirent en cette fleur: la sainteté.

C'étaient donc les théories conciliaristes qui régnaient alors parmi les théologiens de Cracovie. Elles pénétrèrent même dans l'oratoire de Jean Kanty. Elles dominèrent toutes les pensées, dirigèrent tous les actes, tous les travaux scientifiques. Les âmes enflammées d'espérances, avides de redresser les abus qui affligeaient l'Eglise et souillaient le clergé, s'élevèrent parfois alors jusqu'aux plus sublimes spéculations du mysticisme, car le mysticisme répondait aux entrainements des coeurs, aux désirs enthousiastes du bien et de la perfection.

Il faut encore nommer les théologiens Paul de Pyczkowice et Mathias de Labiszyn. Le premier fut reçu bachelier à Cracovie, en 1417, et maître ès arts, en 1422. La faculté des artistes le choisit pour doyen, en 1430. Les débats du concile de Bâle eurent aussi un écho dans ses écrits. On sait que le concile ne se proposa pas seulement la réforme de l'Eglise, mais voulut encore introduire certaines innovations dans la dogmatique, qu'il recommanda entre autres l'immaculée conception comme doctrina... consona cultui...... fidei...... rationi et sacrae scripturae, et en fit un article de foi pour les fidèles. Plus tard cependant cette décision ne fut pas considérée comme ayant été approuvée par une assemblée oecuménique et l'affaire resta en suspens [1]. Mais le concile déploya une grande activité à propager ses conclusions, et Marc Bonfili les soutint énergiquement en Pologne. Paul de Pyczkowice fut, semble-t-il, très dévot à la Vierge .Marie; il écrivit un mémoire sur l'immaculée conception et une hymne à la louange de la Mère de Dieu. Nous

---

[1]) Hergenröther. Handbuch der allgem. Kirchengeschichte II, 725, et Hefele Conciliengeschichte 7, 781.

possédons encore ces compositions, écho fort rare des débats qui s'engagèrent alors entre les théologiens [1]).

Les travaux littéraires de Mathieu de Labiszyn sont moins notoires. Par contre, sa biographie est connue dans tous ses détails. Nous pouvons suivre ce maître à partir de ses débuts à la faculté des artistes jusqu'aux derniers échelons de la hiérarchie académique. Il entre à l'université en 1419, devient bachelier en 1421, est reçu membre du collège (collegiatus) en 1427. En 1429, il publie les statuts de ce collège, en y ajoutant quelques nouvelles prescriptions [2]); il parvient enfin au décanat en 1432. En commençant ses études de théologie, en 1431, il embrassa l'état écclésiastique; il fut reçu bachelier en théologie, en 1434; comme tel, il fait des cours sur l'Ecriture Sainte, de 1436 à 1439, c'est-à-dire qu'il est bachelier »cursor«; en 1439 il obtient la custodie de S. Florian; gravissant encore un degré, il devient bachelier »sententiarius« et explique les sentences de Lombard, de 1445 à 1445. Cette même année, il est proclamé licencié, et en 1446, maître en théologie. En 1449, il administre l'université en qualité de recteur. Il couronne enfin sa carrière par la plus haute prélature de S. Florian, le décanat, en 1451 et 1452 [3]).

Un autre professseur, contemporain de S. Jean Kanty, éveille plus d'intérêt que le précédent. Nous voulons parler de Jean Dombrowka. Ce maître travailla à l'université pendant de longues années, et y fut appelé aux fonctions les plus variées; il fit partout preuve d'un réel talent et d'une activité plus grande encore. Au cours de ses études à l'université de Cracovie, il fut reçu bachelier en 1421 et maître, en 1427. Il obtint vers la même époque l'altarie de S. Alexis, fondation de Nowko, à l'église ca-

---

[1]) Voir Cod. universit. Pestinae (Pest) n. 64: Quaestio de conceptione b. Mariae et l'hymne.

[2]) Archives pour l'Hist. de la Lit. (1878) Tom. I. p. 3.

[3]) Ces dates sont tirées des ms. Jag. n. 1390 et 1456.

thédrale de Cracovie; en 1433 il abandonne ce bénéfice [1]: à cette date, il est doyen des artistes. Il professe à cette faculté comme „collega regalis«: néanmoins il se démet de cette collégiature royale en 1440, pour occuper l'altarie de Tous-les-Saints, fondation de Niemierza de Krzelow, à la cathédrale de Cracovie [2]. Dombrowka devait être alors docteur ès décrets, car il avait fait toutes ses études de droit, de 1430 à 1440. Il se met ensuite à apprendre la théologie. En 1446, il est recteur pour la première fois, et le registre matricule fait suivre son nom des titres suivants: docteur du décret, licencié en théologie, chanoine de S. Florian. Plus tard, il est qualifié de docteur ou professeur de théologie. En 1449 [3] un inconnu écrit à Zbigniew Oleśnicki au sujet de cette admission de Jean Dombrowka à la faculté de théologie. L'écrivain lui avait offert sa place de »lecturae ordinariae« chez les décrétistes; mais Jean avait refusé. Il venait en effet de passer à la faculté de théologie, »de telle sorte qu'il accepta un des canonicats réservés aux théologiens à S. Florian, en échange du bénéfice qu'il avait eu jusqu'alors« [4]. En outre il obtint le décanat à la collégiale de Soncz, nouvellement fondée par Zbigniew Oleśnicki, et la custodie de la collégiale de Notre-Dame, à Kielce. En 1451, lorsqu'il fut élu recteur pour la seconde fois, il porte tous les titres et dignités ci-dessus. Ces rectorats se renouvelaient assez souvent. Jean Dombrowka jouissait évidemment de la confiance de ses collègues, confiance justifiée par de remarquables talents administratifs. Il est encore recteur en 1453, puis en 1458, 1467 et 1471, de sorte qu'il fut élevé six fois à cette charge suprême. Il la remplissait encore lorsque la mort vint, en 1472, enlever à l'u-

---

[1]) Cod. univ. Crac. I. 174.
[2]) Conclusiones domus maioris.
[3]) Jacques Zaborowski mourut en 1449.
[4]) Cod. epist. III. 24.

niversité ce chef expérimenté et habile. Il fut enseveli à la cathédrale de Cracovie [1]).

Dlugosz l'appelle »vir in sacris litteris et humanis optime eruditus«, et en un autre endroit, »célèbre et éminent professeur de théologie et docteur des canons« [2]); on lui donnait — particularité significative — le titre d'»utriusque facultatis professor« [3]); ceci se rapportait-il à ses grades universitaires, ou à ses fonctions étendues aux deux facultés de droit et de théologie? Il serait difficile de le déterminer. A l'université on eut souvent recours à ses lumières juridiques et à son adresse à concilier les différends. Le roi Casimir ne se fit pas faute de le consulter au sujet des affaires publiques, et notamment plusieurs fois à propos du conflit avec l'Ordre teutonique.

Jean Dombrowka était en outre tout empli de zèle pour la science. Il rassembla une belle collection de manuscrits dont il fit don par legs à la bibliothèque de l'université. Ces ouvrages pour la plupart se rapportent au droit romain [4]), ou canon; cependant on y compte aussi bon nombre de livres philosophiques ou théologiques. Ce fut un des grands bienfaiteurs de la bibliothèque, et son testament, écrit après 1440, alors qu'il n'était encore que bachelier en théologie, contient une liste fort longue des ouvrages qu'il possédait, généreux et magnifique présent qu'il faisait à ses collègues et à l'académie [5]). C'est à lui que la bibliothèque de Cracovie est redevable d'un de ses plus précieux et plus anciens manuscrits, un fragment de la Pharsale de Luçain, témoignage de l'amour des lettres du donateur qui étendait aussi aux classiques de l'antiquité ses recherches et ses études [6]).

---

[1]) Cod. bibliot. Jag. n. 2212.

[2]) Liber benef. I, 452 et 546.

[3]) Cod. univ. Crac. II, 195 (année 1459) et 266 (année 1469).

[4]) Catalogue des ms. Jag. n. 334, 335—340, 375. Il donna un grand nombre de livres de droit à l'université en 1462.

[5]) Catalogue des ms. n. 670.

[6]) Catal. n. 2685.

Nous avons de lui les leçons qu'il fit sur les sentences de Lombard [1]), quelques sermons [2]) et des notes »adscriptiones« sur les livres qu'il lisait. Les leçons n'offrent rien de saillant: Dombrowka explique le texte des auteurs, à grand renfort de distinctions et de déductions, à la manière du moyen âge, et souvent obscurcit, noie sous les subtilités la pensée des écrivains qu'il interprète. C'est ainsi qu'il commente le traité de Jean de Salisbury, Polycraticus [3]), celui de Paul Vergerius, »de ingenuis moribus et liberalibus studiis« [4]), le recueil d'exemples et anecdotes de Valère Maxime [5]). Toutes ces annotations et d'autres encore, furent plus tard mises au service du public.

Sa bibliothèque lui permit de composer un commentaire sur la chronique de maître Vincent. Callimaque, dans la vie de Grégoire de Sanok, parlant des rapports de son héros avec Jean Dombrowka, raconte que celui-ci écrivait alors »in Polonorum historias commentaria« [6]). Effectivement, Dombrowka. en 1434, était occupé à mettre des additions et éclaircissements à la chronique de maître Vincent; ce travail nous a été conservé en entier [7]). Il est loin d'être fort instructif. Le commentaire se perd dans les labyrinthes des arguties médiévales et donne lieu à des considérations philosophiques, éthiques, rhétoriques qui, le plus souvent, n'ont aucun lien avec le sujet. Nous voyons défiler sous nos yeux des citations tirées de tous les ouvrages qui composaient la bibliothèque de Dombrowka, dont nous avons le catalogue [8]). Ce qui manque, ce n'est

[1]) N. 2204.

[2]) N. 2242, 2361, 2366.

[3]) N. 479.

[4]) N. 693.

[5]) N. 540.

[6]) Vita Gregorii Sanocei cap. V.

[7]) Réimprimé dans Joh. Dlugossii Hist. Tome II, Leipzig 1712, p. 595 et suiv.

[8]) Ceci suffit à prouver que ces annotations sont bien l'oeuvre de Dombrowka. Le catalogue de sa collection de livres (ms. Jag. 670)

pas l'érudition; elle s'y étale au contraire avec complaisance, avec ses minuties et ses détours. La chronique de Vincent prêtait d'ailleurs beaucoup à ce genre de remarques touffues; c'était un champ merveilleux sur lequel elles pouvaient s'épanouir à l'aise. Si on l'a surnommée »le grenier du savoir du moyen âge«, et si Vincent fut appelé »le modèle du sage scolastique« [1]), il n'est pas étonnant que le maître cracovien, plongé dans les choses de cette époque et en ayant fait son étude favorite, ait pris un véritable plaisir à lire et à glosser le vieux chroniqueur. Cependant grandissait alors et se formait un autre homme qui devait élever l'historiographie polonaise à une hauteur où on n'était point parvenu jusque là, lui montrer la voie à suivre, la tirer des puérilités de maître Vincent, lui donner la vérité et la clarté pour guides.

Jean Dombrowka qui ne ferme pourtant pas entièrement les yeux aux nouvelles productions de l'esprit humain, qui lit et explique le fameux ouvrage de Pétrarque: »De remediis utriusque fortunae« [2]), et considère néanmoins Vincent comme le dernier mot de l'histoire, est une preuve éclatante de la lenteur avec laquelle l'âme humaine s'arracha à ses antiques conceptions pour suivre les inspirations nouvelles, de l'opiniâtreté conservatrice qu'elle apporta au culte de son vieil idéal, de ses vieilles affections. Nous avons vu percer une lueur d'humanisme et de renaissance en Pologne, dans la première moitié du XV-e siècle; elle se manifesta principalement aux sommets

---

se reflète dans ce travail. Il cite souvent Polycraticus, le Breviloquium de virtutibus antiquorum de Jean de Galles, franciscain anglais du XIII-e siècle (voir ms. n. 693), le Speculum regiminis de Philippe de Bergame, (voir ms.Jag. 670) enfin, parmi les modernes, Pétrarque (voir ms. 670).

[1]) Laguna dans l'Ateneum de 1878. T. II, p. 26 (Deux élections).

[2]) Cod. bibliot. Jag. 725.

de la société, en dehors de l'université où ces tendances rénovatrices ne trouvèrent que peu d'écho. Les universités en effet furent généralement des forteresses du moyen âge, forteresses qui résistèrent acharnément et ne rendirent que contraintes les armes aux novateurs. Aristote y régnait, y était presque l'objet d'un culte, et il ne se laissa pas aisément détrôner par les nouveaux dieux, les nouveaux maîtres. Les universités, c'étaient les anciennes méthodes, les anciennes voies de la pensée humaine, et les humanistes regardaient avec mépris et dédain ces maîtres lourds et indigestes. Eneas Silvius n'avait presque pas de rapports avec les professeurs de Vienne [1]). Il perdent tout leur temps, disait-il, à des subtilités philosophiques. Pour eux, l'étude de la logique ne porte pas de fruits, c'est-à-dire n'a pas de terme pratique, n'en a pas d'autre que leur mort. Les prétendus professeurs des arts libéraux se complaisent à mille détours dialectiques, étudient des commentaires sur Aristote dont ils n'ont pas lu les écrits, ignorent l'éloquence et la poésie.

Ce que l'humaniste italien disait de Vienne, eut sans aucun doute pu s'appliquer aussi à Cracovie. A la faculté des arts de Cracovie, Aristote était aussi le maître vénéré, indiscuté. Nous possédons les fragments de quelques listes des cours suivis, que les candidats au baccalauréat étaient tenus de remettre à leur examinateurs, en témoignage de l'application qu'ils avaient déployée. Ces listes sont de 1443, 1444 et 1455 [2]). Elles respirent le moyen âge le plus pur; on n'y voit que leçons sur Aristote; c'est d'après Donat, Alexandre de Villa Dei, la poetria nova de l'Anglais Ganifredus, qu'on apprend la langue latine.

Les manuscrits collectifs du temps nous tracent les limites dans lesquelles se renfermait alors la connaissance des auteurs classiques. Ovide était fort en

---

1) Voigt, Enea Silvio II, 345.

2) Ms. de la bibl. Jag. n. 1432 et 1411.

honneur et le fut d'ailleurs pendant tout le moyen âge; on lisait surtout ses lettres »ex Ponto«, ses lettres d'amour, ses Remedia amoris et une foule d'autres compositions, souvent teintées de christianisme, que le moyen âge lui attribuait; Virgile, Lucain avaient aussi leurs fidèles; Horace était beaucoup moins estimé. Perse au contraire plaisait par sa morale profonde et sa manière philosophique [1]); Juvénal par sa véhémence et sa farouche intégrité, séduisait aussi quelques lecteurs. Parfois un maître du moyen âge s'intéressait à l'Andria de Térence; on aimait les romans mythologiques de Claudien, un des derniers représentants de la poésie classique. Néanmoins, dans les recueils des poésies les plus goûtées à cette époque, les auteurs qui tiennent la première place [2]) ne sont pas les anciens, mais bien ceux du X-e au XIV-e siècle, surtout leurs morceaux didactiques [3]). C'est ainsi que nous rencontrons fort souvent les fables d'Avianus, d'Esope, c'est-à-dire les fables de Phèdre ou plutôt de Romulus, mises en distiques latins par un anonyme du XII-e siècle, le Cato novus, le livre préféré du moyen âge, dont la première rédaction remonte au IV-e siècle et qui contient toute une série de brèves sentences morales. Les fables de Guidrinus, Italien, suppose-t-on, du XIV-e siècle, ouvrage où la sagesse scolastique se manifeste avec toutes ses finesses embrouillées, avait aussi bon nombre de lecteurs et d'admirateurs. Alain de Lille, poète du XII-e siècle, est de même très en faveur pour son poëme Planctus naturae, ou dame nature expose ses opinions philosophiques sur sa propre essence et sur

---

[1]) Ses satires sont transcrites dans le ms. Ossol. 601 (entre 1440 et 1450).

[2]) Par exemple les ms. Jag. 2115, 2233, 2251, 2458. Le ms. de Pétersbourg, lat. XVII, Q. 18. Voir sur ces manuscrits le remarquable travail de Brückner: La poésie latine au moyen âge, dans les comptes rendus de l'académie des Sciences, tt. 16, 22, 23.

[3]) Brückner l. c. 23, 293.

l'homme, pleure sur les crimes de l'humanité et en annonce le châtiment[1]); de même la célèbre églogue de Theodulos, provenant peut-être du X-e siècle, composition où des bergers et des bergères font assaut d'esprit en comparant les récits mythologiques avec ceux de lA'ncien Testament. Un poème du XIII-e, le Palponista d'un chanoine allemand de Münster, nous expose les qualités, les défauts et les avantages de la vie de cour, en même temps qu'un tableau des résultats et des victoires de la flatterie. Les poèmes didactiques de Galfrid ou Ganifredus de Vinesauf, grammairien anglais du XIII-e siècle, surtout sa poetria nova, cours systématique de rhétorique en vers, jouissaient d'une grande popularité; Jean de Garlande, Anglais du XIII-e siècle, professeur à Paris, écrivit aussi quelques manuels versifiées, dans le but de faciliter aux jeunes gens l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la poétique, manuels fort en usage dans les écoles[2]).

Ajoutons à tous ces ouvrages — et nous en passons encore plusieurs sous silence — les poèmes religieux, paraphrases de l'Evangile et des apocryphes, très répandus et très lus, et enfin ce qu'on appelait les comédies élégiaques, comme le Geta de Vitalis qui probablement vécut au XII-e siècle et Pamphilus, vraisemblablement écrit à la même époque, et qui devint bientôt l'oeuvre idéale de ce genre poétique bâtard: la comédie destinée à la lecture et à la déclamation. A une certaine période du moyen âge, ces comédies tinrent lieu de drame; en outre Geta et Pamphilus furent introduits dans les écoles[3]), et c'est là la raison pour laquelle on les trouve si souvent dans les manuscrits des maîtres et des élèves de l'université. A Cracovie, maîtres et disciples, comme, par exemple, Stanislas de Sza-

---

[1]) Groeber, Grundriss der roman. Philologie II, 385.
[2]) Groeber, l. c. p. 390.
[3]) Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, 45.

dek, Martin et Jean de Slupca [1]), Martin de Lenczyca, Nicolas de Lublin, se livraient avec empressement à la transcription de ces morceaux. Cette littérature était évidemment fort admirée; elle enseignait, elle édifiait, et rien encore n'avait flétri le charme qu'elle exerçait sur les gens du moyen âge. Elle fit même naître des imitateurs dans le pays. Un certain Marc d'Opatowiec composa un traité en vers sur la poétique ou métrique, dans lequel il plagie assez souvent le fameux Doctrinale d'Alexandre de Villa Dei [2]).

Il est pourtant incontestable que çà et là des rayons de renouveau perçèrent ces ténèbres et ces broussailles. Mais ce ne furent que d'éphémères efforts isolés, incapables de renverser un système enraciné profondément et tout puissant dans l'université. Nous avons raconté que les leçons de Grégoire de Sanok furent un évènement à l'université en 1433. Si elles eurent un succès si retentissant, ce ne fut pas tant à cause du choix de l'auteur à expliquer, auteur estimé au moyen âge, que de la manière toute nouvelle de donner ces explications, d'y mettre ces idées qui, d'après l'expression de Callimaque, illuminaient les cerveaux.

Au moment où Grégoire bouleversait ainsi la routine cracovienne, un ancien élève de notre école, Jean de Ludzisko, était promu docteur en médecine, à Padoue, le 9 mars 1433. De retour en Pologne, il prêta le concours de son éloquence à plusieurs solennités universitaires, de 1440 à 1447. C'est lui qui souhaita la bienvenue aux envoyés du concile de Bâle, en 1440; c'est lui qui harangua, en 1447, le roi Casimir Jagellon, au nom de l'université. Il avait conscience d'être un porteur de flambeau et il célèbre Cracovie, pour son humanitas et eloquentia, pour sa civilisation athénienne qui la distingue et l'élève au-dessus des autres villes, pour ses philosophes

---

[1]) Voir des détails précis sur eux, dans Brückner, l. c. notamment sur les Slupca, T. 16, 312 et suiv.

[2]) Brückner. Comptes rendus de l'Académie. T. 16, 314 et suiv.

»totam Germaniam omnimodis scientiis irrigantes«. Ce Jean Ludzisko fut un des premiers à prononcer à Cracovie un discours bien fait, à y introduire ce culte de la forme si chère aux humanistes. Avec Grégoire de Sanok, il fut un de ces cursores ou praecursores qui allèrent prendre en Italie la nouvelle »vitai lampada« pour la transporter dans le Nord [1]).

C'est par des voies diverses que l'influence de l'Italie fit pénétrer à Cracovie des germes de rénovation. Les manuscrits italiens jetèrent des appels que le moyen âge n'avaient jamais entendus. Pétrarque était assez connu. Nicolas Kozlowski possédait les lettres de cet écrivain [2]); il connaissait et en avait lu les oeuvres, ses traités sur la destinée de l'homme, tout empreints de cette mélancolie moderne, ignorée du moyen âge; le De remediis utriusque fortunae et la Vita Solitaria étaient, dans la première moitié du XV-e siècle, entre les mains de beaucoup de savants [3]). Les lettres de Poggio et ses autres ouvrages étaient parvenus en Pologne [4]); de même ceux de Guarino, d'Eneas Silvius de Pierre Vergerius enfin. Il arriva même parfois que des livres médiocres, peu répandus dans leur pays et totalement ignorés dans le Nord, vinrent de bonne heure s'égarer à Cracovie. Dans le manuscrit cracovien de Jean de Slupca, nous voyons parmi plusieurs ouvrages du moyen âge, une traduction de la Batrachomyomachie d'Homère, due à Carlo Marsuppini d'Arezzo, mort en 1453; on y trouve encore un morceau de François de Fiana, humaniste peu connu du commencement du XV-e siècle [5]).

---

[1]) Voir à son sujet l'abbé Fialek: Jacques de Paradis I. p. 229 et suiv.

[2]) Cod. Jag. n. n. 444.

[3]) Cod. Jag. n. 721, 722, 724, 725 (avec les annotations de Dombrowka), 723, 1207.

[4]) Cod. Jag. 515, 2038. 2499.

[5]) Voir Brückner. Comptes rendus de l'Académie de Cracovie XVI. p. 333, 354, 370.

L'Orient devança souvent par ces curiosités l'Allemagne encore toute médiévale. Les jeunes maîtres de l'université qui, surtout à la faculté des artistes, avaient un champ fort proprice à exercer leur verve et leur initiative, brandissaient de nouvelles bannières, et peu à peu préparaient le chemin où les futures générations allaient les suivre.

Un de ces jeunes mérite que nous lui consacrions quelques lignes. André Grzymala de Posen, bachelier des artistes, en 1443, maître, en 1445, commence aussitôt à enseigner. En 1454, il est praepositus au collège du roi Ladislas, puis, doyen des artistes, en 1458. En même temps, il se préparait à ses examens de droit et devenait licentié ès décrets; il se consacra enfin à la médecine et acquit à l'étranger le grade de docteur. La seconde moicié de cette carrière si courte et si remplie nous occupera ultérieurement.

Ce dut être un esprit très vif et très éveillé. Sa bibliothèque était fort riche: les ouvrages théologiques, astronomiques, médicaux s'y mêlaient aux auteurs anciens et et aux fleurs de l'humanisme italien. Il en fit don, de son vivant même [1]; après sa mort, quelques manuscrits passèrent à la bibliothèque Jagellonienne. Dans un de ces codex se trouve, en même temps que le De casibus virorum illustrium de Boccace, Florus, des extraits de Tite-Live et un sommaire de Valère Maxime [2]; un autre est le plus ancien manuscrit de la collection cracovienne; il date peut-être du IX-e siècle; c'est un commentaire de Chalcidius sur le Timée de Platon [3]; un troisième est un énorme recueil de pièces classiques, médiévales et humanistes [4]; parmi ces dernières se trouve la Poliscène de

---

[1] Il donna par exemple des «Concordances» (cod. Jag. n. 2312) aux Bernardins de Cracovie, tempore fratris Jo. Capistrani.

[2] N. 416.

[3] N. 529.

[4] N. 1954.

Léonard Bruni Aretino (1369—1444), comédie si populaire alors en Allemagne et en Pologne, que du haut de leurs chaires les maîtres l'interprétaient à leurs élèves [1]).

André Grzymala fut sans aucun doute un des pionniers les plus ardents du progrès, un des intermédiaires les plus actifs entre le Midi et le Nord. Dans un ancien manuscrit de la bibliothèque des princes Czartoryski, à Cracovie, un élève anonyme de Grzymala transcrivit un commentaire sur Poliscène, en 1451, »post actum Schirakowski« [2]). Ces derniers mots indiquent que cet élève exécuta son travail à l'université, peut-être même d'après les notes prises au cours de Grzymala. Dans l'avant-propos, il loue l'université d'être si active [3]), il loue ses professeurs d'avoir appelé parmi eux André Grzymala dont il admire la science et le talent oratoire, à qui il se soumet en disciple respectueux; il invite même ses camarades (sodales urbanissimi) de profiter comme lui des lumières de ce maître et de sa riche bibliothèque [4]). Dans cette introduction se trouve une citation du Timée de Platon, livre que Grzymala fit peut-être venir à Cracovie; il est en outre très vraisemblable que Grzymala se soit procuré d'autres ouvrages de Leonardo Bruni, l'éminent traducteur des Grecs, de Xénophon, de Démosthène, de Plu-

---

[1]) Voir là dessus Voigt die Wiederbelebung des class. Alterthums 2, 412 et Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, p. 546 et 571.

[2]) Dans le ms. Czartoryski n. 1315, ayant autrefois appartenu au monastère Calvi montis.

[3]) p. 661. maximam animi laudem modernis temporibus consecuta est universitas nostra, quae vim (?) elegantissimorum studiorum, quam disertissimi auctores posteritati fabricarunt, legere, ruminare atque docere oportune praevidit (?).

[4]) Sed quod magis ac magis laudibus meis si quae sunt digni pendo, quod viri huius gymnasii divina ac humana scientia praestantissimi modestissimum virum mgr. Andream Grzemala nobis pro lectore, informatore et praeceptore tradiderunt, in quo neque summa eloquentia neque studium defuit.... Cuius me deditissimum subiugo discipulum (?), polliceor, offero atque trado.

tarque, de Basilios: les manuscrits du XV-e siècle qui sont conservés à la bibliothèque de Cracovie contiennent ces traductions [1]).

Le collège du roi Ladislas, rue Sainte-Anne, où habitaient en partie et enseignaient les théologiens et les artistes, était le principal édifice de l'université, et, jusqu'à une certaine mesure, la citadelle d'où partaient les mots d'ordre, où se concentraient les ressorts moteurs de toute l'organisation. Nous avons encore les statuts de cette maison, rédigés alors que maître Mathieu de Labiszyn en était le supérieur, en 1429 [2]). Ils nous permettent de pénétrer dans ce temple du travail qui ressemblait en plusieurs points à un monastère.

Ce collège, et par le nombre de ses membres, et par ses privilèges, ses dotations, sa hiérarchie et parce qu'il abritait deux facultés, avait une situation tout-à-fait prépondérante. Le collège médical pouvait à peine prétendre à la dénomination de collège, puisque la plupart du temps la faculté ne comprenait qu'un seul professeur; le collège des juristes n'égalait celui des artistes, ni par le chiffre de ses membres, ni par l'étendue de ses prérogatives. Ce dernier cependant n'avait qu'un groupe limité d'habitants (determinatum numerum magistrorum in se retinens) [3]), c'est-à-dire qu'il était réservé aux chanoines de S. Florian et aux maîtres royaux. Toutefois nous avons vu que depuis la création de l'université, les fondations s'étaient multipliées et qu'on avait institué plusieurs chaires de second ordre. Nous en avons déjà nommé une quantité; en dehors des six maîtres royaux, il y avait à la faculté des artistes le professeur dit de »Trontnowice« de la fondation des Sza-

---

[1]) A savoir les N-os 518, 519 et 3245. Ce dernier est le type du manuscrit humaniste: il contient, à côté de classiques, des oeuvres de Guarino, de Vergerius et de Leonardo Bruni.

[2]) Statuta antiqua collegii majoris ed. Szujski dans les Archives pour l'histoire de la lit. I, (1878) p. 3—20.

[3]) Archives d' hist. de la lit. I. 4.

franiec, le prébendier de S. Adalbert, les collégiaux de Stobner, de Nowko, de la Dame Menzyk, l'altariste de Tous-les-Saints, créé en 1433, enfin le senior de la bourse des pauvres. D'autres fondations vinrent grossir ces rangs. En 1443, Jacques de Piotrków, chanoine de Plock, frère du maître cracovien Paul, bienfaiteur de la bibliothèque jagellonienne, fonda une nouvelle collégiature, avec 18 marcs de revenu; le nouveau professeur était tenu, les jours de cours, à un acte sur la philosophie morale ou naturelle ou bien sur la théologie, au cas où cela paraîtrait aux maîtres plus utile [1]). Nous n'avons que des renseignements fort vagues sur le sort ultérieur de cette collégiature. Elle était attachée à une altarie, car en 1445, le bachelier en théologie, Pierre de Swanow ou Zwanow, sollicitait cette altarie et demandait une provision aux membres du collège du roi Ladislas [2]).

En 1444, les exécuteurs testamentaires de Nicolas de Brzeźnica, curé de Strozyska, achètent, des fonds laissés par le défunt, une allocation annuelle de quatorze marcs sur un terrain sis à Lobzow [3]). Ce contrat amène la fondation de la collégiature de Nicolas de Brzeźnica, dont le titulaire enseignait la grammaire et recevait dix marcs fournis par la propriété de Lobzow [4]).

En 1448, Jacques Zaborowski, docteur des décrets, crée, sur les produits de la terre de Szydzina qu'il venait d'acheter en partie, une chaire à laquelle est jointe l'altarie de S. Jacques, à la cathédrale de Cracovie [5]). Les membres du collège des artistes avaient le patronat sur cette prébende dont le bénéficiaire, comme le précédent, devait faire des cours de grammaire [6]).

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 22.
[2]) Conclusiones domus maioris.
[3]) Cod. univ. Crac. II. 47.
[4]) Cod. univ. III, 47.
[5]) Cod. univ. II, 98.
[6]) Ibid. III, 47,

A la même époque, Martin de Zorawica, célèbre astronome, fonde une collégiature »in astrologia« [1]). C'était la seconde chaire pour la même science, puisqu'il existait déjà celle de Stobner: aussi verrons-nous fleurir cet enseignement à Cracovie, dans la seconde moitié du siècle.

Les largesses continuèrent donc d'affluer à l'université: à partir de ce moment, les chaires de Zaborowski, de Nicolas de Brzeznica, de Martin Król, subsistent parmi les collégiatures secondaires de la grande école. De cette manière, le personnel de la faculté des artistes se vit considérablement accru; dans cette faculté préparatoire où l'on enseignait toutes les sciences des antiques trivium et quadrivium, où les élèves étaient fort nombreux, rien, n'était plus désirable que cette division du travail. Et sans compter toutes ces collégiatures, anciennes ou récentes importantes ou moindres, cette faculté employait quantité de maîtres, sans émoluments fixes, qui par leur seule industrie, s'efforçaient de percer, de gagner leur vie, jusqu'à ce que le sort favorable les eût installés à un bénéfice vacant. Le maître qui, à Cracovie, obtenait ce grade, était tenu d'enseigner pendant un certain temps: deux ans habituellement; en outre, après l'accomplissement de certaines formalités [2]), les maîtres étrangers pouvaient aussi être incorporés à l'université. Dans les facultés supérieures, ces professeurs sans honoraires déterminés étaient beaucoup plus rares. Le chiffre des élèves y était trop restreint pour que ces professeurs eussent pu se procurer les ressources indispensables à leur existence et avoir des occupations rémunératrices; en général, dans ces facultés, le nombre des maîtres n'excédait pas celui des bénéfices et des postes payés [3]). Il n'en était pas ainsi à la faculté des arti-

---

[1]) Liber Prom. 35.

[2]) Publice semel omnibus magistris respondeant, Muczkowski Liber prom. XX.

[3]) Paulsen. Hist. Zeitschrift T. 45, 394.

stes. Elle était encombrée de jeunes gradés qui se destinaient à l'enseignement, et y attendaient des circonstances propices: ils pourvoyaient à leur entretien, soit à l'aide des »pastus« qui leur étaient versés par les élèves, soit par des leçons particulières. Cette faculté avait donc un personnel très variable, soumis à des fluctuations causées par l'accession ou le départ de ces jeunes débutants [1]). Un maître novellus ou extraneus, après deux ans de fonctions (biennium complere), était admis à la faculté; après deux autres années de travail, il était apte à être élu à la plus haute dignité de la faculté, le décanat [2]). Mais les anciens professeurs témoignaient en général de l'hostilité à ces nouveaux venus, se barricadaient dans leurs situations conquises, contre l'importune invasion de ces ambitieux.

Des différences se creusèrent donc entre les divers maîtres de la faculté des artistes: il y avait les professeur collegiati majores pourvus des chaires plus richement dotées ou royales; il y en avait d'autres (collegiati minores) pourvus de bénéfices moins opulents; venaient enfin les irréguliers sans bénéfices, les extranei, appartenant à la faculté ou se trouvant »extra facultatem«. L'abondance et l'influence de ces extranei à la faculté était à redouter; on ne fit rien pourtant pour faire cesser cet état de choses alarmant, pour leur donner une organisation quelconque. Mais on améliora le sort des petites collégiatures et on prit une mesure qui devait alléger le fardeau pesant sur le collège du roi Ladislas, venir en même temps en aide à ces jeunes confrères et leur assurer une existence moins précaire et moins pénible.

En 1449, Jean Dombrowka était supérieur de la maison des artistes. Sous son inspiration, ou tout au moins avec son concours, on décide cette année-là la création d'un »collegium minus«, succursale du collegium royal. Dans d'autres univer-

---

[1]) Paulsen l. c. 395. Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 192.

[2]) Muczkowski: Liber prom. XXXIII—IV.

sités les artistes assez souvent eurent deux collèges, dès la fondation même de l'institution: à Leipzig, le plus grand de ces collèges fut destiné à 12 maîtres, rétribués 30 florins, le petit, à 8 professeurs touchant, chacun, 12 florins. A Rostock, l'université, établie en 1419, eut aussi son grand et son petit collège; de même à Greifswald, où le »Studium generale« fut inauguré en 1456. Cracovie se proposait donc d'imiter ces écoles et de combler la lacune de son organisation. La multiplication des collégiatures et sans doute aussi le souci toujours croissant de l'éducation humaniste de la jeunesse, de l'étude du latin et des classiques romains, rendaient d'ailleurs cet agrandissement indispensable. Jean Dombrowka dont nous avons constaté l'énergie et l'esprit d'initiative fut donc l'instrument, conscient ou inconscient, de cette heureuse entreprise.

Le 18 octobre 1449 l'érection du nouveau collège est décrétée [1]), c'est-à-dire qu'on choisit une maison »pro minoribus collegiatis« [2]). Jusqu'alors ils avaient du euxmêmes chercher une demeure; ils habitaient dans des logements loués, dits hospices. Quelques-uns seulement étaient domiciliés au collège royal: on y admettait, non de droit, mais par faveur, les professeurs des fondations Nowko, Stobner et Menzyk. C'était une habitude que ne justifiait aucune disposition légale et qui, par conséquent devait être redressée. Aussi asssigna-t-on à ces maîtres inférieurs une maison de bois située à proximité du vieux collège [3]). On y installa dès lors les maîtres suivants: 1°, 2°, 3°, ceux de Nowko, de Stobner et de Menzyk, 4° le prébendier de S. Adalbert, 5° le maître de la fondation Nicolas de Brze-

---

[1]) Conclusiones domus maioris 1449.

[2]) Ils portaient précédemment ce nom quoiqu'ils n'eussent pas de foyer commun. On appelait même leur corps, »Collegium minus«i ainsi que nous le voyons dans l'acte de fondation de Zaborowsk, (1448). Cod. un. II, 98.

[3]) Cod. univ. Crac. III, 46.

źnica, 6⁰ celui de Jacques de Zaborów, 7⁰ l'altariste ed Tous-les-Saints, 8⁰ le senior de la bourse des pauvres [1]).

Ce collegium minus offrit donc un refuge à huit professeurs. Il était entièrement sous la dépendance du collegium majus qui en choisissait les membres. »Maiores sunt patroni et moderatores minoris collegii«, comme s'expriment les statuts postérieurs. C'étaient aussi les maîtres du grand collège qui appelaient à eux un professeur du petit, et pour cela ils n'étaient nullement obligés d'avoir égard à l'ancienneté: ils ne tenaient compte que des talents ou du zèle de ces jeunes collègues.

Ces collégiatures secondaires avaient, comme nous l'avons dit, un programme d'enseignement en général strictement déterminé. Le maître de Nowko devait donner des leçons de rhétorique et de poétique, expliquer, comme le répète une ordonnance de 1449, la poétique de Ganifred, le »Labyrinthus« d'Evrard de Bethune, la rhétorique de Tullius; celui de Stobner faisait des cours de mathématiques, d'astronomie, de musique et, chaque année, présentait un almanach à l'université; celui de la dame Menzyk se consacrait à la littérature latine. Le programme de ce dernier était assez vaste: il était tenu de lire et interpréter le De consolatione de Boëce, le De planctu naturae d'Alanus, Valère Maxime, les poésies d'Ovide,

---

[1]) On ne voit point ici le chaire de Martin Król. Evidemment cette fondation fut créée après 1449. En 1452 (resp. 1447). Catherine de Michalow, veuve du castellan de Cracovie, achète une contribution de 12 marcs sur la terre de Boturzyn, à l'effet d'ériger une nouvelle collegiature au collegium minus. Ce maître était astreint à un »acte in artibus« et à la direction de la bourse des pauvres; ce qui signifie que cette nouvelle collégiature, se joignait au seniorat de la bourse qui devenait ainsi renté. Cod. un. Crac. II, 133. Cette Catherine se signala d'ailleurs par d'autres bienfaits, et la ville s'en montra reconnaissante lorsque cette généreuse femme prit l'habit monastique. En 1455 (Monum. medii aevi VII, 576) les consuls lui confient »conventum monacharum ordinis S. Dominici regendum«, en récompense de ce que »extitit fautrix amicabilis huius urbis«.

de Virgile, d'Horace, de Térence, de Stace, de Martial, de Tibulle et de Properce. Mais ce beau plan ne fut jamais exécuté: d'après la liste des cours de 1487 à 1563 [1]), nous pouvons constater que quelques-uns des auteurs ci-dessus énumérés furent complètement oubliés. Stace est cité trois fois seulement dans cette liste; Tibulle et Properce n'y figurent pas une seule fois. Les titulaires des chaires Zaborowski et Nicolas de Brzeżnica enseignaient la grammaire d'après Priscien, Donat, Alexandre de Villa Dei. Le senior de la bourse et les autres professeurs n'avaient aucune matière précise à étudier; d'après les besoins du moment, il choisissaient le sujet de leurs leçons: »disputare in quacumque facultate«, comme on disait alors.

Comme leurs collègues plus anciens, ceux-ci faisaient table commune, et lorsque sur les dépenses de leur nourriture ils parvenaient à réaliser quelques économies, ils se partageaient cette maigre épargne et se procuraient ainsi de la bière, du bois de chauffage, du luminaire. Mais pareil excédent était fort rare; le plus souvent au contraire les sommes nécessaires à l'entretien de cette table ne pouvaient être réunies, car la rentrée des allocations ne s'effectuait qu'après de vives contestations et entraînait des frais considérables [2]). Les malheureux maîtres se tiraient alors d'affaire comme ils le pouvaient. Pour ces motifs, le sort de ces collégiatures fut par la suite mainte fois menacé; souvent nous les voyons reduites à la misère, faute de régularité dans les paiements de leurs revenus. Aussi par différentes combinaisons et transactions dut-on plus tard porter secours à ces fondations en détresse et les sauver de la ruine.

Le collegium maius en ouvrant ce nouvel asile à la science se donnait, pour ainsi dire, les coudées franches, se débarrassait des intrus qui parfois avaient troublé sa

[1]) Liber diligentiarum. Crac. 1886 (ed. Wislocki).

[2]) Muczkowski: Les habitations... des écoliers cracoviens p. 17.

vénérable marche routinière; mais il créait aussi un centre où viendraient aboutir et se fortifier tous les courants révolutionnaires. A côté de la citadelle d'Aristote s'élevait maintenant un collège où l'on enseignait précisément ces sciences auxquelles les novateurs allaient emprunter des armes pour la renverser. Les maîtres du collège majeur traitaient en général à la légère cette école préparatoire: pour la plupart ils ne comprirent pas qu'elle allait ouvrir de nouvelles voies à l'essor de l'humanité.

Ce collège qui formait une partie de la faculté de philosophie servait de transition entre les écoles paroissiales et l'université; il correspondait, en ce qui concernait les études philosophiques et autres, aux classes supérieures des gymnases d'aujourd'hui [1]). Un auteur du XVII-e siècle l'appelle: omnium facultatum seminarium fecundum et palaestra academici laboris [2]).

La fondation en fut très utile et contribua largement au progrès de l'université qui du reste traversait une période des plus prospères. Les élèves y affluaient de tous côtés, de tous les états, de toutes les classes de la société. Et le pays n'était pas seul à fournir ce contingent: la Hongrie envoyait de plus en plus ses jeunes gens à l'institution sur laquelle veillait le chancelier Oleśnicki. Le grand homme protégea de toutes ses forces le développement de l'école; aussi l'avons-nous vue vivre d'une vie puissante et pleine, riche en resources et assez forte pour agrandir le domaine du savoir.

La génération conciliariste des professeurs cracoviens put avoir ses défauts et ses faiblesses; mais les problèmes qui la passionnèrent remuèrent le monde entier, et elle combattit pour ses croyances avec un courage, une virilité héroïque. Les plus nobles mobiles déterminèrent en définitive tous ses actes et elle prit pour guides les idées les plus élevées, les intentions les plus généreuses.

[1]) Muczkowski l. c. p. 12.

[2]) Cod. Jag. 59

CHAPITRE IV.

Zbigniew Oleśnicki et l'université.

Rôle du chancelier à l'université. — Rapports entre Oleśnicki et l'université. — Sollicitude du chancelier pour les progrès de l'école. — Conflits. — Oleśnicki protège ses candidats et les étrangers à l'université. — Collision entre Oleśnicki et l'université, en 1450. — Le hussitisme à l'université. — Mouvement hussite dans le second quart du XV-e siècle, surtout dans la Grande Pologne.

Maître André Gałka de Dobczyn. — Sa vie, son caractère. — Les doctrines de Wiclef. — Galka les adopte. — Oleśnicki le combat. — Exposé de cette affaire. — Episode orageux sans conséquences graves.

Zbigniew Oleśnicki dans les dernières années de sa vie marque sa bienveillance à l'université par plusieurs dispositions tutélaires.

Lorsque Zbigniew Oleśnicki monta sur le siège épiscopal de Cracovie, en 1423, un autre membre de l'épiscopat polonais, André Laskary, évêque de Posen, en lui envoyant ses voeux et félicitations ajoute: »Et il a été donné à votre Grandeur, pour sa plus grande gloire et son plaisir, de posséder dans son diocèse un studium generale florissant dont les maîtres jetteront de la splendeur sur sa dignité. Aussi vous prierai-je de retenir auprès de vous, soutenir et récompenser ceux de ces maîtres qui se signaleront par leur savoir et l'éclat de leurs travaux« [1]). Ces paroles ne tombaient pas sur une terre ingrate. Zbigniew Oleśnicki, élevé à l'école cracovienne, dès son en-

[1]) Cod. epist. I, 1, 58.

fance, passionné pour l'étude et très attaché à ceux qui y avaient dirigé ses efforts ou qui avaient été les compagnons de ses travaux, les amis de sa jeunesse, était sans aucun doute animé des meilleures intentions, à l'égard de l'université. Parvenu à l'évêché de Cracovie, il devenait en même temps chancelier de l'université, et pendant trente-deux ans, il fut en cette qualité intimement mêlé aux triomphes et aux disgrâces de l'institution. Presque toutes les universités avaient leur chancelier. Le pape, en accordant à une université naissante le droit d'enseigner, mettait en général sous le contrôle d'un prélat la collation des grades académiques, et ce prélat prenait le titre de chancelier. Ce grand dignitaire avait donc avant tout la mission de surveiller les examens et l'investiture de la licence ou droit de professer. Dans le Nord cette charge ne fut guère prise au sérieux; la plupart du temps le chancelier désignait un maître qui le remplaçait aux examens. Une puissante et énergique personnalité seule ve. nait parfois donner du relief à ce rôle si effacé d'habitude-

Autour du berceau même de l'université de Cracovie des divergences éclatèrent, comme nous l'avons dit, entre les papes et les rois de Pologne au sujet du chancelier. Casimir et Ladislas Jagellon avaient spécifié dans les actes d'érection que leur chancelier royal présiderait à toute attribution de diplôme; les papes au contraire prétendirent que cette prérogative fût réservée à l'évêque de Cracovie. La volonté du Saint-Siège finit par l'emporter sous Jagellon, car les évêques furent chanceliers, dès la création de l'université, et Pierre Wysz, qui occupa le siège épiscopal de Cracovie jusqu'en 1412, porta le titre et exerça les fonctions de chancelier. L'exerça-t-il avec tous les droits qui, d'après la pensée papale, y étaient attachés? C'est douteux. Il est même probable que Zbigniew Oleśnicki, successeur de Jastrzembiec, fut le premier à qui ces droits furent pleinement reconnus; et c'est à partir de ce prélat que les évêques de Cracovie exercèrent toutes

les attributions de chancelier, donnant leur approbation aux examens et conférant la licence aux candidats. L'évêque déléguait le plus souvent son autorité au vice-chancelier, c'est-à-dire à un professeur choisi parmi les meilleurs théologiens. Ces vice-chanceliers existèrent sans doute toujours à l'université; mais ce ne fut que sous Oleśnicki qu'ils acquirent une haute situation et prirent part aux sessions d'examens se renouvelant tous les ans.

Avec tout cela l'autorité du chancelier était loin d'être considérable à l'université: elle ne le devint que par l'adjonction de cette dignité à l'évêché de Cracovie. Le tribunal épiscopal en effet avait à juger certaines fautes graves, causes de désordres à l'université, et, en outre, la protection de l'évêque était décisive dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques. Ce n'était pas lui, il est vrai, qui appelait les membres de l'université aux canonicats académiques, aux cures, aux altaries: mais il leur donnait l'institution canonique et pouvait par conséquent s'interposer victorieusement en faveur de tel ou tel candidat. Aussi était-il tout à la fois craint et respecté à l'université, surtout lorsque cet évêque ne se contentait pas de s'intéresser chaleureusement à l'école, mais avait le souci aloux de sa dignité de chancelier, et bien plus encore de sa dignité propre.

Zbigniew Oleśnicki fut un de ces prélats d'élite, lui qu'Eneas Silvius, dans une lettre de 1453, appelait: »in Polonia post regem primum hominem« [1]. Son esprit puissant, sa volonté ferme laissèrent toujours une empreinte profonde dans les évènements auxquels il fut mêlé. Il avait trop de fierté personnelle, pour n'être pas fier des charges officielles qui lui étaient confiées et en relever l'importance. Et sans parler de cette ambition, de cette soif de domination, un amour sincère pour l'université le poussait à s'occuper d'elle. Lui qui comprenait si bien et

[1] Cod. epist. 1, 2, 321.

avec tant de largeur de vues la mission de la Pologne comme bouclier du christianisme, propagatrice du catholicisme et de la civilisation, dut suivre d'un coeur anxieux les progrès de la jeune institution, créée par Jagellon pour être à la fois l'institutrice et l'apôtre de l'Orient.

Oleśnicki considérait les maîtres de Cracovie comme ses collaborateurs les plus surs pour la défense et l'extention de la foi romaine. »Les docteurs de cette université, disait-il en 1427, déracinent et détruisent la ronce et l'ivraie, toutes les erreurs, toutes les hérésies« [1]). Dans les luttes avec les Husssites en effet, l'université marche de concert avec son chancelier: comme Zbigniew Oleśnicki, elle ne connaît ni concessions, ni compromis, n'hésite pas même à s'opposer à la volonté royale, à réprouver ce que le souverain avait approuvé. Le conciliarisme et les relations avec le concile de Bâle ne firent que resserrer les liens entre l'université et l'évêque; ces liens ne se détendirent jamais, même lorsque Zbigniew eut fait sa soumission à Rome et que l'université persista dans ses opinions. Ce fait montre d'un côté, que l'autorité du chancelier fut impuissante à imposer à l'université une ligne de conduite, de l'autre, qu'Oleśnicki, ancien conciliariste, même après sa rentrée au bercail de Nicolas V, ne voyait pas sans indulgence l'obstination des vieux maîtres. Il défendit sans aucun doute l'université contre les colères et les rigueurs du nonce Jean Baptiste; il porta aussi le plus vif intérêt à la correspondance que les Cracoviens échangèrent, en 1448, avec les étrangers qui »suivaient le courant« (tractum fluminis sequuntur) [2]).

Cette constante vigilance, ce soin affectueux pour la prospérité de l'université se marqua de bien des ma-

---

[1]) Cod. univ. Crac. I. 159.

[2]) Cod. epist. 1. 2, 47. — L'université de Leipzig, dans les questions conciliaristes, se sépara aussi de son chancelier, l'évêque de Mersébourg. Voir Kaufmann. Geschichte der deutschen Univ. II, 134.

nières. En 1433, lorqu'on décida la réforme, ou plutôt l'organisation de la faculté de médecine, le chancelier lui-même provoqua la réunion des maîtres à qui Jean de Saccis soumit les nouveaux statuts de la faculté [1]). Peu de temps après, Zbigniew projette un remaniement de l'organisation de l'université, la suppression de certains abus, de certains obstacles qui sans cesse venaient troubler ou interrompre les études. Oleśnicki se propose tout d'abord de prendre en main le règlement de toutes ces difficultés; cependant, en présence de ses obligations multiples et croissantes (quia tanta ad cumulum pastoralis curae nostrae nobis dietim succrescunt negotia), il confia cette affaire à des maîtres de l'université. Il s'adressa donc dans ce but à Derslaw de Borzynow, Jean Elgot et Jacques de Zaborow, chanoines de Cracovie et docteurs des décrets, à Jacques de Paradis et Jean de Jastrambe, professeurs de théologie, à Michel de Szydlow, Stanislas d'Ujscie et Swientoslaw, docteurs des décrets, leur donnant plein pouvoir pour trancher les différends survenus entre les »supposita« de l'université, et, simultanément, leur prescrivit de s'efforcer de faire disparaître les »defectus« de toutes les facultés. Nous ne saurions préciser jusqu'où devait s'étendre l'action réparatrice de ce conseil, ni quelles en furent les suites. C'est problablement vers 1435 que Zbigniew tenta ainsi de ramener le bon ordre dans la grande école. Jean de Jastrambe mourut en effet avant 1439 [2]). C'est à cette même époque qu'on voulut aussi à Vienne introduire des modifications à l'université. Mais là, le mot d'ordre vint de Bâle. On décide en effet au concile de soumettre l'université de Vienne à une visite ou inspection qui, en définitive, montra que les méthodes d'enseignement laisssaient à désirer et de-

---

[1]) Annuaire de la faculté de médecine à l'univ. Jagel. T. I. (1838) p. 55.

[2]) Voir l'abbé Fijalek. Jacques de Paradis, 268 (note 3).

vaient être transformées, que dans les disputes des artistes les polémiques violentes et les louanges exagérées étaient à éviter. Il est aujourd'hui impossible de savoir jusqu'à quel point la pensée de Zbigniew fut en communion avec ces desseins et ces actes [1]).

Le chancelier de l'université se départait de ses attributions et cédait le pouvoir qui, d'après ses convictions, lui revenait légitimement, aux maîtres dont il appréciait la »legalitas« et le zèle. Il ne faudrait pourtant pas croire que Zbigniew fut toujours aussi conciliant et aussi facile. Dans les relations quotidiennes, à propos des affaires courantes, il arrivait parfois des contestations qui prenaient une forme aiguë, à cause des exigences du chancelier. En général les chanceliers ne pouvaient disposer des collégiatures vacantes [2]). La désignation des titulaires appartenait à la compétence et à l'autonomie de l'université, à Cracovie comme ailleurs. Mais si l'évêque de Mersébourg chancelier de Leipzig, s'interposait assez souvent pour faire nommer un protégé à une chaire, il n'est pas étonnant qu'Oleśnicki, si autoritaire et si supérieur, ait agi de même. Oui, il s'immisçait dans ces nominations, il donnait ses recommandations, exprimait ses désirs, et lorsque l'université allait à l'encontre de sa volonté, il s'emportait et menaçait avec cette véhémence particulière aux natures résolues qui pardonnent plutôt la violation d'un droit que l'inexécution d'un souhait. Les démêlés qui éclatèrent, en 1450 à l'université de Cracovie nous dévoilent les secrets et les tendances de l'âme indomptable et de l'inébranlable volonté du grand évêque. A ce moment vinrent à vaquer plusieurs chaires à la faculté des artistes. Comme de coûtume, les professeurs passèrent à l'ancienneté au

[1]) Sur les réformes de Vienne voir Aschbach, Geschichte der Wiener Universität, p. 269 et 347. Nous avons découvert la lettre de Zbigniew aux maîtres de Cracovie dans le Cod. Vratisl. II, F. 23 p. 118.

[2]) Kaufmann, Geschichte der d. Universitäten II, 133.

Collegium majus, et les nouveaux élus parmi les maîtres du collegium minus, occupèrent les postes les moins avantageux. Généralement ces promotions avaient lieu per »senium et ordinem« sans tenir compte ni des talents, ni des besoins réels de l'université, sans concours suscitant une noble émulation dont eût profité la science. Zbigniew Oleśnicki voulut abolir ces procédés vieillis et funestes. Il attaqua les »beati possidentes« de privilèges, ces maitres qui, comme par la force de gravité, à mesure qu'ils baissaient en savoir s'élevaient de plus en plus dans la hiérarchie universitaire, y accaparaient des prébendes de plus en plus grasses, ces docteurs dont parle l'Ecriture (S. Marc 12, 38) »qui... occupent les premières places au temple et dans les festins«. Le cri d'alarme jeté par l'évêque ne fut entendu que plus tard; après bien des luttes et bien des protestations, on commença à avoir égard au mérite pour les nominations de professeurs, à favoriser de jeunes, mais capables extranei, au détriment même d'anciens moins bien doués ou indignes. En cette cironstance Zbigniew écrivit »de penser aux étrangers et notamment aux Allemands pour les chaires vacantes, et d'en donner une à un Polonais, une autre à un Allemand; de cette façon l'université acquerra des hommes et des forces, s'enrichira dans ses membres« [1]). Cette fois il recommandait un Allemand et un Hongrois.

Cette protection accordée à des étrangers est, sous plusieurs rapports, caractéristique. Elle met en lumière l'internationalisme chrétien des universités du moyen âge, dépourvues de toute nuance accusée de nationalité, et accueillant volontiers des étrangers, maîtres ou élèves. A Paris, en 1306, on décida que sur six juristes, trois au moins seraient, étrangers »cum melius per forenses doctores quam per cives studium et lectura conservetur et continuetur« [2]). Cette mesure était dirigée contre le népo-

[1]) Codex epist. III. p. 42—44.

[2]) Kaufmann. Geschichte der d. Univers. I. 224.

tisme local; forenses signifiait des savants non Parisiens; à Cracovie, on pensait à des maîtres pris en dehors du pays. Ce détail est typique, pour Zbigniew, non moins que pour l'état des esprits d'alors. Malgré l'aversion pour l'Allemagne et les Allemands, malgré le profond antagonisme contre l'Ordre teutonique, ennemi acharné et toujours en éveil de la Pologne, la haine de race ne séparait pas complètement les peuples: on pouvait échanger le savoir et la civilisation. Cet échange était d'ailleurs continu et naturel à Cracovie, où une grande partie de la bourgeoisie était allemande. Savoir l'allemand était, pour un Polonais, la marque d'une éducation distinguée. Lorsque Jagellon se chargea d'élever les fils de son favori, le tchèque Jean Sokol, tué pendant la campagne de 1410, »eos, dit Dlugosz, IV, 93, in urbe Cracovia splendide educari et litteris Latinis atque Almannicis ceterisque artibus quibus ingenia politiora fiunt imbui disposuit«. Les amis de Grégoire de Sanok prétendaient qu'il parlait aussi bien l'allemand que le polonais [1]). Zbigniew Oleśnicki avait aussi appris l'allemand, dans sa jeunesse, à Breslau; en 1454, il donna la bénédiction nuptiale au roi Casimir Jagellon, et reçut les serments des deux époux à titre de »qui utramque linguam noverat« [2]). La terreur hussite entretenait en lui un penchant pour l'Occident et l'Allemagne. A l'université de Cracovie surtout où fréquentaient tant d'élèves allemands, où, pricipalement au temps de Jagellon, tant de professeurs étaient d'origine bourgeoise allemande, il ne pouvait être question d'exclusivisme national, d'élimination des éléments étrangers. Si la demande d'Olesnicki fut rejetée en 1450, c'est que d'autres motifs entrèrent en jeu: l'opposition aux extranei, la tradition qui faisait avancer ceux qui, comme membres du collège, appartenaient déjà au corps même des professeurs.

[1]) Biographie par Callimaque, p. 19 (Ed. Finkel).
[2]) Dlugosz, Opera I, 554 et V, 155.

Zbigniew Oleśnicki se sentit gravement offensé; il parla de manque d'égards et de mépris pour ses désirs. Il a agi par la prière »là où en qualité de chancelier et en vertu de ses pouvoirs il aurait pu imposer ses ordres et, pour réaliser ses intentions, appliquer l'article qui les eût contraints à l'obéissance«. Nous ne savons quel était cet »articulus coercitionis«. Mais dans son irritation, l'évêque ne se borna pas à ces reproches: il posa immédiatement la question de cabinet et menaça de se démettre de ses fonctions: »Nous n'avons pas le dessein, écrit-il, de discuter plus longtemps avec vous; mais nous ne voulons pas non plus être un chancelier de paille, sous la responsabilité duquel vous abriteriez tous vos actes. Aussi avons-nous prescrit à nos frères et serviteurs qui vont à Rome d'informer le pape de votre entêtement irréductible, et de le prier de nous décharger, nous et nos successeurs sur le siège épiscopal de Cracovie, du vain titre de chancelier de votre université, pour transmettre cette dignité, ou plutôt cette dénomination, à quelque autre personne, ou à ceux que nous désignerons à sa Sainteté, afin que, sous ce nouveau chef, vous puissiez ruer sans outrage pour ma personne, et selon la fantaisie que vous inspireront vos passions ou vos penchants personnels« [1]).

Voilà ce qui s'appelle parler clair et net. Le tempérament despotique d'Oleśnicki se révèle tout entier dans cette virulente exaspération, dans ce »Quos ego« fulminé, non contre les vents tumultueux, mais contre les tumultueux professeurs de Cracovie. Cette lettre tomba au milieu d'eux comme la foudre. Les maîtres effrayés, répondirent à leur père effrayant... metuenda Paternitas Vestra, par une requête débordant d'humilité et de soumission; ils le supplient de ne pas les abandonner, par ces temps d'épreuves, de leur conserver son ancienne bienveillance,

[1]) Cod. epist. III. 43.

et, comme le bon Samaritain, de panser et guérir leurs blessures [1]).

La »Paternitas metuenda« se prononça si péremptoirement, en 1450, parce qu'à mainte reprise il avait eu à souffrir des difficultés soulevées précédemment par de semblables conflits. En janvier 1448, Oleśnicki avait donné au recteur actuel de l'université, Jacques, curé de St. Hedvige, au Stradom, des pouvoirs exceptionnels lui permettant de juger même les délits graves, commis dans l'enceinte des supposita universitaires, et de les soustraire au tribunal épiscopal »occupé par d'autres affaires de l'Eglise et de l'Etat«. L'évêque déléguait ainsi une partie de son autorité au recteur pour réprimer »divers scandales, querelles, bagarres, disputes, excès, crimes et abus« dont on était venu se plaindre à lui [2]): c'était en quelque sorte lui accorder une dictature temporaire. Nous n'avons pas pu découvrir le motif de cette mesure extraordinaire, nécessitée sans doute par les rixes fréquentes, les offenses aux bonnes moeurs qui se renouvelaient à tout instant dans les universités de cette époque. Mais voici que des nuages s'amoncellent à l'horizon et que va éclater une tempête religieuse jetant la confusion et le trouble dans l'université de Cracovie.

Nous avons déjà parlé du hussitisme et de l'émoi qu'il fomenta en Pologne; nous avons à ce propos fait ressortir l'attitude franchement hostile d'Oleśnicki et de l'université contre cette hérésie. Mais, quoique depuis 1420 le clergé polonais condamnât à plusieurs reprises cette nouvelle doctrine, grâce à la tourmente politique et religieuse elle ne s'en insinua

---

[1]) Voir dans Szujski. Cod. epist. I, 2, 55 l'écrit que nous citons et qui est sans doute la réponse à la semonce d'Oleśnicki, comme l'a justement fait remarquer Lewicki, Cod. epist. III, 43.

[2]) Cod. epistol. I, 2, 34.

pas moins en Pologne. Tout favorisait l'ascendant que gagnait cette hérésie; et sans parler des relations étroites avec la Bohème, les volontaires qui, émigrés dans ce pays avec Korybut, y passèrent sous le drapeau hussite[1]), en revenant en Pologne y prêchèrent la révolte. C'est surtout en Grande Pologne que leur propagande fut effective. Aussi les évêques de cette contrée eurent-ils les plus grandes difficultés à étouffer le mal. André Laskary, évêque de Posen, avait déjà eu maille à partir avec ces nouveautés, et, en 1421, dans un sermon prononcé à Posen, il anathématisa solennellement le hussitisme et promit diverses indulgences de l'Eglise[2]) à ceux qui partiraient en guerre contre ces infidèles. Son successeur, Stanislas Ciolek, ne laissa pas d'avoir à souffrir de l'extension du hussitisme dans son diocèse[3]). André Bninski qui, après Ciolek, occupa de longues années le siège épiscopal de Posen, parvint enfin à extirper à peu près ce »virus Bohemicum«. Quelques petites villes de la Grande Pologne étaient devenues les foyers de cette contagion, entre autres Pakość et Zbonszyn[4]). Le juge de Posen, Abraham était à la tête du mouvement à Zbonszyn et, selon les expressions de Paprocki, »cachait dans sa maison des tchèques corrupteurs«. André Bninski somma les coupables de comparaître devant lui et leur fit toutes sortes de procès. Ce prélat, l'un des plus éminents de l'épiscopat polonais, fut l'adversaire le plus implacable et le plus énergique du hussitisme. On en vint à des désordres sérieux en 1439. Spytek de Melsztyn lève l'étendard de la révolte

[1]) Ulanowski. Acta iudicii eccles. Gnesn. 58. Alexius de Kalis jure en 1424: quod nunquam vult de cetero ad eos (Bohemos) equitare. Voir ibid. p. 199.

[2]) Acta iudiciorum eccles. p. p. 62 et 470.

[3]) Dlugosz. V. 609.

[4]) Acta iudicii eccles. Gnesn. p. 132, 199. Quant à Zbonszyn et à Abraham de Zbonszyn, voir ibid. 506, 5I7, 519, 522 et Paprocki. Armorial (Tur) p. 473.

et attaque à main armée l'assemblée des états à Nowy Korczyn; cette même année, André Bninski met le siège devant Zbonszyn et force Abraham à lui livrer cinq des principaux apôtres du hussitisme, lesquels il fait brûler sur la place publique de Posen. Abraham de Zbonszyn, ne tarda pas à mourir; le hussitisme commença alors à péricliter dans cette petite ville où il avait été jusque là florissant. En 1442, les abjurations furent très nombreuses [1]): le calme sembla rétabli en Grande Pologne. Mais tout péril était encore loin d'être écarté dans la République.

Les enseignements hussites en effet, sans conquérir les masses, n'en avaient pas moins pénétré en Pologne par mille issues et y avait trouvé des adeptes parmi la noblesse, aigrie contre l'Eglise, à cause des impôts ecclésiastiques, dans les villes, et dans le bas clergé [2]). Aussi en 1448, commença-t-on à se plaindre de ce que le hussitisme relevât la tête. Dans un message au pape, écrit en septembre de la même année, Zbigniew Oleśnicki constate l'aggravation du fléau hussite (audio, renovari et reviviscere pestem hereticam Hussitarum); il raconte que dans le diocèse de Plock les biens de l'évêque ont été pillés et dévastés, parce que ce prélat avait refusé d'ordonner prêtres des clercs hérétiques, qu'on s'est livré à des voies de fait sur les ecclésiastiques restés fidèles [3]). Vers le même temps, Elgot dont les lettres à Oleśnicki étaient toujours remplies d'informations intéressantes, lui annonce qu'en Grande Pologne et spécialement dans le territoire de Dobrzyn, le hussitisme prend de fortes racines [4]). Il est incontestable que dans cet épisode religieux, mouvementé et subversif, les esprits furent grandement surexcités sous l'influence des dissensions hussites voisines.

---

[1]) Ibid. p. 532—533.

[2]) Voir remarques générales dans le Zbigniew Oleśnicki de Dzieduszycki I, 250.

[3]) Cod. epist. I, 2, 44.

[4]) Cod. epist. 1. 2, 347.

Comme André Bninski, Zbigniew Oleśnicki fit bravement face au danger, et l'université en cette circonstance lui prêta le concours le plus actif, comme nous l'avons déjà dit. Les évêques durent combattre les doctrines importées par les volontaires revenant de Bohème, proclamées par des prêtres qui s'étaient laissé entraîner dans l'hérésie, séduits surtout par la communion sous les deux espèces, marque primordiale de la nouvelle doctrine; car c'était bien une doctrine, un système de toutes pièces présenté par des savants avec force, et qu'il fallait réfuter avec des arguments non moins sérieux.

Le hussitisme fit sa première apparition dans le corps professoral de l'université en 1429. A ce moment, Henry, dit le Tchèque, fut cité devant le tribunal épiscopal et emprisonné sur l'ordre de Zbigniew. L'hérésie chez ce maître était compliquée de magie, de sorcellerie, de divination: c'était évidemment un apôtre compromettant pour le nouvel évangile [1]. Il ne fut aucunement défendu par l'université. Elle était alors plus anti-hussite que ja-

[1]) En 1432 parut en Pologne un personnage équivoque, joignant au savoir beaucoup de savoir-faire; il venait aussi de Bohème et portait le nom de Paul Krawar. Cet »artium magister Parisiensis et baccaulaurius in medicinis, vestrae serenitatis et regni vestri Poloniae medicus indignus», écrit de Thorn à Jagellon (Cod. epist. III, 513) pour lui réclamer la pension qui lui a été assignée par le roi, mais qu'il ne peut toucher à cause des intrigues des courtisans. Cependant il a depuis longtemps certains »secreta misteria divina« à révéler au roi, secrets qui convertiraient les égarés, rendraient la paix au monde et amèneraient la concorde entre la Pologne et l'Ordre teutonique. »Est enim quidam spiritus cor meum movens«. Mais tout cela est paralysé par la malice des gens qui l'empêchent de voir le roi. Ce Tchèque, comme nous le voyons, possède la panacée universelle, la recette du bonheur de l'humanité; il l'emporta avec lui au tombeau et nous priva ainsi de ce merveilleux spécifique; comme beaucoup d'invidus de son espèce, il promettait au monde le bonheur, pourvu que le monde le rendît heureux lui-même d'abord. L'agitation des esprits en Bohème produisit entre autres ce singulier personnage.

mais. Nous avons rapporté qu'en 1432 Zbigniew Oleśnicki, d'après les conseils et avec l'appui de l'université, s'opposa aux désirs du roi et de quelques évêques et ne permit pas de célébrer les offices pendant la présence des Tchèques à Cracovie. Deux altaristes de l'église St Marie-Madeleine à Posen, malgré la volonté de l'évêque Ciolek, refusèrent aussi tout service religieux. Mandés devant le prélat, ils affirmèrent que l'évêque était tombé en hérésie; Nicolas, l'un d'eux, déclara »que leur conduite leur était dictée par les maîtres cracoviens«[1]. La résistance de Cracovie exerça donc ses effets jusqu'à Posen. Le mot d'ordre lancé par l'université et son chancelier y fut adopté par quelques-uns. Par la suite, lorsque le concile de Bâle s'occupa de la question hussite et, afin d'apaiser la querelle, consentit à certains compromis, l'université de Cracovie et Zbigniew surtout en furent profondément blessés. Marc Bonfili, revenant de Pologne en 1441, dit devant le concile que »les Polonais souhaitent vivement que toute concession, en ce qui touche la communion sous les deux espèces, soit nettement refusée aux Tchèques[2]«.

Et voici que le mal si acharnément poursuivi, étouffé au dehors de l'université, se manifeste au dedans. Jagellon et Witold ne s'étaient-ils pas, en 1424, confédérés avec tous leurs barons contre la perversité hussite? N'avaient-ils pas juré de citer tout hérétique, tout suspect d'hérésie devant les tribunaux royaux et épiscopaux[3]? Chaque évêque eut alors à ses côtés un dominicain inquisiteur, chargé d'examiner toutes les affaires d'hérésie[4]. Plusieurs particularités de la tourmente hussite en Polo-

---

[1]) Ulanowski, Acta judic. eccles. p. 498: quidquid fecit, fecit ex informatione magistrorum Crac. quod non celebravit illo tempore Bohemis venientibus, contra voluntatem Dni episcopi.

[2]) Jean de Ségovie II, 957.

[3]) Prochaska, Codex Witoldi, p. 654.

[4]) Voir Ms. Czart. 18 p. 51.

gne nous sont déjà connues. L'épisode de 1449 eut d'autant plus de retentissement qu'il fut répercuté par les murs de l'école jagellonienne et que le héros en fut un des maîtres enseignant à l'université.

André Galka de Dobczyn avait terminé ses études à Cracovie, où il fut reçu bachelier en 1422, et maître ès arts en 1425. Il n'obtint aucun grade académique plus élevé. Il n'est cependant pas impossible qu'il ait séjourné quelque temps à Prague et y ait contracté les opinions qui pesèrent d'un si grand poids sur sa destinée. En 1429, il entre au collège du roi Ladislas. Il obtient un canonicat à S. Florian, en 1439 [1]). Il fut doyen des artistes en 1436 et en 1441.

Cet homme, d'un talent et d'un savoir médiocres, avait par contre un caractère brouillon et un penchant trop prononcé à la contradiction et aux disputes. Les actes de la »maison majeure« nous ont conservé le souvenir de ses attaques contre le pacifique S. Jean Kanty. En 1445, André de Dobczyn, on ne sait pour quelles raisons, suspecta la valeur des titres de Jean Kanty à la collégiature [2]). En 1447, il eut encore des contestations avec ses collègues. A ce moment il ne professait pas lui-même, mais s'était fait suppléer »per alium«. Il porta plainte, sans doute à Oleśnicki, au sujet de l'irrégularité apportée au payement de son traitement; une lettre anonyme adressée à l'évêque rapporte en effet que l'affaire a été étudiée et que les maîtres de Cracovie assurent n'avoir rien retranché du »salarium« dû à Galka, mais qu'il n'est pas impossible que des embarras surgissent plus tard; l'évêque d'ailleurs en jugera [3]).

Maître André de Dobczyn ne brillait donc pas par l'amour du devoir. En attendant il employait les loisirs que

---

[1]) Voir Cod. univ. Crac. II, 111. Il dit de lui-même, en 1449: »Ego vero XX annis in studio Cracov. in collegio cum magistris»; il signe (p. 112) canonicus eccl. St. Floriani X annos.

[2]) Conclusiones domus maioris.

[3]) Cod. epist. III, 24.

lui laissaient ses cours à lire et à transcrire les traités du fameux Wiclef, professeur d'Oxford, condamné par l'Eglise; peut-être même en répandait-il secrètement les théories.

Jean Wiclef, professeur à l'université d'Oxford, mit en avant, vers la fin du XIV-e siècle, plusieurs propositions contraires aux dogmes, aux droits et à l'enseignement de l'Eglise. Il niait la transsubstantiation, modifiait les règles de la messe, sapait les fondements de la propriété ecclésiastique et conseillait à l'Etat de s'en emparer; d'après lui, les supérieurs spirituels ou temporels perdent tout pouvoir, s'ils sont en état de péché mortel; la confession auriculaire est superflue. Le pape, cet Antéchrist, comme il l'appelle, et la hiérarchie religieuse sont l'objet de ses plus virulentes diatribes. Son idéal, c'est une réforme radicale de l'Eglise et du dogme. En philosophie, il est panthéiste et fataliste. Dans les débats entre réalistes et nominalistes, il tient pour les premiers. Mais il réprouve cependant certaines idées avancées de Scot; à ce moment-là précisément, sous l'impulsion d'Okkam, le nominalisme remportait certains triomphes. Aussi Wiclef adopte-t-il le réalisme modifié par Okkam, débarrassé de ses anciennes extravagances [1]).

En 1377, le pape prononça la condamnation des thèses de Wiclef, et en 1382, le concile provincial de Londres confirma la sentence pontificale. Ces erreurs néanmoins continuèrent encore à courir le monde et Jean Huss en fut tout pénétré: c'est en effet au docteur anglais que ce dernier emprunta les principaux articles de son credo [2]). Elles venaient enfin, ces idées de Wiclef, de parvenir tardivement en Pologne, sans doute transmises par la Bohème. André de Dobczyn épousa les vues sur les univer-

[1]) Voir là-dessus Rashdall: The Universities of Europe II, 2, 428 et 538. Sur les maximes de Wiclef voir Szwab, Joh. Gerson Würzbourg, 1858 p. 542/3.

[2]) Loserth: Hus und Wiclif, Prague 1884.

saux, ainsi que le réalisme modifié du maître d'Oxford. L'opuscule de Wiclef „De universatibus realibus« avait aussi été bien accueilli à Prague où la nation tchèque, par opposition aux nominalistes allemands, s'était enrôlée dans le camp réaliste: Zdzislaw de Zwiereticz écrivit même une apologie des principes de Wiclef [1]). André de Dobczyn fut un partisan convaincu de ce réalisme. Il disait que les maitres cracoviens ne connaissent pas du tout ce système de Wiclef, que par conséquent, parasites royaux, ils se perdent en misérables et vains efforts pour enseigner à autrui ce dont ils ne savent pas le premier mot. André de Kokorzyn lui-même, »qui passe pour un maximus artista, pour le meilleur théologien et philosophe de l'université de Cracovie«, ignore complètement Wiclef, ainsi qu'il appert de ses paroles et de ses écrits [2]). Avec ces doctrines, plusieurs autres propositions plus positives et plus pratiques du maître anglais séduisirent Galka. C'est de lui qu'il apprit à braver les évêques, à dédaigner le clergé, et le ton qu'il employait en s'adressant à Zbigniew Oleśnicki montre qu'il fut un disciple digne de son précepteur Il avait chez lui les traités de Wiclef bafouant le clergé, poussant l'Etat à s'emparer des biens écclésiastiques, réprouvant la confession auriculaire et contestant la validité des sacrements administrés par des prêtres en état de péché mortel. A côté de ces doctes ouvrages, il conservait aussi des chansons en l'honneur de Wiclef, et quelques-unes nous sont parvenues annotées de sa main [3]). Ces productions de la muse populaire se multiplièrent en Bohème, lors de la guerre hussite. Elles coururent les rues, jetant l'insulte aux ad-

---

[1]) Loserth, 285. Des pièces de vers où le hussitisme était présenté comme le triomphe des réalistes, circulèrent à Prague: Facta nunc adultera profert realistas, Chymeras et vetera monstra Wyclevistas. Voir Rashdall, ib. II, 1, 223.

[2]) Cod. univ. Crac. II, 111.

[3]) Cod. epist. 1, 2, 69.

versaires et exaltant la sainte cause. Il n'est pas d'outrages qu'elles ne prodigassent aux ennemis de Jean Huss; elles disaient de Zbinek, archevêque de Prague qui avait condamné au feu les livres de Wiclef:

Il a brulé les livres et ne sait pas
Ce qu'en eux il y a d'écrit[1]).

Ces couplets, traduits du tchèque, inondèrent la Pologne; témoin cette vulgaris cantilena que Galka envoya à ses amis, et dont il parle dans ses lettres[2]). »Wiclef dit la vérité«, annonçait-elle au monde, et aucun maître n'est plus grand que lui »jusqu'au jugement dernier«. C'étaient ensuite des invectives »contre les popes«, l'Eglise officielle, »les popes césariens«, le pape, suppôt de l'Antéchrist, qui tient sa puissance de Constantin, les erreurs prêchées par les prêtres dans les églises.

Les popes cachent la vérité:
Ils en ont peur
Et mentent au peuple.

Ces trésors ornaient la bibliothèque de Galka; ces pensées absorbaient son esprit. Mais il y a encore loin de là au crime, au scandale. Galka, dans ses conversations, fit-il sonner trop haut ses opinions révolutionnaires, dans ses leçons, s'abandonna-t-il à de facheux écarts? On ne le sait; toutefois ses agissements amenèrent un éclat. Les sources parlent du malum, facinus, scandalum qui tout à coup fut découvert. On dénonça à Oleśnicki les fausses doctrines professées clandestinement par Galka[3]). Ce dernier écrit lui-même que le délateur l'avait accusé »de lire et de copier les ouvrages de maître Jean Wiclef et d'animer les barons du royaume contre les prêtres«[4]). En raison d'une »instance« de l'université, Zbigniew réso-

---

[1]) Au sujet de cette littérature voir Geschichtsschreiber der Huss. Bewegung 1, 622. Loserth. l. c. 113, 270.

[2]) Cod. univ. II. 115 sqq.

[3]) Cod. univ. II. 106.

[4]) Ibid. 115.

lut de réprimer ces actes et, sans user de rigueurs, se contenta de reléguer Galka au couvent des Cisterciens de Mogila, pour y faire pénitence. En même temps, Jean Elgot, vicaire« in spiritualibus«, était chargé d'examiner les livres d'André et de faire des perquisitions dans la demeure occupée par celui-ci chez le conseiller municipal Thesnar. C'est alors qu'on découvrit les livres et les chansons que l'on sait. »Inhorrui admodum ad tam exsecrabiles et venenosos errores«, dit Elgot. Circonstance aggravante, sur un des traités il était écrit: pour remettre à André Tenczyński; sur un autre: pour Szafraniec, etc. L'agitation et la propagande étaient ainsi pleinement démontrées. Elgot en fut effrayé, d'autant plus que maître Benoît, peut-être Benoît Hesse, lui murmura à l'oreille, »qu'il y en a d'autres encore contaminés par le mal« [1]). Ne sachant à quel parti se résoudre, Elgot attendit la décision de Zbigniew, avant de prendre dès mesures sévères. L'évêque donna l'ordre d'emprisonner Galka, mais trop tard: le pénitent de Mogila, endormant la surveillance de l'abbé et des moines, avait été autorisé à se rendre parfois à Cracovie. Profitant de cette licence, il s'enfuit un beau jour et peu de temps après il était en Silésie, à Glogau, dans les terres du duc Boleslas ou Bolek d'Opole, qui le couvrit de sa protection. On échangea une correspondance dans le but de faire retenir le fugitif dont on demandait l'extradition, tandis qu'André, mettant de côté toute feinte et levant hardiment le masque, publiait d'effrontés manifestes.

Zbigniew Oleśnicki s'adressa alors aux princes silésiens et à l'évêque de Breslau. L'université se joignit à ces démarches de son chancelier, en mai 1449. Elle avait expulsé Galka du collège et du corps enseignant (de collegio et coetu magistrorum collegii artistarum) aussitôt que lui étaient parvenues les révélations compromettant ce confrère. C'était pour elle une cruelle épreuve, car le mo-

---

[1]) Codex epist, I. 2, 68--70.

ment approchait où la grande école ne pourrait plus retarder son serment d'obédience au pape. Malgré ce désaccord avec l'Eglise officielle, les maîtres surent trouver de fermes accents pour censurer cette brebis galeuse et égarée; si, comme on le disait, d'autres professeurs étaient gagnés à l'hérésie, aucun d'eux n'osa élever la voix.

La réponse envoyée par Galka à l'évêque de Cracovie, le 23 juin 1449, affichait le plus impudent orgueil. Il proteste contre les châtiments qui lui ont été infligés et l'accusation d'hérésie; il n'a été ni jugé, ni condamné. S'il trouve accès auprès du roi, il saura faire ressortir l'iniquité de la conduite de l'évêque à son égard, et se justifier, »non par vos indulgences achetées à prix d'or à Rome... mais par la grâce de N. S. Jésus-Christ«. Il réclame ensuite contre la violation de son domicile, la confiscation de ses hardes et de ses livres; il trouvera bien de puissants protecteurs qui revendiqueront ce qui lui a été dérobé.

La lettre à l'université, comparée à la précédente si arrogante, est sérieuse, pleine d'onction et d'ironie [1]). Elle est adressée aux membres les plus en vue de l'école; la plupart nous sont déjà connus; les autres ne méritent guère qu'on s'y arrête. Elle débute par une pathétique invocation: »O Pierre de Liptow, Paul de Klobucko, Jean de Ludisko, Michel de Krosno, Adalbert de Lisiec, Jean de Lgota, Paul de Piskowice, Barthélémy de Radom, Jean de Kenty, Benoît de Cracovie, vous qui désirez avoir... les premiers sièges dans les temples et les premières places aux banquets« [2]). Suit une protestation contre la sentence des maîtres qui l'ont déclaré hérétique. Et, non sans malice, André de Dobczyn leur rapelle leur passé et quelques-uns de leurs péchés de jeunesse: »Personne n'est tenu d'ajouter foi à ce que vous avez

[1]) Voir ces deux documents dans le Cod. univ. Crac. II, 110 et 113.

[2]) S. Marc 12, 38.

écrit contre moi, pas plus que personne n'est obligé de croire à ce que vous avez écrit contre le pape« [1]). Il leur fait ensuite la leçon: il leur recommande de ne pas détruire les traités de Wiclef, »car en d'autres contrées de la Pologne il y a beaucoup d'ouvrages de ce maître; et alors même que vous parviendriez à les brûler tous, leur contenu restera dans les volumes de Thomas Valdensis«. Dans la lettre à Zbigniew, Galka parle aussi de ce même Thomas: Thomas Valdensis, écrit-il, dans lequel sont consignés les principes de Wiclef, restera au collège des artistes, car maître Kozlowski a rapporté ce livre de Bâle«. Il s'agit ici des oeuvres de Thomas de Walden, carme, auteur de beaucoup d'ouvrages théologiques et d'un mémoire dogmatique contre Wiclef (vers 1422) [2]). L'exemplaire mentionné par Galka se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Cracovie [3]).

Galka eut, dans ces persécutions, la satisfaction de partager le sort de son maître et héros Wiclef qui, en 1382, fut expulsé de sa chaire à l'université d'Oxford. On ne saurait pourtant faire usage d'une commune mesure pour ces deux hommes. Wiclef possédait une vaste instruction et ses leçons ne furent pas perdues: elles animèrent le mouvement des Lollards et la rébellion hussite. Les manifestations de Galka n'eurent au contraire aucun résultat important: elles se bornèrent, pourrait-on dire, à des couplets

[1]) En ces époques de troubles, des conflits de ce genre devaient être assez fréquents, malgré que la plupart des maîtres tinssent pour le concile. En 1449, (Conclus. univ. Ms.) le bachelier des décrets Georgius de Michinicze s'insurgea contre l'université. On lui reprochait d'avoir été reçu bachelier fraudulenter, et on le bannit du collège des juristes et de l'université. Georges en appela »ad S. in Christo patrem et dominum nostrum Nicolaum V«. Il fut condamné pour cet appel, et un des maîtres appela Nicolas V hérétique. C'est un écho des luttes et des orages qui, de temps à autre, venaient alors agiter l'université.

[2]) Hergenroether, Handbuch der Kirchengeschichte II, 792 et 872.

[3]) Ms. n. 1760. Doctrinale antiquitatum ecclesiae de sacramentis (de Bâle).

et finirent par des chansons, la »cantilena vulgaris«. Galka dut pourtant agir à Glogau et en Grande Pologne. En 1450, le tribunal archiépiscopal de Gniezno recherche si le religieux Martin de Srem, soupçonné d'hérésie, n'a pas eu de relations avec Galka, »an conversatus est magistro Galcze« [1]).

La paix fut enfin rétablie à l'université, dans la seconde moitié de 1449, la paix qu'avaient troublée les longues dissensions conciliaristes et ce court épisode hussite. Cette année mémorable par la création du petit collège fut, comme nous le, voyons, sous bien des rapports, le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'école de Cracovie.

Les années de Zbigniew étaient déjà comptées. Sur le déclin de sa vie, ce grand et dévoué tuteur de l'université s'éloigna de plus en plus des affaires publiques: son étoile avait pali; d'autres astres s'étaient levés. C'est dans les amertumes de la lutte contre les novateurs que se consumèrent ses derniers jours: mais au milieu de ces chagrins, son amour pour l'université, amour de père et de guide, persista immuable, inébranlable. Une année avant de mourir, en 1454, il en donna de solides témoignages. Le 7 février il fonde le bénéfice stable de prêcheur à la cathédrale de Cracovie. Ce prêcheur devait être élu par l'évêque et le chapitre; mais nul ne serait promu à cette dignité, s'il n'était maître en théologie, docteur des décrets, ou tout au moins, maître ès arts. Paul de Zator, célèbre par son éloquence en polonais, fut le premier appelé à cette charge [2]). C'était un pas décisit vers le relèvement, le progrès de la langue maternelle; c'était essayer de lui attirer le respect qui lui était dû; c'était mettre à la por-

---

[1]) Ulanowski, Acta iud. eccles. p. 172/3.

[2]) Codex univ. Crac. II, 140.

tée des fidèles la parole de Dieu. Dlugosz fait ressortir le mérite de cette fondation, en nous traçant un tableau assez sombre de la situation intellectuelle du pays jusqu'alors: les Polonais mêlés aux affaires, ignorants, n'y sont que très rarement préparés; et les moines, les savants, »étrangers pour la plupart« [1]), n'emploient que le latin. Aussi Zbigniew Oleśnicki voulut-il tirer la langue polonaise de cet opprobre et créa, à la cathédrale même de Cracovie, une chaire où cette langue serait exclusivement en usage; et en stipulant que le prédicateur devrait posséder des titres académiques, il faisait participer l'école jagellonienne au développement de l'idiome national, l'intéressait, l'attachait pour ainsi dire au bénéfice qu'il instituait.

L'évêque ne s'en tint pas là: en mai il rédige son testament, longue suite de legs religieux ou humanitaires. Parmi ces dispositions, il en est une de la plus haute portée pour l'université: elle assurait en effet l'avenir d'une grande bourse des étudiants, asile tutélaire qui devait, à côté de ceux existant déjà, rendre d'immenses services. Avant 1454, Zbigniew avait acheté dans ce but la maison et l'enclos dit Jérusalem [2]), rue Jagellon et rue des Potiers (actuellement rue des Pigeons). Afin de l'approprier à sa destination, mille marcs y avaient été déjà dépensés. Zbigniew assigne encore mille marcs pour achever les restaurations commencées, fait don de toute son argenterie afin de pourvoir à l'entretien des étudiants, de toute sa riche collection de livres à la bibliothèque de la bourse [1]). Il joignait à ces magnifiques largesses un précieux souvenir. »Nous voulons, écrit-il dans son testament que la masse aux armes et aux insignes du pape, du roi

---

[1]) Dlugosz. Opera 7, 261.

[2]) De telles dénominations étaient fort usitées à une époque où les pélerinages en Terre Sainte étaient très fréquents. La maison que la reine Hedvige fonda à Prague, en 1397, pour les Lithuaniens, s'appelait aussi Jérusalem.

[3]) Cod. univ. Crac. II. 156.

et de nous-même, portée habituellement devant nous, soit remise à l'université pour y être conservée telle qu'elle est à tout jamais et portée, lorsqu'il le faudra, devant la personne du recteur et des maîtres de l'université«. Et depuis lors cette masse de Zbigniew Oleśnicki [1]), qui jadis précédait cet illustre prélat, comme un drapeau de progrès et de lumière a accompagné l'école à travers les temps. Elle a échappé au naufrage du XVIII-e siècle; elle a survécu à l'ensevelissement de la patrie et de l'Etat; elle brille encore devant les héritiers de ces ruines, fière image d'un passé qui unit les coeurs et donne aux pensées des ailes.

---

[1]) M. Karbowiak en a donné la description dans la Chronique de l'université Jagel. (1887) II, p. XVII.

LIVRE TROISIEME.

Luttes et transformations

sous

Casimir Jagellon et ses fils.

CHAPITRE I.

Après les conciles.

Fin du conciliarisme. — Accord avec Rome. — Situation en Pologne. — Casimir Jagellon et la promotion aux évêchés. — L'attitude du roi amène un conflit avec Rome, puis avec le parti de l'indépendance de l'Eglise.
Zbigniew Oleśnicki à la tête de l'opposition au roi. — Motifs et critique de cette opposition. — Collisions à propos du choix de quelques évêques. — Bellum spirituale.
Tendances antihiérarchiques dans l'entourage du roi. — Jean Ostrorog et son mémorial. — Les partisans d'Oleśnicki. — Jacques de Sienne. Jean Capistrano est appelé à Cracovie; résultats de cet acte. — Les observants et leur rôle dans la vie religieuse de cette époque. — L'accroissement des villes produit le relâchement des moeurs. — L'oeuvre de Capistrano et ses conséquences à Cracovie.
Les bernardins en Pologne. — Saints et bienheureux. — Sendziwoj Czechel, représentant des idées du temps. — Ses études; détails biographiques. — Il combat pour la liberté de l'Eglise. — Conflit avec le roi. — Sendziwoj chanoine régulier. — Il est fidèle jusqu'à la mort aux théories du concile. — Ses goûts littéraires. — Ses rapports avec l'humanisme. — Lettre à Lutek de Brzezie, évêque de Cracovie. — Dispute avec les dominicains à propos de la sculpture dans les églises. — Sendziwoj dans l'histoire de la civilisation.

En envoyant à Rome, en 1447, sa déclaration d'obédience, le souverain de la Pologne ne faisait pas seulement acte de conviction personnelle, mais il ouvrait une

ère nouvelle: le conciliarisme était mort. Félix V, le pape des Basiléens, fut d'ailleurs le dernier antipape de l'histoire de l'Eglise. Les peuples cessèrent d'envisager les conciles oecuméniques comme les remèdes infaillibles de tous les maux de l'Eglise et de l'humanité, comme l'unique tribunal capable de juger toutes les causes, tous les différends divisant, déchirant la société.

Ces opinions ne se manifestèrent plus qu'isolément et en de très rares circonstances; tantôt elles deviennent le programme de nobles âmes, éprises d'idéales perfections et n'imaginant que de chimériques moyens pour y atteindre, comme par exemple celle de Jacques de Paradis, l'obstiné partisan du concile, qui, seul contre tous, reste fidèle à son drapeau et le défend de toute son âme devant le pape Nicolas V [1]), tantôt elles sont épousées par des évêques séditieux, comme Diether, archevêque de Mayence, tantôt enfin elles sont évoquées comme un spectre menaçant par les ennemis du Saint-Siège. Mais en définitive l'assemblée oecuménique cesse d'être le but des aspirations du monde; et l'ancien conciliariste Eneas Sylvius marque nettement cette révolution des croyances, en disant que le pape et les cardinaux constituent le meilleur concile. Le pouvoir pontifical sortait régénéré et grandi de la crise. Après les rêves démocratiques, on revenait à l'absolutisme; après les essais de parlementarisme ecclésiastique, la centralisation de l'Eglise reprenait le dessus. La consécration solennelle de ce revirement trouva son expression dans le jubilé de 1450, où des foules de pélerins venus de toutes les parties du monde apportèrent leur hommage aux pieds de Nicolas V. Ce fut la fête du triomphe après les sombres épreuves du passé, l'aurore d'une prospérité renaissante. Le Nord eut aussi sa part dans ce tribut pieux qui resserra les liens avec Rome, naguère si distendus; parmi les Polonais nous ne citerons que Dlugosz et son compagnon

---

[1]) Pastor, Geschichte der Päpste I, 302. 304.

dans un pélerinage en Palestine, le fougueux conciliariste Jean Elgot.

Les bons rapports des États avec le Siège apostolique troublés par la fièvre conciliariste, se renouèrent rapidement. Les pourparlers engagés à ce propos aboutirent de diverses manières; selon le moment ou l'appui prêté par les différents pays, des avantages échurent tantôt à l'un tantôt à l'autre des contractants. Ce fut l'époque des concordats. La France, la première, recueillit les fruits de ses efforts et des travaux du concile. L'assemblée du clergé français, tenue à Bourges en 1438, vota une pragmatique sanction approuvant certains décrets du concile de Bâle. Cet acte devint la base du gallicanisme, c'est-à-dire du particularisme national, de l'autonomie de l'Eglise française. Le concordat de Vienne, en 1448, fut basé sur des concessions mutuelles; il demandait, il est vrai, la liberté des élections aux évêchés par les chapitres; mais la provision papale, sous certaines conditions, n'était pas exclue.

La Pologne n'obtint ni un concordat englobant toute la République, ni même d'avantages marqués. Diverses causes amenèrent ce résultat: les négociations furent commencées trop tard, le pays s'étant entêté dans son opposition ou neutralité; puis, les évêques ne s'entendirent pas pour une commune décision, pour une action commune; enfin le roi Casimir connaissant la prépondérance de l'Eglise en Pologne, n'eût en aucun cas secondé des démarches dans le but d'affermir ou d'augmenter ce pouvoir. Par la voix de ses ambassadeurs, Wyszota de Gorka et Pierre de Szamotuly, chargés de faire obédience en son nom à Rome, pendant l'été de 1447, le roi demanda au Saint-Siège le droit de collation de tous les bénéfices ecclésiastiques »iure ordinario semper salvo«, c'est-à-dire sans doute de lui assurer une ingérence et la présentation pour tous les bénéfices n'ayant pas de patron; il priait en outre de lui permettre de prélever le dixième des dîmes pen-

dant six ans et les collectes du denier de S. Pierre pendant quelques années. La réponse papale de 1448 fut loin d'être un acquiescement à tous ces désirs: la bulle pontificale accordait au roi le privilège de nommer une seule fois à 90 bénéfices; elle lui assignait en outre 10.000 ducats à verser par le clergé polonais, à titre de subside pour la guerre contre les Tatars[1]). Il y eut des conventions particulières avec les évêques polonais: le pape leur reconnaissait la prérogative de pourvoir aux bénéfices vacants pendant quelques mois de l'année, tandis qu'il se réservait ces nominations le reste du temps[2]).

En général dans ces arrangements, la Pologne ne toucha point aux questions capitales, comme les annates, et n'obtint que des avantages insignifiants; néanmoins toutes les discordes qui avaient affligé l'humanité, toutes les contestations juridico-ecclésiastiques auraient sans doute cessé, s'il n'y eût pas eu à la tête de l'Etat un souverain jaloux de la liberté d'action dont l'Eglise avait joui jusqu'alors, et décidé à y porter atteinte. Il résolut d'abord de ne laisser monter sur les sièges épiscopaux que ses »personae gratae«, et d'imposer sa volonté aux élections des chapitres. D'après la théorie royale, c'était un usage séculaire, constamment pratiqué par tous les monarques, ses prédécesseurs, que les évêques choisis par le chapitre »ad instantiam et petitionem« des rois, fussent reconnus et confirmés par le Saint-Siège[3]). On n'allait pas tarder d'ailleurs a en venir aux prises, En 1449, Ladislas Oporowski ayant quitté le siège épiscopal de Kujawie pour l'archevêché de

---

[1]) Grossé. La Pologne et le concile de Bâle, 156. Voir Dlugosz V, 35 et 49.

[2]) Grossé. Ibid. p. 167.

[3]) Ce passage est emprunté à un discours de Strzempinski prononcé en 1450 (Cod. epist. III, 50): sic enim a vetustissimis temporibus regum praedecessorum suorum tentum et observatum dicitur, quod ad instantiam et petitionem eorum electi et postulati per capitula ecclesiarum consentientibus regibus ac etiam nominati per ipsos reges per sedem apostolicam ecclesiis praeficiebantur etc.

Gniezno, le pape Nicolas V donna la provision sur l'évêché devenu vacant à son favori, Nicolas Lasocki, alors à Rome. A cette nouvelle l'indignation du roi n'eut plus de bornes, car il avait convoité ce poste pour son secrétaire Jean Gruszczyński dont les talents mondains et diplomatiques avaient su gagner les bonnes grâces du prince. Le chapitre s'inclina devant la volonté souveraine et élut Jean à l'unanimité. L'affaire prit tout de suite les proportions d'un grave conflit, et elle aurait vraisemblablement amené les plus fâcheuses complications, si sur ces entrefaites, Lasocki n'avait succombé à la peste qui ravageait l'Italie (1450). Dans cette première escarmouche les camps ne s'étaient pas encore bien dessinés, et certains qui plus tard se prononcèrent ouvertement contre le roi, restaient encore neutres ou même tenaient pour lui. Zbigniew Oleśnicki fut fort modéré dans cette affaire; Dlugosz, son confident, alla même jusqu'à conseiller à Lasocki de renoncer à sa provision et à sa dignité [1]). Thomas Strzempiński enfin se rendit à Rome, en qualité de délégué du roi, et là, au mois d'avril 1450, prononça un discours tout émaillé de perles humanistes pour déterminer le pape à retirer la provision à une personnalité »quae non est grata regi et militiae regni [2])«.

L'attitude d'Oleśnicki et de ses familiers en ces conjonctures est fort compréhensible, car le choix du chapitre concordait ici avec celui du roi, et il s'agissait d'écarter la provision romaine, si odieuse aux anciens amis du concile de Bâle. Cependant entre Zbigniew et le monarque la rupture devenait imminente. Elle fut occasionnée par différents motifs, les uns de politique générale, d'autres de discipline ecclésiastique, le roi ayant voulu imposer ses candidats à des évêchés, malgré l'avis contraire des chapitres. Zbigniew Oleśnicki qui avait dirigé tous les actes de Jagellon vieilli et la jeune inexpérience

[1]) Voir Cod. epistol. 1, 2, 97 et 108.

[2]) Cod. epistol. III. 49.

de Warnenczyk, se trouvait tout-à-coup en face de Casimir Jagellon, prince rempli d'initiative, d'énergie et d'indépendance de caractère. Par droit de tradition et d'héritage l'évêque était le conseiller du roi; et si l'héritier du trône dédaigne souvent d'écouter la vieillesse et les leçons de l'expérience, d'ordinaire le conseiller n'est pas enclin à rompre avec ce passé. Zbigniew Oleśnicki montra à l'égard de Casimir Jagellon cette ombrageuse susceptibilité, ce dépit dont ne peuvent se défendre les gens estimés par les ancêtres, qui considèrent les jeunes princes comme des intrus, des usurpateurs et le manque de respect pour leur parole ou leur personne comme un crime contre le bien public. Il se répand en continuelles doléances sur cette mise de côté, sur les éléments jeunes du »privatum consilium« qui éloignent de la cour de Casimir ces serviteurs éprouvés, ces seigneurs de Petite-Pologne que Jagellon et Warnenczyk écoutaient avec complaisance. Il menace Casimir Jagellon de se démettre de ses fonctions, de se réfugier dans la retraite afin de n'avoir plus à supporter, lui, cardinal, des dénis de primauté dans les assemblées publiques; il adjure le roi de s'amender, et, à plusieurs reprises, invoque le souvenir de S. Stanislas et de son martyre. Mais Zbigniew souffrit un supplice non sanglant; des temps nouveaux avait lui, et il se consumait en de vains regrets; ce n'était pas le martyre qui l'attendait, mais les chagrins plus cuisants de chaque jour et l'amère douleur de se survivre. Sans doute ses plaintes furent trop souvent fondées, et lorsque dans l'entourage royal on poussait à des mesures extrêmes, à des attentats contre l'Eglise, l'évêque n'avait pas tort de s'en montrer outragé. Mais bien des fois aussi il ne comprit pas les aspirations et les tendances nouvelles. Grand Seigneur, il s'indigna de voir le roi appeler auprès de lui la petite noblesse, la consulter et la faire participer au gouvernement; il s'irrita de la sollicitude de Casimir pour la Lithuanie, des soins qu'il prenait à maintenir l'union personnelle, à gagner les Lithuaniens; Polonais,

tout imbu du sentiment de sa supériorité, il fermait les yeux à l'intérêt bien entendu du pays. Aussi la conduite de Zbigniew pendant le règne de Casimir Jagellon n'ajouta-t-elle rien à ses mérites et sa gloire. Le mécontement passif et rancunier faussa ses critiques, le poussa à des manifestations qui rabaissaient la majesté royale. Le discours plein de fiel et de récriminations qu'il prononça au conseil royal, en 1452 à Cracovie [1]), ceux qu'il fit entendre aux diètes de Parczow et de Piotrków en 1453 [2]), furent peut-être des triomphes oratoires, mais en même temps de mauvaises et peu louables actions. Le bruit des applaudissements qui les accueillirent se mêle alors à celui de l'écroulement de la majesté souveraine; Dlugosz crut voir renaître en ces circonstances les beaux jours du sénat de Rome; cette grandeur sénatoriale s'élevait sur les débris du trône. Zbigniew Oleśnicki vécut dans cette hostilité au roi, lequel de son côté ne cessa jusqu'à la mort de l'évêque de le considérer comme son grand ennemi. Celui-ci en effet prodigua ses sarcasmes à tous les actes de son souverain, sans en excepter la réception faite en 1453 aux délégués venant apporter la soumission des Etats prussiens. Il se rencontra sur ce terrain avec le fidèle défenseur des Teutoniques, Enéas Sylvius qui, en 1453, tenta de dissiper les nuages amassés sur la Prusse, par une croisade contre les Turcs. Les deux amis, séparés autrefois par la campagne en Hongrie de Warnenczyk, étaient maintenant d'accord et avaient repris leur correspondance [3]). Le volumineux écrit de Zbigniew en 1454, dont une partie seulement fut remise au roi [4]), énumère toute une suite de griefs et dévoile l'âme d'un homme vieillissant aux

---

[1]) Dlugosz V, 109.

[2]) Ibid. V, 138 et Caro Gesch. Polens IV, 447.

[3]) Voir Antoine Weiss: Aeneas Sylvius Piccolomini, Graz, 1897. Lettre d'Eneas du 16 décembre 1453, p. 229.

[4]) Cod. epist. 1, 2, 145.

mains défaillantes duquel le pouvoir a échappé mais qui retrouve encore des forces pour lancer de fulgurantes invectives, malgré qu'il se dise »fatigué et inutile«. Tout cet épilogue de la vie de Zbigniew est triste et peut être comparé au rôle de Zamoyski sous Sigismond III; les épigones égalent rarement en vaillance et en vertu leurs ancêtres, Oleśnicki fut son propre épigone.

Ces faiblesses eurent sans doute asssez souvent de nobles origines; nous ne saurions le nier. Mais l'histoire tout en tenant compte des secrets mobiles des hommes, doit surtout juger les actes de leur vie publique, ainsi que les conséquences de ces actes. Elle regarde de l'oeil impartial de la postérité ceux qu'aveuglèrent les passions de leur époque et qui ne purent prévoir les résultats funestes de paroles ou de démarches sincères, mais inconsidérées.

Le roi Casimir de son côté agit aussi avec trop de rudesse. Dans les élections d'évêques surtout, il se montra despotique: une fois son choix arrêté, il employait tous les moyens pour l'imposer, le faire sanctionner par les chapitres. Quelquefois la persona grata à la cour royale était loin d'avoir la valeur morale de son rival. En 1453, lorsque le chapitre de Gniezno procéda à l'élection de l'archevêque, les voix se partagèrent entre Jean de Sprowa, jeune encore et peu connu, et Thomas Strzempinski, savant éminent dont les services ne se comptaient plus. Le premier avait l'appui du roi qui déprécia le second par ces mots: »oculis ingratus nostris«. Eh bien, ce fut Sprowski qui l'emporta, grâce à la pression de Casimir, pression sans merci, s'il en faut croire les lettres écrites à Dlugosz par Sendziwoj Czechel, en 1472 [1]). Le roi, peu rancunier et prompt à se départir de ses préventions, en 1455 même se montra très favorable à la promotion de Strzem-

---

[1]) Cod. epist. 1, 2, 266.

pinski au siège épiscopal de Cracovie. Mais à la mort de celui-ci, survenue cinq ans après (1460), des scènes violentes se produisirent et la lutte fut des plus passionnées. Le roi Casimir voulait faire obtenir l'évêché de Cracovie à son préféré Jean Gruszczyński. Ce n'était pas un aigle sans doute, mais courtisan d'une habileté consommée, il avait su gagner par ses belles manières et ses qualités mondaines la bienveillance du prince. Dlugosz lui reproche une vie déréglée et capricieuse, une conscience endormie que les remords n'éveillaient jamais[1]). Il est vrai que l'historien fut le constant adversaire de Gruszczynski et que, par conséquent, il ne mesure pas strictement ses paroles dans le nécrologe qu'il lui consacre. Le chapitre de Gniezno, à l'encontre des désirs du roi, choisit alors Jean de Brezie, docteur »utriusque juris«; mais celui-ci se désista de ses droits, sous le coup des menaces royales. En attendant, le pape Pie II donne provision sur l'évêché de Cracovie, à Jacques de Sienno, parent d'Olesnicki et pénétré des mêmes principes que l'illustre cardinal. La crise s'accentuait: on allait en venir aux violences. Ce »bellum spirituale« dura deux ans et demi; Jacques de Sienno y jette l'interdit sur ses diocésains rebelles, tandis que le roi Casimir poursuit avec la dernière rigueur les partisans de Jacques, Dlugosz, par exemple[2]). Les harangues que des envoyés du roi à Rome[3]) prononcèrent en 1461 devant le pape étaient le fidèle écho de la théorie royale: »celui-là seul peut être évêque en Pologne qui est agréable au roi et à la patrie«; on y trouvait en outre des réminiscences de Strzempinski et elles brillaient par un docte étalage d'érudition, une abondance de citations d'Ovide et de Sénèque. Elles ne persuadèrent pas immédiatement

---

1) Długosz V, 593.
2) Dlugossii Opera I, 432—433.
3) Cod. epist. III, 110 et 114. La première est de Jean Rytwianski, la seconde peut-être de Mathieu de Racionz, docteur des décrets.

le pape, car Jacques de Sienne ne renonça qu'en 1462 à sa provision sur l'évêché de Cracovie. En définitive le roi eut le dernier mot, et Jean Gruszczyński vint occuper le siège épiscopal de Cracovie, courte étape pour lui vers l'archevêché de Gniezno. L'affaire avait été chaude et le roi y montra la décision la plus inflexible, d'autant plus que les chanoines avaient refusé d' accepter l'élu du prince.

Ces heurts de la papauté avec les pouvoirs séculiers étaient alors à l'ordre du jour.

L'esprit d'opposition qui naguère s'était donné libre cours dans les conciles, trouvait maintenant un champ propice dans les conflits de ce genre. En France la papauté eut à combattre les décrets de la pragmatique sanction et le gallicanisme; en Allemagne des attaques contre Rome se produisirent, comme par exemple celles du bouillant Grégoire de Heimburg; il y eut aussi l'affaire de l'évêché de Brixen, auquel le cardinal Nicolas de Cusa reçut en 1450 la provision papale malgré que le chapitre eût élu Léonard Wismair. Ce différend troubla la paix pendant de longues années et ne fut pas sans analogie avec le »bellum spirituale« Cracovien [1]).

Dans l'entourage du roi de Pologne bien des fois au cours de la seconde moitié du XV siècle, se firent jour ces courants antihiérarchiques. Casimir ne craignit point de frapper d'impositions toujours croissantes les biens ecclésiastiques et alla même jusqu'à mettre en gage les vases sacrés des églises pour subvenir aux dépenses militaires, ce contre quoi d'ailleurs certains évêques formulèrent de vives protestations; de plus le roi ne consentait point à soumettre les causes locales aux tribunaux romains [2]).

---

[1]) Voigt, Enea Silvio III., 303 et suiv. 573.

[2]) Cod. epist. III., 585: quoniam nullo modo admittere volumus et tolerare, quod subditi regni nostri iure forensi et extraneo debeant conveniri, gravari et opprimi.

La véhémence de la campagne contre Rome prit même parfois des proportions révolutionnaires et inquiéta les esprits par ses menaces. Nous voulons parler ici du fameux »Monumentum... pro rei publicae ordinatione congestum« de Jean Ostrorog[1]). On n'est pas exactement renseigné sur la date de cet écrit; il est toutefois vraisemblable qu'il fut composé vers 1460, plutôt que dans la seconde moitié du règne de Casimir, vers 1477. Il n'est pas non plus aisé d'en déterminer l'origine. On a pensé que la „Reformatio Sigismundi imperatoris«, publiée en Allemagne en 1438, avait servi de modèle et d'inspiration à Ostrorog; d'autres ont cru y voir un manifeste hussite; d'autres enfin y ont trouvé des points de contact avec les mémoires politiques français du XIV-e siècle. Nous nous déclarons incompétents pour trancher la question: une seule chose d'ailleurs importe, c'est l'écrit lui-même et ses conséquences.

Il respire la jeunesse et l'intempérance de la jeunesse. L'auteur qui avait terminé ses études à l'université d'Erfurt, connue pour son attachement au conciliarisme, obtint probablement dans quelque université italienne le grade de docteur utriusque iuris. Le droit romain l'attire surtout; »il n'y a pas de meilleures lois que celles qu'ont promulguées les sénateurs et les Césars«, dit-il dans son mémorial. L'humanisme avait aussi en lui un fervent adepte. Il donna aux enfants de son second mariage, contracté à un âge déjà avancé, les noms d'Achille et de Polixène; comme on le voit, il resta toujours jeune.

Il se tient strictement sur le terrain national; il déblatère contre les sermons allemands débités en Pologne, contre l'invasion des monastères polonais par les Alle-

[1]) La littérature sur ce sujet est fort riche: Caro, Annales de l'Acad. des sciences, classe de philos. 1884. p. 37 Ibid. Bobrzynski, p. 73; Pawinski, Jean Ostrorog, Varsovie, 1884; Malecki. Revue historique trimestrielle, 1887, p. 386. Rembowski, Niwa, 1884.

mands; mais les rusés Italiens raflant l'argent de Pologne excitent surtout sa colère et ses sarcasmes. L'antagonisme à la fois national et antihiérarchique s'exprime ici par les mêmes invectives. Il s'élève contre l'obédience absolue au pape, car, répète-il avec insistance, le roi de Pologne n'a pas d'autre supérieur que Dieu même; il rompt des lances en faveur du choix des évêques par le roi, de la suppression des annates; il demande que les dons et impôts destinés à Rome soient retenus en Pologne. Toutes les doléances, toutes les récriminations du temps, tout ce qui agitait les esprits est recueilli par Ostrorog qui donne à ces questions des solutions radicales. Et dans ce dédale court comme un fil conducteur la légitime revendication du respect pour la personne et les ordres du souverain.

En bien des points Ostrorog semble tendre à la formation d'une Eglise nationale, d'une Eglise d'Etat. Le choix des évêques uniquement abandonné à la volonté royale, n'eût pas tardé en effet à faire de ces prélats des fonctionnaires du gouvernement. La répugnance non dissimulée d'Ostrorog pour le clergé qu'il eût vu avec joie dépouillé de tous ses bénéfices, lui suggère d'injustes et blessantes accusations; par haine pour les abus, il frappe en aveugle et irait même jusqu'à renverser le bon ordre rétabli. Il renvoie aux évêques le clergé privé de casuel. »Les évêques ont été institués et dotés par la République, dit-il, dans son chapitre XV., pour rémunérer les serviteurs de l'Eglise«.

C'étaient là des idées subversives, capables de saper les assises de la société contemporaine. Le roi Casimir n'alla jamais aussi loin dans ses exigences; mais son opiniâtreté à faire passer ses candidats dans les élections ecclésiastiques, la sévérité que des agents hostiles aux biens de l'Eglise apportèrent à la perception des impôts onéreux dont le clergé avait été chargé, enfin certaines paroles violentes, échappées dans le feu des discussions avec Rome, purent jeter l'alarme parmi les religieux et

les princes de l'Eglise. En 1478, le nonce du pape, Balthasar de Piscia, soutenant le roi de Hongrie, Matthias, s'oublia jusqu'à excommunier Casimir et son fils Ladislas, roi de Bohème. Le roi dépêcha alors en mission à Rome Jean Goslupski, chanoine de Posen, porteur de paroles comminatoires: le roi nommera désormais à tous les bénéfices, sans en excepter ceux qui jusque là avaient été réservés à la provision papale; tout appel à Rome sera interdit, et tous les Polonais actuellement auprès de la Curie seront rappelés[1]). Quoiqu'on n'en vînt pas à l'éxécution de ces menaces, le ton en est significatif et décèle l'état des esprits à la cour royale.

Le roi Casimir n'était pas d'un naturel emporté. D'une vie privée exemplaire, de moeurs irréprochables, il n'était pas non plus ennemi de l'Eglise. L'opposition de Zbigniew Olesnicki découlait en partie de causes politiques; aussi se vit-il soutenu par les seigneurs de la couronne, surtout ceux de la Petite-Pologne: cette personnalité autoritaire et puissante souffrait de se voir tenue à l'écart, et entraîna dans sa rancune tous ceux qui jusque là avaient subi son ascendant et qui le suivirent sans hésiter; de plus l'attitude du roi à l'égard de l'Eglise vint augmenter ses craintes et aviver son aversion. Le clergé redouta de voir l'Eglise devenir la vassale de la royauté, et ceux-là mêmes qui venaient de la défendre aux conciles contre la suprématie pontificale, ne pouvaient en effet regarder avec indifférence cette mainmise du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel, cette atteinte aux vieilles libertés ecclésiastiques. Beaucoup alors auraient volontiers préféré la provision papale à la désignation des évêques par le roi.

Tels étaient les éléments de l'opposition qui s'étaient groupés autour de Zbigniew, au commencement du règne de Casimir, et avaient pris pour chef l'évêque de Craco-

---

[1]) Cod. epist. I. 2, 281 et III, 291.

vie. On y voyait deux grands seigneurs: Jean de Tenczyn, palatin de Cracovie, et Jean d'Olesnica, palatin de Sandomir; mais à côté de ces magnats s'agitaient une foule de gens, enflammés de la même passion qu'Olesnicki et complètement dévoués à ce guide.

Nous les connaissons déjà pour la plupart. On comptait parmi eux beaucoup de professeurs de l'université, surtout des anciens. Leurs rangs s'éclaircirent pourtant vers 1450. La mort frappa Barthélémy de Radom, Jean de Radochonce; et Jean Elgot, le fidèle correspondant de l'évêque et de Dlugosz, déplore ces pertes: „C'est un signe de la colère de Dieu, écrit-il[1]), que la disparition des meilleurs d'entre nous, de ceux qui par leur savoir et leur éloquence nous auraient consolés, soutenus et dirigés«. — Lui-même, faible de santé, songeait bien plus à son salut qu'aux luttes actives, et il se préparait à partir avec Dlugosz pour les Lieux Saints. Il n'avait d'ailleurs que peu de jours à vivre. En 1452, il rendit son âme à Dieu, après une vie tourmentée, mais bien remplie, pleuré par ses nombreux amis — communis omnium amicus — et par le cardinal lui-même[2]). Thomas Strzempinski, le conciliariste, était aussi partisan d'Olesnicki. »Vaillant athlète de la cause de l'Eglise«, l'appelle Dlugosz[3]). C'est pourquoi le roi Casimir fit si vigoureusement obstacle à la promotion de ce maître à l'archevêché de Gniezno, en 1453. Plus tard, la situation se modifia au point que Thomas devint vice-chancelier en 1455, et la mort de Zbigniew ayant rendu vacant l'évêché de Cracovie, le roi ne se montra pas contraire à l'exaltation de Strzempinski. Celui-ci néanmoins sur le siège episcopal resta fidèle à ses principes et à ceux de Zbigniew: comme Zbigniew il blâma la guerre de Prusse qu'il trouvait injuste et inutile; gardien vigilant des biens de l'Eglise il ne voulut

---

[1]) Cod. epist. 1, 2, 101. [2]) Cod. epist. 1, 2, 130.
[3]) Opera I, 430.

pas consentir à la mise en gage des joyaux et des ustensiles précieux de la cathédrale de Cracovie[1]). Jacques de Sienno, beaucoup plus jeune, survécut à ses aînés dans le parti. C'était un parent d'Olesnicki, et, sous beaucoup de rapports, l'héritier de sa position, de sa riche et vaste intelligence. Nous ne pensons pourtant pas mettre ces deux hommes sur le même rang; le grand cardinal surpassait évidemment son neveu, et par sa puissante organisation, et par sa large influence; mais Jacques de Sienno marcha brillamment sur les traces de son oncle. Il fut, comme lui, passionné pour tout ce que la civilisation du temps pouvait donner à l'homme et à l'humanité; comme lui, il voulut que dans tous les champs du domaine des sciences et des arts sa patrie cueillît des lauriers et s'auréolât de gloire; comme lui, il enrichit les bibliothèques polonaises et orna les sanctuaires de magnifiques monuments. Il eut aussi l'irascibilité de Zbigniew; »ad iram vehemens«, dit Dlugosz, et ce caractère emporté ne se révéla que trop au cours de »la guerre spirituelle« pour le siège épiscopal de Cracovie. Il avait sans doute fait ses études à l'étranger, à Rome peut-être, où des missions diplomatiques le ramenèrent ensuite à plusieurs reprises. En 1448, il était secrétaire royal et fort bien vu des princes[2]); il part pour Rome en 1449, en qualité de délégué de Zbigniew, et acquiert promptement la faveur de Nicolas V[3]). Aussi ne tarde-t-il pas à être nommé protonotaire apostolique et à obtenir des provisions de plus en plus fructueuses; le roi d'ailleurs ne cesse de l'honorer de sa confiance et de l'appuyer en toutes circonstances[4]). En 1459, déjà curé des chapitres de Gniezno et de Cracovie, il est envoyé au concile de Mantoue, convoqué par le pape Pie II,

[1]) Dlugosz V., 230 et 232. [2]) Cod. epist. III., 36.

[3]) Voir sa biographie dans Korytkowski: Les archevêques de Gniezno T. II., p. 392.

[4]) Voir Cod. epist. III., 589.

à l'effet de préparer une croisade contre les Ottomans. Jacques de Sienno y propose de transporter les Teutoniques à l'île de Ténédos et d'en faire ainsi une avant-garde contre les Turcs. Le pape Pie II toutefois n'approuva pas cette motion, et le procureur de l'ordre couvrit d'invectives le roi de Pologne[1]). L'envoyé polonais ne releva pas ces accusations; il garda un silence dont on lui sut fort mauvais gré; on lui reprocha même d'avoir fait passer au congrès ses propres intérêts avant ceux de l'Etat. De plus son ambition lui aliéna bien des gens[2]), et on le suspecta d'avoir voulu pousser Strzempinski malade, à se démettre en sa faveur de l'évêché de Cracovie. Bientôt après éclata ce »bellum spirituale«, où le roi combattit la provision de Jacques au siège épiscopal de Cracovie. Les discordes s'étant apaisées par la renonciation de Jacques de Sienno, en 1463, celui-ci se rendit dans le Midi. Il paraît que le pape Pie II reçut à bras ouverts l'ancien membre de l'assemblée de Mantoue et lui confia la garde de la ville et du palais de Tivoli, poste qui assurait à Jacques un asile dans l'aisance[3]). A Rome et à Tivoli, après avoir été balloté par la tempête des dernières années, il goûtait les douceurs de la retraite, lorsque le roi Casimir, noblement oublieux des injures, voulut, en 1463, le faire nommer à l'évêché de Płock. En 1464, le siège épiscopal de Kujavie lui est accordé. Il l'occupa huit ans, et obtint, en 1473, la première dignité de l'Eglise de Pologne, celle d'archevêque primat de Gniezno. Il mourut dans cette ville en 1480.

Ses fréquents voyages, ses séjours en Italie formèrent son goût et l'enthousiasmèrent pour le beau, l'intéressèrent à toutes les choses de l'esprit. Il transporta d'Italie

---

[1]) Dlugosz V, 299 et Voigt., Enea Silvio 3, 68.

[2]) D'après Dlugosz ses ennemis l'appellent »virum ambitionis notoriae«. V. 336.

[3]) Dlugosz. Opera I., 542.

en Pologne plusieurs manuscrits: il acheta par exemple à Bologne, en 1459, un magnifique Pline l'Ancien dont il fit don plus tard à l'université[1]; il se montra du reste fort généreux pour les autres bibliothèques de Cracovie, pour les églises où il fut chanoine et évêque: broderies, tapis, stalles splendidement sculptées, témoignent de ces largesses. »Sa place est des mieux marquées dans l'histoire de la civilisation de cette période«[2]. Plein de vie et d'ardeur, sans s'oublier lui-même, il ausculta avec la même vigilance tous les frémissements progressifs de son temps.

Nous nous sommes laissé entraîner un peu loin à sa suite; Oleśnicki domine la jeunesse et la première moitié de l'existence de Jacques de Sienno qui s'abandonna aux flots tumultueux où évoluait la barque de ce maître-pilote. Zbigniew avait en lui une confiance telle qu'il songea à en faire son successeur à l'évêché de Cracovie. Nous avons vu le grand cardinal sur son déclin, nous avons retracé son »secessus«, sa feinte retraite loin des affaires publiques, soi-disant à l'abri des orages qui bouleversaient son âme. Il mourut le premier avril 1455, à Sandomir, où il était allé passer le carême dans de pieux exercices spirituels. Tout jeune, il s'était distigué à l'écrasement des Teutoniques à Grunwald, et voilà que le cliquetis des armes retentissait encore autour de sa couche funèbre. Il ferma les yeux, dévoré d'inquiétude sur les destinées du pays et les actes futurs d'un roi dont il redoutait la hardiesse. Lorsque le Zbyszek, la cloche qu'il avait offerte à la cathédrale de Cracovie, sonna le glas sur les restes mortels du cardinal, il annonça à la ville et au monde la fin d'uu grand homme qui pendant longtemps avait été

---

[1]) Catalogues des ms. Jag. n. 531.

[2]) Voir là-dessus la belle dissertation de M. Sokolowski: A travers l'histoire de la civilisation et de l'art, Cracovie 1897, p. 9, 15 et suiv.

»le premier après le roi« et qui, lorsqu'il cessa de l'être, devint »le premier contre le roi«, d'un homme qui laissa une empreinte indélébile sur toutes les manifestations intellectuelles et politiques de la Pologne, d'un homme qui fit époque et ferma en partie l'ère de la suprématie de l'Eglise sur l'Etat. Ce fut, pour employer les expressions de Dlugosz, fidèle à ce chef vénéré, avant et après la mort, »un astre radieux qui déversa sa lumière sur le Royaume et sur l'Eglise de Cracovie«.

Avant de nous séparer définitivement de la glorieuse figure d'Oleśnicki, nous examinerons un des derniers actes de sa vie: l'appel de Jean Capistrano à Cracovie. On ne saurait comprendre l'arrivée de ce moine en Pologne, qu'en se rendant compte des tendances de l'humanité et des mouvements politiques à cette époque; ils en font ressortir toute l'importance.

Dans la première moitié du XV-e siècle on songea à opérer la régénération de l'Eglise et de la société par les conciles. Les universités surtout et la culture académique se mirent à cette oeuvre et demandèrent aux conciles de déraciner les abus qui pesaient sur l'humanité. Simultanément germèrent des idées de réforme des couvents et des ordres religieux; on projeta d'épurer les moeurs monastiques afin que les cloîtres devinssent des foyers d'où rayonneraient au dehors les vertus et les lumières. Les franciscains donnèrent les premiers l'exemple: ils revinrent à l'ancienne règle de leur ordre, reprirent les anciennes traditions d'austérité et commencèrent par se corriger eux-mêmes avant de vouloir corriger les autres. C'est ainsi que naquirent les observants, si répandus au XV-e siècle où ils jouèrent le rôle des Jésuites au XVI-e. La grande figure de Bernardin de Sienne brilla parmi eux; elle devint l'ornement, la gloire de l'ordre, lorsque Nicolas V, à l'occasion du jubilé de 1450, le plaça

sur les autels. Pendant le concile de Bâle, les observants restèrent toujours du parti papal; aussi Eugène IV. ne leur ménagea-t-il pas son appui et sa protection.

On ne saurait donc s'étonner qu'après l'extinction du conciliarisme la papauté ait considéré les franciscains comme l'instrument du relèvement des âmes, les seuls capables de mener à bonne fin les saines entreprises du concile. La seconde moitié du XV-e siècle se distingue par une grande exaltation religieuse, un magnifique élan des esprits; c'est alors que s'épanouit cette belle fleur de piété qui s'appelle l'Imitation de Jésus-Christ, livre incomparable dans son immortelle fraîcheur. Les observants, missionnaires par vocation et par devoir, furent la cheville ouvrière de ce mouvement.

Jean Capistrano marcha sur les traces de Bernardin de Sienne, le rénovateur, du catholicisme. Entré en religion en 1416, il commença à parcourir l'Italie, prêchant partout et surtout dans les villes universitaires, afin de conquérir la jeunesse studieuse, pépinière de soldats instruits pour l'avenir. Après 1450, le pape Nicolas V envoyant de tous côtés ses légats pour régler les difficultés pendantes[1]), désigna Capistrano pour le représenter dans le Nord, et cela à la demande de l'empereur Frédéric III, demande transmise à Rome par Enéas Sylvius. La tâche confiée à l'humble franciscain était des plus lourdes: il devait ramener les couvents à l'observance, gagner les esprits à l'empereur, terrasser le hussitisme, préparer une croisade contre les Turcs[2]). Capistrano, savant théologien qui avait écrit »contre les schismatiques de Bâle«, pouvait aussi rendre d'éminents services à la papauté en étouffant les dernières palpitations, les derniers cris du conciliarisme expirant.

Un seul homme, un simple moine allait donc se

---

¹) Pastor, Geschichte der Päpste I, 344. — Voir aussi Voigt, Enea Silvio, III. 312.

²) Voigt. Joh. Capistrano. Histor. Zeitschrift X. p. 42.

mesurer avec la corruption du corps social, lutter avec des tendances largement répandues. C'était bien dans le style du siècle, surtout dans le style italien. Pendant tout le XV-e siècle les places publiques de la péninsule retentirent d'appels à la pénitence, au retour au bien, à la rupture avec le péché, avec les séductions du plaisir et de la débauche. L'éloquence de ces moines prêcheurs, l'éclat de leur voix portait l'effroi dans les foules, arrachait aux fidèles prosternés des soupirs de terreur, des actes de contrition et de ferme-propos; les villes entières se pressaient au pied de la chaire et, dans leur ferveur expiatoire, brûlaient ce qu'elles avaient adoré, ce qui les avait ravies, sur des bûchers (talamo) préparés dans ce but[1]). La longue suite de ces prédicateurs s'étend, à travers tout le siècle, de Bernardin de Sienne à Savonarole, condamné au feu à Florence en 1498.

Cette puissance de la voix et du talent allait maintenant s'exercer dans le Nord. Giovanni Capistrano, fils des Abruzzes, allait tenter d'émouvoir les coeurs, de toucher les consciences des Allemands et des Slaves. Il se dirigea d'abord vers l'Allemagne du sud et de l'est, sur les confins mêmes du pays hussite. Parti au printemps de 1451, il visita successivement Neustadt, Vienne, Ratisbone, Nuremberg, Leipzig, Magdebourg, Halle, Erfurt, Breslau; il fit un long séjour en Moravie. Les princes et les cités envoyaient des ambassadeurs au devant de lui[2]), avides d'entendre cette voix tonnante qui chaque jour, quelques heures durant, clamait du latin devant des masses qui n'en comprenaient pas un mot. Mais la vue seule du sermonnaire enflammé suffisait: à grand renfort de gestes et de bonds, »more Italico« il ponctuait ses périodes[3]) que traduisait d'ailleurs en langue vulgaire un autre prédica-

[1]) Voir Burckhardt: Cultur der Renaissance II., 241.

[2]) Voigt. Histor. Zeitschr. X. 44.

[3]) More italico manibus et pedibus praedicata demonstravit. — Voigt., Enea II., 25.

teur. Il fulminait contre le jeu, le luxe des habits, les perruques, les longs cheveux des femmes, les cosmétiques, les souliers à la poulaine, l'usure, sangsue des pauvres. Il terminait en criant: Penitenza! Penitenza! Parfois aussi les juifs étaient fort malmenés dans ces sermons; à tel point qu'en plusieurs endroits il y eut des soulèvements contre la population israélite.

La nouvelle des succès remportés par le moine franciscain, des merveilles accomplies dans les consciences, des miracles multipliés sous ses pas, parvint en Pologne, et l'on se mit à implorer la venue de ce sauveur, de ce vainqueur du mal. Qui mieux que lui pourrait semer la parole vivifiante dans un pays qu'avait contaminé le hussitisme! Et peut-être voudrait-il étendre son apostolat en Orient, en Ruthénie. L'union de Florence n'avait guère porté de fruits; en Pologne on la traitait à la légère et on n'avait pas caché au pape le peu de confiance qu'elle inspirait [1]). Mais Capistrano accomplissait des prodiges: il parviendrait sans doute à amener la Ruthénie dans cette union décidée en vain par le concile de Florence. On espérait enfin que les leçons de l'orateur à la bouche d'or purifieraient les moeurs sur la corruption desquelles s'élevaient alors tant de plaintes épouvantées.

On entendait en effet de tous côtés déplorer la sauvagerie des habitudes, le relachement de la discipline sociale, les crimes s'affichant au grand jour avec la plus complète impunité. L'Allemagne gémissait de ces horreurs, et en Pologne, au commencement du règne de Casimir Jagellon, on avait bien des fois reproché au roi de rester indifférent en face de ces maux. Dlugosz, en plusieurs passages de son ouvrage, constate avec tristesse cette barbarie grandissante, ces vols, ces meurtres de jour en jour plus fréquents [2]); Elgot, dans une lettre à Oleśnicki en 1448, décrit les excès qui ensanglantaient les rues de Cra-

---

[1]) Cod. epistol. I. 2, 122 et 125. [2]) Dlugosz. V, 40, 70, 87.

covie à cette époque [1]). Et toujours la même plainte: quelle main forte viendra mettre un terme à ces atrocités [2]). Mais ce n'était pas tout encore. A côté de ces violences, commençait à s'étendre la mollesse, la débauche, fruit du bien-être dans les villes et de la renaissance des lettres qui se présenta d'abord aux esprits superficiels sous ces dehors sensuels et corrompus. Les villes d'Allemagne prirent alors un développement inoui: les étrangers en admiraient le luxe, la splendeur qu'Eneas Sylvius célèbre en ces termes: »Nihil magnificentius, nihil ornatius tota Europa reperies«. Cracovie si rapproché de ces cités, et par ses habitants et par ses coûtumes, marchait aussi du même pas vers le progrès. A la fin du siècle, Schedel écrivait: »Tout ce que peut souhaiter la nature humaine se trouve ici«. Ajoutons que des bourgeoises de Cracovie furent alors recherchées en mariage par des princes silésiens [3]).

Le luxe dans les habillements, dans les repas, dans la vie privée alla de pair avec l'accroissement de l'aisance et l'extension du commerce. Les sermonnaires allemands du XV-e siècle, et particulièrement Geiler von Kaisersberg, le plus fameux de tous, sont inépuisables en tableaux saisissants de ces modes, sources de dépravation. »Es gon jetz, dit Geiler, Frauwen wie die Man, lassent das Har an den Rucken hangen und hont Baretlin... uff«. Sébastien Brant fustige les jeunes élégants: sie büffen das Haar mit Schwefel und Harz und steifen es in feste Formen etc.[4]). Il en était de même en Pologne; comme Geiler on y tonnait contre le libertinage, la vanité et l'im-

---

[1]) Cod. epist. 1, 2, 46.

[2]) Dlugosz V. 41: Nec inventus est aliquis ex omnibus regni Poloniae baronibus qui interponeret se ad submovendum tanta spolia et furta. Elgot l. c. non est qui... cohibere velit.

[3]) Dlugosz. V. 128.

[4]) Nous empruntons ces détails à Janssen: Geschichte des deutschen Volkes 1. 402 et suiv.

modestie dans les parures[1]); on stigmatise les Cracoviens »dont les femmes, orgueilleuses ne craignent pas dans leur folie d'ostentation de porter des coiffures appelées bérets d'une valeur de vingt, trente marcs et au-delà«. Dlugosz lui-même dit son mot dans cette affaire; il censure amèrement »ces insensés bouffis de vanité, ces prodigues, ces damoiseaux efféminés qui tressent leurs cheveux et rivalisent en raffinements, en coquetterie avec les femmes« [2]). Le sévère historien enregistre donc dans ses annales les mêmes phénomènes qui aiguisaient la verve acerbe des prédicateurs allemands, la même effervescence des sens, les mêmes recherches du goût, après la rudesse du moyen âge. Jean Elgot, en sa qualité de vicaire »in spiritualibus«, chercha à guérir le mal; à cet effet il coopéra avec Nicolas Tempelfeld de Brzeg, prédicateur à Notre-Dame de Cracovie pendant plusieurs années, »quatenus circa vitia populi civitatis Cracoviensis opportuno remedio succurreretur«. A Capistrano incombait maintenant la mission de réveiller les consciences.

Dès 1451, Oleśnicki avait écrit de nombreuses lettres à Capistrano, l'invitant à venir à Cracovie; le roi Casimir, lui aussi, avait adressé au moine de pressantes instances. Zbigniew voulait attirer le grand prédicateur, pour que cette voix puissante assurât au diocèse de Cracovie la supériorité sur tous les autres, supériorité dont se montra toujours fort soucieux l'évêque-cardinal; Oleśnicki pensait en outre que le moine saurait peser très favorablement sur la manière d'agir du roi Casimir. Capistrano se trouvant à Breslau en 1453, Dlugosz se rendit dans cette ville et parvint enfin à décider l'orateur célèbre à venir en Pologne. Le 28 août 1453, ils arrivèrent ensemble à Cracovie où ils firent une véritable entrée triomphale. Le peuple en foule se porta au devant de Capistrano jusqu'à Kleparz; le roi, la reine Sophie, le cardinal firent

---

[1]) Dlugosz IV, 601. [2]) Ibid. V. 471.

cortège au religieux si attendu et le conduisirent en procession dans la ville. Il ne voulut point demeurer chez les franciscains, comme il l'avait fait d'habitude ailleurs. Les franciscains de Cracovie étaient »conventuales«, c'est-à-dire avaient une règle plus relâchée; de plus ils avaient été de zélés partisans du concile de Bâle, et Zbigniew Oleśnicki avait dû de ce chef prendre leur défense devant le général des frères mineurs [1]). Capistrano descendit donc dans la maison du bourgeois Georges Swórcz, maison située sur la Grand' place [2]). Il se mit bientôt à l'oeuvre. Il n'est pas douteux qu'il vit d'abord le roi et s'entretint avec lui des questions qui irritaient le grand cardinal. Il n'approuva point les impôts dits »stationes« dont le roi avait obéré les biens des couvents [3]); il blâma les privilèges accordés aux Juifs par le souverain en 1447. Capistrano poursuivit partout les Juifs, leurs trafics expoliateurs, leurs gains usuraires. En Italie même il les avait combattus, et en Allemagne il flagella devant Frédéric III la rapacité juive et ses ravages [4]); à Breslau, lors du séjour de Capistrano, on chassa les Juifs de la ville [5]). Les Juifs étaient devenus une vraie puissance financière par le développement du commerce, aussi vit-on alors croître la haine et se multiplier les persécutions contre la race sémite. A partir de 1432, les expulsions d'usuriers juifs se renouvellent fréquemment dans les villes allemandes [6]). Mais si le poëte allemand Helbling s'écriait alors:

Der Juden ist gar zu viel
Hie in diesem Lande,

---

[1]) Cod. epist. III, 573. [2]) Dlugosz. Hist. V. 148.
[3]) Caro, Geschichte Polens. IV. 460.
[4]) Voigt, Hist. Zeitschr. 10, 42 et Enea Silvio II, 25.
[5]) Monum. Pol. hist. III, 785.
[6]) Janssen, Geschichte des d. Volkes I, 419 et suiv. -- Ibid. VIII, p. 24 et suiv.

quelle impression devait faire la multitude des Israélites en Pologne, ou d'après des sources plus récentes tous les Juifs bannis des royaumes et pays voisins venaient se réfugier [1]). Le roi ne suivit point pourtant les conseils de Capistrano et de Zbigniew et maintint les privilèges. Longtemps on laissa éclater des murmures d'indignation [2]) contre cette faiblesse, et l'on attribua les insuccès du roi au doigt de Dieu courroucé par ces ménagements et d'autres offenses.

Mais c'est à la foule surtout que s'adressa le zélé religieux. Il resta à Cracovie jusqu'au 14 mai 1454, sans cesse occupé à la prédication. L'été la chaire était dressée sur la place, devant l'église de S. Adalbert. Un peuple immense se pressait au pied de cette tribune et durant deux heures prêtait la plus religieuse attention à des sermons latins, que traduisait ensuite en polonais un prêtre de la localité, le plus souvent Stanislas de Kobylin, professeur à l'université [3]). En hiver ces conférences avaient lieu à Notre-Dame. On dit qu'il y eut beaucoup de miracles, de guérisons miraculeuses; sous le coup des anathèmes flétrissant le faste et les somptuosités perverses, on brûla sur le bûcher différents objets de luxe. Cracovie, ville universitaire, devait tout particulièrement inspirer le talent oratoire du grand prédicateur. Il dut sans doute rabaisser plus d'une fois l'arrogance de cette science académique qui naguère encore avait osé lever la tête contre le pape; il dut lui crier bien souvent les mots d'Hamlet: »entre au couvent«, car, d'après les documents contemporains, beaucoup de bacheliers cracoviens prirent alors l'habit monacal [4]).

---

[1]) Collect. ex arch. coll. iurid. I, 391—2 [Décisions du synode de Piotrkow, (1542)].

[2]) Voir les paroles d'Oleśnicki, Cod, epist. 1. 2. 146.

[3]) Monum. Pol. histor. III. 375.

[4]) Monum. Pol. III, 413: multi... baccalaurei intraverunt ad eum in religionem.

Mais en dehors de ces travaux ordinaires, se livra-t-on à un apostolat plus étendu; essaya-t-on de rapprocher les deux Eglises chrétiennes, de reprendre l'oeuvre à peine ébauchée par le concile de Florence? Nullement; rien de pareil ne fut tenté. En appelant Capistrano en Pologne on avait bien songé à une mission en Orient; mais le moine italien ne quitta pas Cracovie. Au surplus, la prise de Constantinople, douloureux désastre pour la chrétienté appela l'attention sur le péril turc grandissant et poussa Capistrano, comme beaucoup d'autres grands conducteurs des âmes au XV-e siècle, à prêcher la guerre sainte contre les Ottomans.

Il n'eut pas à s'occuper du hussitisme à Cracovie. Cette hérésie semblait éteinte depuis la chute de Galka. Dans la lettre d'invitation adressée à Capistrano en 1451, Oleśnicki parle de l'extraordinaire pureté de la foi dans le royaume de Pologne [1]).

---

[1]) Dlugosz Hist. V, 94. — Capistrano se rencontra à Cracovie avec un certain Paul de Prague qui, il est vrai, ne professait pas ouvertement le hussitisme, mais qui avait avec les Hussites des rapports suivis, dont la manière d'agir était en tout cas équivoque. Ce Paul de Prague, d'origine juive, avait fréquenté au cours de sa vie les universités de Prague, Vienne, Padoue, Bologne et Cracovie, étudiant les arts et la médecine. Vers 1443, il commença à enseigner à Prague, mais bientôt il en fut banni et relégué à Pilsen par les Calixtins. Il arrive en 1451 à Cracovie et s'inscrit au registre matricule de l'université en qualité de mag. Paulus de Praga, doctor artium et medicinae. En 1452, il fuit devant la peste et se réfugie à Breslau. Là il vit Jean Capistrano; mais ses relations avec les Hussites ayant été par hasard découvertes (il les invitait à venir à Breslau), il fut jeté en prison. Toutefois ayant fait amende honorable de ses fautes, et s'étant soumis à tout châtiment que prononcerait Capistrano, il recouvra la liberté. Il en profita immédiatement pour s'enfuir à Prague, malgré ses promesses; là il renoua avec les Hussites les liens qu'il avait été contraint de rompre. Mais n'ayant pas reçu le bon accueil auquel il s'attendait, il revint à Cracovie. Le sort le mit encore sur les pas de Capistrano. A l'instigation de ce dernier, Paul fut de nouveau emprisonné, en expiation

Mais le prédicateur franciscain remporta d'autres succès, fit la conquête de beaucoup d'âmes, à la gloire de Dieu et de son ordre. Zbigniew Oleśnicki fonda au Stradom un couvent d'observants de S. François, de bernardins, comme on les appelle; bientôt on vit s'élever des monastères du même ordre à Varsovie, Posen, Koscian, Wschowa et Kobylin [1]). Les bernardins devinrent rapidement très populaires en Pologne; car, tandis que les autres ordres étaient surtout composés d'étrangers, d'Italiens ou d'Allemands, la famille spirituelle de S. Capistrano n'accueille dés le début que des Polonais, prend un caractère tout-à-fait à part, et introduit même certains changements à la règle [2]). Ces bernardins devaient peu après rendre les plus grands services en Orient; en sorte que Capistrano fut indirectement un des agents actifs de l'union des Eglises.

---

de ses méfaits anciens et récents. Il semble qu'il ait critiqué les enseignements du moine et avancé quelques propositions hussites (Voir Dzieduszycki, Z. Oleśnicki II. 412). Le cardinal Zbigniew intercéda en faveur de Paul auprès du pape Nicolas V (1453), assurant que c'était un homme peu dangereux au fond et loin d'être un pécheur endurci. C'était surtout un original. Il est l'auteur d'un ouvrage qui, conservé à Cracovie, a longtemps passé pour le livre de magie de Twardowski (Pauli Paulirini olim Paulus de Praga vocitati viginti artium... liber. Cod. Jag. 257). En réalité c'est une encyclopédie des connaissances de l'époque. Voir Muczkowski, Pauli Paulirini viginti artium librum... descripsit M. Cracoviae, 1835. Paul écrivit à tous les princes, séculiers ou religieux, implorant des secours. Il trouva enfin un asile en 1466, auprès du roi de Bohème. Georges Podjebrad. (Muczk. p. 15 et 59). Mais la fortune ne le traita point pour cela en enfant gâté: il obséda le roi de ses conseils, critiqua le gouvernement de son protecteur (p. 60) et fut en butte aux persécutions des Hussites. Il rappelle par bien des traits un autre tchèque, Paul Krawar qui, arrivé en suppliant chez Jagellon, importuna le roi de ses prétendues lumières, de ses mystérieux avis sauveurs. Cod. epist. III. 513.

[1]) Dlugosz. Hist. V. 217.

[2]) Voir l'article de l'abbé Chodynski »Les Bernardins en Pologne«, dans l'Encyclopédie ecclésiastique.

Le XV-e siècle fut, comme nous l'avons vu, affamé de réformes; mais on ne se borna à de vaines clameurs: on commença par se corriger soi-même, afin d'offrir à ceux qu'on voulait ramener dans le bon chemin l'exemple d'une vie pieuse et sainte. Nous avons déjà parlé d'André Laskary, évêque de Posen, un des plus ardents conciliaristes du commencement du siècle, promoteur de la réforme des couvents au concile de Constance et dans le pays: il entretint de constantes relations avec les bénédictins de Melk et songea à la fin de sa vie à quitter son siège épiscopal pour venir se refugier dans cette abbaye. Son meilleur ami, Paul Wladimiri passe ses derniers jours dans l'ordre des chanoines de Latran. Le basiléen Derslaw de Borzynow devint aussi chanoine régulier. Pendant tout le XV-e siècle, en commençant par Jagellon, on projette d'introduire en Pologne l'ordre austère des chartreux; l'historien Dlugosz avait surtout pris à coeur cette affaire, et il ne ménagea pas ses efforts pour la faire aboutir. Néanmoins toutes les démarches échouèrent.

La parole de Capistrano ne tomba pas donc pas sur une terre ingrate à Cracovie: elle y éleva les esprits, ranima la piété dans les âmes. De grands hommes illustrèrent à cette époque l'ordre des dominicains; les franciscains eurent en même temps de saints religieux, à la tête desquels brille Bernardin de Sienne [1]. La Pologne, elle aussi, fournit son ample contingent à ces bienheureux canonisés par l'Eglise. L'ordre restauré de S. François contribua beaucoup à cette floraison de sainteté. Dlugosz, à propos de l'établissement d'un couvent d'observants à Tarnów, parle de frère Jean de Melsztyn, fils de Spytek, qui, à la fleur de l'âge, renonçant aux pompes et aux séductions du monde, abandonne les habits de soie du grand seigneur, pour la bure monacale et devient un

[1] Pastor, Geschichte der Päpste 1. 32.

modèle de vertus pour tous ses frères en religion. La peste ravageant le pays, Jean soigne les malheureux malades avec un dévouement infatigable, jusqu'à ce qu'atteint à son tour par le fléau il rend sa belle âme à Dieu, en tenant dans ses bras l'image du Sauveur [1]). A Cracovie même, Simon de Lipnica, bachelier de l'université en 1457, édifie par sa piété ses confrères bernardins, et, après sa mort, est mis, en 1482, au rang des bienheureux. A Léopol, c'est Jean de Dukla, mort en 1484, après s'être rendu célèbre par des missions en Ruthénie; à Varsovie, c'est Ladislas de Gielniow [2]). Dans la même période, les autres couvents de Cracovie possédèrent aussi de saints religieux. Frère Isaïe, de l'ordre des augustins de l'église S. Catherine, élève à l'université en 1443, meurt en odeur de sainteté en 1471. Michel Gedrojc, issu d'une famille princière de Lithuanie, élève de l'université de Cracovie où il est reçu bachelier en 1465, passe sa vie au monastère de S. Marc à Cracovie; il est après sa mort, survenue en 1485, béatifié; en même temps, le bienheureux Stanislas Kaźmierczyk qui, en 1461, avait été promu bachelier à l'université de Cracovie, ornait de ses mérites le couvent des chanoines de Latran de l'église »Corpus Christi«; il y vécut jusqu'en 1489. Enfin pour compléter cette énumération, ajoutons maître Jean Kanty et le prince Casimir, fils du roi, qui meurt tout jeune à Grodno, en 1484, et jette sur la dynastie et sur le pays l'éclat de sa vie sans tache.

Toutes ces dates si rapprochées témoignent éloquemment de quelque pure semence qui germait dans les âmes; [3]) et la chaîne de toutes ces vertus court comme un magnifique fil d'or à travers les discordes et les tourmen-

---

[1]) Dlugosz, Liber benef. Opera IX 479.

[2]) Zeissberg. Die poln. Geschichtsschreibung, p. 196.

[3]) Voir les belles remarques de l'abbé Jean Kożmian dans son admirable article sur Casimir Jagellon. Oeuvres (Posen 1881), III, 128.

tes du siècle. L'amour de Jésus enflamma alors les âmes, leur inspira la soif du sacrifice, le mépris des grandeurs de la terre et des joies d'ici-bas. Dans beaucoup de couvents la règle fut rendue plus sévère, le régime devint plus dur. Le fameux professeur de l'université jagellonienne, Jacques de Paradis, n'ayant pas trouvé chez les Cisterciens de Mogila la discipline idéale qu'il cherchait, se rendit chez les austères chartreux en Allemagne. Les exemples sont innombrables de ce besoin de perfection, de cette émulation dans le renoncement et l'humilité.

Arrêtons-nous maintenant en la compagnie d'une des plus complètes personnalités du siècle, d'un homme dont la riche organisation résume en elle presque toutes les tendances, toutes les opinions de son temps. Il s'appelait Sendziwoj, de Czechel dans la Grande Pologne, ou plus exactement Sendziwoj Butconis de Czechel. Il est aussi désigné quelquefois par le diminutif latin de Sandko.

Ses études terminées à l'université de Cracovie, il entre à la faculté des artistes, à titre de professeur. Néanmoins, ayant été nommé chanoine de Gniezno, il se transporte dans cette ville où il s'établit et demeure à peu près constamment, de 1432 à 1441. Il quitta toutefois le pays vers 1438, pour se rendre au concile de Ferrare. Conciliariste irréductible, il venait à une assemblée convoquée par le pape. Fort jeune encore, il ne pouvait prétendre à aucun rôle marquant; mais il rechercha des gens et des entretiens qui pussent le confirmer dans ses préférences et dans ses convictions. C'est ainsi qu'il se lia avec le Grec Kosmas; et lui qui de l'Eglise grecque ne connaissait que ce qu'il en avait superficiellement appris chez les Ruthènes, voisins de la Pologne, recueillit de la bouche la plus compétente des renseignements fort précis et fort étendus. Les deux amis discutèrent souvent

ensemble sur les causes de la décadence de l'Eglise d'Orient, sur la simonie des prêtres, leur dépendance de l'Etat, les dangers menaçant le christianisme occidental; et Sendziwoj, sous l'impression de ces conversations, modifia singulièrement ses vues sur la mission des conciles. Peut-être parût-il alors à Bâle, mais ce fut en tous cas pour peu de temps. Il écrivait en effet plus tard qu'il avait été incorporé membre de ce concile. Mais là aussi il resta dans l'ombre; dans les actes de l'assemblée, il n'est même pas mentionné [1]).

A son retour de l'étranger, il résolut d'approfondir, de compléter ses études théologiques: Paris l'attirait, Paris source principale de cette science. Ce désir devait bientôt se réaliser. Le chapitre de Gniezno décide, le 23 octobre 1441, que, en considération des mérites du maître et chanoine Sandko, actuellement à Paris, où il veut obtenir le doctorat, un subside lui sera accordé »pro studio continuando« [2]). Les maîtres parisiens parlent de lui, en 1442, à leurs confrères de Cracovie, et ceux-ci le recommandent alors chaleureusement à ceux-là [3]). Sendziwoj séjourne à Tours et à Troyes; l'évêque de cette dernière ville, Jean Leguisé (1426—1450) se montre très bienveillant pour le chanoine polonais et lui rend plusieurs services. Sendziwoj l'appelle plus tard son bienfaiteur singularissimus [4]). Mais c'est à Paris qu'il résida le plus souvent en ces an-

---

[1]) Cod. epist. 1. 2, 265. — Nous n'avons pu découvrir s'il fut a Bâle en 1438, ou seulement après 1442. Wiszniewski (Hist. de la littér. V. 28) dit, après plusieurs autres, que Sendziwoj envoya de Bâle à Dlugosz, en 1434, un mémoire: de tuenda conciliorum auctoritate. Mais nous n'avons pas retrouvé cet écrit, et les sources attestent que Sendziwoj était à Gniezno en 1434. Il y a donc erreur de date, et le fait même est fort douteux.

[2]) Monumenta medii aevi hist. (Cracovie 1894) XIII, 376.

[3]) Cod. univ. Crac. II, 21.

[4]) Voir là-dessus une lettre de Sendziwoj, écrite avant 1458, dans le ms. Czart. à Cracovie n. 1310, p. 234.

nées, et les leçons qu'il y entendit lui laissèrent pour toute la vie une empreinte ineffaçable. L'Eglise de France avait adopté en 1438 la fameuse pragmatique sanction de Bourges. Cet acte qui admettait plusieurs décrets du concile de Bâle, arrachait en quelque sorte le clergé français à la direction absolue du Saint-Siège et posait les bases du gallicanisme. Il était surtout dirigé contre la simonie, contre certaines taxes payées à Rome; il respirait l'esprit conciliariste, revendiquait l'autonomie de l'Eglise nationale. Sur ces entrefaits, Sendziwoj arrive précisément à Paris où nombre de maîtres de l'université étaient tout acquis au nouvel état de choses. Dans un écrit postérieur, il parle »de cette tyrannie des annates et des lourds fardeaux« dont la France s'est heureusement délivrée; il ne ménage pas les éloges à la pragmatique sanction, ni les expressions de reconnaissance à ses maîtres parisiens. Il fit bientôt des progrès remarquables et fut reçu bachelier en théologie. A ce titre il commença à expliquer au fameux collège de Navarre les sentences de Lombard. A ce propos le roi Charles VII, donna à Sendziwoj une récompense de vingt couronnes d'or. Cette libéralité ne tomba pas sur un ingrat: toute sa vie Sendziwoj se tint pour l'obligé du souverain [1]).

Malgré ses succès et ses efforts, Sendziwoj de Czechel n'atteignit pas au but désiré; il ne devint pas docteur en théologie. »J'ai étudié et j'ai enseigné, racontait-il plus tard, les sentences à Paris dans les écoles de théologie, mais je n'y ai point obtenu de grade supérieur dans cette science« [2]). Il est, en effet, désigné dans un document de 1452 comme

---

[1]) Il dit dans cette lettre (ms. Czart. 1310. p. 234), qu'il priera pro dno Carolo Franciae rege, qui ex sua regali munificentia, dum in venerabili Collegio Navarrae primum in sententias legeram principium viginti coronas auri mihi... donari fecit.

[2]) Dlugosz Opera I, 175: nec ultra gradum aliquem in sacra pagina suscepi.

baccalarius formatus in theologia, titre que l'on donnait aux bacheliers après leur cours de sentences[1]. Mille obstacles s'opposèrent à ce qu'il parvînt à ce doctorat si convoité, et entre autres le manque d'argent. Il ne put couvrir les frais de ces promotions, qui, à sa stupéfaction, dépassaient soixante marcs. Ces dépenses énormes »ferment l'accès à ce grade pour les pauvres instruits et le donnent aux riches, moins instruits«. Rentré au pays, Sendziwoj se décida à demander sa promotion à l'université de Cracovie, »dans le sein de sa première mère«. Il offrit dans ce but quarante florins de Hongrie[2]) aux maîtres, »patres concripti«, comme il les appelle avec ironie, et quarante autres florins pour être distribués aux pauvres. Mais les »patres concripti« refusèrent cette somme, trop mesquine, à leur avis. Ni Mathieu de Labiszyn, ni Barthélémy de Radom ne se laissèrent fléchir. Cela se passait sans doute en 1449[3]). Sendziwoj abandonna alors son projet; il vaudrait mieux, dit-il, donner cet argent aux malheureux que de le gaspiller de la sorte. Toute son acrimonie contre la cupidité du clergé se révèle déjà dans ses écrits de cette période. La vivacité de sa susceptibilité anime sa phrase, son style d'ordinaire médiocre et fort éloigné de la correction habituelle aux hommes qui avaient reçu comme lui une instruction étendue[4]).

---

[1]) Monum medii aevi XIII, p. 402.

[2]) Le florin avait 30 gros, le marc, 48.

[3]) Voir la lettre à Dlugosz dans les Opera 1, 172 — elle est identique en partie à celle du ms. Czart., 1310, 607—608 — elle en diffère en quelques endroits. Cette lettre fut écrite par Sendziwoj après le séjour à Piotrków où le roi l'avait appelé en 1453 (Cod. epist. 1. 2, 266). Il y dit qu'il s'est adressé à l'université de Cracovie pour sa promotion: ante quattuor circiter annos.

[4]) Dlugosz V, 193, avec l'exagération coutumière à notre pays, l'appelle: theologiae doctor parisiensis. Dans le ms. Jag. 638, une main inconnue a écrit que ce livre a été donné per magrum Sant-

Mais si le séjour en France ne lui procura pas le grade qu'il ambitionnait, il n'en fut pas moins un moment décisif dans son existence. Paris désormais sera pour lui l'idéal foyer de toute sagesse; bien des années après, il fait des voeux pour que la civilisation de la noble nation française se répande sur toute la terre (a celeberrima natione vestra ultra alias ingenio praeclara in inferiores has diffundatur oras)[1]. Il avait été séduit à jamais.

La date de son départ de Paris et de son retour en Pologne ne peut être bien fixée; il est probable que cela eut lieu après 1445. En 1450, il est vicaire in spiritualibus de l'archevêque de Gniezno[2], et en qualité de prélat de la même ville, il va paraître sur une vaste scène. A la mort de Ladislas Oporowski (1453) le roi Casimir s'étant prononcé pour l'élection de Jean de Sprowa, Sendziwoj soutint au contraire Thomas Strzempiński. En conciliariste, persévérant il défendait la liberté des choix des chapitres, dictés par l'Esprit Saint, contre les choix dictés par le roi. Casimir le manda à Piotrków et eut avec lui un long entretien: avec la plus grande franchise Sendziwoj ouvrit son âme au souverain, et, sans se laisser intimider par les menaces, le supplia de ne pas porter aux sièges épiscopaux des jeunes gens sans expérience. Il se fit le défenseur des théories des conciles, des libertés de l'Eglise et en même temps l'interprète de tous les griefs du camp de Zbigniew: »Tu sais faire de longs sermons«, lui répliqua le roi qui, loin de prendre ombrage de l'audace de Sendziwoj, lui offrit l'évêché de Wilna. Sendziwoj s'excusa de ne pouvoir accepter cette offre: il ne connaît pas la langue lithuanienne, il est trop vieux et désire d'ailleurs rester à son poste modeste; un évêché ne le

konem, licentiatum in theologia in Parisiis studiis theologiae vacantem.

[1]) Ms. Czart. 1310, 234.

[2]) Monum. medii aevi XIII, 390.

tente pas [1]. L'éloquence hardie de Sendziwoj allait bientôt avoir encore une occasion de se déployer devant le roi.

La guerre avec la Prusse éclata en 1454. Tout le parti d'Olesnicki y était opposé, non moins qu'à la soumission de l'Ordre teutonique. Sendziwoj ne partageait pas cette opinion; il trouvait au contraire que l'accession à la Pologne des territoires appartenant aux Teutoniques était une nécessité, un immense avantage. Aussi, lorsque au début des hostilités, la campagne s'annonça comme compromise et que le désastre de Chojnice vint porter l'épouvante en Pologne, il se garda bien de prétendre que la défaite était le châtiment de l'illégitimité de cette guerre; il voulut n'y voir que la punition des fautes commises par la nation, surtout par le roi [2]. Ardemment épris de liberté, il ne pouvait pardonner au prince les empiètements sur les droits et les biens de l'Eglise, l'intrusion dans les affaires ecclésiastiques. Le monarque s'étant arrêté à Brzesc, après la bataille de Chojnice, Sendziwoj se disposa à l'y rejoindre. Mais avant de partir, revêtu d'un cilice, il passa des nuits entières en prière devant une image du Rédempteur, qu'il avait rapportée de Paris, implorant Dieu, dit Dlugosz, de lui révéler les motifs pour lesquels la Pologne avait été vaincue, malgré la justice de sa cause. Dieu lui fit connaître que la faute en était bien plus au roi qu'au pays; c'était la conduite de Casimir qui avait attiré cette catastrophe sur la patrie. Sendziwoj se mit alors en route pour Brzesc; à pied, un bâton à la main, revêtu du cilice, il alla, comme un pélerin, un envoyé de Dieu. A peine arrivé, il parle au peuple; il obtient ensuite une audience du roi. Parvenu en la présence du monarque, il lui transmet la révélation divine, lui dépeint la colère céleste et lui fait entrevoir de nouveaux malheurs s'il persiste dans le mal.

---

[1] Cod. epist. I, 2, 266.
[2] Dlugosz V, 193 et 230.

Il serait injuste et injurieux pour Sendziwoj de ne voir en lui que l'instrument du parti politique qui lui avait confié cette mission. Ce rôle jurerait avec la piété profonde, la sainteté d'une vie à bon droit renommée. Il fit ces démarches absolument convaincu que le roi, en intervenant dans les choses spirituelles, péchait contre l'Esprit-Saint; dans une exaltation presque mystique, il sentait en lui le souffle des prophètes d'Israël, et il se croyait appelé comme eux à redresser les torts des grands de la terre. Sans aucun doute il avait raison de vouloir préserver l'Eglise de la domination civile; mais il se laissa trop entraîner, aveugler par son zèle. Ce n'était pas le roi, mais la nation indisciplinée et négligente qui avait amené la déroute de Chojnice; c'est la voix de Skarga, non celle de Sendziwoj, qui alors eût dû se faire entendre. Sendziwoj fut beaucoup mieux inspiré à la diète de Piotrkow, en 1456, lorsqu'il excita le peuple à la pénitence et au combat, en citant Démosthène qui par l'évocation des souvenirs de Marathon, d'Artemisium, de Salamine, des héros tombés pour la patrie, faisait naître l'enthousiasme dans les coeurs des Athéniens.

Mais depuis longtemps Sendziwoj songeait à se retirer dans les murs d'un cloître, pour y chercher le repos et s'y livrer à la méditation. Il résolut de se taire admettre parmi les chanoines réguliers de S. Augustin, religieux qui s'adonnaient à l'étude et à l'instruction de la jeunesse; le statut de cet ordre permettait des relations avec le monde, et accordait une certaine liberté d'action. Ces chanoines avaient plusieurs monastères, entre autres celui de Klodawa, dans les environs de Lenczyca, maison fondée en 1429 par Jagellon, à l'instigation de Paul Wladimiri [1]).

[1]) Voir Dlugosz IV, 567 et Malecki. Histoire et littérature (1896) p. 296.

C'est là que Sendziwoj se réfugia. Nous lisons dans les actes du chapitre de Gniezno, à la date de 1458, que magister Santko veut quitter Gniezno pour le couvent[1]); ce projet ne tarda pas à être mis à exécution. Il s'ensevelit donc dans une cellule de moine, comme tant d'ardentes personnalités de cette époque qui, affligées par le spectacle des iniquités des hommes, après avoir prêché la pénitence, se donnèrent elles-mêmes en exemple et se sacrifièrent à Dieu. Il entra au couvent, pour s'enfermer en lui-même, préparer pour le prochain le pain de vie, et, par le travail, la vertu, monter vers la perfection, édifier le pays.

Il sortit parfois de sa retraite pour faire entendre des exhortations ou donner des conseils. En 1463, il paraît à la diète de Brzesc, en qualité de praepositus des chanoines réguliers de Klodawa. Il y prend la défense des droits du roi contre les Teutoniques; il discute avec le légat du pape, Jérôme Lando, au sujet de l'excommunication lancée sur les habitants de Dantzig, Thorn et Elbing[2]). Les rapports avec le roi étant devenus plus tendus, à cause des élections épiscopales, le vieil avocat de l'indépendance de l'Eglise, »veteranus miles Christi«, comme s'exprime Dlugosz, protesta avec la même fermeté, la même vigueur. Il parla au cours du »bellum spirituale«, pendant le conflit à propos de l'évêché de Cracovie (1460—63), où le roi prétendait imposer au chapitre Jean Gruszczynski[3]). Enfin, chargé d'années, »dans ses derniers jours«, comme il l'écrit à Dlugosz, il expose longuement ses idées sur l'Eglise[4]).

[1]) Monum. medii aevi XIII, 429: mgr. Santko intendens recedere de Gnezna in monasterium. Il rend les livres empruntés à la bibliothèque et fait don d'un calice doré à la cathédrale.

[2]) Dlugosz V, 370.

[3]) Voir Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 227. Il y cite d'après le Cat. des ms. de la bib. Zaluski, 33 n. 88 un écrit de Czechel «qua dissidium inter Casimirum regem et praelatos atque canonicos de electionibus ad pontificatus canonice faciendis exortum copiose exposuit».

[4]) Codex epist. 1, 2, 266.

Son mémoire, daté de Klodawa, (1472) est pour ainsi dire le testament d'un homme pour lequel les décrets des conciles, surtout ceux du concile de Bâle, furent jusqu'à la mort l'unique règle de conduite, l'unique base des croyances. »Car ces décrets, moi, humble serviteur, incorporé sous serment à ce concile, je suis obligé de les observer toute ma vie«. Il dit que jusqu'à ce jour l'Eglise d'Occident est dévorée par la simonie, par ces contributions variées au Saint-Siège, contre lesquelles les conciles avaient protesté, et que ces funestes pratiques peuvent perdre l'Eglise.

Il blâme les princes qui distribuent les évêchés à leurs créatures; il s'élève contre la pluralitas beneficiorum, la réunion de plusieurs prébendes dans la même main. Tout ce document où brille la grandeur d'âme de Sendziwoj montre aussi l'inébranlable attachement aux principes une fois adoptés, qui caractérisa ce combattant de l'époque conciliariste. »Je souhaite, je demande, écrivait-il vers 1458 [1]), que la lumière des décrets du saint concile de Bâle éclaire l'Eglise universelle«.

Il désirait plus encore. Dans cet esprit si éminemment doué. à côté des aspirations du confesseur et de l'apôtre, régnaient des passions plus terrestres, des complaisances pour les belles-lettres, pour les progrès de la pensée. Il savait porter le cilice, et à l'imitation des prophètes d'Israël courber les foules et les potentats sous son éloquence vengeresse; mais il savait aussi, dans la solitude de sa cellule, se réjouir des conquêtes de son siècle, lire et relire ses auteurs favoris, parmi lesquels les anciens tenaient une place honorée. Dlugosz lui fait hommage de la vie de S. Stanislas, et dans sa longue dédicace, il appelle son grand ami »Pierii vir spiritus«, cultivant également les sciences sacrées et profanes. Il le prie en même temps de corriger les inélégances de ce livre, de lui prêter le

---

[1]) Ms. Czart. 1310, 234: id.... desidero et illud suspiro, ut sacri Concilii Basiliensis decretorum lux in universali luceat ecclesia.

secours du savoir et du goût[1]. Dans sa réponse, écrite à Klodawa en 1466[2], Sendziwoj se récuse; il repousse avec modestie les éloges de Dlugosz. Il paya plus tard sa dette de reconnaissance envers l'auteur en composant un résumé de cette biographie de Dlugosz, afin de la rendre plus accessible au clergé et de contribuer ainsi à répandre les ouvrages de son ami le plus cher. En général il écrivit beaucoup à Klodawa[3]. Ces produits de ses veilles ont été en majeure partie perdus; mais un monument de cette activité nous est parvenu: il suffit à prouver la diversité des occupations scientifiques du moine de Klodawa.

Nous avons déjà signalé l'éveil de l'histoire en Pologne, sous l'impulsion de l'époque et des inspirateurs des intelligences dans le pays. Nous avons vu naître ce mouvement autour de Zbigniew Olesnicki. Sendziwoj Czechel se laissa lui aussi entraîner par ce courant: il recueillit avec soin les récits de nos chroniqueurs anciens et modernes, et de ces compilations naquit un gros codex historique qu'il offrit ensuite à la confrérie de Klodawa[4]. Il contient Gallus et Jean de Czarnkow, ainsi que plusieurs notes de Sendziwoj lui-même; on y trouve aussi la relation de Paul de Venetiis (Marco Polo): »de conditionibus et consuetudinibus orientalium«. L'Orient était alors en vogue; les succès des Turcs, la chute de Constantinople avaient tourné les yeux effarés de l'Europe vers ces contrées. Enéas Sylvius déclare que Platon et Homère sont pour la seconde fois descendus au tombeau; il tremble pour l'avenir de la chrétienté et, en 1461, déjà pape, il publie son livre »Asia«, décrivant l'Asie mi-

[1]) Opera I, 2.
[2]) Ibid. 172.
[3]) Damalewicz, Series archiep. Gnesn. p. 252.
[4]) Ms. dit de Sendziwoj à la bibl. des princes Czart. 1310. Voir aussi Lelewel: La Pologne au moyen âge IV, 467. — Bielowski, Mon. Pol. I, 387 et II, 461.

neure et la Turquie. On retrouve toutes ces appréhensions, tous ces sentiments chez Sendziwoj. La lettre qu'il adressa en 1458 aux maîtres parisiens [1]), est encore toute frémissante de la terreur causée par la prise de Constantinople; et ces inquiétudes, ces alarmes ne le quittèrent plus jusqu'à la mort [2]). Il aurait donc dû donner toute son approbation aux desseins de Pie II et du congrès de Mantoue; mais chez le vieux conciliariste vivait sans doute la conviction qu'il n'y avait de salut pour l'Europe que dans la convocation d'une nouvelle assemblée oecuménique.

Sendziwoj en parlant des Turcs, tout comme Eneas, exprimait des craintes non seulement pour l'Eglise d'Occident, mais encore pour toute la civilisation occidentale. Le »Pierii vir spiritus« avait le culte de la beauté antique. A la diète de 1456 il avait invoqué Démosthènes; plus tard, les citations de Pline, de Cicéron, de Sénèque, de Démosthènes encore se pressèrent sous sa plume [3]). Dans son âme l'amour de la renaissance des lettres voisinait avec celui du christianisme. Même loin du monde, dans la paix solitaire de son couvent, il rendait hommage aux muses charmeresses; il écoutait leur voix, partagé, comme beaucoup de ses contemporains, entre l'ardente folie de la croix, et les enchantements des sirènes de l'antiquité. Lorsque Dlugosz le félicita de sa diction classique, de son penchant pour la poésie, »j'ai rougi, répondit-il, de vos compliments au sujet des »Camenae«, car je n'aurais pas dû

---

[1]) Cod. Czart. 1310, 234.

[2]) Voir Cod. ep. 1. 2, 266. Sur la sollicitude de Sendziwoj pour l'Orient. Korytkowski, Les prélats et chanoines de Gniezno I, 174.

[3]) Lettres de 1469. Ms. jag. 2367, 223. Ces citations de Démosthènes pourraient faire supposer que l'ami du Grec Kosmas connaissait la langue grecque. Rappelons toutefois qu'au commencement du siècle Leonardo Bruni avait traduit Démosthènes en latin, et que Nicolas V favorisait les traductions d'auteurs grecs. Voir Voigt, die Wiederbelebung des kl. Alterthums, II, 165 et 181.

me laisser séduire par leur chant, mais plutôt ne considérer que la croix du Sauveur Jésus«[1]).

Cependant les »Camenae« ressuscitées avaient pour lui un attrait invincible. Nulle part on n'en trouve un témoignage plus irrécusable que dans la lettre qu'il écrivit de Klodawa, en 1469, à Jean Lutek de Brzezie, évêque de Cracovie[2]). Le début de cet écrit est un véritable manifeste humaniste. On sait combien les humanistes attachaient d'importance à l'art épistolaire, combien ils s'efforcèrent de relever ces écrits, de leur donner l'ampleur d'un mémoire, et, d'un autre côté, de les émailler de tous ces légers ornements du style qui caractérisent les épîtres des anciens. Pétrarque fut le vrai rénovateur de ce genre au moyen âge. A l'imitation des Romains, il remplaça le »Vous« médiéval par le »Tu« antique[3]). Sendziwoj, lui aussi, s'adresse avec cette familiarité classique à l'évêque de Cracovie. Il adopte »l'usage de l'antiquité«, et parle à son correspondant au singulier, parce que c'est ainsi qu'Adam en usait avec Dieu, S. Paul dans ses épîtres, et tous les auteurs anciens. Sendziwoj s'écarte de la tradition du moyen âge »qui a prévalu chez les Allemands et chez nous, et qui est contraire à l'éloquence italienne ainsi qu'à la délicatesse des Français«[4]). Il se fait donc ici le champion de l'humanisme: il ne s'agit, il est vrai, que d'un détail, mais ce détail était le signe où se reconnaissaient les adeptes des nouvelles doctrines littéraires, et dans tous les grands mouvements de la pensée humaine, elles sont nécessaires, ces marques de ralliement, pour grouper les prosélites et en augmenter le nombre.

---

[1]) Dlugosz, Opera I, 174.

[2]) Ms. jag. 2367, 323 et suiv.

[3]) Burckhardt, Cultur der Renaissance I, 274. — Voir aussi Herrmann, Die Reception des Humanismus in Nürnberg (1898), p. 38—39.

[4]) Qui mos apud nos inolevit, Polonos et Almanos, Italorum eloquentiae et Gallorum facetiae contrarius.

La lettre de Sendziwoj à Lutek de Brzezie est encore fort intéressante à d'autres points de vue. Elle fut écrite à propos d'une sculpture exposée depuis deux cents ans à tous les yeux dans l'église des dominicains de Cracovie, et représentant la Vierge Marie, étendue sur un lit, après la naissance de Jésus-Christ. Cette image blessait Sendziwoj: à son avis, elle était contraire à l'enseignement des Pères et de l'Eglise; elle faisait de la Mère de Dieu l'égale des simples mortelles après l'enfantement. Il était donc entré en campagne, et depuis plusieurs années il réclamait avec force la suppression de cet ouvrage scandaleux; il multiplia les lettres et les discours, avec l'obstination qui lui était propre, contre cette composition indécente. Lors de la diète de Piotrków en 1468, il eut à ce sujet de vives altercations avec le provincial des dominicains. On allégua le temps qui avait déjà accoutumé tout le monde à cette image, et Sendziwoj répondit: »le Seigneur a dit: Ego sum veritas et vita, et non: Ego sum consuetudo«. Tout cet écrit de Sendziwoj est plein de feu et de verve, quoiqu'il se dise vieux, ridé et aux portes du tombeau; cette question lui tenait à coeur depuis bien des années, et il n'eût point de cesse qu'elle ne fût tranchée selon ses désirs. Il provoqua en discussion devant l'université de Cracovie le provincial des dominicains [1]). L'ancien maître de l'école jagellonienne voulait la prendre pour juge de cette joute oratoire avec son adversaire [2]).

Ce provincial était alors Jacques Godziemba de Bydgoszcz, qui fit contracter l'union de l'université avec les dominicains en 1450; il y occupa lui-même pendant

---

[1]) Respondebo tibi in Cracoviensi universitate de ipsa imagine.

[2]) Nous savons d'autre part; d'après le ms. de la bibl. jag. n. 1943, que Sendziwoj après son entrée au couvent de Klodawa, explique à l'université les règles de son ordre. Voir dans ce ms. p. 409: Incipit regula... Augustini,.. De clericorum canonicorum vita, et p. 416: Explicit regula..., per Vener. mag. Sandivogium studii Crac... feliciter est pronuntiata in univ. Crac. A. D. 1463.

un certain temps une chaire de théologie[1]). La contestation au sujet de la sculpture en question n'était qu'un prétexte sous lequel se cachaient de bien plus graves désaccords. Le concile de Bâle avait mis en honneur la dévotion à la Sainte-Vierge, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception. Bonfili, l'envoyé du concile, avait jadis prêché cette doctrine à Cracovie, et plusieurs maîtres, Paul de Pyszkowice entre autres, l'avaient accueillie avec ferveur. On ne saurait donc s'étonner que le conciliariste convaincu Sendziwoj en fût aussi tout pénétré. Cependant les dominicains s'étaient montrés contraires à cette théorie, et dès le XIV-e siècle, avaient été mainte fois aux prises avec l'université de Paris qui tenait pour l'Immaculée Conception [2]). Le célèbre Gerson combattit alors les arguments des frères de S. Dominique. Dans la querelle cracovienne dont nous venons de parler, il y avait au fond le même antagonisme: elle n'était qu'un lointain écho des anciens dissentiments avivés par le concile de Bâle [3]).

Nous ignorons comment se termina l'affaire. La passe d'armes de Sendziwoj de Czechel en l'honneur de la Sainte-Vierge fut un des derniers actes de sa vie. Au déclin des jours, il s'enferma dans sa cellule de Klodawa, ne s'occupant plus que de l'amélioration de son ordre [4]). Il mourut en 1476, léguant une foule de travaux manuscrits à la bibliothèque de son couvent [5]).

Cette belle figure présente une double face: d'un côté il pleure sur le passé qui s'écroule; de l'autre il sourit

---

[1]) Voir sur ce personnage Zeissberg: Kleinere Geschichtsquellen 151: qui 27 annis rexit provinciam Poloniae.

[2]) Voir Schwab: Johannes Gerson, p. 91—95.

[3]) Jean de Komorow parle dans sa chronique (Monum. Pol. V, 208) des «impugnatores... immaculatae Virginis Mariae conceptioni insultantes, praecipue patres ordinis Praedicatorum».

[4]) Monum. Pol. V, 976.

[5]) Ibid. 977.

à l'aurore de l'avenir. Cet homme enthousiaste se jette avec passion dans la mêlée, et combat sans relâche pour ce qu'il aime, contre ce qu'il réprouve, ce qui lui semble condamnable; il admire le beau, il l'admire avec une tendresse convaincue, une vivacité constante. Du fond du cloître, il écoute avec sympathie monter la marée des temps nouveaux, il entend les pulsations de la vie publique, il salue l'ascension de l'humanité, comme s'il eût senti que »Et hic dii sunt«.

CHAPITRE II.

L'université dans la seconde moitié du siècle. Les trois facultés supérieures.

L'université et Casimir Jagellon. — L'esprit de conciliation de Casimir écarte les premiers conflits et l'université sert dès lors fidèlement le roi. — Jacques de Szadek.

Biens de l'université. — Nouvelles fondations. — La cure de S. Nicolas. — Nouvelles collégiatures: chaires de Jean Dombrowka, du Corpus Christi à Olkusz, du Corpus Christi à S. Florian, de S. Thomas, de S. Donat, de Rudowski.

Le collegium minus et son développement: 1464 et 1476.

La faculté de théologie. — La théologie à cette époque; quelques maîtres. — L'université et sa mission à l'égard de la Lithuanie et de la Ruthénie. — Le catholicisme et l'orthodoxie. — Politique de Casimir Jagellon. — Le prince Alexandre, grand-duc de Lithuanie. — Les franciscains, l'université et la »Réduction« des Ruthènes. — Deux camps. — Jean d'Oswiecim Sacranus représente dans cette affaire l'université et ses principes. — Sa vie; son activité publique et scientifique. — Il forme transition entre le moyen âge et la renaissance. Tendances de la scolastique du temps. — Le Scotisme dominant à Cracovie. — Nicolas de Bystrzykow. — Jean de Stobnica, son élève. Stagnation de la scolastique.

La faculté des décrets. — Nouvelles chaires. — La bourse des canonistes. — Quelques décrétistes de l'époque. — Le droit romain et son étude à Cracovie au XV-e et au commencement du XVI-e siècle. — Ostrorog. — Jean Ursinus. — Joannes Silvius. Ludovicus Aliphius. — Pierre Tomicki.

La faculté de médecine. — Bâtiments de cette faculté. — Pénurie de médecins. — Incorporation de docteurs gradés à l'étranger. — Dé-

fectuosités de cette faculté. — Les barbiers et les charlatans pratiquent conjointement avec les docteurs. — Balinski. — L'humanisme favorise la médecine. — Maladies de l'époque. — Les principaux médecins en Pologne: Pierre Gaszowiec, Grzymala. — Jean Wels. — Jacques de Boxice, ami de Callimaque. — Jean de Regulis, un des meilleurs professeurs cracoviens de l'époque; sa longue carrière. — Jean Ursinus. — La faculté de médecine s'améliore au commencement du XVI-e siècle. — Seconde chaire de médecine à l'université. — Miechowita. — Adalbert de Szamotuly. — Adam de Bochyn. — La médecine et l'humanisme.

I.

Lorsque le nouveau monarque fit son entrée à Cracovie en 1447, le maître Jean de Ludzisko fut chargé de le saluer et d'être l'interprète des sentiments et des voeux de l'université [1]). Il est indifférent que ce discours ait été ou non prononcé devant le souverain; il n'en est pas moins l'expression des dispositions qui régnaient alors dans les murs de la première école du pays. Des éloges pompeux, des protestations de respect et de dévouement en constituent la trame. Mais dans cette phraséologie banale, s'est glissée une timide allusion à la liberté et aux droits du peuple, allusion dirigée surtout contre l'odieux fardeau des »stations«, objet des récriminations répétées des opposants, pendant une longue suite d'années, surtout sous le règne de Casimir Jagellon. Dès 1424, André Laskary, évêque de Posen, se plaint de ces stations; et depuis de tous côtés se multiplient constamment les doléances sur l'obligation de recevoir et d'héberger le roi, ainsi que sa suite, dans les terres épiscopales ou conventuelles [2]). Jean de

---

[1]) Cod. epist. III, 13.

[2]) Voir là-dessus Cod. epist. II, 174. — Jean de Ludzisko dit que les paysans gémissent sous le joug de l'oppression; que le nouvel oint du Seigneur est appelé à faire cesser «cette servitude des paysans, le plus grand des maux, la plus grande calamité pour des hommes libres, et à rendre la liberté aux populations chrétiennes du royaume». «Liquet enim, ajoute-t-il, quod omnes homines na-

Ludzisko toucha donc à une des cordes sensibles de l'opposition, à un des griefs que Zbigniew Olesnicki ne craignit pas d'exposer au roi, en mainte occasion [1]).

Ce passage de la harangue rectorale montre qu'alors il y avait aussi des mécontents à l'université. Des divergences plus sérieuses allaient bientôt éclater entre le jeune prince et les maîtres de l'école, au sujet de certaines questions ecclésiastiques. La scission s'accentua lorsque le roi se rangea sous l'obédience de Nicolas V, tandis que l'université persistait dans celle du concile. En 1448, le roi somma plusieurs fois en vain les maîtres de l'université de signer l'obédience. Malgré cette résistance, le roi, conciliant et bon, refusa de jeter en prison les récalcitrants, comme le lui conseillait le nonce du pape. En 1449 enfin, l'université vint à résipiscence et l'entente se fit sur les points en litige. Mais l'esprit d'opposition couva longtemps encore au Collegium, entretenu sans doute par le puissant chancelier, Zbigniew Oleśnicki. Le traité »Contra Cruciferos« de Zbigniew de Gora qui, en 1454, s'inscrivit à l'université et, l'année suivante, peut-être sous l'inspiration de ses maîtres, de Jean Dombrowka en particulier, poussa ce juvénile cri de guerre, est une manifestation non équivoque de cet esprit. Ce traité en effet est dirigé contre les »iuniores« qui remplaçaient dans les conseils du roi [2]) les bons serviteurs, les guides expérimentés et sages. L'auteur écrit »iustitiae zelo et amore patriae«; cependant cette iustitia n'est pas impartiale. Elle se voue à la défense de l'ascendant compromis du clergé dans les conseils du roi.

Mais les nuages se dissipèrent bientôt; les difficultés

---

tura genuit aequales». Les paroles dépassaient certainement les intentions.

[1]) Caro, Geschichte Polens, IV, 460.

[2]) Monum. Polon. IV. 143. Voir les remarques de Balzer p. 147 et 152.

s'aplanirent et la mort d'Oleśnicki mit fin à tous les malentendus.

Le roi Casimir Jagellon avait le don de gagner les coeurs et la rare sagesse d'oublier les injures et de pardonner à ses adversaires. Il donna pendant tout son règne de nombreux exemples de cette grandeur d'âme. Il n'en voulut pas à Jacques de Sienno de l'obstination que celui-ci apporta à faire valoir sa provision à l'évêché de Cracovie, et il ne mit aucun obstacle à la nomination de Jacques à un autre évêché. Dlugosz qui dans cette affaire s'était montré l'implacable ennemi de la volonté royale et s'était attiré de sévères punitions, fut ensuite chargé de l'éducation des enfants royaux. Casimir était au plus haut point jaloux de son autorité souveraine et n'admettait guère qu'on la contrecarrât; mais avec cette volonté despotique, il était d'une indulgence sans égale et d'une bienveillante simplicité. Dans son intérieur les orages étaient inconnus; il fut un fils, un époux, un père incomparable, et sa vie de famille, vraiment exemplaire, s'écoula dans l'accomplissement de tous les devoirs, sans tache, fermée aux désordres qu'engendrait trop souvent la corruption grandissante. Il portait dans ses relations avec les autres la sérénité dont il ne se départait jamais avec les siens. Le médecin humaniste Jean Ursinus, dans une lettre écrite après la mort de ce prince, atteste éloquemment toutes ces hautes qualités. »C'était le modèle de la chasteté, dit-il; jamais on ne vit monarque plus chrétien, plus humain, plus doux; le monde n'a pas encore connu de meilleur souverain«[1]).

Aussi les bons rapports de l'université avec le roi se rétablirent-ils promptement. Car, quoique Casimir fut »ungelart der Schrift«, pour employer les expressions de l'auteur de la chronique hanséatique, Bernt Stegmann, il fut en même temps »Klug und weise in der Vernunft« et ne négligea rien pour s'attacher les maîtres. Par acte

---

[1]) Caro, Geschichte Polens V, 1002.

spécial, promulgué en 1456, Casimir confirme tous les droits et privilèges accordés à l'université, en récompense du zèle qu'ont apporté les professeurs à le seconder, comme des »athletae fideles« [1]). Aussi lorsque à la mort de Strzempiński éclata le »spirituale bellum«, au sujet de la succession de ce prélat, l'université ne prit point le parti du parent d'Oleśnicki, Jacques de Sienno; elle adressa au contraire au pape une supplique où elle demandait l'acquiescement aux désirs du roi. Cette supplique, datée du 26 juin 1461 [2]) affirme au Saint-Père que le roi a été jusqu'alors »religionis christianae devotissimus cultor«, »totius cleri fautor singularis«, et l'implore de ne pas le pousser dans les bras des ennemis de l'Eglise. Cependant, Jacques de Sienno, se considérant comme l'évêque légitime, châtia avec rigueur la résistance de l'université et frappa d'interdit deux maîtres qui, paraît-il, étaient à la tête de l'opposition contre le protégé du pape: Nicolas de Lanka et Jean Dombrowka [3]). Le roi l'emporta enfin; avouons toutefois que le choix de Jacques de Sienno, comme chancelier de l'université et évêque de Cracovie, eût été à tous égards préférable à celui de Jean Gruszczyński, le candidat royal.

L'université se montra donc en ces conjonctures »fidelis athleta« du souverain. A partir de ce moment elle lui prêta le concours le plus constant, lui donna pendant tout son règne l'appui de son savoir et de ses conseils; les décrétistes surtout furent souvent envoyés en mission diplomatique, lorsque la défense du trône ou du pays était un jeu. Maître Mathias de Racionz [4]) part pour Rome avec Jean de Rytwiany, en 1461, pour décider le pape à révoquer la provision de Jacques de Sienno [5]).

---

[1]) Cod. diplom. univ. Crac. II, 161.
[2]) Cod. univers. Crac. II, 202.
[3]) Cod. epist. III, 107.
[4]) Dlugosz. Opera I, 432.
[5]) M. Karbowiak a rassemblé quelques matériaux pour la bio-

En 1462, la maison régnante des Piast de Mazovie s'étant éteinte, Casimir voulut annexer à la couronne certains territoires, ceux de Rawa, Gostyn et Belz. A cet effet il convoqua un congrès à Lenczyca, où les docteurs ès décrets Jean Dombrowka, Nicolas de Kalisz et Jacques de Szadek démontrèrent les droits du roi à cet héritage et soutinrent la politique et les projets de leur mandant [1]). Le tribunal constitué à la diète de Piotrkow pour juger cette affaire, entendit aussi Nicolas de Kalisz ainsi que Jean Dombrowka et débouta de leurs prétentions Catherine de Mazovie, veuve du prince Michel, et Conrad, duc de Varsovie [2]). La partie adverse voulut en appeler à un arbitre, soumettre le litige à l'appréciation d'une université italienne, preuve péremptoire de la considération dont jouissaient encore alors ces institutions, asiles de la science du droit [3]). La guerre de Prusse et les négociations auxquelles elle donna lieu fournirent aux maîtres de Cracovie de nombreuses occasions de paraître dans l'arène publique. En 1463, Jean Dombrowka, Jacques de Szadek, Mathias de Racionz se rendirent à Brzesc de Kujawie pour défendre devant le nonce du pape, Jérôme, la cause du roi et de la Pologne [4]). En 1465, vinrent les pourparlers pour la paix, à Thorn. Jean Lindau, historien de la guerre de treize ans, rapporte que la délégation polonaise se composait de plusieurs grands dignitaires et »anderen Thumherrn und grossen Doctores und gelarten und weisen Mannen«. A la tête de ces derniers se trouvaient Jacques de Szadek, Jean Dombrowka et l'historien Dlugosz [5]).

---

graphie de Mathias et les a publiés dans «L'école cathédrale de Kujawie». Revue trimest. hist, XII. 1898, p. 769.

[1]) Dlugosz. Hist. V, 358.

[2]) Cod. epist. III, 117.

[3]) Dlugosz. Hist. V, 381.

[4]) Ibid. V, 369.

[5]) Dlugosz. Hist. V, 390. Zeissberg, Polnische Geschichtsschreibung, 232.

Jacques de Szadek surtout parla au nom de la Pologne; il est possible que Dombrowka ait aussi pris la parole [1]).

Jacques de Szadek est un diplomate des plus actifs, possédant toute la confiance du roi Casimir Jagellon. Il avait été reçu maître en 1432, et il vint à Bâle en 1441; nous n'avons d'ailleurs que fort peu de détails sur cette première période de sa vie. Il dut de bonne heure se rapprocher de Casimir Jagellon, puisque celui-ci l'anoblit en 1455 et lui permit de prendre le blason Wieniawa, en récompense de ses services et de son savoir.[2]) A partir de 1457, au cours de la campagne de Prusse, son nom figure à toutes les pages du livre de Dlugosz. Il est continuellement à l'oeuvre en qualité de représentant du roi de Pologne.[3]) La paix de Thorn termina la guerre de Prusse; Jacques prit une large part à la conclusion de ce traité. Plus tard, de 1473 à 1475, pendant le conflit polono-hongrois il sert de médiateur entre son souverain et Mathias Corvin.[4]) Cette absorption par la politique l'empêcha d'acquérir à l'université la place et le renom qu'il méritait. Il ne devint recteur qu'à la fin de sa vie en 1475/6. Toutefois son administration fut signalée par une réforme importante dans l'histoire de la grande école. Nous nous en occuperons plus loin.

Elle était bien dans la pensée du fondateur, cette action politique des maîtres de l'université: aussi devint-elle traditionnelle. Les princes n'avaient-ils pas créé ces institutions en partie pour avoir sous la main une ruche d'hommes instruits et rompus aux choses du droit? Et Paul Wladimiri dans les premières années du XVe siècle n'avait-il donné le noble exemple du savoir dévoué à l'Eglise et à la patrie?

---

[1]) Monum. Poloniae IV, 194—5.
[2]) Cod. Epist. I. 2. 162.
[3]) Voir Dlugosz. V. 243, 370, 382, 390, 415, 451.
[4]) Dlugosz. V. 578, 632.

II.

A partir de ce moment le Studium prospère et se développe; sa fortune augmente et il voit croître le nombre de ses maîtres et de ses élèves, c'est-à-dire de ce qu'on désignait sous la dénomination de »supposita«. La maison des artistes surtout fut particulièrement favorisée et s'enrichit de nombreux dons et legs; aussi vit-on le roi et la ville faire à de fréquentes reprises, au cours du XV-e siècle, des emprunts à l'université. Elle effectuait ces prêts, et touchait des intérêts annuels; c'est-à-dire qu'elle acquérait ainsi un »census«, résiliable au remboursement de la somme avancée. L'argent était donc versé sous condition de »Wyderkaf« ou rachat, comme cela s'appelait à cette époque. La ville de Cracovie obtint de la sorte des secours considérables en 1445, 1451, 1455, 1456, 1462, 1502.[1]) Les fonds s'amassant à la caisse principale de l'université, au collegium, étaient de provenances diverses: les legs en constituaient une partie; les domaines, comme Boszczyn, y envoyaient leurs revenus; enfin certaines collégiatures, certains bénéfices étaient tenus à payer des contributions pour les besoins généraux de l'école. La générosité des donateurs, loin de se ralentir, se signalait à chaque instant par quelque nouvelle largesse en sa faveur ou en celle des professeurs. Le collège des artistes surtout voit ses chaires se multiplier dans la seconde moitié du siècle. Ces collégiatures furent incorporées au collegium minus et le collegium maius en obtint habituellement le patronat.

Parlons d'abord d'une grande fondation au profit de l'université tout entière.

Jusqu'à cette époque l'université avait eu le patronat sur une cure de Cracovie, celle de Ste Anne, accordé par le roi Jagellon en 1418. Le recteur, les maîtres

---

[1]) Monumenta medii aevi VII, p. 678, 679, 681, 685, 714.

et docteurs présentaient à ce bénéfice, conjointement avec l'abbé de Mogila; il arriva cependant que Jean Proger, présenté uniquement par ce dernier, obtint la cure et la conserva pendant de longues années au XV-e siècle. De là, s'élevèrent de perpétuelles contestations avec ce prélat; enfin Proger étant mort, l'université d'après les clauses de la fondation, présenta à la cure vacante Jean de Pyzdry, docteur ès décrets.[1])

Vers le milieu du siècle l'université fut dotée d'une autre fondation du même genre. L'abbé des bénédictins de Tyniec, Mathias Skawinka, lui donne en 1456 le patronat de la cure de S. Nicolas, »en considération de ce que les revenus et dons primitifs sont insuffisants« et en reconnaissance des nombreuses marques de bienveillance témoignées aux bénédictins fréquentant la grande école. L'université devait désormais attribuer ce bénéfice rapportant 130 marcs à un de ses maîtres, théologien, décrétiste ou »simplex artium magister«. André Grzymala, humaniste et médecin, magister artium et medicinae, en fut le premier titulaire (1462)[2]). A ce qu'il semble cependant, les théologiens par la suite se réservèrent de plus en plus cette cure; on pensa même en 1494 à y joindre l'ordinaria lectio theologiae. Ce projet toutefois ne fut pas mis à exécution, et dans les »conclusions« ultérieures, Saint Nicolas est noté comme accessible aux maîtres des trois facultés.[3])

Ces deux grosses cures appartinrent donc à l'université dès le XV-e siècle, en même temps que deux canonicats au château et les canonicats à S. Florian. Avec le temps vinrent s'ajouter à celles-ci des prébendes de moindre importance, comme par exemple l'altarie sous l'invocation de S. Jean Baptiste et de S. Jean Apôtre,

[1]) Voir Cod. univ. Crac. II, 16, 144. — III, 1. On y nommait à tour de rôle un théologien ou un décrétiste.

[2]) Voir là dessus Cod. univ. Crac. II, 172, 177, 211, 213.

[3]) Conclus. univ. années 1494, 1495, 1504.

érigée par le testament de Jean Proger en 1472. Le collège des artistes exerçait le patronat de cette altarie.[1]) Voici maintenant quelques collégiatures créées à la faculté des arts au XV-e siècle et qui depuis lors subsistèrent au collegium minus.

Au commencement de 1472 mourut Jean Dombrowka, ce théologien et décrétiste si remuant, dont nous avons parlé plusieurs fois. Il était alors recteur. En exécution de ses dernières volontés, on fit l'acquisition d'une rente de 27 marcs desquels 24 devaient rétribuer deux collégiatures au petit collège. Chacun des titulaires de ces chaires, touchant 12 marcs, était tenu de professer une matière »in artibus« et en outre de prendre part aux disputes ordinaires des maîtres.[2]) Cette fondation fut plus tard modifiée en ce sens que le »census« d'une des collégiatures de Dombrowka fut reporté en 1476 à l'ancienne collégiature Stobner, celle-ci ayant perdu sa dotation primitive, à cause de certains changements survenus dans l'organisation de l'université.[3])

C'est aussi vers la même époque que fut fondée la chaire de l'autel Corporis Christi, à l'église S. André d'Olkusz. C'est Stanislas de Kobylin, docteur ès décrets,[4]) qui créa et dota cette altarie, en 1474; en 1487, les héritiers de Nicolas Wolny, bourgeois de Cracovie, dotèrent de 16 marcs un second altariste au même autel.[5]) Le patronat d'une de ces altaries passa dans la suite à l'université et elle fut attachée à une collégiature inférieure. Une ordonnance de Jean Konarski, évêque de Cracovie (1506), cite la collégiature du Corporis Christi d'Olkusz, dont les

---

[1]) Voir Cod. univ. Crac. III, 12 — et III, 118 (renovatio fundationis de 1485).

[2]) Cod. univ. Crac. III, 20.

[3]) Cod. univ. III, 47.

[4]) Ibid. III, 39.

[5]) Ibid. III, 132.

émoluments sont garantis sur les mines de sel de Bochnia.[1])

En 1490, les chanoines de S. Florian fondèrent en leur église un autel Corporis Christi, avec une dotation de dix marcs. L'altariste, membre du collegium minus, devait faire des cours à la faculté des arts. Cette fondation n'entra pas immédiatement en vigueur: l'ordonnance précitée de l'évêque de Cracovie n'en fait aucune mention: plus tard cependant cette altarie figure dans la liste des collégiatures inférieures.[2])

Nicolas de Staw, professeur de théologie, décédé en 1490, stipule dans son testament l'érection d'un autel en la chapelle de S. Thomas, à la cathédrale de Cracovie. Il en désigne même le premier altariste; toutefois les maîtres du collegium maius devaient par la suite disposer de cette altarie en faveur d'un professeur en exercice à l'université.[3]) Cette petite collégiature de S. Thomas ne tarda pas être instituée et elle existait déjà dans les premières années du XVI-e siècle.[4])

Puis fut érigée, en 1492, la collégiature et altarie de S. Donat, à l'église Ste Anne de Cracovie, en exécution des dispositions testamentaires de maître Mathias de Kobylin, recteur en 1491, pour la neuvième et dernière fois. Le titulaire devait toucher 14 marcs[5]). Enfin, en 1502, les exécuteurs des dernières volontés d'André Rudowski, bourgeois cracovien, érigèrent l'autel de la Passion de Notre-Seigneur, à l'église de Notre-Dame, auquel fut jointe une collégiature de la faculté des artistes[6]), avec un revenu annuel de 14 marcs.

---

[1]) Cod. univ. Crac. III, 239.

[2]) Voir Cod. univ. Crac. III, 155. — III, 238. — Muczkowski, Liber Promot. CXLVI (liste de 1603).

[3]) Cod univ. Crac. III, 162.

[4]) Cod. univ. Crac. (1506) III, 239; cujus census sunt in zuppis Vieliciensibus.

[5]) Cod. univ. III, 188 et 190.

[6]) Cod. univ. III, 204.

Telles furent les fondations de cette période. Si nous y ajoutons le senior de la bourse de Jérusalem, dont nous parlerons plus tard, nous aurons l'ensemble des chaires qui pendant fort longtemps furent les seules rétribuées au collège des artistes. Dans la liste de 1603, il n'y en a point de nouvelles; le XVI-e siècle ne fut donc pas fertile en libéralités et vécut de celles par lesquelles le XV-e avait posé les bases et assuré le développement ultérieur de l'école.

Nous avons énuméré en premier lieu ces fondations pour les artistes, d'abord parce qu'elles furent les plus nombreuses, et puis parce qu'en fournissant des ressources à cette faculté, point de départ de toute carrière académique, elles intéressaient l'université entière. D'ailleurs les bénéfices pour les autres facultés furent assez rares. Nous en parlerons en temps et lieu. Elles furent rares en raison du très petit nombre de maîtres nouveaux qui passaient dans les facultés supérieures, tandis qu'aux arts il y avait affluence de professeurs, souvent dépourvus de tout moyen d'existence, de tout moyen de parvenir aux grades ou aux postes ambitionnés. Les subventions aux artistes étaient en outre plus aisées, parce qu'un jeune magister ès arts se contentait d'un modique traitement qu'un professeur plus âgé eût sans doute trouvé insuffisant. C'est donc à ces premiers degrés de l'échelle universitaire que se firent surtout sentir les bienfaits des donateurs qui tendaient ainsi la main aux débutants dans la carrière de l'enseignement. Enfin le souffle puissant de l'humanisme qui, au déclin de cette époque, vivifia, comme nous le verrons, l'université, contribua aussi pour une large part à la multiplication des chaires de cette faculté.

---

[1] Nous avons déjà dit que vers le milieu du siècle, avec l'accroissement du nombre des chaires s'était fait sentir

le besoin de nouvelles constructions pour les cours des artistes et qu'en conséquence on avait ouvert, en 1449, le Collegium minus où devaient loger et donner des lecons les jeunes maîtres de cette faculté. Ce bâtiment en bois, situé derrière le collège du roi Ladislas, devint peu après la proie des flammes (post breve tempus igne penitus fuit consumpta et incinerata [1]). Puisque ce novum collegium est encore mentionné dans les »conclusiones« de l'année 1454, il est probable que cet accident eut lieu plus tard. Les chroniques parlent d'un grand incendie à Cracovie en 1455. Il éclata dans le voisinage de l'église de Tous-les-Saints ou des dominicains et dévora tout un quartier dans la direction du château, quartier où se trouvaient des maisons de chanoines et le collège des juristes et médecins [2]). La ville eut à subir un désastre plus grand encore en 1462. Le feu se déclara au couvent des dominicains par l'imprudence de quelques moines s'occupant d'alchimie; de là il gagna le couvent des franciscains, le palais épiscopal, les rues Grodzka, Bracka, Golembia, Piekarska, Zydowska (du Château, des Frères, des Pigeons, des Boulangers, des Juifs). Dlugosz raconte que la moitié de la ville à peu près fut réduite en cendres [3]); il est donc permis de supposer que le novum collegium minus fut aussi détruit par le fléau. Un document universitaire nous apprend qu'en raison de la disparition de ce collège »les maîtres inferieurs, au grand détriment de l'université et des travaux scolaires, furent obligés de chercher un refuge cà et là dans la ville, en conséquence de quoi ils se trouvèrent exposés à divers scandales: des désordres et des querelles resultèrent de cet état de choses« [4]). D'abord on ne porta remède au mal qu'à moitié. Peu de temps avant 1464, l'université acheta à Spytek et Jean de Mel-

[1]) Cod. univ. Crac. III, 46.
[2]) Monum. Pol. II, 927.
[3]) Dlugosz Hist. V, 342.
[4]) Cod. univ. Crac. III, 46.

sztyn, une maison de pierre, sise rue des Franciscains (aujourd'hui rue Bracka). Cette maison fut occupée plus tard par la bourse des Hongrois[1]). Dans les conclusions universitaires de 1464, cette acquisition est appelée: Collegium novum in platea S. Francisci, et il est en même temps spécifié quels maîtres y devront faire leurs cours. C'est là qu'auront lieu les leçons sur le quatrième ou même sur n'importe quel livre des décrétales, autant toutefois que cela ne portera pas préjudice aux autres cours de la faculté canonique; c'est encore là que se donneront les cours principaux de médecine (ordinaria medicinae) et ceux du bachelier de la même faculté; enfin les maîtres in artibus auxquels il ne resterait ni place, ni heures libres au collége général, enseigneront aussi dans ce collège qui en outre serviva aux disputes et aux diverses solennités académiques.

C'est ainsi que fut créé ce nouveau collège, destiné à combler les lacunes existantes et à abriter des canonistes, des médecins, surtout des artistes. On lui conserva pendant quelque temps cette affectation; plus tard il fut transformé en bourse. Cependant toutes les difficultés n'étaient pas écartées. La maison de la rue Bracka suffisait pour les leçons, mais les maîtres des collégiatures inférieures des artistes ne purent y habiter. C'est sans doute en raison de cette défectuosité que les conclusions de 1470 permettent aux collégiaux inférieurs de demeurer dans les bâtiments universitaires, notamment au collège des canonistes ou à la bourse dite »Divitum«. En 1468 on procéda à l'agrandissement du collège du roi Ladislas. On décide en juillet, rapportent les conclusions, qu'on y établira trois étages: l'un pour les leçons, les deux

[1]) Voir sur cette vente le Cod. univ, Crac. II, 234. Dans les Conclus. de 1464, cette maison est appelée Bursa Hungarorum; mais cette dénomination est postérieure, elle a été ajoutée par le copiste qui transcrivit les anciennes conclusions en 1505. Voir Muczkowski, Habitations des étudiants cracoviens (1842) p. 25.

autres pour des logements[1]). Cette restauration terminée on songea aux confrères débutants, et pour parer au plus pressé, on leur assigna la bourse Divitum. Ceci se passa sous le rectorat de Jacques de Szadek, au commencement de l'année 1476.

Le conseil universitaire décida alors de donner des demeures aux professeurs inférieurs, à l'exception du senior de la bourse des pauvres, dans le batiment en pierre de la bourse Divitum, située derrière le grand collège. Le décret énumère dix de ces collégiatures: celles de Nowko, Stobner, Martin Krol, Catherine Menzyk, Nicolas de Brzesnica, Zaborowski, l'altariste de Tous-les-Saints, enfin les deux chaires nouvellement créées (1473) de Jean Dombrowka[2]). Les maîtres inférieurs après tant de vicissitudes avaient enfin un asile, derrière la bibliothèque actuelle, non loin de la bourse de Jérusalem, c'est-à-dire du Collegium novum de nos jours.

Ces deux établissements furent dès lors tenus de pourvoir à toutes les obligations de la faculté des artistes. Dans le grand, régnait en maître absolu Aristote; là on initiait la jeunesse aux doctrines de ce philosophe, doctrines plus ou moins comprises, plus ou moins compréhensibles, à cause des incorrections du texte en usage, et des scolies si compliquées de ses commentateurs du moyen âge; par contre, dans le petit collège, les leçons portaient sur des choses moins ardues et beaucoup plus pratiques. On y enseignait les mathématiques et l'astronomie; nous verrons bientôt les immenses progrès de ces deux sciences, à la fin du XV-e siècle. On y apprenait aussi le latin, d'après Priscien et les manuels du moyen âge; on y devait aussi prendre connaissance des auteurs de l'antiquité. Nous avons les programmes de ces »lec-

---

[1]) Conclusiones univ. (1468); placuit universitati, quod in muris quos noviter aedificat, tria interstitia fierent, scilicet tres ordines, unus lectoriorum, secundus et tertius camerarum.

[2]) Cod. univ. Crac. III, 46/7.

tures« pour l'année 1449 [1]), et pour 1476. D'après celui de 1449, le lecteur de Nowko, chargé d'un cours de rhétorique, doit exercer ses élèves sur la Nova Poetria Ganifredi, le Labyrinthe et les rhétoriques de Tullius. Dans celui de 1476, le Labyrinthe est omis; le »De oratoria institutione« de Quintilien le remplace. En 1449, le lecteur de Menzyk devait lire »in poesi« les écrivains anciens suivants: Boëce, Alanus, Valère Maxime, des livres de Virgile, d'Ovide, Horace, Térence, Stace, Martial, Tibulle et Properce. En 1476 il n'est plus question expressément de Boëce, Alanus, Valère, Martial, Tibulle et Properce; en revanche on a ajouté les comédies de Plaute. D'ailleurs cette ordonnance de 1476 ne témoigne d'aucun progrès, d'aucune animation plus grande dans ce domaine. On en restait aux vieilles dispositions, et même on était loin d'exécuter tout ce qu'elles prescrivaient en fait d'auteurs classiques. On continuait à suivre les sentiers frayés; la lutte de l'esprit nouveau contre le moyen âge, qui éclata à la fin du XV-e siècle, n'amena pas encore, comme nous le verrons, de rupture définitive avec l'époque précédente, ni la métamorphose de l'organisation établie.

III.

Dans le grand collège, à côté des artistes habitaient aussi, comme autrefois, les théologiens. Nous allons commencer par cette haute faculté la revue des travaux et de la vie de l'université. Le nombre des théologiens est resté le même pendant cette période; en 1477 on compte huit chanoines de S. Florian; ils sont toujours huit en 1517 [2]). Ce n'est que plus tard que les statuts [3]) portent qu'il y aura à l'avenir dix maîtres théologiens, à savoir:

---

[1]) Conclus. domus maioris.
[2]) Cod. univ. Crac. III, 57 et IV, 57.
[3]) Archives d'hist. litt. II, 396.

le chanoine de la cathédrale, les huit chanoines de S. Florian et l'Ordinarius.

L'enseignement de la théologie tournait dans le cercle depuis longtemps tracé. Elle eut une période de fermentation pendant les conciles, alors que se débataient ces questions pratiques pour lesquelles les esprits se passionnèrent. Nous avons vu que dans l'époque suivante une sorte de lassitude, d'épuisement, de soif de repos, de méditation solitaire, s'était emparée des âmes qui cherchèrent la vérité et la gloire éternelle, non par la science mais par les moeurs, par la vie effacée et recueillie. La voix de Capistrano eut ici beaucoup plus d'écho que les arguments des maîtres académiques qui, à l'antique et d'après d'antiques commentaires, expliquaient l'Ecriture Sainte et les sentences de Lombard. Souvent aussi on eut à se plaindre de l'ignorance du clergé. Grégoire de Sanok se montra souvent irrité de ce que les prêtres ne savait pas le latin. Jean Ostrorog ne tarissait pas en amères plaisanteries sur le manque d'instruction des gens d'Eglise de son temps. »Il a lu Alexandre de Gaule, peut-être même seulement Donatus, et encore superficiellement, puis, ayant rêvêtu la soutane et s'étant tonsuré, le voilà prêtre et convaincu qu'il va séduire le monde par ses somnolences« [1]. Nous ne jugerons pas de l'état réel des connaissances du clergé d'après Ostrorog, critique partial, qui ne voit chez les prêtres qu'un penchant à la paresse, »res dulcis et amoena quies«. Mais il est certain qu'après 1450, il y eut stagnation dans les travaux théologiques des maîtres cracoviens et que, dans les années suivantes, il n'y eut à l'université aucun savant remarquable, aucun remueur d'idées. De l'ancienne génération, restaient encore et restèrent assez longtemps Jean Kanty, Paul de Pyszkowice et Jean Dombrowka. Le premier mourut en 1475; le second disparaît après 1467; le troi-

[1]) Pawinski. La vie et les oeuvres d'Ostrorog (1884) p. 144.

sième quitte ce monde au cours de son rectorat, tout au commencement de 1472. Citons encore parmi les théologiens du temps[1]: Jean de Slupca. Reçu maître à Cracovie en 1433, doyen en 1439 et en 1450, il est recteur, en 1452 et en 1476, année mémorable dans les annales de l'université. Il succéda, en 1440, à S. Jean Kanty à la cantorie de S. Florian, et en 1466, il fut le second curé de S. Nicolas nommé par l'université; enfin il occupa le poste de prédicateur au château, laissé vacant par Paul de Zator[2]. C'est surtout à ce dernier titre qu'il eut de vrais mérites. Il possédait une assez belle bibliothèque de sermonnaires, qu'il légua à l'université; il laissa lui-même de nombreux sermons dans lesquels il prodigue les citations en vers et s'élève, avec l'exagération particulière à cette époque, contre l'ostentation et le luxe des habits[3]. Jean de Slupca mourut vers 1494, ou peu de temps après; à cette date de 1494 en effet, quantité de livres passèrent de ses mains aux collections jagelloniennes[4].

Mathias de Kobylin fut une personnalité beaucoup plus marquante, sinon par son savoir, au moins par son rôle à l'université. Maître en 1449, il consacra sa vie à l'école jusqu'en 1492, y remplissant souvent des fonctions administratives; nous le voyons en effet plusieurs fois doyen, et recteur jusqu'à neuf reprises différentes, la première en 1477, la dernière en 1491/2, quelques mois avant sa mort, survenue en 1492. Il légua à

---

[1]) Il faut encore nommer Jacques de Lyssow qui fut, pour la première fois, doyen des artistes en 1447, et pour la dernière, en 1466, en qualité de dr. des décrets, licencié en théologie. En 1458 il était encore licencié ès décrets. Ses travaux de cette année se trouvent dans le ms. jag. 298. Il mourut en 1475. (Conclus. Univ.)

[2]) Voir Concl. dom. mai, dans le Cod. jag. 2230; Cod. univ. II, 248 et Dlugosz Liber Benef. I. 192.

[3]) Voir les ms. jag. n. 189, 1415. — Au sujet de ses sermons voir Brückner dans la Biblioteka Warszawska (Bibliothèque de Varsovie 1891 (février) p. 254.

[4]) Voir ms. jag. 1405, 1416, 1503.

la bibliothèque une foule de codex philosophiques, juridiques et même médicaux; il en laissa aussi un grand nombre en viager à ses collègues[1]); il les avait achetés ou fait copier par son »notarius«[2]). Peu de temps avant de mourir, en 1491, il résigna ses fonctions de doyen de l'église de S. Florian, fonctions qu'il remplissait depuis de longues années. A ce moment venait précisément de décéder Stanislas de Zawada[3]), professeur de théologie, chargé de la »lectio ordinaria«. Mathias de Kobylin demanda alors qu'on lui confiât le poste devenu vacant, »parce que le grand âge et les infirmités ne lui permettent pas de se rendre à S. Florian . . . et de faire face aux besoins de l'église«[4]). Il fut fait droit à sa prière. Malgré le poids de la vieillesse et de la maladie, ce maître, nommé recteur, sut déployer une rare énergie contre les désordres »intolerabiles insolentiae« qui désolaient alors l'université. Puisque à de nouveaux maux de nouveaux remèdes sont nécessaires — quia novis morbis nova antidota sunt adhibenda — comme s'expriment les conclusions[5]), il fut défendu de porter des habits séculiers, des armes, de tenir des réunions nocturnes, et cela sous les peines les plus sévères. L'altarie de S. Donat, créée d'après les dernières volontés de Mathias de Kobylin, perpétua le souvenir de ce maître au Studium de Cracovie.

Plus jeune que Mathias, Bernard de Nissa, autrement dit Crotinphul, alias Mikisch de Nissa[6]), s'inscrivit à l'université en 1456; deux ans après il était bachelier, et

---

[1]) Voir cod. jag. 351, 372, 649, 784, 1511, 1904, 2261, 3248.

[2]) Cod. 1353. Moralia b. Gregorii . . . scribi demandata per suum notarium.

[3]) Il expliquait principalement l'Ancien Testament et notamment la Genèse, d'après Henri de Hassia, voir Cod. jag. 1358. Le Cod. 1429 montre l'intérêt qu'il portait à tout ce qui concernait la Genèse.

[4]) Conclus. univ. 1491.

[5]) Conclus. univ. 1492 (février).

[6]) Cod. jag. 2330.

maître en 1462 [1]. D'origine silésienne, il obtint à ce titre un canonicat à Breslau; de plus, ses vertus et ses talents le firent remarquer de quelques grands personnages. Il ne parvint pas, il est vrai, à de grandes dignités à l'université; il n'y fut qu'un seule fois recteur, pendant le semestre d'hiver 1489/90, et mourut en remplissant ces fonctions, le 2 février 1490 [2]. Mais il avait été précédemment l'objet d'une haute distinction. En 1488 s'était inscrit à l'université de Cracovie Janusius Alexandri ducis de Litwania, descendant de l'illustre maison des Gasztold qui avaient acquis une telle situation en Lithuanie que Jean Gasztold, palatin de Wilna, gouvernait presque le pays, sous le règne de Casimir Jagellon. Il fallait un tuteur éclairé à cet héritier d'un grand nom; le roi Casimir désigna Bernard de Nissa pour ces fonctions. Le maître cracovien prit le jeune Jean Gasztold [3] sous sa surveillance et le fit habiter avec lui au grand collège. La mort prématurée de Bernard vint rompre ces relations. Jean Glogowczyk succéda à Bernard dans ce poste.

A cet incident sont étroitement liés des évènements d'une grande portée, dans lesquels se dessina la figure d'un des meilleurs professeurs de Cracovie, le plus célèbre théologien de cette fin de siècle, Jean d'Oswiecim, surnommé Sacranus. A l'université de Cracovie incomba dès son origine le rôle d'éducatrice de l'Orient. Casimir-le-Grand, le premier fondateur de la grande école, songeait à créer en même temps des évêchés latins en Orient; Jagellon épousa ce dessein. Et l'universite devait être le

[1]) Voir Cod. jag. 691. Il est senior bursae divitum en 1464. (Cod. jag. 482).

[2]) Voir la note sur le ms. théol. légué par lui à la librairie, n. 1276. Un autre de ses ms. (n. 515) contient divers écrits de Cicéron et un traité de Poggio.

[3]) Voir le ms. Liber perceptorum coll. maioris: 1489. Bernardus de Nissa . . . pro suo principe communitati reponit tres marcas; princeps in collegium receptus fuerat. Le maître payait donc: ratione sui habitantis.

foyer d'où rayonneraient la lumière et la chaleur sur ces terres vierges. Elle avait à remplir deux missions; l'une purement temporelle et civilisatrîce, l'autre civilisatrice aussi, mais surtout religieuse. Elle devait être l'apôtre de la foi chrétienne, comme l'avaient été jusque là les chevaliers, elle devait envoyer en Ruthénie et en Lithuanie des confesseurs et des missionnaires qui y combattraient non seulement le paganisme, mais encore l'Eglise grecque depuis longtemps établie dans ces nouvelles provinces de la Pologne et y faisant à Rome une guerre victorieuse. C'était là une lourde tâche à accomplir; aussi la jeune institution n'y put-elle suffire qu'en des limites assez restreintes, et l'historien est presque impuissant à constater les résulats de son action.

Dès les premières années un certain nombre de Lithuaniens et de Ruthènes vinrent comme élèves à l'université jagellonienne, mais ce nombre ne fut jamais très considérable au XV-e siècle. Les noms de quelques grandes familles orientales se répètent à chaque instant dans les registres de cette période: ces magnats puisaient à l'université la culture occidentale et devenaient ensuite dans leur pays de puissants admirateurs des Jagellons et de leur grande école. En 1442, s'inscrit Janus Hurko, dux Russiae; en 1447, le duc André Syetkonis (sic) de Russia; en 1454, Alexandre, fils d'Alexandre, duc de Russia; beaucoup plus tôt le duc lithuanien Herman Gedrojc avait conquis ses grades universitaires à Cracovie: bachelier en 1426, il était passé maître en 1433, et, depuis, cette famille avait envoyé plusieurs jeunes gens à l'université jagellonienne; nous y voyons successivement les bacheliers Adalbert Gedrojc, en 1464, Michel, mis plus tard au nombre des bienheureux, en 1465, Gabriel, en 1475, Georges, en 1477. En 1488, paraissent le duc André Swirski et Janus Gasztold; en 1490, encore un Gedrojc, Stanislas; en 1502, deux Sapicha; enfin en 1504, le jeune duc Paul Holszanski. Cette liste de noms, tirés des registres ma-

tricules et des livres de promotions de l'université, témoigne éloquemment, malgré sa sécheresse, de l'influence salutaire de l'université sur la Lithuanie et la Ruthénie.

Casimir apporta tous ses efforts à propager le catholicisme dans les contrées placées sous son sceptre, et à y greffer l'union avec l'Occident. Le concile de Florence avait tenté de réaliser l'unité, dans la première moitié du siècle, et lancé le mot d'ordre qu'adoptèrent les Jagellons. Il est vrai que les faits ne suivirent guère les intentions, car, malgré la proclamation de Florence, la plupart des habitants de la métropolie de Kiew, dans la seconde moitié du XV-e siècle, ne reconnaissaient aucunement cette union [1]). En 1458, le pape Pie II divisa, partagea la métropolie de Kiew et créa ainsi celle de Moscou et celle de Kiew, proprement dite. A la dernière appartenaient les diocèses de Polock, Brzesc, Smolensk, Luck, Wlodimir, Chelm, Przemysl, Halicz et Turow. Ces contrées sous la domination de la Pologne, détachées ainsi de l'alliance de la Moscovie, chaque jour plus redoutable, pouvaient maintenant se développer et former un champ fertile à l'idée d'union. Aussi à partir de cette époque les métropolites de Kiew, en opposition avec ceux de Moscou, conservèrent-ils longtemps les traditions unionistes et certaine communauté avec Rome; mais on n'agit pas avec ensemble et uniformité: de sorte que la Ruthénie resta en majeure partie orthodoxe et que les influences grecques, de jour en jour plus prépondérantes, y propagèrent l'éloignement de Rome [2]).

Le roi Casimir Jagellon se trouva donc en face de difficultés presque insurmontables. Il songea à faire reprendre l'oeuvre avortée du concile par des missionnaires et des couvents. Aussi lorsqu'il invita Capistrano à venir en Pologne, avait-il surtout en vue la conversion de la

[1]) L'union de Brzesc par Mgr. Likowski — Posen 1896, 24.

[2]) Voir Pelesz, Geschichte der Union. Vienne 1878. p. 450, 471 et suiv.

Ruthénie à la foi romaine dont les frères du prédicateur, les bernardins, furent désormais les apôtres énergiques en Orient. En 1468, ces religieux s'établissent à Wilna, avec l'aide du roi Casimir qui ne cessa jamais de les protéger et de les défendre: defensor magnificus religionis nostrae pauperculae, dit l'historien, Jean de Komorow [1]). Bientôt d'autres monastères s'élèvent en Lithuanie, à Tykocin, à Polock. Martin Gasztold, palatin de Trock, leur prête son plus chaleureux appui vers 1480; Alexandrine, soeur de ce prince, est aussi leur persévérante bienfaitrice et entre dans le Tiers-Ordre [2]). D'après l'historien de la communauté, elle faisait alors ample moisson: il compte les conversions par milliers [3]) et parle de plusieurs missionnaires, entre autres de frère Marian de Jeziorko, mort en 1491, qui »passait parmi les Lithuaniens et les Ruthènes pour un envoyé de Dieu« [4]).

Beaucoup de ces moines sortaient de l'université de Cracovie, comme, par exemple, ce Marian qui, selon l'historien précité, étant bachelier, prit l'habit monastique; Jean Vitreatoris, ministre de la province de Pologne, avait été maître ès arts à l'école jagellonienne [5]). Ces frères se faisaient même entendre dans les chaires de l'université. L'un d'eux, Antoine de Radomsk inventa une méthode mnémotechnique, l'ars memorativa, à l'aide de laquelle il débita pendant longtemps ses sermons au peuple; il en enseignait les secrets au couvent devant une foule d'auditeurs, et l'université le pria, en 1476, de l'exposer au collége des juristes. D'après notre historien, il était magister artium de Paris [6]). Un autre bernardin

---

1) Monum. Pol. V, 200 — Voir aussi p. 262.

2) Ibid. p. 224.

3) Ibid p. 224, 282.

4) Ibid. p. 259.

5) Ibid. p. 263, il fut reçu maître en 1475.

6) Voir Monum. Pol. V. 256 et opusculum de arte memorativa, Cracoviae 1504.

Stanislas Korzybski, fut reçu bachelier à Cracovie en 1459, et maître ès arts en 1468. A partir de ce moment il professe pendant longtemps à l'université; en 1470 il apprend à un jeune élève l'ars memorativa[1]; il est doyen en 1483. Jean de Komorow parlant de la mort de ce maître, en 1491, l'appelle „homo excellentis litteraturae« [2]). Mentionnons encore Jean de Stobnica, l'éminent scotiste de cette époque, lequel étant professeur de l'université se fit bernardin — ex professore monachus minorum — comme s'exprime une note du livre des promotions[3]).

L'idée inspiratrice des travaux des bernardins, cette sollicitude pour la Lithuanie et la Ruthénie avait, pour ainsi dire, été la raison d'être de l'université de Cracovie, aussi les maîtres secondèrent-ils de tout leur pouvoir les efforts des religieux. A la fin du siècle, la Lithuanie tient une place importante à l'école cracovienne. En 1488 et 1489 se trouve parmi les jeunes professeurs, en qualité d'extraneus non de facultate, André de Swir; il explique Aristote; à ses côtés, pendant le semestre d'hiver 1488/89, Adam de Wilna, commente Horace, à titre d'extraneus. Ils étaient devenus maîtres tous les deux en 1488, et ce n'est que passagèrement qu'ils faisaient des cours à l'université. Le premier en effet obtint un canonicat à Wilna; le second fut choisi comme »notarius« par le grand-duc Alexandre[4]), En 1490, quelques extranei sont encore Lithuaniens, Bernard et Jean de Wilna, entrés à l'université en 1485. passent maîtres en 1489. Bernard, plus tard chanoine à Wilna, fait l'année suivante des leçons sur Horace; Jean commente les Topiques d'Aristote. Les élèves lithuaniens ne manquaient pas sans doute d'accourir au pied de la chaire de leurs compatriotes. Le duc Janus Gasztold à partir de 1488, demeure pendant quelques années au collège et fort

[1]) Acta Rectoralia, 240.
[2]) Monum. Pol. V. 261.
[3]) Lib. Prom. 124.
[4]) Muczkowski, Liber Promot. 100.

souvent sert de témoin dans les affaires d'honneur[1]); pendant le semestre d'hiver 1490/91, sept élèves de Wilna s'inscrivent à l'université. Il est permis de supposer qu'une main souveraine dirigeait ce mouvement et que le roi qui alors s'intéressait vivement à l'Orient attira à Cracovie ces nombreux Lithuaniens dont il comptait faire des agents de sa mission civilisatrice et religieuse. Conformément à la pensée du monarque, mais non peut-être à son instigation, l'imprimerie Fiol, à Cracovie, publia en 1491, les premiers livres religieux et liturgiques en caractères cyrilliques, destinés aux églises ruthènes. Les volumes cyrilliques de Cettigne ne parurent que deux ans plus tard [2]). Nous n'entrerons pas dans la discussion des mobiles qui déterminèrent cette impression: les uns y voient un grand acte civilisateur; d'autres la rabaissent au niveau d'une simple spéculation commerciale. Quoi qu'il en soit, ce fait atteste l'actualité de la question orientale, et le zèle avec lequel on s'en occupait à Cracovie.

A la mort de Casimir Jagellon, en 1492, la Lithuanie se sépara de la Pologne et eut son grand-duc particulier, Alexandre. Cette époque ne fut pas heureuse pour ce pays; bien des problèmes étaient à résoudre, bien des discordes à éteindre, et le grand-duc, hésitant entre la politique unioniste et les sympathies pour l'Orient, tenté d'un côté par l'ambition d'être souverain indépendant de la Lithuanie et retenu, de l'autre, par les dangers menaçants que lui faisaient courir la Russie, n'avait ni assez d'énergie, ni assez de force pour se frayer un chemin hardi au milieu du désarroi universel. On résolut de se rapprocher par un mariage de la Russie qui empiétait

[1]) Acta Rect. 1252, 1254, 1258, 1260, 1261, 1286.

[2]) Voir là dessus Estreicher, Zeiner et Swientopelk Fiol, Varsovie 1867. p. 43—46, Golawatskij, Sweipolt Fiol. Vienne 1876 (Académie) p. 4. et suiv. Starowolski affirme dans la Hekatontas que Jean de Glogow traduisit le psautier et l'Ecriture Sainte en ruthène. Cette assertion n'est pas confirmée par les sources connues.

sans cesse sur les territoires lithuaniens et ne négligeait rien pour capter les villes et les campagnes. En 1493 se forma le projet d'unir Alexandre à la princesse Hélène, fille d'Ivan III, grand-duc de Russie. Les pourparlers durèrent toute l'année suivante. Cet extraordinaire mariage mixte occupa tous les esprits et fit du bruit jusqu'à Cracovie, jusqu'au sein de l'université. Jean de Komorow nous donne à ce sujet de fort curieux renseignements. Il écrit qu'à propos de cette affaire il y eut scission entre les prélats et les docteurs d'une part, et nos frères, de l'autre, au sujet du rebaptême des Grecs dont le rite est observé par les Ruthènes, et de l'admission de ces Grecs aux saints offices dans les églises latines; les prélats séculiers et les docteurs prétendaient que les Grecs acceptant notre rite devaient être à nouveau baptisés (rebaptisari), et qu'alors seulement ils pourraient approcher des sacrements dans nos églises; tandis que nos frères et surtout le ministre de la province, Jean (Vitreatoris) soutenaient au contraire qu'un second baptême est superflu, mais qu'il suffit de reconnaître l'autorité du chef de l'Eglise, c'est-à-dire du pape, et de lui jurer fidélité: celui qui a accompli cette prescription n'est nullement obligé à un second baptême, peut approcher des sacrements dans les églises latines, et doit être regardé comme un véritable catholique«[1]. On se trouvait donc en face d'opinions divergentes. L'Ordre qui avait évangélisé la Lithuanie était pour une solution pratique et modérée, pendant que les prélats et les docteurs, c'est-à-dire les théologiens de Cracovie s'armant de sévérité, refusaient toute concession, intransigeants comme naguère ils l'avaient été dans la »réduction« des hussites. Bientôt un représentant de cette faculté allait se trouver sur les lieux mêmes, à Wilna. Le célèbre astronome Adalbert Brudzewski était passé, vers 1492, de la faculté des arts

[1]) Monum. Pol. V. 263.

à celle de théologie. Au mois de février 1494, pendant le rectorat de Jean Sacranus, à la demande de son chancelier, le cardinal Frédéric, l'université autorisa ce Brudzewski à se rendre en Lithuanie, et à entrer au service du grand-duc Alexandre — ad serviendum Illustrissimo principi Magno Duci Lithuaniae [1]). Brudzewski rencontra sans doute à la cour grand-ducale, son ancien collègue, Adam de Wilna, secrétaire du prince Alexandre [2]). Il fut aussi bien accueilli probablement par un ancien élève et maître de l'école jagellonienne, Adalbert Tabor, évêque de Wilna, de 1490 à 1507. Ce prélat avait en effet été reçu bachelier à Cracovie, en 1469, et maître, conjointement avec Brudzewski, en 1474. Il porte plus tard les titres de curé de Grodno, puis de Trock. On le voit figurer dans les »Acta Rectoralia« jusqu'en 1476: il fut cité à plusieurs reprises et pour diverses affaires au tribunal rectoral [3]). Il est fort possible qu'Adam, ou l'évêque Adalbert aient attiré l'attention du grand-duc sur Brudzewski. Cependant si Tabor, partisan des rigueurs envers les Ruthènes [4]), voulut dans sa situation critique se faire un savant allié de Brudzewski, homme fort conciliant, il se trompa évidemment dans ses prévisions. Il n'est pas impossible qu'on l'eût envoyé en Lithuanie pour dissuader le grand-duc de contracter le mariage projeté.

Nous n'avons sur son séjour que des informations très succintes; nous savons seulement que Brudzewski écrivit alors un mémoire, probablement théologique, intitulé »Conciliator«. Nous ne saurions même préciser si dans son ouvrage il se maintint sur le terrain inflexible des maîtres de Cracovie, ou s'il y préconisa les ménagements recommandés par les franciscains, conformément à son propre caractère et au titre de l'opuscule. Cette

---

[1]) Conclus. univ. 1494.
[2]) Liber prons. 100.
[3]) Acta rectorialia 262, 386, 388 et passim. 552.
[4]) Monum. Pol. V. 264.

seconde hypothèse nous paraît la plus admissible, étant donnés les sentiments humanistes de Brudzewski. Si la mission de ce maître avait en outre comme objectif secret la rupture de l'union grand-ducale, elle échoua complètement. De plus, l'université perdit Brudzewski à tout jamais; le duc Alexandre du reste ne le conserva pas longtemps auprès de lui, car le savant Cracovien attaché au secrétariat de Wilna mourut en avril 1495.

Entre temps eut lieu la noce du grand-duc avec la princesse Hélène (janvier 1495). Le péril que l'Orient faisait courir à la Lithuanie ne fut point écarté pour cela. Ce mariage au contraire servit de prétexte à des attaques de plus en plus fréquentes contre les territoires lithuaniens, Ivan III soupçonnant son gendre de vouloir convertir la princesse russe. Les rapports devinrent même si tendus qu'Alexandre se mit à songer à l'union de ses sujets avec Rome, afin d'augmenter leur résistance politique et religieuse aux entreprises du potentat oriental. En 1498, il nomma métropolite de Kiew Joseph Soltan qui, après une certaine indécision au début de son ministère, travailla résolûment pour la cause unioniste [1]. Du reste l'union avec le Saint-Siège était alors généralement désirée en Lithuanie [2]. Bientôt arrivèrent à Rome les envoyés d'Alexandre et du nouveau métropolite, Jean Sapieha, secrétaire ducal; avec eux se trouvait l'humaniste Erasme Ciolek. Il s'agissait de faire reconnaître Soltan par le pape et de fixer les conditions auxquelles la réduction à l'Eglise catholique pourrait être opérée. Alexandre VI voulut avant tout avoir des informations locales; il demanda donc, en avril 1501, à l'évêque Tabor et au grand-duc des renseignements sur la personne du métropolite, sur les cérémonies grecques et sur la possibilité de réunir les deux Eglises [3].

[1]) Pelesz, Geschichte der Union I, 479.
[2]) Caro, Geschichte Polens V, 788.
[3]) Lettres d'avril et mai 1501. Voir dans Pelesz p. 484 et 486.

Les avis furent différents; quelques-uns prônaient les ménagements, la douceur, les complaisances. Les bernardins surtout se faisaient remarquer par leur largeur d'idées, inspirés par les humanistes, comme Ciolek, et principalement par les Ruthénes vraiment désireux de se rattacher à Rome. La question du second baptême était capitale: le parti accommodant s'indignait de cette exigence; Sapieha tout particulièrement conseillait les concessions les plus étendues.

L'évêque de Wilna, Adalbert Tabor n'alla pas aussi loin. Jean d'Oswiecim, envoyé du roi, Jean Olbracht, à Wilna, avait précisément reçu l'hospitalité à l'évêché. Aussi Tabor, sollicité de préparer un mémoire sur les Ruthènes pour le pape, s'adressa-t-il, au printemps de 1501, à Sacranus, afin que celui-ci, suivant les écrits des canonistes et des théologiens, indiquât ce qu'on devait penser des abus du rite grec et des erreurs des Ruthènes. C'est alors que Sacranus composa l'Elucidarius errorum ritus Ruthenici [1]),

Jean d'Oswiecim connaissait depuis longtemps l'évêque du Wilna; »il l'avait suivi des yeux dès la jeunesse« et en avait reçu des bienfaits. Aussi, pour témoigner sa reconnaissance, s'empressa-t-il de déferer aux désirs du prélat, malgré que se trouvant in externo solo (sans doute en Lithuanie) il n'eût pas sous la main les livres nécessaires pour bien traiter la question«. Ce mémoire comprend trois parties. Dans la première sont relevées toutes les erreurs de l'Eglise grecque; la seconde contient l'historique de la séparation des deux Eglises; la troisième explique la signification et l'essence des sacrements chez les Grecs. Tout l'ouvrage respire la méfiance à l'égard des Ruthènes et des intentions unionistes qu'ils

---

[1]) Cet ouvrage postérieur à 1500, est antérieur à la mort d'Olbracht (17 juin 1501), il fut donc écrit vraisemblablement en mai 1501 en réponse au message pontifical, adressé en avril à Adalbert Tabor.

affichent. L'auteur sans doute pense à la »Réduction«, puisque c'est dans ce but qu'il a pris la plume, mais il pose les plus dures conditions à l'admission de ces nouveaux convertis: »Il ne faut les accueillir qu'avec prudence«. Il démontre que l'Eglise grecque n'a pas de prêtres légitimes, que par conséquent les sacrements qu'ils administrent, sans en excepter le baptême, ne sont pas incontestablement valables. Un second baptême est donc nécessaire, puisque le premier peut être nul. Certains autres passages critiquent la politique du grand-duc Alexandre et ses sympathies ruthènes. Les princes qui dans leur royaume comblent d'honneurs les Ruthènes, s'attirent mille dangers, mille malheurs. D'après Sacranus, un catholique ne peut épouser une schismatique. Cette dernière protestation est nettement dirigée contre le mariage du grand-duc.

C'était discuter sur les principes opposés qui divisent encore aujourd'hui l'Eglise d'Orient de celle d'Occident. Dans ce débat, l'auteur reste inébranlable sur le terrain purement catholique. Mais il aborde en même temps d'autres questions dans lesquelles il eût dû montrer plus de souplesse et de condescendance, dans l'intérêt bien entendu de l'Eglise. Même pour des détails il est radical, inflexible, intraitable. Rappelons toutefois pour l'excuser qu'il écrivait sous l'impression de la propagande orthodoxe en Lithuanie, de la soumission de quelques princes lithuaniens et ruthènes à Ivan III, de la lutte avec ce grand-duc qui, en 1499, infligea une sanglante défaite aux armées lithuaniennes et qui convoitait certains territoires de la Lithuanie. Mais cette rigueur découlait aussi des doctrines trop exclusives des théologiens de Cracovie. Par sa bulle du mois d'août 1501, Alexandre VI écarta le rigorisme nuisible aux décisions du concile de Florence, se prononça contre le second baptême; c'était écouter la voix des partisans de l'aménité, comme les

bernardins, Jean Sapieha et l'humaniste Ciolek [1]). Celui-ci qui, depuis 1495, remplissait auprès du grand-duc les fonctions de secrétaire, obtint du pape diverses faveurs pour la Lithuanie; il put emporter à Wilna plusieurs reliques et entre autres les têtes des S. S. Côme et Damien [2]). Le Saint-Père permit à Sapieha de construire une église où le culte serait célébré suivant le rite grec, mais où pourraient aussi avoir lieu des offices latins [3]). Ciolek et Sapieha avaient donc pleinement réussi dans leur mission. Il était à prévoir qu'ils ne parviendraient pas à faire approuver à Rome le mariage du grand-duc; mais les résultats acquis n'en étaient pas moins considérables. Comme pour montrer et confirmer ces tendances occidentales, Jean Sapieha, »secrétaire royal et chancelier de la reine Hélène«, envoie, en 1502, ses deux fils, Pierre et Paul, à l'université de Cracovie.

Jean d'Oswiecim fut donc vaincu. Cependant ses craintes n'étaient pas chimériques et l'histoire lui a donné raison; mais, on ne saurait le nier, il fut dur et violent avec excès; rien ne pouvait être plus blessant que d'exiger un second baptême. Ce mémoire est néanmoins un document important dans les annales de nos luttes religieuses, quoique, ni pour la forme, ni pour le fond, il ne soit de haute valeur. Stanislas Orzechowski, écrivant en 1544 son Baptismus Ruthenorum, loue Jean d' Oswiecim, avec cette restriction toutefois; »il eut des torts: Silésien et étranger, il jugea trop sévèrement les Ruthènes«. Jean n'était ni Silésien, ni étranger; mais pour le reste nous nous associons pleinement à la sentence d'Orzechowski.

---

[1]) Szujski dans la Renaissance et la Réforme en Pologne, p. 51 et 137, suppose que l'idée de rallier les schismatiques au catholicisme fut surtout appuyée par les humanistes et mise en avant par Callimaque. Cette hypothèse n'est pas sans fondements.

[2]) Voir St. Lucas. Erasme Ciolek (1878) p. 18/19.

[3]) Monum. Pol. V. 265.

Nous nous sommes longuement arrêté à ces incidents parce qu'ils sont en connexion avec la pensée créatrice de l'université, avec la mission qui avait été assignée à cette école et qu'elle s'efforçait de remplir. Cependant ce n'est pas seulement en cette circonstance que Jean d'Oswiecim fit preuve de ses talents. Bien des fois à la fin de ce siècle, et pendant les premières années du suivant, le Studium jagellonien subit l'influence de cette personnalité vigoureuse.

Il était né à Oswiecim, petite ville, non loin des frontières de la Silésie, qui, au XV-e siècle, avait déjà donné deux maîtres à l'université, Jean, dit Beber, maître en 1449, et un autre Jean qui s'était inscrit à l'école en 1443. C'est le troisième Jean, surnommé Sacranus, qui devait illustrer son berceau. Entré à l'université en 1459, il fut reçu bachelier en 1465, et maître en 1469. Toutefois un de ses élèves, Stanislas de Lowicz, assure que Sacranus suivit, outre les leçons de ses maîtres cracoviens, celles d'éminents professeurs étrangers. Il lui décerne entre autres le titre de digne élève de François Philelphe [1]. Celui-ci, très âgé, après la mort de François Sforza, le dernier de ses puissants protecteurs (1466), tomba dans la misère, et n'ayant plus aucun appui, se mit à voyager, à mendier, comme il l'avait fait dans sa jeunesse. On le voit successivement essayer de se fixer à Rome, à Bologne, à Sienne, à Padoue, et venir enfin expirer à Florence, à l'âge de 83 ans (1481). C'est sur le tard qu'il connut Jean d'Oswiecim, sans qu'on sache toutefois rien de précis sur leur rencontre qui, vraisemblablement, eut lieu à Rome, où le jeune Polonais fut un des élèves de Philelphe, en 1474 ou 1475 [2]. C'est dans la fréquentation de ce grand savant et pendant son voyage en Italie que Jean d'Oswiecim s'éprit pour l'humanisme d'une ferveur qu'il ne

[1] Sacranus, Modus Epistolandi (édit de 1520).
[2] M. l'abbé Fijalek, Etudes sur l'hist. de l'univers. de Crac. 36.

devait jamais abandonner. Le nom de Sacranus qu'il adopta en est un témoignage caractéristique.

Vers 1475 sans doute, il retourna en Pologne et y commença à enseigner. En 1480, il est supérieur du collège des artistes [1]. Le liber diligentiarum de ces mêmes artistes mentionne les cours de ce maître; de 1487 à 1491 il commente Aristote, explique Cicéron et les Hymnes de Prudence probablement. Personne mieux que lui, affirment les élèves, ne fait comprendre et connaître Cicéron et les autres orateurs [2]. Il est pour la seconde fois doyen des artistes en 1491; à partir de cette époque, il passe à la théologie en qualité de bachelier formatus. Aussi le voit-on revêtu bientôt d'une insigne dignité: élu recteur pour l'hiver de 1493/94, il est réélu trois semestres consécutifs à ce poste qu'il occupa plus tard encore une année tout entière, en 1512/13.

C' était un administrateur remarquable. Lorsque pour la première fois il fut mis à la tête de l' école, les temps étaient troublés, les bâtiments venaient d'être la proie de l'incendie de 1492, et dans les esprits s'étaient aussi amassés des matériaux auxquels la moindre étincelle pouvait communiquer le feu. La lutte entre le moyen âge et l'humanisme agita toutes ces dernières années du XV-e siècle. Sacranus qui était revenu d'Italie, encore tout enivré du miel antique, était loin cependant de vouloir brusquer les évènements. Il tâcha au contraire de tenir le juste milieu entre les extrêmes passionnés de deux époques ennemies, et, sans rompre avec la tradition, d'accueillir ce que les nouvelles doctrines apportaient de juste et de beau. Par sa réserve progressiste il rappelle beau-

---

[1]) Conclus. univ. in praepositura Joannis de Oswięcim iunioris, pour le distinguer de Jean Beber, docteur ès décrets, maître plus âgé.

[2]) Voir Bruckner, Travaux philol. V. 38. C'est sans doute à lui que les collections Jagel, sont redevables du Codex 1949 (oeuvres de Cicéron) et du codex 1955 (poésies de Prudence).

coup de sages penseurs de cette période, entre autres l'Allemand Jean Wimpheling. Sacranus cultiva avec succès l'èloquence latine, et dans ses nombreux discours s'étalent souvent des périodes cicéroniennes, au service toutefois de la modération, dans le but de refréner l'ardeur destructive des humanistes; car, lorsque dans le discours qu'il adressa, en 1492, au roi Jean Olbrach, à peine monté sur le trône, il déplore »ces malheurs et ces désordres qui ont failli nous perdre«, lorsque dans son allocution au cardinal Frédéric, en 1493, il parle de »l'université si cruellement éprouvée,« et invite le cardinal à maintenir l'ordre théologique si compromis dans cette école (theologicalem et paene iam detrimentosum ordinem), n'avait-il pas en vue les bouleversements causés par les jeunes humanistes et ne les répudiait-il pas sans faiblesse[1]? L'orateur humaniste qui, comme le dit Stanislas de Łowicz, »favori des muses excellait dans les vers et dans la prose«, faisait usage des armes retrouvées par les novateurs pour combattre les excès de ces novateurs mêmes. Ses cours sur Cicéron lui valurent les applaudissements de ses auditeurs. Docile à l'esprit de son époque amoureuse de beau et pur langage, Sacranus, comme tant d'autres, écrivit un manuel de style »Modus epistolandi«, recueil de préceptes sur l'art d'écrire les lettres. Ce petit traité est tout élémentaire et ne contient que des règles fort simples. Quoique dans la pièce de vers qu'il y inséra, il prétende que le lecteur trouvera dans son livre un guide vers les »hauteurs de Marcus Cicéron«, il ne s'adressait en somme qu'aux »minus eruditi«, ainsi qu'il le déclare en tête de l'ouvrage, les seuls d'ailleurs qui y pussent trouver d'utiles leçons. Imprimé pour la prémière fois en 1507, cet opuscule fut réédité en 1520 par Stanislas de Łowicz, maître cracovien, qui y introduisit des exemples

---

[1]) Ces discours sont cités dans les «Etudes» de M. l'abbé Fijalek.

épistolaires de Sacranus lui-même, de ces épitres fictives composées d'après les règles de la rhétorique [1]. L'éditeur comble d'éloges Jean d'Oswiecim et fait observer que ce traité est une oeuvre de jeunesse du grand savant (primordia lususque juveniles). Sacranus en effet sacrifie ici aux nouvelles théories auxquelles il s'était attaché avec un juvénile enthousiasme. Toutefois son manuel est médiocre, si on le compare à plusieurs écrits analogues contemporains. C'est avec une timidité maladroite que Sacranus encensait les dieux nouveaux, timidité paralysant tout essor.

Il n'occupa qu'une place modeste dans la science de son temps; mais à l'université et dans son pays il fut un personnage. Le cardinal Frédéric Jagellon l'honorait tout particulièrement de sa confiance; Sacranus servit d'intermédiaire entre l'université et ce prince [2], et ce dernier lui fit présent de plusieurs livres, soit de son vivant, soit par legs [3]. Nous avons vu quelle part active il prit, vers 1500, à tout ce qui touchait la Lithuanie: à cette date sa parole était rude et emportée, fort différente des habitudes mesurées des humanistes. Son rôle public ne se borna pas à ce début. Il reparaît en 1505 en Lithuanie, à titre de confesseur du roi Alexandre qu'il y accompagne. Ce prince, à l'instigation de Michel Glinski, ayant, au congrès de Brześć, temoigné sa colère à quelques seigneurs polonais et lithuaniens qu'il voulait perdre, ainsi qu'en courait le bruit, le grand chancelier de la couronne, Jean Laski, s'opposa à ces menées, et fut en ces circonstances énergiquement secondé par Jean d'Oswiecim [4].

---

[1] L'auteur a eu entre les mains deux éditions; l'une, sans date (Bibl. Jagel.) contenant seulement les préceptes: l'autre de 1529 (Bibl. de Dzików) où, à la suite des règles, on lit la lettre de Stanislas de Łowicz, et les modèles d'épîtres.

[2] Conclus. univ. 1498.

[3] Cod. bibl. Jagel. 1836.

[4] Miechowita. Cron. Pol. (1521) CCCLXIV. Narbut. Histoire de la Lithuanie, 8,445.

Il est certain qu'il avait alors à la cour une haute situation; déjà sous Olbracht, il a le titre de »regiae Maiestatis Capellae magister«; c'est-à-dire qu'il est premier chapelain du monarque. Il conserve cette dignité sous Alexandre qui lui fait des présents de sel, de drap de Flandre [1]). Il avait obtenu la cure de S. Nicolas en 1495; il est en outre chanoine de Cracovie et de Wloclawek [2]). Certains historiens lui attribuent les fonctions de théologien royal d'Olbracht, d'Alexandre et de Sigismond [3]), et Stanislas de Lowicz en parle avec la plus sincère admiration; il l'appelle »aigle de l'université, habile homme d'Etat, cher aux souverains polonais, auprès desquels il passa sa vie, soit à la cour, soit en campagne, et à qui il rendit d'immenses services«. Cette position politique ce rang social élevé ne contribuèrent pas peu à augmenter son renom, dû avant tout à sa longue carrière consacrée au bien du pays. Il mourut à Cracovie en 1527.

La plus grande autorité théologique, à la fin du XV-e siècle était donc Jean d' Oswiecim Sacranus. Il eut en effet sur ses collègues l'incontestable supériorité de penser et d'agir avec ses contemporains, de comprendre que le grand problème du moment était la réunion des deux églises chrétiennes. L'agitation de la première moitié du siècle qui avait entraîné les théologiens de Cracovie dans des conflits intéressant l'univers entier, à l'époque des grands conciles et des luttes avec la papauté, cette agitation s' était éteinte dans la seconde moitié où le calme du sommeil semblait bercer le monde. A l'Occident le conflit des anciennes doctrines des Thomistes et des Scotistes avec celles des Okkamistes

[1]) Voir Pawinski. Liber Quitantiarum. 1897, p. 120, 148, 151.
[2]) Voir Cod. univ. III, 202 et Conclus. univ. 1498.
[3]) Wiszniewski. Hist. lit. V. 21.

divisait les théologiens et les facultés en deux camps. Cependant les points en litige entre les antiqui et les moderni ne gisaient plus exclusivement dans des théories contraires sur les universalia, mais bien plutôt dans la délimitation de l'enseignement. Les antiqui étaient ces scolastiques qui, et pour la forme et pour le fond, s'en tenaient à la littérature thomiste et scotiste; à la suite de leurs guides ils s'occupaient de disciplines réelles, de métaphysique, de physique, d'éthique, et prisaient avant tout ces parties de la logique qui servaient de base à la connaissance des substances essentielles. Les moderni au contraire s'àttachaient aux questions théologiques touchant l'expression des concepts, et les propriétés de construction de la proposition. Faisant abstraction des choses, ils ne s'occupaient que des subtilités du raisonnement et du syllogisme, de telle sorte que leurs adversaires leur reprochaient d'être des sophistes ne considérant qu'un seul côté des questions et négligeant les disciplines réelles. Les premiers faisaient leur étude de la »philosophia realis«, essayant de sonder les mystères de la vie et du monde; les seconds se réfugiaient dans la spéculation pure, dans une gymnastique de l'esprit, un jeu de vocables, dans ce qu'on appelait la »philosophia sermocinalis«[1]. Au XV-e siècle, à Heidelberg, on enseignait la théologie, via antiqua ou moderna; les deux doctrines étaient simultanément professées, et les promotions avaient lieu d'après les cours suivis; à Bâle, on alla plus loin; il y eut deux facultés de théologie, et chacune eut son propre doyen. Toutes ces divisions étaient assez stériles; on s'épuisait à résoudre d'arides questions de logique ou de métaphysique qui n'avaient guère de rapport avec la religion et qui ne pouvaient être un solide aliment pour les intelligences. La scolastique se perdait,

[1]) Voir à ce sujet Prantl, Geschichte der Logik IV (1870) p. 148, 187, 188, 193.

routinière, en un vain cliquetis d'idées et de mots, étouffait la pensée sous des formules, incapable de se frayer des voies plus profondes, de s'élancer hardiment dans l'espace.

A Cracovie ces querelles théologiques n'eurent que peu d'écho. La via moderna, les Okkamistes n'y furent jamais en faveur. Nous avons dit précédemment que les manuscrits de Buridan, qui se trouvent à la bibliothèque jagellonienne, témoignent d'une certaine connaissance de l'Okkamisme. Néanmoins la métaphysique de cette théorie ne parvint pas à séduire de nombreux adeptes. On ne trouverait l'influence d'Okkam que dans la popularité dont jouissait la logique entre toutes les branches de la philosophie, et cela au détriment même de la théologie. Nous nous réservons de parler plus tard du grand mouvement qui, à la fin de ce siècle, en Pologne comme ailleurs, bouleversa la dialectique. Notons toutefois ici que Michel de Breslau, maître Cracovien de cette période, dans son Introductorium dialecticae (1504), s'appuie sur des moderni, des terministes; que maître Jean de Glogow, décédé en 1507, philosophe fort éclectique, commente Aristote d'après Albert-le-Grand et S. Thomas, empruntant en même temps les plus subtiles distinctions du fameux Okkamiste, Paul Nicolettus Venetus [1]. Chose singulière, un des Scotistes cracoviens les plus irréductibles. Jean de Stobnica, conseilla à maître Nicolas de Gielczew d'expliquer l'ouvrage sur les »passiones terminorum« de Marsilius de Inghen, Okkamiste décidé [2]. On voit que dans le domaine de la dialectique, cultivé avec ardeur par les philosophes et les théologiens polonais, les contraires ne s'excluaient point, et l'odium metaphysicum faisait place à un large éclectisme.

C'est cependant la via antiqua, le thomisme, et plus encore le scotisme, qui régnait à l'université. On com-

[1]) Voir Prantl, Geschichte der Logik IV, 264 et 291.

[2]) Expositio magistri Nicolai de Gyelczeph in passione terminorum Marsilii, Crac. 1507.

mentait Aristote à la lumière de ces deux doctrines, et l'on s'égarait dans les méditations les plus ardues de la pensée médiévale, de cette pensée visant à la décomposition de tout, à la décomposition d'elle-même.

Parmi les thomistes, Jacques de Gostynin mérite tout particulièrement d'être cité. Bachelier en 1473, il passa maître en 1477. On le voit figurer dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes de 1487 à 1498; il y enseigne Aristote et les théories d'Albert-le-Grand sur l'origine de l'âme. Il fait cependant quelques incursions parmi les auteurs profanes et les poètes; il prend sans doute pour guide dans ces tentatives le traité de Basile-le-Grand sur là lecture des poètes, traité dont il fit l'objet de son cours en 1488. Il parle à ses élèves d'Horace, de Virgile, de Stace en 1488—89, précisément au moment où l'humanisme s'introduisait avec force dans l'université du moyen âge. Enfin en 1507 parut un petit ouvrage sous le titre de: Theoremata seu propositiones auctoris causarum David Judaei cum adnotationibus. Ce rabin David avait composé un livre: De determinatione causarum primarum, d'après une lettre d'Aristote sur le commencement du monde, et ajouté à cette lettre beaucoup d'emprunts faits aux philosophes arabes [1]). Jacques de Gostynin, en 1491, expliqua cet ouvrage de David, à propos d'un cours de causis seu metaphysica speculativa. Ce cours fut l'occasion de l'opuscule posthume de 1507. Il contient des commentaires sur les conclusions de David »ad intentionem venerabilis domini Alberti«. Très familiarisé avec les écrivains de l'antiquité, Jacques de Gostynin parle un latin clair et correct; les commentaires décèlent un culte pour Albert-le-Grand et S. Thomas, »qui savait tout ce qu'un homme peut savoir«.

Néanmoins Scot était en plus grand honneur encore à l'école jagellonienne, vers la fin du XV-e siècle. Le sco

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. III. 208.

tisme avait alors des partisans passionnés et remuants: Antonius Sirectus professe cette doctrine vers 1470; de 1480 à 1490, Petrus Tartaretus, le meilleur philosophe de l'époque, consacre tous ses efforts à faire triompher Scot. Mais c'est surtout Paris qui est la forteresse et le foyer de ce système; en 1473 on y impose à tous les maîtres l'obligation d'enseigner le réalisme et le scotisme, et cette disposition reste en vigueur jusqu'en 1481. Aussi est-ce de Paris que vint à Cracovie celui qui devait y faire fleurir cet enseignement.

Il se nommait Michel de Bystrzykow. Sans louer sa philosophie et son savoir, nous n'en devons pas moins constater que sa parole jeta de profondes et fortes racines à l'université, et que, grâce à lui, le scotisme y devait dominer pendant de longues années encore.

Michel de Bystrzykow avait fait ses études à l'université de Paris. Après y avoir conquis le grade de maître, il retourna au pays et, pour être admis au même titre à l'école cracovienne, il subit en 1485, un examen qui dura une journée et demie et au cours duquel trente maîtres disputèrent avec lui au sujet d'une question très compliquée de la philosophie de Scot. Les registres de l'université nous donnent l'énoncé de cette question [1]) et ajoutent que Michel de Bystrzykow revint plus tard à Paris pour y obtenir le doctorat en théologie. Ayant acquis ce doctorat il se présenta de nouveau devant les théologiens cracoviens pour être nostrifié. On ne sait au juste à quelle date il effectua ce second voyage à Paris. Ce dut être après 1504, car nous le voyons encore alors parmi les artistes dans le Liber Diligentiarum. Nous ne le retrouvons qu'en 1507 dans les Acta Rectoralia avec le titre de docteur en théologie.

Les grades parisiens étaient à cette époque en grande estime et considération. Le moindre grade acquis à Paris

---

[1]) Voir Wislocki. Liber Dilig. 355.

donnait accès aux bénéfices dans tous les pays, et celui qui possédait la maîtrise en théologie accordée par cette capitale de la science théologique, celui-là pouvait prétendre aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Aussi les étudiants étrangers se montraient-ils fiers de ces titres,[1]) et le surnom de Parisien donné à Michel efface presque celui de Bystrzykow, son lieu natal.

C'est en 1485 que Michel le Parisien vint apporter aux Sarmates les lumières nécessaires pour s'initier aux subtilités de Scot sur lesquelles à Paris fort souvent on s'évertuait en vain. A partir de ce moment jusqu'en 1504, il ne cesse d'enseigner à la faculté des artistes: il y explique toutes les parties de la philosophie d'Aristote, les traités de logique de Pierre d'Espagne; en 1492 et en 1502, c'est à Cicéron qu'il consacre ses leçons; en 1504 il traite des »formalitates ad mentem Scoti grammaticales«. D'ailleurs tous ces cours étaient »ad mentem Scoti«, du maître uniquement reconnu et vénéré à Paris [2]). Michel fut deux fois doyen des philosophes, en 1495 et en 1501. Malgré l'autorité dont il jouissait, de pénibles et bruyants orages traversèrent sa carrière: en 1500 il eut un grave conflit avec le recteur à qui il fut ensuite contraint de faire des excuses pour les paroles qu'il avait proférées »calore et passione ductus iracundiae [3])«. Nous aurons du reste l'occasion de nous convaincre que Michel de Bystrzyków n'était guère d'humeur accommodante. Dans les années qui suivirent 1500, il se prépara sans doute à l'examen supérieur de théologie, et se rendit à Paris après 1504. Il fut recteur en 1513 et 1514, pendant deux semestres; il mourut en 1520, laissant de fidèles partisans et d'enthousiastes disciples.

---

[1]) Denifle. Chartularium univ. Paris. Tom II. Sect. I. Introductio.

[2]) Dans le Cod. Jag. 2061 se trouve le tractatus in scripta philosophica Scoti. On lit à la fin: Telos 1490, exauditus sub mgr. Parusiense, estivali.

[3]) Acta Rectoralia n. 1876.

L'université n'a pas eu de scolastique plus actif: Michel fut sans contredit le plus éminent, le plus convaincu défenseur de cette philosophie. Son élève, Jean de Stobnica assure qu'il inaugura en Pologne et y établit l'enseignement du scotisme. »Je dois avouer, écrit-il[1]), que lorsque tu revins de Paris, en apportant non seulement un titre, mais un savoir étendu, tu fus le premier qui nous dévoilas la doctrine de Scot; et maintenant nous, tes élèves, nous en faisons l'objet de nos études et de nos travaux«. Michel le Parisien publia un volumineux commentaire sur Pierre d'Espagne, le maître de logique le plus écouté du moyen âge[2]). A ce propos, confirmant les principes réalistes, il s'attaqua aux nominalistes. Jean de Stobnica édita en outre des commentaires de son maître sur Aristote: Quaestiones veteris ac novae logicae ad intentionem dr. Scoti[3]). Il paraît que Michel de Bystrzykow, ne se bornant pas aux broussailles de la dialectique, s'essaya aussi dans l'exégèse biblique[4]).

Jean de Stobnica, son disciple, fut le héraut de sa renommée. Jean, reçu maître en 1498, appartient plutôt à l'âge suivant. Aux confins de deux époques, il écrivit une foule d'ouvrages inspirés de Scot et de Michel de Bystrzykow. Tous ses actes sont ad mentem Scoti. Il publia même le traité grammatical de ce maître, de modis significandi, tout en rendant justice aux humanistes qui acquièrent une grande facilité de langage par un commerce assidu avec les poètes, les orateurs et les historiens. Malgré les attaques des humanistes et sans doute aussi des tho-

---

[1]) De praedicationibus abstractorum.

[2]) Quaestiones in tractatus parvorum logicalium Petri Hispani, Crac. 1507.

[3]) Crac. Haller 1508. Michel de Bystrzykow s'occupa également de la logique d'Aristote dans l'opuscule: Quaestiones in libros analiticorum et elencorum Aristotelis... ad intentionem Scoti. Crac. 1504.

[4]) Wiszniewski. Hist. Lit. V, 19, dit, sans citer la source: Michel le Parisien écrivit un commentaire sur le livre de Ruth.

mistes il sut captiver ses élèves dont il loue le zèle et l'assiduité. Dans l'édition du livre scotiste Parvulus philosophiae (1507) il fait l'éloge du jeune prince Paul Holszański, appliqué à ces études »que les personnes d'illustre naissance trouvent dans nos temps indignes d'elles«. D'ailleurs le professeur type apparaît en lui à chaque instant: il ne cesse de se plaindre de ses adversaires; il n'a jamais de temps; il est accablé de besogne et n'a que de rares loisirs à consacrer aux lettres. Il abandonna sa chaire pour entrer chez les Minimes, ex professore monachus minorum, ainsi que s'exprime le Liber Promotionum (1498); il passa dans le cloître les dernières années de sa vie si remplie et mourut au cours de la première moitié du XVI-e siècle [1]. Il fut le dernier maître animé exclusivement de l'esprit du moyen âge; avec lui s'éteignirent les vieilles traditions, avec lui on ensevelit le drapeau d'une cause désormais vaincue.

L'enseignement de la théologie exigeait alors une salutaire réforme à Cracovie. A l'Occident on demanda souvent ce réconfort à l'étude de S. Thomas [2], tandis qu'en Pologne, c'est Scot et ses doctrines qui vers la fin du XV-e siècle eurent des apôtres et des défenseurs. Le progrès s'en trouva entravé; les manuels scotisants furent longtemps encore en usage et fermèrent la route à toute heureuse innovation, murèrent la science et la pensée. Le Parvulus philosophiae de Jean de Stobnica est pris comme sujet de cours en 1516 et en 1520; jusqu'en 1541, nous voyons à plusieurs reprises figurer dans la liste des ouvrages expliqués la grammatica speculativa de Scot, éditée par Jean de Stobnica, protestation contre la pression et les efforts des humanistes.

La faculté de théologie au déclin du moyen âge consumait donc ses forces à répéter des formules, à s'embour-

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. 3, 201.

[2]) Janssen. Geschichte des deutschen Volkes (15 édit.), I, 109.

ber dans la routine, à commenter des commentaires avec une déplorable ténacité. Cependant des esprits sérieux, en présence de cette stagnation, demandait qu'on revînt à l'Ecriture sainte, qu'on vivifiât cet enseignement caduc par le retour aux sources mêmes de la révélation et de la religion. L'abbé Trithemius, né en 1462, recommande l'étude de la Bible comme un moyen de régénération. Beaucoup d'autres suivent cet exemple. L'évêque Tomicki qui monta sur le siège de Cracovie en 1524, poussa de toute son énergie à ce mouvement; il soutenait, dit son biographe Hosius, des professeurs d'hébreu, de grec, de latin; de ses propres deniers il payait »Léonard David, érudit en hébreu, converti depuis longtemps au catholicisme«; enfin il entretint Jean Campensis (van den Campen), professeur d'hébreu de Louvain qui, en 1534, fit un court séjour en Pologne. Dans le Liber diligentiarum nous trouvons pour la première fois, en 1536, l'annonce d'un cours de maître Valérien de Cracovie, d'après la grammaire hébraique de Campensis [1]). Ici comme en bien d'autres domaines, Tomicki éteignait les mourantes lueurs des siècles épuisés, pour répandre les clartés d'une brillante aurore.

IV.

Passons aux décrétistes. Nous avons déjà dit que pendant les années qui suivirent la mort de Jagellon, cette faculté ne se maintint pas à la hauteur où elle s'était d'abord élevée, que vers le milieu du siècle, on eut à se plaindre de la décadence, de l'abandon dans lesquels était tombée l'étude des canons. Un incendie se déclara, en 1455, au collegium des juristes de la rue Grodzka [2]). Les documents sont muets sur les suites de ce sinistre. Peut-

---

[1]) Voir Morawski. La Renaissance en Pologne (Przegląd Polski, 1884). Tirage à part, pag. 18.

[2]) Monum. Polon. II, 927.

être ne furent-elles pas considérables, et on les eut bientôt réparées. Dans les Conclusiones universitatis nous lisons, à la date de 1464, alors qu'on désigna la bourse de la rue Bracka comme siège de quelques cours, que dans ce bâtiment on expliquera le quatrième livre des décrétales, ou un autre livre à des jours déterminés. On considérait ce quatrième livre, contenant le droit matrimonial, comme moins important; le professeur des décrétales l'écartait ordinairement de ses cours. Ce n'est que dans la saison de l'année où l'on s'occupait de travaux secondaires qu'un simple bachelier en donnait le plus souvent l'explication [1]).

Nous nous sommes aussi occupé de la dotation de cette faculté. Quelques chaires viennent s'ajouter aux anciennes, pendant la seconde moitié du siècle. En 1465, l'évêque Lutek de Brzezie confirme l'érection d'un autel de S. Thomas au château et d'une collégiature novorum iurium, jointe à cette altarie. Cette fondation avait été faite en exécution du testament du fameux décrétiste Thomas de Strzempin, évêque de Cracovie, mort en 1460. Les deux altaristes de cet autel devaient recevoir 20 marcs, et chacun d'eux (quilibet eorum) était tenu de faire un cours in altero iurium, à certains jours, et notamment, la veille Sanctorum, le samedi, et les jours que l'université considère comme fériés [2]). Le droit nouveau, c'est-à-dire le Liber sextus et les Clémentines, avait été jusque là enseigné par le professeur qui détenait la cure de Luborzyca.

Les collégiatures canonistes firent encore une acquisition lors de la fondation de la bourse de Dlugosz, pour les canonistes, en 1480. Nous parlerons plus loin de cette bourse. Notons ici que le senior obtint bientôt une collégiature bien dotée. C'est le décrétiste Jacques de Szadek,

---

[1]) A Leipzig, par exemple, dans les règlements concernant le baccalauréat, il était stipulé que le candidat devait entre autres entendre: quartum decretalium semel integre ab aliquo baccalariorum iuris. Voir Stintzing. Ulrich Zasius. 333.

[2]) Codex univ. Crac. II, 241.

mort en 1487 qui fut le bienfaiteur de l'université en cette circonstance. En 1491, son exécuteur testamentaire, Nicolas de Koprzywnica, dota l'autel de S. Jean, ante portam Latinam à la cathédrale; l'altariste devait percevoir 16 marcs, être le senior de la bourse de Dlugosz et enseigner les canons. Le senior sera tenu d'organiser des disputes deux fois la semaine à la bourse; en outre, aux jours marqués par les statuts pour les objets de moindre importance, il expliquera au collegium le quatrième livre des décrétales [1]). C'étaient de nouvelles chaires instituées à cette faculté: comme autrefois on y enseignait le livre des décrets, les décrétales, nova jura; tandis que le quatrième livre était confié à un professeur spécial, les nova iura avaient plusieurs maîtres. Aux anciens professeurs, c'est-à-dire au chanoine du château, à l'Ordinarius, au Magdalenisticus, au Luborzycianus, s'adjoignirent ceux que les fondations de Thomas de Strzempin et de Jacques de Szadek venaient de créer.

Nous ne saurions toutefois indiquer le nombre exact des maîtres de cette faculté, car un incendie ayant détruit les archives des juristes, nous n'avons que des informations incomplètes à ce sujet. Les Conclusiones de 1499 énumèrent neuf maîtres en fonction à la faculté de droit. Les cours cependant n'avaient pas lieu régulièrement. Les décrétistes en effet, et nous l'avons déjà signalé, étaient les diplomates de l'époque; les affaires de l'Etat les détournaient sans cesse de leurs travaux pédagogiques. Comme Jagellon pendant les conciles, le roi Casimir Jagellon eut recours à leurs services; nous avons vu ces décrétistes en mission, et nous avons parlé du rôle éminent que joua Jacques de Szadek, le plus actif, le plus habile de ces négociateurs. Sans doute l'école eut fort à souffrir de ces absences: les cours étaient suspendus ou confiés à des

---

[1]) Cod. univ. Crac. III, 174. Voir Concl. univ. entre autres année 1499.

suppléants. Et il n'en était pas ainsi à Cracovie seulement: à Cologne, en 1495, tous les professeurs de la faculté de droit, à l'exception d'un seul, étaient remplacés dans leurs cours par des substituts [1]). Aussi essaya-t-on, à peu près en vain à Cracovie, d'arrêter la faculté canoniste sur cette pente périlleuse. En 1519, on est forcé de reconnaître que la faculté laisse beaucoup à désirer, que maîtres et élèves manquent de zèle... studium juris pontificii... in lectoribus et auditoribus collabi [2]).

Quelques décrétistes de cette période nous sont déjà connus; Nicolas de Kalisz fut, en 1463 et 1464, recteur pour la deuxième et troisième fois. Ce professeur à chaque instant abandonnait sa chaire pour d'autres travaux, pour des missions diplomatiques; chanoine de Cracovie, il devint, vers 1457, vicarius in spiritualibus de l'évêché [3]). Nicolas Spiczymir ou Spiczmer, disciple de Paul de Worczyn qui l'initia aux subtilités de la philosophie aristotélique et scolastique [4]), était encore vivant en 1468 [5]). Plus jeune que le précédent, Arnulf de Mirzyniec obtint le grade de bachelier en 1441, à Cracovie. Il est étudiant en droit canon en 1442, et enfin lector ordinarius en cette science, en 1458 [6]). Très considéré, il fut quatre fois recteur, la dernière en 1480. Il possédait en outre plusieurs dignités ecclésiastiques [7]); et le »currus« que lui attribuent les Acta Rectoralia, témoigne d'une certaine aisance [8]). Sa vie qui

---

[1]) Kauffmann, Geschichte der d. Universitäten, II, 210.

[2]) Cod. univ. Crac. IV, 345.

[3]) Cod. univ. II, 185.

[4]) Voir Cod. jag. n. 2073. Paul de Worczyn, en fonctions de 1420 à 1430 (Cod. univ. 1, 157) avait dans sa bibliothèque Buridan (Cod. jag. 659) et Marsilius (Cod. 711); il se complaisait donc à la lecture des Okkamistes.

[5]) Cod. univ. II, 259.

[6]) Lib. prom. 43 et Cod. jag. 345. De plus Mon. medii aevi VII, 581 (Crac. 1882).

[7]) Cod. jag. 1249.

[8]) Acta Rector. n. 1183.

fut longue, prit fin vraisemblablement en 1491. Citons enfin André Gora de Mikolajow qui, en 1474, devint maître ès arts à Cracovie et exerça peu après le rectorat à l'école de Notre-Dame où il habitait[1]. L'Anglais Leonard Coxus, dans son opuscule: »De laudibus academiae Cracoviensis«, le cite en premier lieu parmi les juristes; au cours de son rectorat en 1514—15 furent prises quelques mesures de grande portée. Parmi ses titres au souvenir de la postérité il faut encore noter qu'il fut le maître du célèbre archevêque de Gniezno, Jean Laski: ce prélat reconnaissant lui fit élever un monument à la cathédrale de Cracovie[2], et quelques rayons de la gloire du fameux auteur du statut Laski rejaillissent sur celui qui avait guidé les premiers pas du jurisconsulte dans la carrière du droit et de la politique. Szujski donne quelque part à André Góra le nom d'humaniste[3]; nous ne savons sur quels fondements le savant historien appuie son dire, mais il est certain qu'à l'époque où ce canoniste enseignait, la lutte était des plus ardentes entre le moyen âge expirant et la renaissance, et cela non seulement à la faculté des artistes, mais encore à celle du droit, où l'on respirait pourtant une atmosphère plus calme.

Nous avons déjà vu que le droit romain dans les universités du Nord au moyen âge fut dès l'origine retranché des cours habituels, ou qu'avec le temps, faute de maîtres compétents, il n'y tint qu'une place de plus en plus étroite. Les facultés de droit étaient en majeure partie canonistes; les légistes romains furent fort rares et sans éclat. Cette étude n'eût d'ailleurs répondu à aucun besoin, n'eût trouvé aucune application pratique; d'un autre côté la prépondérance de l'Eglise justifiait cette défaveur; elle

---

[1]) Ibid. 789 (a. 1479) et n. 3312.

[2]) Zeissberg. Joh. Laski und sein Testament (Wien 1874) 143; Korytkowski, Arcybiskupi gnieźnieńscy. (Les archevêques de Gniezno) II, 583.

[3]) Récits et dissertations (Oeuvres) t. IV, 51.

ne voyait pas d'un bon oeil la propagation du droit romain; elle la considérait même comme pernicieuse et la blamait ouvertement; car elle la jugeait nuisible au droit coûtumier. Néanmoins, malgré l'opposition de l'Eglise, les princes s'étaient faits les protecteurs du droit romain. Les potentats de ce monde croyaient trouver dans cette législation une sanction à leur pouvoir; de plus, les représentants des courants nouveaux, les fervents de l'antiquité, qui, à côté des belles-lettres, voulaient encore revenir aux moeurs et aux lois du monde latin, combattaient aussi en sa faveur. Pendant tout le moyen âge les souverains s'attachèrent à mettre cette étude en honneur; après les Hohenstaufen, Charles IV protège les romanistes; il fait venir un légiste de Bologne à Prague. Le droit romain en effet avait toujours été florissant en Italie; dans certaines universités, à Bologne par exemple, il était privilégié et constituait le point principal du programme des études. C'est dans ces grandes écoles que les Septentrionaux venaient l'apprendre, et des savants italiens allaient de là l'enseigner à l'étranger. Ce n'est que dans la seconde moitié du XV-e siècle que les universités du Nord commencèrent à s'y intéresser vivement. Princes et humanistes s'unissent pour faire triompher ce qui flattait les visées politiques des premiers, les sentiments et les instincts des seconds. Les universités d'Erfurt, de Rostock, de Greifswald, dès le milieu du siècle, font des pas décisifs dans cette voie; d'autres universités ne suivirent ce mouvement que vers la fin du siècle; alors le droit romain eut forcé les portes des grandes écoles. Entre 1490 et 1500, on crée à Vienne une chaire de cette science, à laquelle sont appelés des Italiens; l'université de Fribourg avait fait de même en 1490, et devait être suivie par Bâle, en 1494, par Heidelberg, en 1498 [1]).

---

[1]) Voir Stintzing. Ulrich Zasius 325 et suiv., Janssen, Geschichte des deutschen Volkes I (15 éd.) 501 (surtout 509).

Partout le droit romain apparaît, s'impose à la faculté où jusque là avaient presque exclusivement régné les décrétistes. Bien plus, les tribunaux admirent dans leur sein des juristes romains qui rendirent des sentences exécutoires; c'était préparer le terrain à la réception de la législation antique [1]).

En Pologne, Casimir-le-Grand avait fait une large place au droit romain dans l'université qu'il projetait; mais sans doute il s'en tint à l'intention, devançant en cela comme en beaucoup d'autres choses, son temps peu apte à comprendre ses vastes conceptions. Dans le document jagellonien d'érection, en 1400, on fait mention, il est vrai, des Leges en même temps que des Canones, mais on ne trouve pas trace de légistes dans les années suivantes. Encore une fois la pensée royale reste lettre morte; faute de docteurs des deux droits, de romanistes, elle ne fut pas exécutée, et ne pouvait pas l'être. Il n'y eut même aucune tentative dans ce but: toutefois, en dehors de l'université plus d'un homme d'Etat dut songer mainte fois à réaliser ce projet, à créer une pépinière de serviteurs instruits pour le gouvernement et le pouvoir. Ces préoccupations, ces rêves ont laissé leur empreinte dans un mémoire d'Ostrorog où il célèbre le droit romain, sa logique et sa force, tandis que d'autres savants contemporains faisaient l'apologie de cette »raison écrite, ratio scripta« des législateurs latins.

De longues années s'écoulèrent donc sans qu'aucune voix ne sortît des universités pour réclamer des réformes, déplorer l'état de choses actuel et en prêcher l'amendement. A peine à la fin du siècle se font jour de timides innovations qui dans le siècle suivant deviennent hardies et de plus en plus nombreuses. Une des premières manifestations de cet esprit frondeur et réformateur fut l'ouvrage

---

[1]) Janssen, l. c. 511.

»Modus epistolandi« du médecin Cracovien, Jean Ber, dit Ursinus, humaniste convaincu dont nous aurons à nous occuper plus tard. Parmi une foule d'épîtres et de discours, datés des vingt dernières années du XV-e siècle, nous trouvons à la fin du livre, un discours soi-disant prononcé à l'ouverture d'un cours d'Institutes de Justinien: Joh. Ursini medicinae doctoris ac legum licenciati oratio habita in principio institutionum Justiniani imperatoris. Il semblerait donc qu'Ursinus, outre la médecine avait étudié le droit et avait même acquis la licence dans quelque université italienne. L'orateur déclare qu'il serait honteux de cacher devant ses compatriotes »les études qu'il a faites dans les célèbres universités italiennes, aux prix de longs et coûteux voyages«. Aussi s'est-il remis »au droit impérial, négligé depuis douze ans« et a-t-il l'intention d'en faire un cours public. Ce discours n'est pas daté et se trouve dans un recueil de morceaux où la fiction condoie à chaque instant la réalité. Aussi n'est-il pas possible de déterminer l'époque et la valeur de cette introduction. Mais, alors même qu'elle serait une simple composition littéraire, elle n'en prouve pas moins que des idées nouvelles avaient germé et allaient bientôt tout envahir de leur irrésistible puissance, que des besoins nouveaux voulaient être satisfaits.

Au commencement du XVI-e siècle vint à Cracovie un Italien qui, de Padoue avait été appelé à Vienne en 1497, pour y enseigner le droit romain. C'était un Sicilien, Joannes Silvius qui, à partir de ce moment habita, suppose-t-on, Cracovie pendant de longues années. En tout cas, il est certain qu'il se trouvait en Pologne en 1506; il y professait alors les politiores literae, c'est-à-dire les auteurs anciens et la culture humaniste; il est probable qu'il y répandait simultanément la connaissance du droit romain; le panégyriste de l'université, l'Anglais Léonard Coxus s'exprime ainsi au sujet de Silvius, en 1518: »Inassueto disciplinarum abstrusiorum fomento suum identidem

animum pascebat«. Ces abstrusiores litterae signifient sans doute le droit romain [1]).

Au siècle suivant appartient l'histoire du développement de cette science. Remarquons que c'est à des gens du Midi qu'elle dut surtout ses rapides progrès. En 1510, s'incrivit dans le registre matricule de l'université Garcias, Espagnol, docteur utriusque iuris, professeur de droit à Bologne, mandé à Cracovie pour y enseigner le droit canon. Bientôt après on appelle un Italien à des fonctions analogues. En 1518, à la suite de la reine Bone Sforza, plusieurs méridionaux arrivent en Pologne, entre autres le chancelier Louis Masati de Aliphia. Il s'inscrit à l'université, tandis qu'en même temps le roi et la reine demandent que le Studium lui concède un logement au collegium des juristes. L'école y consent, à la condition qu'il expliquera aux élèves librum institutionum [2]). Aussi Léonard Coxe le loue-t-il dans son livre de s'appliquer chaque jour à résoudre les plus ardues questions de droit, »quoiqu'il fût attaché à la cour, en qualité de secrétaire de la reine«. Enfin le grand évêque de Cracovie, l'humaniste Pierre Tomicki résolut de rendre permanent ce qui jusque là n'avait été qu'accidentel. En 1533 il est à la recherche d'un Italien qui veuille occuper la chaire de droit romain [3]). Il songe à un certain Jérôme, peut-être à Balbi qui, en 1493, s'était fixé à Vienne, et depuis avait fait plusieurs séjours dans le Nord. En cette même année 1533, il érige à l'université une nouvelle collégiature pour les Institutes

---

[1]) Voir Leonardus Coxus. De laudibus celeberr. Academiae Cracov. 1518. — Morawski, La Renaissance en Pologne (Revue polonaise, 1884); le même auteur, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen, Wien 1889 (Sitzungsberichte, philos.-hist. Classe Bd. 98).

[2]) Conclus. univ. 1518. L'université fit cette concession avec difficulté et pour quatre mois seulement. En décembre de la même année, la cour cherche à obtenir la prolongation du permis d'habitation; l'université en porte alors le terme à la Pentecôte de 1519.

[3]) Acta Tomiciana 1533, lettre à Zebrzydowski. Ms.

de Justinien[1]). L'année suivante il écrit à Stanislas de Rzeczyca: »Nous avons fait venir de Padoue un docteur en droit« pour professer le droit romain à Cracovie; conjointement il sollicite un indult du Saint-Siège, autorisant les clercs à suivre ses leçons[2]). Plusieurs autres universités avaient obtenu de semblables indults, pendant le XV-e siècle[3]). En agissant ainsi Tomicki prenait en mains la direction du mouvement né pendant l'âge précédent, et qui allait promptement se précipiter sous sa vigoureuse impulsion.

Si la faculté de droit, strictement liée à la théologie au moyen âge, devait perdre par l'introduction de ces éléments son caractère purement ecclésiastique, cette transformation se manifesta encore par un autre évènement: en 1505, pour la première fois est admis à Cracovie un professeur de droit canonique marié. Il se nommait Nicolas de Koprzywnica[4]). Ayant contracté mariage il implora du Siège apostolique une dispense et un indult le sauvegardant de la perte de sa collégiature et de l'habitation y attachée. Le pape Jules II, par bref du 6 août 1506, eut égard aux services rendus par Nicolas à l'université, lui accorde un indult plénier, le décharge de toute

---

[1]) Cod. univ. Crac. IV, 117.

[2]) Ms. Czartoryski, 273, 443. Advocavimus ex gymnasio Patavino doctorem legum, quem in studio Crac. impensis nostris fovere et tenere volumus, ut Institutiones Justiniani primum, deinde leges profiteatur. Quia vero, ut scitis, pauci apud nos sunt scholares, qui non sint clerici et sacris initiati, rogamus vos impetretis Maj. R. et nostro domine indultum apostolicum per breve, ut omnibus etiam clericis et in sacris ordinibus constitutis instituta Justiniani et leges audire liceat. Conf. ibid. 460.

[3]) Stintzing, Zasius 86.

[4]) Nous connaissons deux professeurs de ce nom, l'oncle et le neveu: ce dernier est bachelier ès décrets en 1491 (Cod. univ. III, 181). Il est ici question du jeune qui devint maître en 1488. Il est ajouté à son nom dans le Lib. Prom. (100) decr. dr. et lector. ordinarius, uxorem duxit, demum canonicus Cracoviensis.

censure pouvant entraîner la résiliation du poste qu'il occupait, lui permet enfin de continuer ses leçons et de conserver sa demeure [1]).

V.

Les défectuosités que nous avons signalées à la faculté de médecine, surtout quant à son installation, ne furent point encore écartées pendant les années dont nous nous occupons. La maison rue Grodzka assignée aux médecins était tout à fait insuffisante. Lorsqu'on autorisa Bernard Hesse à enseigner à la faculté des artistes, en 1450, l'université s'engagea en outre à payer le loyer de l'habitation privée retenue pour ce maître. Nous avons raconté qu'un incendie qui éclata en 1455, détruisit une partie de la rue Grodzka et spécialement le collège des juristes, ainsi que celui des médecins. Il n'est guère aisé de savoir ce qu'il advint ensuite; sur l'emplacement de l'ancien collège des médecins on édifia une construction quelconque, et plus tard, en 1495 il est fait mention de la domus medicorum vicina Collegio domus canonistarum [2]). Il est probable que cette maison était loué à des personnes appartenant à l'université en même temps qu'à d'autres locataires [3]); sans doute aussi quelques étudiants y avaient asile. On songea, semble-t-il, à un local particulier pour l'école de médecine, en 1476, sous le rectorat de Jean de Slupca. C'est en effet à ce moment que le Collegium minus

---

[1]) Voir Cod. univ. III, 230. Il s'agit ici d'une maison »ab aliis habitationibus modicum separata». Comme lector ordinarius il habitait sans doute non loin du collège des juristes, dans la maison offerte par Elgot à l'université en 1451.

[2]) Conclus. univ. année 1495.

[3]) Ibid. 1492, il est prescrit au professeur de médecine, Jean de Regulis, de louer la maison à des locataires surs. Sans nul doute il est ici question de l'ancien collège de la rue Grodzka.

obtint un aménagement à part, dans l'ancienne bourse des riches; on voulut en même temps assigner la maison où se tint plus tard le Contubernium philosophorum à un separatum Collegium pro medicis. Mais le document qui nous fournit cette indication ajoute que les médecins refusèrent d'habiter le nouveau collegium et préférèrent demeurer en des logements particuliers[1]).

On en vint enfin à cela que les cours de médecine eurent lieu dans le grand collège, tandis que les lecteurs furent domiciliés dans des maisons universitaires ou autres. A partir de la fin du siècle ils habitèrent principalement rue Bracka, près de la bourse hongroise, dans une construction élevée sans doute par Georges de Drohobycz. Nous lisons en effet dans les Conclusiones que le médecin précité adressa, en 1488, une requête à l'université, à l'effet d'obtenir la cession du terrain non bâti, sis entre la bourse hongroise et la maison Clethnar; il se propose d'y édifier une demeure pour lui-même, laquelle après sa mort deviendra la propriété de l'université. Georges mourut avant 1494[2]), et, dans les années suivantes, il est souvent fait mention dans les actes de l'université de la domuncula contiguë à la bourse hongroise, domuncula que l'université donne à loyer[3]). En 1511, le médecin Jean d'Ostrzeszow y succède au décrétiste Jean de Koscian[4]); en 1527 et 1529, elle est occupée par le médecin Nicolas Sokolnicki,[5]) aussitôt après sa promotion, la première qui eut lieu à Cracovie. Le médecin Jean de Regulis demeura cependant ailleurs; cet ordinarius medicinae, pendant sa longue

---

[1]) Nous empruntons ces détails à Radyminski, Cod. bibl. jag. 225 (note à une pièce de vers sur Jean de Slupca) et Cod. bibl. 226 (année 1476).

[2]) Acta Rect. n. 1653.

[3]) Voir notamment Concl. univ. 1535.

[4]) Concl, univ. (1511). Voir Acta Rect. 2281.

[5]) Act. Rect. 2915 et 2975.

carrière habita, rue Sainte-Anne, une maison où logeaient aussi des étudiants[1]).

Cette faculté manque donc de l'organisation caractéristique dans les universités du moyen âge; elle ne possède pas de vie collégiale; comment d'ailleurs, en présence d'un si petit nombre de maîtres, songer à grouper, à réunir le personnel de la faculté.

Il y avait fort peu de médecins en Europe au moyen âge, comme nous l'avons déjà remarqué. et la Pologne ne faisait pas exception. Le légat du pape, Jérôme de Crète, de passage dans le Nord, en 1463, y tomba malade et se disposa à se rendre à Cracovie, »car nulle part ailleurs dans tout le pays, il n'y a de médecin ni de remèdes« [2]). Cependant à Cracovie même les disciples d'Esculape étaient fort rares. La population s'adressait en général aux barbiers et aux rebouteurs; les gens riches, et dans des cas fort graves, avaient seuls recours aux médecins. Cet état de choses est confirmé par l'organisation des universités du moyen âge. A Heidelberg, comme nous l'avons dit, pendant cent ans après la fondation de l'université il n'y eut qu'une seule chaire rétribuée, affectée à la médecine. De même à Cracovie. Pendant tout le XV-e siècle, on n'y voit qu'une chaire dotée sur les dîmes d'une rémunération do 20 marcs; et ce n'est qu'en 1505 qu'on créa une seconde collégiature de médecine. Les universités essayèrent par divers moyens de parer à la pénurie de cette faculté. A Vienne, tout médecin nouveau promu s'engageait à enseigner un an à l'université. Il conservait même le droit de prendre part aux séances de la faculté, alors

---

[1]) Act. Rect. 1248 (année 1489), 1674 (1494): studens morans in domo de Regulis in platea s. Annae. On lit aussi dans les Acta Rect. des notes sur les étudiants domiciliés in domo medicorum (n. 1671, an 1494). Il s'agit ou du vieux collegium de la rue Grodzka, ou de la bourse medicorum dont il est parlé en 1494 (1724) et dont nous dirons quelques mots plus tard.

[2]) Caro, Geschichte Polens V, 198.

qu'il avait cessé d'y faire des cours. A Cologne, les statuts autorisaient le choix du doyen des médecins en dehors des professeurs, parmi les »non regentes«[1]. A Cracovie, on exigeait que les médecins gradés à l'étranger se soumissent à un examen »pro loco«, à la suite duquel leur titre était assimilé, nostrifié. En 1492, on prit une décision qui jette un jour tout particulier sur la situation en ce moment. A cette date nous lisons ce qui suit dans les Conclusiones: Les docteurs en médecine déjà plus nombreux et incorporés à l'université ont formulé à plusieurs reprises des réclamations au sujet du décanat de cette faculté, toujours détenu par le même, et n'étant pas soumis au mode adopté pour les autres facultés; il fut donc arrêté que dorénavant seraient appelés à tour de rôle au décanat les docteurs en médecine, dans leur ordre d'incorporation à l'université et selon l'usage observé aux facultés de droit et de théologie, sans considérer si ces professeurs sont actu legentes, ou non, afin qu'à l'avenir il y ait un contrôle plus exact sur les extranei passim in civitate practicantes. Comme on le voit, c'est quelque chose de semblable à ce qui se passait à Cologne, où on admettait à la faculté des praticiens non professeurs. A Cracovie, l'université exigeait que tous les médecins exerçant en ville fissent préalablement acte d'incorporation; en cas de refus elle ne leur permettait pas de pratiquer leur art. Cette condition posée par l'université fut même étendue à tout le pays; chaque médecin dut en Pologne obtenir la confirmation de l'université de Cracovie, pro loco respondere[2]. C'était une modification approchant de ce qui avait lieu à Bâle. Dans cette dernière localité la facultas medica était composée de tous les médecins de la ville. Pour y obtenir

---

[1]) Kaufmann. Geschichte der deutschen Universitäten II, 902, 3.

[2]) Acta Rect. 1610: iuxta privilegia Crac. acad. nemo debet exercere praxim medicam Cracoviae et per totam Poloniam nisi prius respondeat pro loco in academia Cracoviensi.

l'exercice de la médecine il fallait avoir, ou un grade, ou l'approbation de l'université locale. Plus tard, l'écrivain Starowolski parle de la faculté de médecine de Cracovie en termes qui autorisent à penser que tous les médecins de la ville y appartenaient[1]).

Sans doute les conseils, les élections s'en trouvaient facilités; mais comment étaient faits les cours? L'unique professeur salariatus parvenait-il à satisfaire à toutes les exigences de l'université, à tous les besoins des étudiants? Il est fort probable que non, car le lecteur ordinarius était souvent détourné de ses leçons par sa clientèle. Il devait donc avoir des suppléants. A Cologne fort souvent des bacheliers en médecine remplacèrent leurs maîtres; à Cracovie, en 1464, lors de l'organisation provisoire des cours dans le bâtiment qui devait être plus tard la bourse hongroise, on décida qu'on y enseignerait ordinaria medicinae et per baccalarium eiusdem facultatis; il y avait donc un bachelier en médecine chargé de cours[2]). Dans les actes de l'université quantité de noms de médecins passent sous nos yeux; les uns professaient sans salarium, car ils avaient par l'exercice de l'art des revenus importants; d'autres prenaient pour sujets de leurs leçons des matières qui leur facilitaient l'accès à des postes rétribués; d'autres enfin ne faisaient qu'assister aux séances de la faculté, sans être professeurs ordinaires.

Mais cette faculté végéta pendant le XV-e siècle. Elle eut continuellement à lutter avec la paucitas et defectus des maîtres, avec l'interruption des leçons amenée par le départ des professeurs, enfin avec le manque de ces professeurs qu'il fallait élever en Italie ou appeler de ce pays.

---

[1]) Starowolski, Laudatio academiae Crac.: Reliqui medic. doctores, qui publice nihil praelegunt et tamen loca inter professores promeruerunt... Nullo penitus ab universitate onere obstringuntur, nisi quod in candidatorum examine operam suam conferunt et publicis actibus intersunt (p. 12, 14).

[2]) Conclus. univ. 1464.

La Péninsule était alors le foyer de la science médicale, surtout dans les universités de Pavie, Padoue, Bologne et Sienne. Les premières promotions au doctorat en médecine à Cracovie n'eurent lieu qu'en 1527. Cependant, malgré l'abandon qui pesait sur cette faculté, il fallait la maintenir à tout prix pour la dignité même d'une science que des charlatans, des ignorants compromettaient, dépréciaient, déshonoraient.

C'est pour détruire ces abus qu'on exigea que tout médecin ayant terminé ses études à l'étranger fit preuve de ses connaissances devant l'université de Cracovie et légitimât ainsi les titres ailleurs acquis. Néanmoins de nombreuses plaintes s'élevèrent bientôt contre ces prétendus docteurs qui n'avaient fait que passer deux ou trois mois en Italie, au lieu des cinq années réglementaires d'études médicales, et qui lestés de ce bagage si promptement amassé revenaient en Pologne avec la prétention d'y faire valoir leurs talents [1]). En 1513, le bachelier Nicolas de Tuliszkow osa traiter le docteur Jean d'Ostrzeszow »de chien et d'effronté fripon, d'âne revenu d'Italie« [2]). L'université édicta des peines contre ceux qui ne s'étaient pas fait reconnaître, et ces peines étaient plus sévères, si le délinquant était un juif, perfidus judaeus. Les juifs en effet, d'après les idées et les lois du moyen âge, ne pouvaient soigner des chrétiens. Dès 1271, on décréta à l'université de Paris »qu'aucun juif se gardât bien de faire acte de médecine ou de chirurgie sur n'importe quel chrétien« [3]). Nous retrouvons à Cracovie la même aversion, les mêmes prohibitions; mais il en allait autrement dans la pratique. Nous avons en effet en 1491, le docteur Jacob, juif, en 1494, un autre juif appelé doctor antiquus, en 1526, l'occuliste israëlite Elie [4]). De tout temps d'ailleurs les Juifs s'étaient

---

[1]) Conclus. univ. 1511.
[2]) Conclus. univ. 1513.
[3]) Denifle, Chartularium univ. Par. I, p. 488.
[4]) Acta rect. n. 1469, 1655, 2865.

adonnés à la médecine et s'y étaient distingués. Ils l'apprenaient dans leurs propres écoles, dans les universités et malgré l'horreur qu'ils inspiraient aux populations chrétiennes, ils jouissaient de la confiance des princes et même des papes: Jules II et III, Léon X, Clément VII, Paul III eurent des juifs comme médecins particuliers [1]).

En même temps on faisait la guerre aux imposteurs exploitant sans pitié la crédulité populaire, aux sorciers »empiricam medicinam exercentes«, comme s'exprime un édit contemporain. Par suite de la disette de vrais médecins, ces sauveurs sans mandat de l'humanité souffrante devaient pulluler à cette époque, et les foudres universitaires dirigées contre ces intrus, ne font que témoigner de l'impuissance à les réprimer.

Un des plus fameux charlatans de ce siècle fut Balinski, originaire de Balin, près d'Olkusz, qui par ses consultations et ses panacées tourmenta et tua une foule de gens, tout en réalisant lui-même une fortune assez ronde, tant qu'à la fin il attira sur lui l'attention des autorités. Il se faisait passer pour Grec et médecin, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre; il exerçait en Hongrie, plures occidens, comme s'exprime Miechowita; mais sa réputation ne tarda pas à se répandre en Pologne, et des multitudes accoururent chercher dans ses incantations, dans ses drogues, dans ses ordonnances, un soulagement à leurs maux. Il n'osa pas toutefois se montrer à Cracovie; néanmoins les Cracoviens surent le trouver et se rendirent souvent auprès de lui. On l'avait surnommé centenier, parce qu'il exigeait cent ducats des personnes riches. On le manda même au chevet du roi Alexandre malade dont il avança sans doute la mort par sa médication violente, ses bains et ses breuvages suspects. Tour à tour emprisonné en Lithuanie et à Cracovie, il parvint à se faire élargir et continua à exercer en secret ses pratiques. Il disparut enfin sans

---

[1]) Haeser, Lehrbuch der Geschichte der Medicin (1853) I, 362.

laisser de traces, mais emportant l'argent des naïfs[1]). Ce prophète comme on l'appelait, est le plus curieux personnage parmi ces guérisseurs merveilleux; au début du XVI-e siècle sa vogue fut à un moment immense, et avec une habileté sans égale il sut en tirer parti. Bien supérieur d'ailleurs à ses innombrables rivaux, il avait le don de séduire et de frapper les esprits[2]).

Vers la fin du XV-e siècle, alors que l'humanisme au berceau faisait naître parmi les hommes l'attachement à la terre et la crainte des maladies, un champ de plus en plus vaste s'ouvrit devant ces trompeurs et ces fripons de jour en jour plus nombreux. A une époque où tous les coeurs s'éprirent des vanités et des beautés de ce monde, s'éveilla l'amour ardent de la vie et le penchant vers toutes les choses, tous les gens qui promettaient de l'adoucir, cette vie, d'en bannir les douleurs et les infirmités. Cette vénération pour la médecine et les médecins éclate avec force chez Grégoire de Sanok, le premier humaniste polonais remarquable. Callimaque dit à son sujet (Vita, chap. 8): »il mettait la médecine au-dessus de toutes les sciences et l'aimait comme une seconde nature«; s'il n'avait pas été prêtre il s'y serait consacré exclusivement. Ce culte pour la médecine ne fit que s'accroître au cours du siècle, sous l'impression de la peste et des fléaux qui vinrent assez souvent ravager le monde. Les annales du XV-e siècle sont remplies d'indications sur des épidémies qui, à chaque instant sévissaient, détruisant la population de villes entières, et les registres des universités portent trop souvent que »propter pestem« on a dû suspendre les cours et que maîtres et élèves se sont enfuis de tous côtés. Dans la seconde moitié du XV-e et pendant le XVI-e siècle, ces

[1]) Mathieu de Miechów dans le 4-e livre de la Chronica Polonorum.

[2]) Czacki, dans «Les lois lithuaniennes» II, 40, assure que Balinski publia un livre De praestantia medicinae, et c'est là qu'il parle des femmes fécondes de soixante ans.

terribles calamités se succèdent à si peu d'intervalle que l'humanité tremblante sous les coups des désastres répétés, vit dans une continuelle terreur [1]. Les chroniqueurs consignent trop fréquemment ces cruelles épidémies; Cracovie fut tout particulièrement éprouvé par celles de 1482, 1496 et 1497 [2]. On lit à la première de ces dates dans le Liber promotionum: pestis generalis magna Cracovie; des mentions semblables se rencontrent à chaque instant dans la liste des cours.

C'est vers la fin de cette période que parut et se répandit en Europe une maladie, vrai fléau de Dieu, terrible Mane Thecel Phares flamboyant au-dessus des festins de la renaissance, où l'on servait toutes les délices de l'antiquité, toutes les joies de la vie. Nous voulons parler de ce qu'on désigne sous le nom de morbus gallicus. Dans les trente dernières années du XV-e siècle, ce mal gangrena l'Europe avec une effrayante rapidité. Il paraît dans le Nord en 1495. S'il faut en croire Miechowita, c'est en 1493 que Cracovie en fut infesté par une femme venant d'Italie [3]. La contagion fit bientôt de nombreuses victimes, surtout parmi les courtisans et les débauchés [4]; comme un messager de mort, elle courut à travers toute la renaissance septentrionale, semant les ruines et la désolation.

Les médecins du temps ne manquaient donc pas de besogne. Nous ne saurions pourtant dire comment ils s'acquittèrent de leur lourde tâche. Au XV-e siècle, la médecine marchait encore péniblement dans l'ornière des traditions, n'osant pas essayer de sortir de la routine pour s'appliquer à l'observation sérieuse et à la connaissance

---

[1]) Thorbecke. Geschichte der Univ. Heidelberg (note à la pag. 41). Toepke, Matrikel der Univ. Heidelberg I, XLI.

[2]) Voir sur ces épidémies Wiszniewski. Hist. lit. IV, 186: Gonsiorowski. Recueil de documents pour l'histoire de la médecine I, 78.

[3]) Voir Haeser, Lehrb. der Geschichte der Medicin (2-e éd.) II, 223, 225. Wiszniewski, Hist. lit. IV, 185. Scriptores rer. Pol. II, 18.

[4]) Monum. Polon. V, 275.

du corps humain. Ce n'est que dans le siècle suivant qu'on entra résolûment dans cette voie. A ce moment l'anatomie était presque inconnue dans le nord de l'Europe; aussi la chirurgie y était-elle envisagée comme une chose secondaire, digne tout au plus des barbiers et des étuvistes. Les chirurgiens n'étaient guère plus considérés que ces artisans et on les rangeait dans la même catégorie [1]). Néanmoins on les consultait beaucoup, et quoique l'université persecutât officiellement les empiriques, elle ne s'en adressait pas moins à eux [2]), imitée en cela par les particuliers.

Voyons maintenant quels furent les membres de l'université de Cracovie qui, pendant cette époque s'acquirent un nom en médecine. Nous avons parlé de Bernard Hesse qui vers le milieu du siècle était lecteur en médecine à l'université; il meurt en 1465, et Albert d'Opatow, doyen de la faculté de médecine en 1459, lui succède à l'altarie de S. Barthélémy au château. A côté de ce maître, nous voyons çà et là dans les actes universitaires de 1459 le médecin Pierre Buthko [3]). Evidemment la médecine tenait alors un rang marqué à l'université. En 1464, le médecin Pierre Gaszowiec de Locmierz est recteur pendant le semestre d'hiver; il l'est encore dans l'été de 1465; son successeur au rectorat, pendant une année entière, est encore un médecin, André Grzymala. Nous avons déjà rencontré ce maître, nous avons suivi ses premiers pas et vu sa brillante activité à l'université. Dans la suite il passa aux

---

1) Voir Haeser, Grundriss der Geschichte der Medicin (1884) p. 147. Fort curieux est le petit ouvrage du chevalier teutonique Henry de Pfolspeundt, qui prit part à la guerre de treize ans entre la Pologne et l'Ordre et écrivit en 1460, le traité Bündth-Ertzney, c'est-à-dire, de la guérison des blessures, composé d'après sa propre expérience. Haeser a publié à Berlin en 1868, ce manuel qui ne se distingue pas par les connaissances anatomiques de son auteur.

2) Sur les barbitonsores et leurs pratiques voir Acta Rect. index. de Wislocki p. 877 et 1046.

3) Voir Conclus. univ. années 1459, 1465.

facultés supérieures, obtint le doctorat canonique et le baccalauréat en théologie [1]). Lorsque l'université voulut lui accorder la cure de S. Nicolas en 1462, elle le recommanda au pape, pour son savoir, son caractère et ses services signalés. C'est grâce à lui que l'université entra en possession de cette cure [2]). Il mourut prématurément, peu après son rectorat, en 1466, valida pestilentia vigente [3]).

Pierre Gaszowiec de Locmierz ou de Ludzimierz, près de Nowy Targ, ne fut pas moins que le précédent un des hommes marquants de l'université. Savant apprécié, il dut à sa provenance nobiliaire, un facile accès à la cour et vit aisément s'ouvrir devant lui l'arène publique [4]). Il s'occupa beaucoup d'astronomie et écrivit même un petit traité de cette science [5]); l'astrologie au moyen âge servait pour ainsi dire de transition entre la médecine et les mathématiques. C'est lui qui, le premier après Martin Król, se livra à des observations astronomiques à Cracovie [6]). Il est recteur pour la troisième fois en 1470; il était alors physicus regius et consul de la ville. En qualité de chef de l'université et d'édile de la cité il prit souvent la parole de 1470 à 1472, soit au nom de la grande école, soit à titre de membre de la municipalité; il salua à leur départ ou à leur arrivée des grands personnages, et nous possédons encore les monuments de son éloquence [7]). Lorsqu'en 1471, Ladislas, fils aîné de Casimir Jagellon, fut appelé au trône de Bohème, Pierre Gaszowiec fit partie de la suite nombreuse qui accompagna ce prince à Prague, en

[1]) Voir Cod. univ. II, 254.

[2]) Liber Promot. p. 50.

[3]) Cod. bibl. jag. 369.

[4]) Voir le Liber benef. de Dlugosz I, 266.

[5]) Ses codex d'astronomie figurent parmi les codex de la bibl. jag. sous les numéros 557, 808, 820 et 830; son traité porte le n. 2703.

[6]) Birkenmaier. Martin Bylica, p. 19.

[7]) Cod. bibl. jag. 126. Voir Caro, Geschichte Polens V, 322 et spécialement Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 238.

même temps que Dlugosz [1]). En 1474, il n'était déjà plus de ce monde [2]).

Dans les conclusions de l'université, nous trouvons à la date de 1472 une note curieuse concernant la médecine. Quoiqu'il n'y ait alors que peu de médecins à Cracovie, quoique pendant tout le XV-e siècle on n'y eût pas fait une seule promotion au doctorat, il n'en sortit pas moins de l'école une certaine quantité de bacheliers ou licenciés en médecine. Or, en 1472, trois licenciés en médecine adressèrent à l'université une requête afin que, »eu égard à leurs longues fonctions à l'université, et à leur grade de licencié«, l'école leur garantît le poste qu'ils occupaient, et n'accordât pas la préférence aux docteurs venus d'ailleurs et incorporés à Cracovie. Un rang élevé sur la liste des docteurs incorporés permettait en effet d'espérer l'obtention d'une place rémunérée. Ces licenciés étaient Stanislas de Pleszow, Jean Wels de Posen et Jacques de Boxice. Le premier, peu connu, fut doyen des artistes, en 1462 et 1468, à titre de licencié en médecine; il mourut vers 1473 [3]). Les deux autres ont laissé un nom moins obscur.

Jean Wels était un de ces nombreux Posnaniens qui, à cette époque, contribuèrent au progrès de la civilisation et des études [4]). Bachelier in artibus, conjointement avec Jacques de Boxice en 1458, sous le décanat d'André Grzymala, il devint maître en 1462/3. Il est dès lors attaché à la faculté des arts, et nous le voyons licencié en médecine en 1472. Il ne quitta probablement jamais le pays et n'acquit pas le doctorat [5]). En 1488, il est exempté par

---

[1]) Dlugosz, Hist. V, 555.

[2]) Acta Rect. n. 333. Il avait quatre fils qui l'année de son rectorat (1470) sont inscrits en tête de la liste des élèves de l'université.

[3]) Acta Rect. n. 277 (an 1473).

[4]) Muczkowski. De Pauli Paulirini viginti artium libro (1835) p. 11.

[5]) Miechowita dans sa chronique (1498) parlant de la mort de

l'université des devoirs de sa collégiature royale. Par conséquent, il la détenait encore cette année-là, c'est-à-dire qu'il faisait partie de la faculté des artistes où il était astreint à des cours aristotéliques. Il dut alors se procurer un remplaçant, ponere magistrum pro ipso laborantem [1]). Depuis longtemps il s'était vu forcé de partager son temps entre ses travaux universitaires et de tout aussi honorables occupations. Son savoir et son caractère l'avaient en effet désigné au choix du roi, comme précepteur des jeunes princes du sang. Nous ne savons s'il exerça cette charge en même temps que Dlugosz, ou seulement après la mort de ce dernier (1480) [2]). La bibliothèque jagellonienne lui doit quelques manuscrits médicaux et autres [3]). La ville de Cracovie lui est redevable d'un plus grand bienfait. Il était curé de S. Etienne. En qualité de médecin, il s'intéressait à la salubrité de la ville, et il acheta au Piasek un terrain pour y établir cimiterium extra urbem. Ce cimetière remplace désormais ceux qui entouraient les églises, au grand détriment de la santé publique [4]). Wels mourut en 1498. Dans son testament, écrit cette même année [5]), il demande au roi et aux princes Frédéric et Sigismond de vouloir veiller à l'exécution de ses dispositions. Il confie ce soin à ses élèves qui ne manqueront pas de s'en acquitter »pro suo vetusto et fideli servitio«.

Jacques, fils de Pierre de Boxice, s'inscrivit à l'uni-

Wels l'appelle licencié en médecine. Le texte des Acta Rect. n. 1113 (1487) dr. med. Joh. de Posnania se rapporte sans doute à un autre personnage.

[1]) Conclus. univ. année 1488.

[2]) Miechowita l'appelle: praeceptor et informator filiorum regis Casimiri.

[3]) Antidotaria, n. 777, 799. Le cod. 827 est semblable. La bibl. hérita de lui le livre fameux de Paul de Prague (cod. 257), les lettres de Cassiodore (n. 666).

[4]) Voir Miechowita l. c. Oettinger, Résumé de l'histoire de l'ancienne faculté de médecine, 95, Annales cracoviennes (1898) p. 15.

[5]) Archives de l'un. n. 11686.

versité de Cracovie en 1456. Nous avons parlé de ses études. Comme le précédent il se distingua plus au dehors qu'au dedans de l'école. Maître à la faculté des artistes, il en fut le doyen en 1469 et en 1473. Il étudiait en même temps la médecine; le discours que prononça Jean Gaszowiec, à l'occasion du baccalauréat en médecine de Pierre, nous est parvenu [1]). Il fut licencié en 1472. Mais il avait le dessein de s'élever encore dans la hiérarchie. En 1474, bachelier en théologie et chanoine de S. Florian, il obtient un congé pour effectuer un voyage à Rome et à Jérusalem, à la condition que »in reventu suo Italiae recipiet insignia doctoralia in medicinis« [2]). Il se met en route en 1475. Il reparaît à l'université en 1477, avec le titre de docteur en médecine; cependant en 1479, il sollicite un nouveau et plus long congé [3]). Vraisemblablement de graves devoirs l'obligeaient à quitter Cracovie; nous le retrouvons en effet en 1480 official et vicaire in spiritualibus de l'archevêque de Gniezno. A cette date il prie l'université de lui accorder in titulum et professionem la chancellerie de Posen et les revenus qui en découlaient [4]). A partir de ce moment, il reste à Gniezno où il occupe des fonctions élevées et ne revient plus à Cracovie [5]). Ce devait être un homme d'une instruction étendue, très accessible sans doute aux souffles de la renaissance. Nous n'en donnerons comme preuve que l'amitié que le liait à Callimaque. Celui-ci raconte que, dans le jardin de Jean Mirika à Cracovie, il lisait en compagnie de Jacques de Boxicze et de Nicolas Mergus de Nissa, »hommes érudits et éloquents«, l'histoire de Venise de Sabellicus, et rapporte la conversation qui

---

[1]) Codex jag. 126.

[2]) Conclus. univ. 1474.

[3]) Voir Conclus. domus maioris (1477), Concl. univ. (1479).

[4]) Tout cela est puisé dans les Conclus. univ. Voir aussi Ulanowski, Act. iud. eccles. p. 276, 278, 304. A la page 278 (avril 1480), il est désigné, comme theologiae professor, decretorum doctor.

[5]) Voir Korytkowski. Les archevêques de Gniezno II, 473, 478.

à ce propos s'engage entre eux au sujet des nations occidentales[1]. Dans ses poésies Callimaque célèbre Jacques, et les repas que donnait ce dernier, simples, il est vrai, mais assaisonnés d'esprit et d'agréables propos.

Me tua delectent parce ientacula sumpta,
In quibus est puris gratia mixta iocis.

Le séjour en Italie et les connaissances qu'il y acquit le recommandèrent sans doute à Callimaque; d'ailleurs il ne fut pas le seul médecin qui alors soit entré dans le parti de l'action et en soit devenu un coryphée.

Un autre médecin, Jean de Régulis, joua un rôle considérable à l'université même. C'était un gentilhomme mazovien des environs de Varsovie, appelé aussi haeres de Komorniki. Après avoir subi ses examens de maîtrise à Cracovie en 1468, il se rendit en Italie pour y continuer ses études. Il est déjà médecin en titre en 1475, et l'université lui mande de revenir dans le pays, comme elle l'avait fait autrefois pour Martin Krol. Dans l'assemblée universitaire tenue le 7 janvier 1475, Jean de Regulis est désigné pour le poste de lecteur ordinarius in medicinis, en conséquence de quoi il est confié au recteur la mission d'envoyer à l'élu, à Bologne, une lettre le rappelant à Cracovie, pour y occuper sa place et sa maison; en même temps Jacques de Boxicze, se rendant dans le Midi, est chargé de lui transmettre de vive voix les décisions du conseil[2]. Nous ne savons si Jean de Regulis obéit immédiatement à ces instances. Toutefois il est à Cracovie, doyen de la faculté de médecine, en 1478[3]. Cependant les sujets de plaintes et de soucis n'avaient pas disparu. En 1480, l'université délibère de defectu lectoris medicinae, déplore

[1]) Callimaque: De his quae a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis. — Cette conversation eut lieu sans doute vers 1487. Voir Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 389.

[2]) Conclus. univ. 1475.

[3]) Acta rect. n. 654.

la longue absence, diutina absentia de Jean de Regulis et demande son retour; on s'adresse même dans ce but au roi Casimir en le priant de prendre en mains cette affaire. Jean de Regulis, il est vrai, n'avait pas quitté le pays; mais sa clientèle médicale l'arrachait continuellement à sa chaire. Les mêmes doléances se renouvellent quelques années après: en 1498 l'université dans une séance de son conseil, s'occupe de la rétribution de ce professeur, en souffrance depuis trois trimestres, exprime le regret de le voir si longtemps absent (dudum absens), et décide que le traitement sera payé au lecteur »qui enseigne en sa place«; en outre il sera adressé une requête au roi et au cardinal Frédéric, les priant de hâter la rentrée à l'université de ce professeur [1]). Jean de Regulis, consul de Cracovie, échevin, puis bourgmestre de la ville, se voyait sans aucun doute entraîné à ces négligences par ses lourdes fonctions civiques. Mais le mal venait surtout de ce qu'on prétendait suffire à toutes les nécessités de l'enseignement médical avec un seul maître. Ce maître à chaque instant était forcé de quitter l'université et d'abandonner son cours; comme il était aussi doyen de la faculté, l'administration de cette faculté avait de plus à souffrir de ces interruptions réitérées. Aussi les médecins incorporés à l'université se plaignirent-ils en 1492 de ce que le décanat était toujours exercé par le même et n'était pas donné à tour de rôle (qui ab uno continue administratur et non per vices distribuitur). On rendit alors le décanat accessible à tous les incorporati, même ne faisant pas de cours (non obstante quod iidem doctores actu legentes non essent) [2]).

---

[1]) Tout cela d'après les Concl. un. de 1480, 1498. Jean de Regulis jouissait de toute la confiance des grands seigneurs polonais, Jean Sapieha, palatin de Podlachie, lui fit présent d'un jardin près la porte S. Nicolas, «dono et gratuito ex mera sua liberalitate». Voir Majer: Renseignements sur la vie des professeurs de la faculté de médecine de l'université jagellonienne (1862) p. 19.

[2]) Concl. univ. 1492.

Dans cette réclamation il était parlé des médecins déjà nombreux à Cracovie. Effectivement nous trouvons alors une longue liste d'adeptes de l'art médical, liés à l'université plus ou moins étroitement, simples incorporati, ou donnant temporairement quelques leçons. Parmi eux il y avait beaucoup d'étrangers. Blaise de Wittenberg, par exemple, arrive à Cracovie en 1487, avec le titre de docteur en médecine [1]), mais ne remplit la formalité d'incorporation qu'en 1498; il donna à cette occasion un somptueux festin (collationem notabilem disposuit). Nous ignorons si après s'être inscrit parmi les docteurs reconnus par l'université (locum in ordine recepit) [2]), il eut quelque occupation à l'école. En 1476, à Gniezno, nous rencontrons Jean fils de Jérôme de Bâle, faisant un singulier contrat au sujet de la cécité de noble dame Anne Modliszewska. Si la malade recouvrait la vue, il recevrait douze florins; en cas d'insuccès il devrait restituer les sommes qu'il avait touchées [3]). Plus tard, en 1488, il s'incorpore à l'université de Cracovie où nous le retrouvons comme témoin devant le tribunal rectoral en 1494 [4]). L'année même où s'incorporait Jean de Bâle, un autre médecin, originaire de Cracovie, Jean Ursinus, faisait un discours à l'université pro loco inter doctores adipiscendo. Nous connaissons ce nom que nous rencontrerons encore. Le discours en question, prononcé le 15 décembre 1488, est un curieux manifeste du progrès, un moment de l'humanisme en médecine [5]). Ce jeune Esculape, élevé à Padoue, dans sa harangue rompt des lances en l'honneur de la science médicale. Il parle des débuts de cette science, de son utilité, et s'adressant enfin aux auditeurs — et c'était l'élite de Cracovie —

[1]) Acta Rect. 1105. C'est peut-être le même qui, en 1471, devint bachelier et, en 1480, maître ès arts à Cracovie.

[2]) Conclus. univ. 1498.

[3]) Acta iudicii eccles. (Ulanowski) p. 276.

[4]) Acta rect. 1644.

[5]) Jo. Ursini, Modus epistolandi, Crac. 1522.

il les engage à étudier avec ardeur, à s'intéresser â la médecine.

Il classe les medici en rationales et empirici. Les premiers tendent à découvrir les causes des maladies, ils considèrent l'autopsie comme nécessaire; les autres se bornent à des observations expérimentales, pratiques, mais sans base scientifique. Il s'étonne de ce qu'un homme qui n'a jamais fait de dissection, qui, d'un autre côté, ignore complètement la philosophie ancienne et la littérature latine, ose s'adonner au noble art médical. Il fait ensuite l'éloge des maîtres de cette science, à partir de Galien jusqu'aux temps modernes, et, à ce propos, célèbre ses professeurs Pierre Rocobonella et François Bencio, fils d'Hugo, autrefois fameux à Padoue. Enfin il se plaint de la parcimonie de la cité et des particuliers à l'égard de la médecine. C'est à cette cause qu'il faut attribuer »le manque de maîtres éminents à la faculté de notre temps«. Il en est tout différemment à Venise »civitas locupletissima, nobilissima, optima« où la médecine est honorée et cultivée. Naguère l'orateur était à Venise, et le souvenir de ce séjour se traduit en un chaleureux hommage à la reine de l'Adriatique. Ce discours est très caractéristique pour l'époque où il fut prononcé. Il met en relief les deux motifs pour lesquels la médecine devint florissante à la fin du XV-e siècle et au commencement du XVI-e, c'est-à-dire l'amour des classiques et l'éducation de l'oeil, de l'intelligence par d'incessantes observations personnelles [1]). Jean Ursinus qui appartenait à la bourgeoisie allemande de Cracovie, fut donc un des pionniers les plus hardis de la première heure de la renaissance.

C'est un médecin qui est recteur la première année du XVI-e siècle. Depuis le rectorat de Pierre Gaszowiec, en 1470, ces hautes fonctions n'avaient pas été remplies par un membre de la faculté de médecine. Jean de Re-

---

[1]) Haeser, Geschichte der Medicin I, 378.

gulis y est porté en 1500, et, à partir de cette époque, les médecins se succèdent à brefs intervalles à la tête de l'université, en 1501, 1502, 1505, 1507, 1508, 1510, 1511, 1512. Il n'en faut pas plus pour témoigner de l'importance croissante que la médecine avait prise au studium; cette faculté si négligée s'animait enfin et s'affirmait. Remarquons que, encore dans les dix dernières années du XV-e siècle, trois doyens seulement, à l'exclusion de celui de la médecine, siégeaient au conseil et au tribunal universitaires [1]). Pour modifier cette situation, pour relever cette faculté dédaignée du peu de considération où elle était tenue, il avait fallu des hommes de valeur et d'énergiques efforts. D'ailleurs le temps était venu où la médecine allait partout faire d'immenses progrès, et en Pologne, il se rencontra un homme, actif, instruit, plein d'ardeur et habile à la communiquer, cette ardeur, à son entourage, à infuser la force aux organismes qui en avaient besoin. Mathias de Miechów (Miechowita) fut une des personnalités les plus marquantes de cette époque; c'était un des savants les plus incontestés de notre pays, et de plus, une des plus nobles intelligences qui aient travaillé au développement de l'université, à la grandeur de la patrie. Médecin de profession, il cultivait aussi une autre muse, celle qui doit être la maîtresse et le guide de la vie, l'histoire: successeur de Dlugosz descendu dans la tombe en 1480, il fut digne de son illustre devancier. Bien plus, il sut joindre des actes élevés à ses paroles de flamme.

Fils de parents pauvres, il naquit en 1457 et s'inscrivit à l'université de Cracovie en 1473, y fut reçu bachelier en 1476, et maître ès arts en 1479. Peu après, il part pour aller étudier la médecine à l'étranger. Il passa suc-

---

[1]) Ceci se passa, d'après les Acta rect. le 11 août 1490, le 18 février 1492, le 19 février 1495. Nous lisons à cette dernière date: convocatis decanis trium facultatum, theologiae, canonicae et artisticae, ad quos finaliter pertinet omnes differentias.... determinare. (Wislocki, n. 1752).

cessivement à Prague, à Padoue, à Florence; il est à Mirandole en 1485. Nous ignorons où il acquit ses grades doctoraux; il est toutefois probable que c'est à Padoue que lui fut conféré le titre de docteur[1]). De retour à Cracovie en 1485, il s'y établit définitivement, et ne le quitte qu'une seule fois pour un court voyage à Rome, à l'occasion du jubilé de 1499.

Son nom figure pour la première fois au Liber diligentiarum à la date de 1500; il fait des cours de médecine jusqu'en 1505. Nous n'avons pu découvrir s'il enseigna jamais à la faculté des artistes, ni s'il continua ses cours de médecine après 1505. Très compétent administrateur, il fut appelé au rectorat en 1501, 1505, 1507, 1511 1512 et trois semestres de suite en 1518—19. L'ordre et le mouvement signalent ces années; les actes, parfaitement tenus, contiennent plusieurs dispositions réformatrices de grande portée. Miechowita n'épargnait point sa peine et trouvait temps pour tout. Aucun détail ne lui paraissait négligeable, et c'est ainsi qu'il introduisit partout la plus parfaite régularité. En 1507—8, il fait adopter un édit contre les fréquentes assistances des professeurs aux enterrements, aux cérémonies religieuses; en 1512, il supprime les festins qu'on avait l'habitude de donner lors des promotions et en fait assigner les frais au profit d'oeuvres utiles à l'université. Enfin il crée, en 1505, une nouvelle chaire de médecine. Cette collégiature projetée en 1497 et pour laquelle Miechowita fit les premières démarches en 1503, ne fut définitivement constituée que deux ans après[2]). Et la ville et la grande école en devaient tirer des avantages. La ville emprunta alors à Miechowita une somme de 600 florins et s'engagea à payer annuellement 20 marcs au nouveau chargé de cours qui secon-

[1]) Voir sur ces voyages Bostel, La prohibition de Miechowita (1884), p. 6.

[2]) Monum. med. aevi T. VII. (Cod. civ. Crac.) p. 716, 719, 760. Cod. univ. Crac. III, p. 231.

derait et au besoin remplacerait l'unique lecteur remunéré jusque là à l'université. Les conseillers municipaux choisiront et institueront ce collégial qui sera tenu de remplir consciencieusement ses devoirs et de prêter le secours de ses conseils à tous qui s'adresseront à lui. En cas d'incapacité, il peut être destitué. L'âme charitable du fondateur se révèle dans ce dernier détail: le médecin en question devra soigner gratuitement un malade pauvre par semaine.

Cette acquisition était fort importante pour l'université; à partir de 1503, la liste des cours porte presque régulièrement deux leçons de médecin, ce qui par le passé n'avait eu lieu que rarement et tout à fait par exception. Des décrets ultérieurs décidèrent qu'un des deux médecins s'occuperait de la théorie, tandis que l'autre en démontrerait l'application.

Miechowita ne s'en tint pas à ces améliorations: il construisit et restaura des écoles publiques à Cracovie, celles de S. Anne, de S. Etienne, de S. Florian, de Tous-les-Saints; il fit édifier un hôpital à Miechów, sa ville natale [1]). La fortune que son travail lui avait acquise fit face à toutes ces dépenses; il etait le père des indigents et des orphelins. Sa clientèle augmentait aussi chaque jour; en 1515, il est cité dans les conclusiones comme médecin en chef de la cité. Dans ses dernières années, il s'occupa de la construction d'une »librairie« et d'une horloge pour le collegium majus, prodiguant les largesses pour assurer le succès de cette entreprise; en outre, en 1522, il enrichit la dotation attribuée à la chaire astrologique de Martin Król; nous reviendrons sur ce dernier bienfait.

Aussi l'année suivante sa mort fut-elle pleurée par tout le pays; ce fut un deuil universel; les pauvres per-

---

[1]) Voir Lib. prom 79 et 85. Concl. univ. 1543: propriis impensis eandem scholam (st. Annae) erexit. Voir en outre Arch. de l'univ. n. 9150 et 12, 278.

daient leur père, la ville un médecin zélé et expérimenté, l'université un bienfaiteur — universitatis Cracoviensis columna — tous enfin un homme éminent. Il fut inhumé au château, dans la chapelle des Szafraniec, en présence des quatre évêques Konarski, Tomicki, Krzycki et Jean Amicinus, ce dernier évêque de Laodicée, avec un grand concours de dignitaires. Nicolas de Wieliczka, docteur en médecine, élevé à Bologne aux frais de Miechowita, composa en son honneur une épitaphe qui ne nous est point parvenue[1]). Avec lui descendit au tombeau un maître incomparable, le dernier grand savant de l'université dans la période de fondation. Son testament que nous possédons encore[2]), est un modèle de ce bon ordre qu'il introduisit partout, que partout il fit fleurir. Chacune des dernières volontés du testateur y est spécifiée clairement, et nous y voyons un catalogue bien dressée de sa riche bibliothèque, comprenant des ouvrages de toutes sortes. Dans tous ces documents, on reconnaît la main vigilante et ferme qui sut agir avec tant de sagesse et d'énergie.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ses nombreux écrits. Il publia touchant la médecine quelques petits ouvrages et nommément »Contra saevam pestem regimen (Crac. Haller 1508) et De sanguinis missione (1508). Son travail le plus considérable porte le titre de: Conservatio sanitatis; il vit le jour en 1512; nous y trouvons de fort curieuses prescriptions hygiéniques sur les habitations et l'alimentation[3]). Mais ses oeuvres historiques ont une plus grande valeur. La Descriptio Sarmatiarum (1521) est un vaste tableau géographique et ethnographique embrassant tous les territoires entre la Vistule et la mer Caspienne[4]). Cependant son meilleur titre de gloire est sa Chronique écrite pour »élever l'esprit des jeunes gens« et présentant

[1]) Voir Lib. prom. 80.
[2]) Archives de l'univ. 12, 612.
[3]) Voir Gonsiorowski, Recueil de renseignements etc. I, 179.
[4]) Voir Wiszniewski, Hist. lit. VII, 527.

l'histoire de Pologne, des origines à 1506. C'est la première histoire polonaise vulgarisée par l'imprimerie (1519 et 1521) et malgré les erreurs et les conjectures hasardées qu'elle renferme, elle n'en est pas moins le fruit d'un labeur attentif et sérieux [1]).

Citons encore quelques médecins parmi ceux qui au commencement du XVI-e siècle furent en fonctions à l'université et y secondèrent les tentatives réformatrices de Miechowita. Albert de Szamotuły, surnommé Krypa, fut bachelier en 1485, et maître, en 1488; Stanislas Biel de Nowemiasto, son élève, en parle avec une vive reconnaissance. Albert fut pendant longtemps professeur à la faculté de philosophie où il s'occupa principalement d'Aristote; il devint médecin vers la fin du siècle. Le Liber promotionum le cite comme médecin de la reine de Pologne, Elisabeth, décédée en 1505; dans les actes universitaires de cette même année il porte le titre de docteur. Il mourut prématurément en 1507 [2]). Par son testament il fit des dons nombreux à ses amis et à la grande école. Les concitoyens l'honorèrent de leurs regrets et semèrent sur sa tombe toute une couronne de poétiques louanges [3]).

Adam de Bochyn (sans doute Bochen) près de Lowicz, appelé aussi Adam de Lowicz laissa à l'université de Cracovie une trace plus profonde. En 1510, 1511, au moment où la médecine se relève et prospère, il est recteur pendant toute une année et signale son administration par de sages réformes. Il s'était inscrit à l'université en 1486, avait été promu bachelier en 1488 et maître ès arts en 1492. Il donna alors quelques leçons, puis bientôt

---

[1]) Michowita a encore laissé des suppléments aux biographies des évêques de Cracovie de Dlugosz. Wiszniewski. Hist. lit. VIII. 160.

[2]) Voir Cod. univ. IV, 9. Oettinger, Résumé de l'histoire de l'ancienne faculté de médecine, p. 78.

[3]) Pièce de vers de Paul de Krosno (Jezienicki, Archives littéraires IX, 279); une autre pièce anonyme dans le recueil des poésies de Krzycki (ed. Morawski p. 186).

alla étudier la médecine à l'étranger. Revenu en Pologne, il se soumet à l'examen de confirmation de l'université, reçoit le doctorat et cet évènement est le prétexte d'une pompeuse et mémorable solennité, à laquelle le roi Jean Albrecht et son frère Alexandre sont présents, voulant honorer ainsi le médecin particulier de la cour[1]). Sous Alexandre, Adam de Lowicz conserve ce titre; en reconnaissance de ses services, ce souverain lui donne en 1504 une maison rue S. Anne[2]). Le roi Sigismond plus tard lui continue sa confiance et son affection: il le reçoit à sa table, s'entretient volontiers avec lui, ainsi qu'Adam le rapporte avec une éloquente gratitude[3]).

Il était fort lié avec Jean de Stobnica qui lui dédia, en reconnaissance de ses bienfaits, l'ouvrage: Leonis Aretini in moralem disciplinam introductio (1511). Adam répondit à ces louanges par des plaisanteries; aime-moi sans mesure, mais loue-moi avec mesure; il dédia lui-même à Jean un judicium de scientiis[4]) (1515) qui malheureusement ne nous est pas parvenu. Nous disons »malheureusement«, car un autre ouvrage d'Adam éveille toute notre curiosité à son sujet, il prouve avec éclat que ce médecin était un écrivain fort original, tout inspiré par les généreuses idées qui passionnaient les esprits aux confins de ces deux siècles. En 1507 il publia un opuscule où un homme marié, un célibataire, un prêtre et un moine se

---

[1]) Wislocki, Liber dilig. p. 357.

[2]) Mon. medii aevi T. VII, p. 642. Voir dans Pawinski, Liber Quitantiarum Alex. regis (1897) p. 136 et 149, d'autres présents faits à Adam par Alexandre.

[3]) Dans le livre Dialogus de quattuor statuum... contentione. Czacki a écrit sur un exemplaire (Ossolinski) de cet ouvrage qu'Adam fut le médecin de la reine Hélène qui le destitua pour le remplacer par des praticiens ruthènes. De hoc Adamo — ajoute Czacki — pater Helenae conquestus est in epistola ad Sigismundum Primum.

[4]) Majer. Détails sur la vie des professeurs de la faculté de médecine p. 5.

disputent la primauté [1]. L'auteur soumet son travail à la critique littéraire de Mathias Drzewicki, évêque de Przemysl, par une lettre datée de Troki (1507); il l'avait dédié au roi de Pologne Sigismond. Il dit dans cette lettre que dans les loisirs que lui laissent ses occupations médicales, il s'essaya à sacrifier à »des Muses légères«. Cet entretien est tout inspiré de Platon; on y sent aussi passer le souffle de la renaissance, ne serait-ce que dans cette affirmation: »maintenant des arts nouveaux sont nés qui rendent les esprits plus policés et plus éloquents«. Dans la discussion qu'ont entre eux le prêtre et l'homme marié, on est frappé du ton hardi avec lequel ce dernier dévoile les fautes du clergé et lui fait même le reproche de pharisèisme. Les dieux de l'Olympe assistent à ces débats, enfin Mercure prononce la sentence reconnaissant à l'état de mariage la supériorité sur les autres.

Le mouvement de progrès se dessinait à peine à la fin du XV-e siècle; il s'accusa au contraire avec force sous le règne de Sigismond-le-Vieux. La cour du roi est encombrée de médecins polonais et étrangers. Citons Albert de Posen, André de Valentiis de Modène, le célèbre anatomiste juif Amatus, originaire du Portugal, enfin Jean Benedicti Solpha de Lusace. Ce dernier se fit un nom connu, par ses nombreux ouvrages sur le morbus gallicus et le sudor anglicus [2]. L'université prenait simultanément, en 1525 et 1526, quelques décisions touchant la réforme de la faculté de médecine; en 1527 eut lieu la première promotion solennelle de trois docteurs à Cracovie; enfin neuf ans après parut tout un recueil de lois et ré-

---

[1]) Adami Poloni Dyalogus de quattuor statuum ob assequendam immortalitatem contentione.

[2]) Voir au sujet de ces médecins Gonsiorowski, Recueil de renseignements sur l'hist. de l'art médical en Pologne 1, 188; Majer, l. c.; sur Jean Benedicti Haeser, Lehrbuch der Gesch. der Medicin (2) II, 215.

gléments pour la faculté de médecine[1]). C'était le couronnement de toutes les améliorations et créations effectuées à la faculté restaurée.

Nous ne nous étendrons pas sur ces règlements; nous avons seulement voulu mettre en lumière les hommes qui, par leurs incessants travaux, les avaient préparés, rendus possibles. Tous nos lecteurs ont sans doute été frappés de voir combien les médecins de Cracovie étaient de fervents disciples de la renaissance dont les idées les animaient et les poussaient à l'action. Ce même phénomène a été constaté à peu près partout. Les médecins en général faisaient leurs études en Italie et en rapportaient des semences de progrès; de plus, beaucoup d'étrangers exerçaient cet art à Cracovie. Nous en avons mentionné plusieurs; ajoutons encore ici l'Italien Constanzo Claretti de Cancellieri, né à Pistoie, docteur à Bologne en 1505, »litteris et graecis et latinis eruditissimus«. Il ne tarda pas à s'établir à Cracovie, à s'y inscrire au registre matricule de l'université et à y faire une vive propagande en faveur de la renaissance.

C'est ainsi que de tous côtés coulaient vers le Nord des torrents de lumière qui devaient submerger sous leurs ondes ces forteresses médiévales qu'étaient les universités et entre autres l'université de Cracovie.

---

[1]) Voir Majer, Quelques détails sur la vie des professeurs de la faculté de médecine de l'université de Cracovie (Cracovie 1839)

